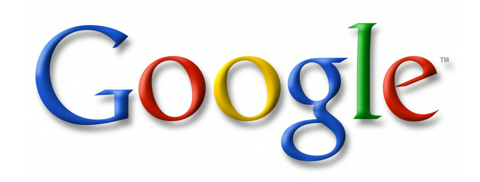
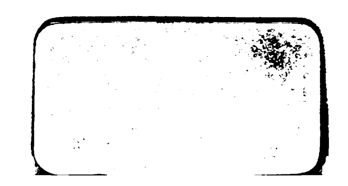



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1862



HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

LA RÉFORMATION

PARIS. — IMPRIMERIE DE C.-H. LAMBERT, RUE BASSE-DU-REMPART, 24.
En face la rue de la Paix.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

LA RÉFORMATION

PAR LE RÉV. JOHN MORISSON.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR

L. BURNIER.

PARIS

LIBRAIRIE DE L.-R. DELAY,

2, RUE TRONCHET.

1845

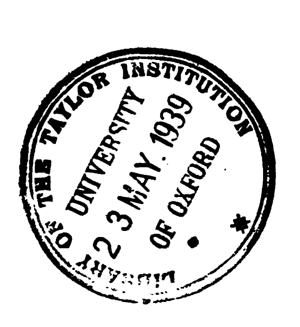


TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

ÉTAT DE L'EUROPE A L'ÉPOQUE DE LA RÉFORMATION.

CHAPITRE II.

TÉMOINS DE LA VÉRITÉ DANS LA LONGUE NUIT DU PAPISME.

LIVRE PREMIER.

DES PAYS OU LA RÉFORMATION PRIT NAISSANCE.

CHAPITRE I.

L'ALLEMAGNE ET LUTHER, JUSQU'AUX PREMIÈRES THÈSES DE LUTHER; DE 1483 A 1517.

CHAPITRE II.

L'ALLEMAGNE, JUSQU'A LA DISPUTE DE LEIPSIG, DE 1517 A 1519.

CHAPITRE III.

L'ALLEMAGNE, JUSQU'A LA RÉCLUSION DE LUTHER, DE 1519 A 1522.

CHAPITRE IV.

L'ALLEMAGNE, JUSQU'A LA MORT DE CLÉMENT VII, DE 1522 A 1534.

CHAPITRE V.

L'ALLEMAGNE, JUSQU'À LA PAIX DE WESTPHALIE, DE 1534 À 1648.

CHAPITRE VI.

LUTHER, SA MORT, SON CARACTÈRE ET SES ÉCRITS.

CHAPITRE VII.

LA SUISSE.

LIVRE SECOND.

DES PAYS OU PÉNÉTRA LA RÉFORMATION.

CHAPITRE I.

GENÈVE.

CHAPITRE II.

LA FRANCE.

CHAPITRE III.

LA SUÈDE ET LE DANEMARK.

CHAPITRE IV.

L'ITALIE.

CHAPITRE V.

L'ESPAGNE.

CHAPITRE VI.

LES PAYS-BAS.

CHAPITRE VII.

LA HONGRIE ET LA TRANSYLVANIE.

CHAPITRE VIII.

LA POLOGNE.

CHAPITRE IX.

L'ANGLETERRE. HENRI VIII ET ÉDOUARD.

CHAPITRE X.

L'ANGLETERRE. MARIE ET ÉLISABETH.

CHAPITRE XI.

L'ÉCOSSE, JUSQU'A LA MORT DE BEATOUN.

CHAPITRE XII.

L'ÉCOSSE, JUSQU'AU TRAITÉ DE 1560.

CHAPITRE XIII.

L'ÉCOSSE, JUSQU'A LA MORT DE KNOX, EN 1572.

CHAPITRE XIV.

L'IRLANDE.

CONCLUSION.

CHAPITRE I.

EFFETS RELIGIEUX, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES DE LA RÉFORMATION.

CHAPITRE II.

SITUATION ACTUELLE ET AVENIR DES ÉGLISES RÉFORMÉES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

LA RÉFORMATION.

INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

ÉTAT DE L'EUROPE A L'ÉPOQUE DE LA RÉFORMATION.

La Réformation du XVIe siècle, en délivrant du joug de la papauté tant de peuples divers, fut un événement si heureux pour le genre humain, que nul protestant, digne de ce nom, ne doit consentir à en ignorer les circonstances essentielles et la marche générale. D'ailleurs nous vivons dans un temps où plusieurs prennent à tâche de calomnier ouvertement les principes de la réforme, tandis que d'autres les attaquent par-dessous main ; et il n'est que trop à craindre qu'il ne faille recommencer les batailles de la vérité contre le romanisme et contre des erreurs d'un ordre différent, mais qui se rattachent toutes à cette grande apostasie.

Pour apprécier à leur juste valeur les bienfaits de la Réforme, on doit se faire quelque idée de l'état des nations de l'Europe au moment où elle prit naissance.

Pendant plusieurs siècles, l'erreur et la superstition avaient accumulé leurs sombres vapeurs sur le monde civilisé, et la terre était couverte d'épaisses ténèbres. Quelques éclairs traversèrent de temps en temps cette nuit, plus profonde que celle de l'Égypte; mais ils n'avaient fait que rendre les ténèbres plus noires et plus insupportables, sans annoncer aux malheureux habitants du monde chrétien, l'approche d'un jour de liberté et de gloire qui semblait ne devoir jamais revenir.

Durant le moyen âge, les Vaudois avaient fait une noble opposition aux erreurs et à la tyrannie romaines, mais, vers le commencement du XVIe siècle, leurs restes épars ne formaient qu'une pauvre et chétive peuplade, cachée dans les misérables vallées du Piémont qu'enferment les Alpes occidentales.

La voix que l'immortel Wickliffe éleva contre les usurpations du siége pontifical, contre les fausses doctrines et les débordements de la papauté, s'était en quelque sorte éteinte dans le sang, ou du moins les clameurs intéressées d'un clergé corrompu réussirent à l'étouffer.

Les confesseurs de la foi qui, sous la conduite de Huss et de Jérôme, avaient fait la gloire de la Bohême, n'étaient plus qu'une poignée d'individus obscurs et opprimés, trop insignifiants pour exciter de la part de Rome autre chose qu'un souverain mépris.

On ne luttait plus: la ruse et les stratagèmes, autant que l'exil, la prison et l'échafaud, avaient mis hors de combat les champions de la vérité. Rome, fière de sa

victoire, appesantissait son despotisme sur tous les royaumes de l'Europe.

C'était la volonté divine de la Providence que le mal lui-même frayât, sans y songer, la voie aux réformes qu'un petit nombre d'esprits généreux avaient en vain voulu réaliser. Il est un point que la puissance du mal ne saurait dépasser sans provoquer une résistance invincible; et l'église romaine l'avait atteint, lorsque le héraut de la justice lui annonça que son heure était venue.

Assise en reine au milieu des nations, elle disait dans son orgueil : Je ne serai jamais ébranlée. Mais elle recélait en son sein les éléments de sa propre destruction. Ses pontifes avaient cessé de trembler devant ceux dont la voix appelait une réforme ; mais, avec cet aveuglement qui précipite si souvent la perte des coupables, ils avaient en même temps cessé de craindre les conséquences de leur luxure, de leur orgueil, de leur avarice et de leur ambition. Tout semblait tranquille ; mais ce calme trompeur était celui qui précède les fureurs de la tempête.

C'est lorsque Rome se croyait le plus à l'abri du danger, qu'elle était le plus sérieusement menacée. S'il n'y avait qu'un petit nombre de personnes qui comprissent tout le crime de son usurpation sur le souverain pasteur et évêque des âmes, il s'en trouvait beaucoup, et parmi les princes et parmi les simples particuliers, qui, réclamant hautement contre son despotisme, soupiraient après l'instant où ils pourraient briser le joug de fer sous lequel un ignoble esclavage les avait retenus pendant plus de huit siècles.

On commençait à voir tout ce qu'il y avait eu de fraude, de violence, de cupidité, de politique mondaine dans les

décrets des conciles et des papes ; tout ce que les légats du Saint-Siége exerçaient d'arrogance, de tyrannie et de mauvaises manœuvres au sein des royaumes de l'Europe ; tout ce que présentait d'odieux la vie inutile et dissolue d'un clergé corrompu ! c'en était assez, à coup sûr, pour provoquer le mépris des hommes et la juste colère de Dieu.

Ce qui ne contribua pas médiocrement à jeter du jour sur les superstitions de Rome, sur sa tyrannie et sur son immoralité, ce fut la renaissance des lettres dans une grande partie de l'Europe. De mordantes satires vinrent à propos ébranler un pouvoir, qui pourtant ne devait céder qu'à des armes trempées dans le ciel. Le charme littéraire d'écrits tels que ceux d'Érasme les faisait lire avec avidité, et le monde apprenait à détester tant d'actes oppressifs, tant de superstitions aussi grossières qu'avilissantes, tant de dogmes également contraires au sens commun et à la parole de Dieu, tant de vices et de mœurs scandaleuses.

Mais les lumières avaient beau faire des progrès, elles rencontraient dans leur marche un mystère que peu de gens s'aventuraient à pénétrer. Le pape se donnait pour le représentant de Jésus-Christ sur la terre, son remplaçant et vice-gérant. Ce dogme ne s'offrait pas aux esprits comme une vaine spéculation ; c'était une forteresse inexpugnable, où le souverain pontife se retranchait en sûreté et d'où il défiait hardiment les ennemis de l'église ; et le pouvoir mystérieux qu'il s'arrogeait de la sorte, on ne songeait guère à le lui contester.

Quand on pense à ce que furent les papes qui s'assirent dans la prétendue chaire de saint Pierre au commencement du XVIe siècle, on ne peut douter de l'ef-

froyable corruption où Rome était tombée. Quelle ne devait pas être en effet l'abjection générale, pour qu'on se prosternât devant des hommes aussi destitués de toute vertu que le fut, par exemple, un Alexandre VI. Il est presque impossible d'imaginer un crime dont ne se soit souillé ce chef de l'église infaillible. Tous les actes de son pontificat furent marqués par la perfidie, par la cruauté, par la licence des mœurs, par l'avarice et par la plus audacieuse impiété. Pendant onze années, de 1492 à 1503, ce monstre d'iniquité tint en ses mains les destinées de l'Europe, jusqu'à ce qu'il périt enfin de la mort terrible qu'il réservait à d'autres. Dans un festin que, de concert avec son fils, l'infâme César Borgia, il offrait à quelques cardinaux nouvellement élus, le poison qu'il leur destinait se trouva, par quelque méprise, versé dans sa coupe, et le jour suivant une horrible agonie termina sa coupable carrière. Ainsi finit cet Alexandre VI, regretté par les seuls entremetteurs de ses honteuses débauches, et qui n'en avait pas moins été le vicaire de Jésus-Christ, selon le dogme romain.

Son successeur Pie III, frappé de mort subite, jouit à peine un mois de la dignité pontificale. Il n'eut pas plus tôt rendu son âme à Dieu que, par la fraude et l'intrigue, Julien de la Rovère obtint la triple couronne, qu'il porta douze ans sous le nom de Jules II. Cet homme, à la fois bigot et sanguinaire, ne se plaisait que dans les camps, et il fit de Rome, au sens le plus littéral et le plus redoutable, une église militante. On ne saurait voir en lui qu'un despote qui cherchait à étendre son pouvoir à main armée. Avec une habileté politique indigne au plus haut point de ses fonctions sacrées, il commence par s'assurer l'alliance de l'Empereur et du roi de France,

pour faire la guerre aux Vénitiens. Non content de cela, il met le siége devant Ferrare ; et formant enfin avec les Vénitiens, les Espagnols et les Suisses, une ligue offensive, il tourne ses armes contre le roi de France, son précédent allié, au mépris de tout honneur et de toute loyauté. Le pontificat de ce malheureux fut une longue scène de tumulte, de guerre et de sang. Foulant aux pieds les intérêts de l'humanité et de la religion tout à la fois, il revêtit l'autorité pontificale des sombres couleurs du despotisme militaire.

Je le demande encore, quel devait être l'état d'une église qui souffrait que son chef prît une position pareille, à la face du monde civilisé ? Ne fallait-il pas qu'elle eût complétement oublié la doctrine et l'esprit de Jésus-Christ ?

Rome en était venue à un tel degré d'insolence, que les princes humiliés ne pouvaient décidément plus laisser impunie cette ennemie de la paix des nations. Le monarque français, Louis XII, exaspéré de la conduite du pontife romain, prit la sérieuse résolution de porter la guerre dans ses Etats. Il fit frapper une médaille où Rome, désignée sous le nom de Babylone, était menacée d'une prompte destruction. Bon nombre d'ecclésiastiques éminents, et parmi eux quelques cardinaux, sympathisaient avec le roi de France. Sous son autorité et sous celle de l'empereur Maximilien, ils convoquèrent à Pise, en 1511, un concile qui devait réduire le pouvoir exorbitant du pape et mettre une borne aux superstitions et aux vices détestables qui faisaient partout la honte du nom chrétien.

Furieux de cette tentative, mais plein de confiance en lui-même, l'orgueilleux pontife affecta de mépriser le

concile réfractaire, il le couvrit de moqueries et d'insultes. Cependant, trop fin politique pour le laisser procéder sans opposition, il convoque en 1512, dans le palais de Latran, un autre concile, où les décrets de celui de Pise sont condamnés et annulés ; et si la mort n'eût arrêté cet homme vindicatif, il n'eût pas manqué de lancer les censures de l'Eglise sur les souverains et sur les membres du clergé qui avaient eu l'audace de mettre en question l'autorité universelle et absolue de l'évêque de Rome. Mais, tandis que le concile siégeait, Jules II fut traduit devant le tribunal du Seigneur, et ses desseins périrent avec lui.

Il eut pour successeur Léon X, de la famille des Médicis. Léon était fils de Laurent surnommé le Magnifique ; et, comme alors tout s'achetait à Rome, il fut abbé à l'âge de huit ans et cardinal à treize. D'humeur moins belliqueuse que son prédécesseur, il prit sous sa protection les arts et les lettres ; mais, peu soucieux des intérêts de la religion, on le vit libertin, prodigue ; et, bien qu'assis dans la chaire de saint Pierre, il trouva moyen de se faire une réputation d'athéisme. Comme on pouvait l'attendre d'un tel personnage, il se montra plein de zèle pour affermir la domination pontificale et pour empêcher toute amélioration dans l'état de l'Eglise. Il étendit encore les prérogatives de l'évêque de Rome, et supprima, partout où il le put, les vestiges de liberté qu'on rencontrait çà et là, dans un monde enchaîné d'ailleurs sous ses lois. La diplomatie et l'artifice effectuèrent ce qu'il eût en vain tenté par des paroles hautaines ou par la force des armes.

Mais la cupidité et l'ambition de Léon X contribuèrent puissamment à ouvrir les yeux de l'Europe, et sur-

tout de l'Angleterre, sur ce qu'avaient d'exorbitant les prétentions du saint-siége. C'était un joug douloureux et humiliant qu'on supportait avec une impatience de plus en plus grande.

Quand nous considérons les usurpations politiques de la cour romaine et les exactions dont elle se rendit coupable à cette époque, nous ne saurions être surpris de voir enfin sa tranquillité sérieusement troublée. L'Europe entière devait se dépouiller pour fournir au luxe et aux pompes de l'évêque de Rome, ou pour le mettre en état de faire la guerre aux princes. Par force ou par adresse, sous le prétexte de la religion et des intérêts de l'église, il tirait de toutes parts les subsides qu'épuisaient ses prodigalités. Car, dans un siècle aussi profondément superstitieux, demander de l'argent au nom de la foi que tous professaient, devait être le sûr moyen d'en obtenir beaucoup sans heurter les consciences.

Ce fut alors qu'on se mit à soutenir ouvertement une doctrine qu'avait imaginée, au XI[e] siècle, le pape Urbain II, pour entraîner aux croisades ceux que leurs crimes bourrelaient; doctrine qui est en opposition non pas seulement avec le christianisme, mais avec la morale la plus ordinaire; doctrine absolument destructive du salut, et, de toutes les inventions de Satan l'une des plus funestes : on comprend que je veux parler des indulgences. Voici quelle est cette monstrueuse théorie. Les mérites des saints, ou leurs bonnes œuvres, cumulées avec celles de Jésus-Christ, forment un trésor immense dont les clefs sont déposées entre les mains de saint Pierre et de ses successeurs, les pontifes romains. C'est dans ce riche fonds que se puise la justification des saints; mais du surplus considérable qui reste après

cela, le pape et ses agents ont le pouvoir de remettre, à qui il leur plaît, la quantité qu'on désire en acheter. Ces mérites d'ailleurs trouvent de diverses manières leur application, au gré du vendeur et de ses misérables dupes. Ils servent ou bien à effacer les péchés qu'on a commis soi-même, ou à retirer des flammes du purgatoire quelque âme à qui l'on s'intéresse, ou même à autoriser durant un certain temps une habitude coupable. Que Rome réclame tant qu'elle voudra contre ce simple exposé de la doctrine des indulgences; mais aussi longtemps qu'elle se glorifiera du temple métropolitain dont l'orgueilleuse coupole domine la ville éternelle, il sera permis de lui rappeler que Jules II et Léon X élevèrent ce magnifique édifice au moyen du trafic honteux dont nous venons d'indiquer les principaux éléments. C'est de l'histoire pure, et nul assurément ne saurait en contester le témoignage.

Au commencement du XVI[e] siècle, la vente des indulgences versa des sommes énormes dans le trésor du pape, sans parler de celles qui restèrent entre les mains de ses agents. Mais ce fut pour le souverain pontife une heure néfaste que celle où il sanctionna l'impôt qu'on levait sur la crédulité des fidèles; car rien n'avait proclamé plus haut son infamie, et ce fut là notamment ce qui réveilla l'énergie du grand réformateur de l'Allemagne.

Comme il était permis de s'y attendre, cette hideuse invention d'un siècle dépravé produisit dans les mœurs publiques une corruption toujours plus effrayante. On avait mis les indulgences à la portée de toutes les bourses. Chèrement vendues aux riches, elles se donnaient aux pauvres pour peu d'argent: en sorte que, du

prince au paysan, tous pouvaient s'affranchir de leurs obligations morales, par autorisation suprême d'une église qui en était venue, dans son apostasie et son inconcevable infatuation, à faire des âmes d'hommes une marchandise (1).

Cependant l'opinion commençait à se répandre en divers royaumes, que les pontifes romains, bien que dignes d'un honneur particulier, ne devaient pas être réputés infaillibles, et que leur autorité souffrait certaines limites. Après les conciles de Bâle et de Constance, grand nombre d'hommes éclairés, en Allemagne, en France et en Angleterre, se hasardèrent à dire que le pouvoir des papes était inférieur à celui d'un concile général, et que celui-ci avait, au besoin, le droit de les déposer. Des moines ignorants et des courtisans aveuglés par l'intérêt osèrent seuls attaquer ces saines doctrines. Partout se propageait et se manifestait le désir d'une réformation large et profonde, et l'on demandait à grands cris la convocation d'un concile qui s'occupât de cet important sujet.

Au point où en étaient les choses, on ne comprendrait pas vraiment que la portion éclairée et morale de la société n'eût pas exprimé de tels vœux. Non-seulement les évêques de Rome semblaient avoir pris à tâche de se faire généralement mépriser, mais encore le clergé inférieur, n'imitant que trop bien ses chefs et vivant dans une honteuse indolence, appliquait à la satisfaction de ses penchants déréglés les richesses que lui avait confiées la charité publique. Dans tous les rangs de la cléricature il n'y avait que tyrannie et vexations sans nom-

(1) Apoc. XVIII, 13.

bre ; et, moins on était soucieux du salut des âmes, plus on exigeait d'argent en faveur de l'Eglise. Aussi les prêtres perdaient-ils tous les jours quelque chose dans l'estime générale, jusqu'à ce qu'ils devinrent enfin l'objet de la haine populaire.

Une immense multitude de moines fourmillaient par toute l'Europe au commencement du XVI[e] siècle ; et les hommes qui pleuraient sur les misères du temps, ne pouvaient voir dans cette excroissance du corps social, qu'une des causes les plus actives de l'inquiétude qui troublait la paix des nations. Ces émissaires de Rome, dont l'existence fut toujours assez malfaisante, avaient encore dégénéré de leur institution primitive. Plusieurs d'entre eux affichaient l'oubli des plus communes bienséances, et ceux à qui leur règle permettait de posséder des terres et des revenus, se livraient au désordre avec une insolence bien propre à leur attirer le mépris. Tels étaient entre autres les moines Bénédictins ; et bien que les ordres mendiants fussent entachés de moindres vices, ils avaient, comme le dit un habile historien, (1) perdu leur crédit par une autre voie : « Leur rusticité, leurs pratiques superstitieuses, leur ignorance, leur cruauté et la brutalité de leurs mœurs avaient généralement aliéné les esprits et diminué de jour en jour leur influence. Animés d'une haine barbare pour les arts et les sciences, ils ne cachaient pas l'aversion que leur inspiraient les hommes éminents qui, s'efforçant d'ouvrir à une jeunesse studieuse les sentiers de la sagesse, favorisaient le développement de l'esprit humain et attaquaient la barbarie de leur siècle par leurs écrits et par leurs dis-

(1) MOSHEIM, *Histoire ecclésiastique*, vol. IV.

cours. Pour preuve de quoi, il suffit de rappeler la conduite des moines envers Reuchlin, Erasme et d'autres savants de cette trempe. »

De tous les ordres monastiques, il n'y en eut pas de plus digne d'être haï que celui des Dominicains, à raison de leurs basses intrigues, et des perfidies pleines de cruauté qu'ils exercèrent contre ceux qu'on suspectait d'erreur. La sainte Inquisition, cet horrible instrument de la tyrannie papale, avait été instituée au commencement du XIII[e] siècle par Innocent III, pour extirper les nombreuses hérésies qu'avait vues naître le sol de la Savoie et de la France. Le concile de Toulouse, tenu en 1229, par le cardinal de Saint-Ange, légat du pape, érigea dans chaque ville un conseil d'inquisiteurs, composé de trois laïques, sous la présidence d'un prêtre. Quatre ans après, Grégoire IX révoqua ces tribunaux, confiant aux Dominicains la recherche et le jugement des hérétiques. De France, cette horrible institution se répandit en d'autres lieux. A l'instigation de Rome, les princes papistes y donnèrent leur sanction ; et c'est ainsi que partout une église sanguinaire fut mise en état de commettre les plus incroyables barbaries.

Outre leurs fonctions d'inquisiteurs, les Dominicains exerçaient, dans toutes les cours, celles de confesseurs, et ils s'en acquittaient avec une effrayante sagacité. Leurs yeux, pénétrants comme ceux du vautour, surveillaient tous les mouvements de l'ordre social, et si quelque ennemi des abus osait faire entendre de sages remontrances, il ne tardait pas à se voir à la merci de l'Inquisition. Ces mêmes Dominicains formaient en quelque sorte le conseil de Léon X, lorsque, plus tard, il prit le parti malencontreux de condamner Luther et ses écrits.

Les ordres mendiants s'étaient d'ailleurs assuré la haute main dans les écoles, et ils avaient trouvé le moyen de donner la forme de la connaissance, en la dépouillant de toute réalité. Les subtilités de la scolastique tenaient lieu du vrai savoir, et l'on applaudissait à la philosophie ou à l'éloquence de ceux qui en savaient le mieux manier l'absurde jargon. Sous cette influence, l'on n'avait pour toute doctrine que de puériles et vaines disputes sur des mots.

Mais n'oublions pas ce qui marquait de traits plus sombres encore et plus repoussants le siècle dont nous esquissons le caractère. C'est la foi chrétienne surtout qui s'était corrompue, et les erreurs du romanisme qui avaient atteint leurs dernières limites. La théologie de Rome, si toutefois on peut lui donner le nom de théologie, se résumait en un mysticisme qui foulait aux pieds toutes les lois de la critique sacrée et toutes les analogies de la foi; ou bien c'était un amas de formules scolastiques, où il n'y avait pas moyen de reconnaître la simplicité de l'Evangile de Jésus-Christ. De là des débats interminables; car il était loisible aux moines des différents ordres de se disputer sur tous les points du dogme, pourvu qu'ils maintinssent la suprématie du pape. Luther lui-même eût pu, sans encourir le châtiment, soutenir ses thèses évangéliques sur le démérite des œuvres, si ses premières attaques contre Rome ne l'eussent mis en antagonisme direct avec Léon X, et si ses recherches subséquentes ne l'eussent convaincu que l'évêque latin est l'Antechrist.

A quelle distance, hélas! l'église papale ne se trouvait-elle pas des églises chrétiennes fondées par les apôtres, sous la direction du Saint-Esprit! D'un côté, nous voyons

à la tête d'une orgueilleuse hiérarchie un homme qui, se vantant d'être le chef de l'Eglise universelle, foule sous ses pieds les rois et les princes de la terre; et en regard de cela, nous avons d'humbles pêcheurs de la Galilée qui ne réclament aucun droit de seigneurie sur les héritages de Dieu; qui ne prétendent à aucune prééminence les uns sur les autres; qui montrent au milieu des églises la douceur d'une nourrice pour ses enfants; qui n'ont enfin d'autre souci que de glorifier leur divin Maître et de sauver les âmes.

Là, vous contemplez avec étonnement un puissant monarque, « vêtu de pourpre et de fin lin, et se traitant tous les jours somptueusement. » Entouré d'une cour brillante, de fiers cardinaux et de prêtres qui le servent, il dépasse en luxe un despote asiatique; il s'assied sur un trône élevé; il habite un palais tout resplendissant d'or et de pierreries; et, dans sa folle présomption, il s'appelle « le seigneur Dieu, le pape. » Ici, vous voyez les apôtres de Christ, ces hauts commissaires du ciel, « travaillant de leurs propres mains pour n'être pas à charge aux églises, » sans demeure fixe, et disant à ceux en faveur desquels s'exerce leur pouvoir miraculeux : « Nous n'avons ni or ni argent; mais ce que nous avons, nous vous le donnons : au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez. »

Là, une masse énorme de cérémonies humaines, propres seulement à captiver les sens, et qu'on donne toutefois comme possédant une souveraine vertu. Ici, une incomparable simplicité de doctrine et de rites; rien pour séduire ou seulement attirer les regards et l'imagination; rien qui détourne de la spiritualité du culte; rien qui puisse tenter de se confier dans les formes; rien non plus

qui favorise la propre justice, et qui distraie de Celui par lequel seul les pécheurs peuvent s'approcher de Dieu.

A Rome, nous rencontrons une foule de médiateurs entre le pécheur et Dieu ; tout le clergé d'abord, puis l'immense cohorte des saints patrons. Mais si nous ouvrons le Nouveau-Testament, nous en voyons sortir, avant tout, cette sainte et sublime et restaurante doctrine « qu'il y a un seul Dieu, et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, savoir, l'Homme-Christ Jésus, » (1) doctrine qui met la hache à la racine du système romain tout entier.

On conçoit sans peine ce que devait être la prédication, dans une église qui s'était écartée à ce point de la vérité. Voici de quelle manière en parle Mosheim : « Le nombre de ceux qui avaient les qualités les plus indispensables pour adresser au peuple quelques instructions n'était pas fort considérable ; et leurs discours, au lieu d'instruire, ne faisaient qu'égarer. C'étaient des récits de faux miracles, des fables puériles, de misérables jeux de mots, un jargon barbare. Il nous reste quelques-uns de ces sermons, et l'on ne saurait les lire sans un profond dégoût. Les hommes qui, par la gravité de leurs mœurs, ou la supériorité apparente de leur sagesse et de leur savoir, occupaient un rang distingué parmi ces vains déclamateurs, avaient un certain nombre de thèmes tout faits sur lesquels ils exerçaient la force de leurs poumons et le pouvoir de leur éloquence. L'autorité de la sainte mère-église et le devoir d'obéir à ses arrêts ; les vertus et les mérites des saints, puis le crédit dont ils jouissent à la cour céleste ; la dignité, la gloire

(1) 1 Tim. II, 5.

et l'amour de la bienheureuse Vierge; l'efficace des reliques; des appels à orner les églises et à doter les monastères; la nécessité des bonnes œuvres (au sens romain), pour obtenir le salut; le feu dévorant du purgatoire et l'utilité des indulgences: tels étaient les lieux communs qui faisaient le fond des discours de la chaire chrétienne! Voilà où s'épuisaient le zèle et les travaux des éminents docteurs de l'époque! Et il faut bien dire que c'était par de tels discours qu'on pouvait le mieux remplir les coffres de la bonne vieille mère l'Eglise, et soutenir ses intérêts temporels. Un clergé qui se fût mis en tête d'inculquer les doctrines et les préceptes de l'Evangile, de proposer l'exemple de son divin Auteur et l'efficace de sa médiation, comme le plus puissant motif à la justice et à la vertu, de faire enfin consister la vie chrétienne dans l'amour de Dieu et des hommes, ce clergé eût bien par-là défendu la cause de la vérité et sauvé des âmes, mais l'église et la papauté n'eussent pas retiré grand profit de ses services. » (1)

La corruption de l'église romaine, à l'époque de la Réformation, était telle, que le cardinal Bellarmin lui-même n'a pas osé la nier. « Quelques années, dit-il, avant l'apparition des hérésies de Luther et de Calvin, il n'y avait pas beaucoup de sévérité dans les tribunaux ecclésiastiques, ni beaucoup de discipline au regard des mœurs, ni une grande connaissance des saintes lettres, ni un assez profond respect pour les choses divines; en somme, il n'y avait presque plus de religion. » (2) C'est dit avec autant de ménagements que possible; mais cela ne laisse pas d'être bien fort.

(1) MOSHEIM, *Hist. eccl.*, vol. IV.
(2) BELLARM, *Concio.* XXVIII, Oper. t. VI, col. 296, édit. Colon. 1617.

Rien ne parle plus haut sur ce point que les lois expresses par lesquelles l'Eglise tarifa les crimes, et détermina les sommes au moyen desquelles chacun d'eux se pouvait expier. Quelques-unes de ces lois odieuses ont été imprimées, et il est parfaitement authentique que, par un édit de la chancellerie romaine, « un diacre coupable de meurtre était absous pour vingt écus ; un évêque et un abbé pouvaient assassiner pour trois cents livres. Tout ecclésiastique qui s'abandonnait aux excès de l'impureté, même avec les circonstances les plus aggravantes, s'en tirait avec le tiers de cette somme. Des crimes monstrueux, dont la vie humaine ne fournit que des exemples très-rares, et qui peut-être n'existent que dans l'imagination d'un casuiste, étaient taxés à fort bas prix (1). »

Celui qui étudie avec un esprit impartial le cours des affaires humaines, celui surtout qui a quelque foi en l'origine céleste du christianisme, ne saurait s'étonner que de sévères jugements soient venus enfin visiter une église si corrompue et si corruptrice. Comment le Dieu de vérité et de sainteté eût-il pu supporter plus longtemps cette Rome papale, qui osait se donner pour la seule et véritable épouse de Jésus-Christ ? Elle, dont les pontifes offraient l'exemple du vice, du luxe, de l'ambition, de l'impiété, des extorsions et de la plus insigne mauvaise foi en politique; elle, dont les prêtres, dans tous les rangs de la hiérarchie, pleins d'avarice et d'intrigues, se livraient sans réserve aux excès de la sensualité, exerçaient une détestable tyrannie sur les consciences et ne prenaient aucun souci du salut des âmes. Sa soif d'or et de puissance était telle que la moitié des ressources de

(1) ROBERTSON, *Hist. de Charles-Quint*, liv. II.

l'Allemagne s'engouffrait dans ses trésors, et il en était à peu près de même partout. A ses pieds se prosternaient les têtes couronnées, et les rois se voyaient contraints de rechercher par dessus tout sa faveur. Dans ses doctrines et dans ses rites, on eût en vain cherché quelque ressemblance avec le type primitif qu'elle prétendait avoir conservé. De faibles mortels osaient soutenir que, grâce à leur caractère de prêtre, ils pouvaient substituer à du pain et à du vin, le corps réel, l'âme et la divinité du Christ. On les voyait s'enrichir aux dépens des gens faibles et superstitieux dont ils dirigeaient la conscience, y faire servir la crainte même qu'ils inspiraient aux fidèles en leur parlant des flammes du purgatoire. Et ce qu'il y a de pire, ils entraient en accommodement avec les hommes les plus dépravés, et, après avoir débattu le prix de leur complaisance, ils n'avaient pas honte de les autoriser au péché pendant un temps convenu.

La plupart de ces énormités dataient de loin sans doute. Depuis longtemps on eût pu, à la lueur de la prophétie, présager la ruine que Rome se préparait ; mais c'est au commencement du XVI[e] siècle que le mal avait pris ses caractères les plus effrayants.

Alors les laïques étaient entièrement à la merci du clergé. Pour les moindres offenses dont ils se rendaient coupables envers l'Eglise, celle-ci les excommuniait, et la sentence emportait la perte de leur liberté et la confiscation de leurs biens. Le clergé, d'autre part, avait des immunités qui le faisaient échapper, dans tous les cas, à l'action des tribunaux. On n'osait punir les crimes de quelqu'un de ses membres, que si le pape consentait à le frapper des censures de l'Eglise et à le dépouiller de son office sacré.

Pour obtenir la délivrance d'une oppression pareille et pour voir quelque fin à tant de désordres, il fallut non-seulement que, dans sa miséricorde, l'Eternel se souvînt de son peuple, mais encore que, par les voies mystérieuses dont il aime à faire choix, il y mît sa main puissante. Quand il voulut renverser la Rome *païenne*, il confia cette œuvre gigantesque aux pêcheurs de la Galilée; et lorsque la Rome *papale* eut porté à l'extrême son arrogance et sa corruption, Dieu suscita un moine obscur, qui, sorti d'elle, proclama ses crimes et son apostasie. Avec l'épée de l'Esprit, savoir, la Parole de Dieu, il fit à la bête de l'Apocalypse (1), une blessure dont elle ne se relèvera pas, bien qu'elle puisse vivre encore quelque temps, pour la punition du monde et pour l'épreuve de la vérité.

Retracer la marche que suivirent les événements mémorables de la Réformation, sous la direction du Seigneur, est la tâche que nous nous sommes prescrite, tâche qui est du plus haut intérêt pour le philosophe chrétien. Les circonstances des temps actuels, je l'ai déjà dit, nous imposent l'obligation d'étudier à fond cette histoire, et de l'enseigner à nos enfants. Plus que jamais, il importe aux protestants de savoir d'où ils viennent et où l'on voudrait les ramener.

(1) Apoc. XIII, 3.



CHAPITRE II.

TÉMOINS DE LA VÉRITÉ DANS LA LONGUE NUIT DU PAPISME.

Les actes les plus mystérieux de la Providence sont bien souvent ceux où elle montre enfin le plus hautement sa sagesse, sa puissance et sa bonté. Dans l'histoire du gouvernement de Dieu il n'est pas de page plus obscure et plus embarrassante que celle qui nous montre la corruption envahissant l'Eglise dès son origine, amenant les ténèbres du moyen-âge et finissant par le triomphe d'un pouvoir anti-chrétien. Qui n'aurait cru que, après avoir introduit sa religion par tant de miracles, et après avoir promis d'être avec ses disciples jusqu'à la fin du monde, le Fondateur du christianisme ne veillerait sur les destinées de son royaume spirituel, de manière à empêcher les usurpations de la puissance du mal et

l'avilissement presque universel de la république chrétienne !

Une demi-connaissance des prédictions de notre Seigneur et de ses apôtres pouvait conduire à se figurer ainsi l'avenir de l'Eglise. Mais en étudiant de plus près les oracles divins, on s'assure que rien de ce qui est arrivé ne fut caché à la toute-science de Dieu. Celui qui, d'un même regard, voit la fin des choses et leur commencement, fit clairement prédire l'apparition de l'Inique ou de l'homme du péché ; de celui dont « l'arrivée est selon » l'efficace de Satan, en toute-puissance, et signes et mi- » racles de mensonge, et en toute séduction d'injustice en » ceux qui se perdent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour » de la vérité pour être sauvés (1). » Nous lisons même que ce mystère d'iniquité se formait déjà du temps des apôtres ; et s'il est dit que l'Inique sera détruit par l'Esprit du Seigneur à son avénement, il nous est dit aussi que son iniquité sera le fruit d'une révolte ; après quoi, « l'homme du péché, le fils de la perdition s'opposera et » s'élèvera contre tout ce qu'on appelle Dieu ou qu'on » adore, jusqu'à s'asseoir comme Dieu dans le temple de » Dieu, se donnant lui-même pour être Dieu (2). »

Que le souverain Maître de l'univers eût pu empêcher une telle déviation de la foi primitive, c'est ce que ne sauraient nier ceux qui se font des idées quelque peu relevées de la Toute-Puissance ; mais n'oublions pas que le christianisme repose sur une révélation. Dès qu'on met en oubli les vérités que cette révélation nous apporte, il y a commencement d'apostasie, et pour que l'apo-

(1) 2 Thess. II, 9, 10.
(2) 2 Thess. II, 3-12.

stasie devienne complète et universelle, il suffit du simple développement de la dépravation humaine secondée par les puissances de l'enfer. D'où est-ce donc que sortirent et le mystère de l'iniquité, et l'homme du péché, et les miracles menteurs d'un clergé apostat? De cette seule source : le défaut d'amour pour les vérités du salut.

Dieu n'a promis nulle part d'empêcher par sa toute-puissance la diffusion de l'erreur ; mais il a promis que sa Parole subsisterait à toujours, qu'aucune arme forgée contre Sion n'aurait finalement la victoire, et que les systèmes d'erreur et de mensonge les mieux conçus s'évanouiraient devant la lumière de la vérité et l'énergie de l'Esprit vivifiant. C'est-à-dire que le retour à la révélation est le seul moyen établi de Dieu pour réparer les maux de son Eglise.

Si formidable que soit la puissance des ténèbres, quand une fois elle a pris possession des peuples, la lumière de l'Evangile ne saurait tomber sur ce fonds d'inventions humaines sans les disperser et les fondre en quelque sorte. C'est par l'oubli des vérités divines que l'homme du péché a fait son apparition ; mais si l'éclat de ces vérités vient à percer les ténèbres, on voit céder devant l'arche du Dieu vivant, comme le Dagon des Philistins, le pouvoir du prêtre et ses fausses doctrines, avec ses pratiques superstitieuses et, en même temps, la tyrannie qu'il avait usurpée sur les corps et sur les âmes.

Loin que la grande apostasie papale infirme en rien la certitude des Ecritures, elle est une éclatante confirmation de leur divinité (1). Si « la révolte » ne fût pas arri-

(1) Voyez le développement de cette idée dans l'écrit remarquable publié par M. le professeur Gaussen, sous le titre de : *Le souverain pon-*

vée, les saints oracles n'eussent pas été accomplis. Mais les mêmes oracles qui prédisent l'apostasie et qui en font remonter l'origine au temps des apôtres, dirigent nos espérances vers une époque où la « grande Babylone sera dévastée, parce qu'il est fort le Seigneur Dieu qui la juge (1). »

L'objet principal de l'histoire dont nous essayons un résumé, est de mettre en scène les hommes dont la Providence s'est servie pour infliger à la papauté la plaie mortelle qu'elle traîne avec elle depuis trois siècles; mais nous devons auparavant produire les témoins de la vérité que le Seigneur maintint en son Eglise dans les temps même les plus fâcheux.

Au premier rang paraissent les Vaudois du Piémont, peuple étonnant qui, selon toute apparence, descend en ligne directe des églises italiennes primitives. On pense, non sans de bonnes raisons, qu'ils s'enfuirent dans les vallées inaccessibles des Alpes, à l'époque des premières persécutions païennes. « Leur religion, » dit Arnold, « est aussi ancienne que leur nom est respectable; ce qu'attestent les adversaires eux-mêmes. L'inquisiteur Reinerius, dans un rapport au pape, reconnaît en termes exprès qu'ils existaient de temps immémorial. Il ne serait pas difficile, en effet, de prouver que cette pauvre bande de fidèles habitait les vallées du Piémont plus de quatre siècles avant que parussent Luther et Calvin, ces personnages extraordinaires, et les autres flambeaux de la Réformation. Aussi leur église n'a-t-elle

tife et l'Eglise de Rome, soutiens de la vérité, par l'accomplissement des Ecritures, etc. (*Traducteur.*)

(1) Apoc. XVIII.

jamais été réformée, d'où vient le titre qu'elle porte d'église évangélique.

« Les Vaudois descendent, par le fait, des réfugiés italiens qui, après les prédications de saint Paul, durent abandonner leur superbe pays pour fuir, comme la femme de l'Apocalypse, dans ces montagnes sauvages où, de père en fils, ils ont conservé l'Evangile pur et simple que Paul enseignait. »

Les catholiques romains ont demandé qu'on leur prouvât, par des documents incontestables, la haute antiquité de cette race remarquable de chrétiens ; mais il y a là-dessus deux choses à leur répondre. La première, c'est que, aussi longtemps que les églises d'Italie persévérèrent dans la foi primitive, il serait déraisonnable d'attendre une histoire spéciale des chrétiens des vallées, en tant que société distincte, par la raison qu'ils appartenaient alors à la grande société chrétienne qui n'avait point encore apostasié. Puis, lorsque Rome se mit à persécuter les Vaudois, elle détruisit les documents historiques qu'avec une inconséquence sans égale elle réclame maintenant. Vers l'an 1559, l'église romaine, jalouse d'extirper les chrétiens des vallées, les massacra sans pitié; et pour effacer de la terre jusqu'à leur souvenir, elle livra aux flammes la plupart de leurs registres publics.

Cependant, par une admirable direction de la Providence, il nous reste encore assez de preuves de l'antiquité des églises vaudoises et de leur hardie résistance à l'homme du péché. Rome voudrait pouvoir établir que les Vaudois tirent leur origine de Pierre Waldo, chrétien lyonnais du XII[e] siècle ; mais on peut aisément rendre palpable l'erreur qu'ils commettent. Dans une publication vaudoise intitulée *la Noble leçon*, et portant la date de 1100, on lit

le passage suivant, qui est remarquable à plus d'un titre : « Or, après les apôtres, il y eut des docteurs qui enseignaient la voie de Jésus-Christ notre Sauveur. Et il y en a encore de nos jours. Si quelqu'un aime ce qui est bon, il doit aimer Dieu et Jésus-Christ; et cet homme-là ne pourra ni maudire, ni jurer, ni mentir. Mais ce même homme, on l'appelle un *waldensien*, et on l'estime digne de châtiment. J'ose le dire, parce que cela est vrai : depuis Sylvestre jusqu'à ce jour, nul pape, ni aucun cardinal, évêque, abbé ou prêtre, n'ont le pouvoir d'absoudre ou de pardonner. » On voit par ce fragment, qu'avant le temps de Waldo, les Vaudois portaient déjà le nom qui les a fait croire ses disciples. A la fin du XI[e] siècle, ils se donnaient comme « anciens et apostoliques, » par opposition aux nouveautés romaines. Un écrivain polémique de ce temps, Jean Saran, chanoine de Cracovie, dit que « les Vaudois ne voulaient pas d'autre nom que celui d'apostoliques, s'estimant les vrais successeurs des apôtres et de l'Eglise primitive. » En 1530, les Vaudois de la Provence, de concert avec quelques-uns de leurs frères des vallées, s'adressaient en ces termes à OEcolampade et aux autres réformateurs :

« Pour que vous sachiez ce qui nous concerne, nous sommes les conducteurs spirituels d'un peuple pauvre et peu nombreux qui, depuis plus de quatre cents ans, et même, selon nos traditions, depuis le temps des apôtres, habite en des lieux semés de cruelles épines, mais non sans avoir part à la faveur de Jésus-Christ, comme tous les gens pieux pourront vous l'attester. Car si nous avons été bien piqués et tourmentés par ces épines, les promesses du Seigneur ne nous ont pas fait défaut. »

Dans la préface de sa traduction française de la Bible,

datée des Alpes, 12 février 1535, Robert Olivetan, un des pasteurs des vallées, dédie son travail à Dieu d'abord, puis à l'Eglise pauvre et méconnue, et non point à l'Eglise riche et magnifique. « C'est à toi seule, dit-il, que j'offre ce précieux trésor, au nom d'un pauvre peuple d'amis et de frères en Jésus-Christ, qui, depuis qu'ils en furent enrichis par les apôtres et les ambassadeurs de Christ, n'ont pas cessé de le posséder et d'en faire toute leur joie. »

L'an 1544, soumettant à François I[er] leur confession de foi, les Vaudois protestèrent que « leur croyance était telle qu'ils l'avaient reçue de leurs ancêtres, suivant ce que leurs prédécesseurs leur avaient enseigné de siècle en siècle. »

Toutes ces déclarations furent faites par les Vaudois, lorsqu'ils possédaient encore les monuments de leur histoire ecclésiastique. Dès lors ils n'ont rien rabattu de leurs prétentions, et jamais on n'a pu leur prouver qu'elles fussent mal fondées. En 1559, ils écrivaient au duc Emmanuel Philibert : « Qu'il plaise à Votre Altesse de savoir que la religion dans laquelle nous vivons, n'est pas notre religion à nous seuls, et qu'elle n'a pas été inventée depuis peu, comme on le dit mal à propos ; mais c'est la religion de nos pères et de nos grand'pères, et de nos arrière-grand'pères, et encore plus loin. C'est la religion des saints et des martyrs, celle des confesseurs et des apôtres. »

Dans une de leurs remontrances, adressée à leurs persécuteurs, sous date du 19 novembre 1599, ils s'expriment en ces termes : « Ce n'est pas de cinquante ans seulement que nous connaissons la vérité ; et vous ne sauriez ignorer que nous l'avons apprise il y a plus de

cinq ou six cents ans. » Sur quoi ils affirment, « comme une chose incontestable, que leurs doctrines se prêchent dans les vallées depuis 999. »

Lorsque, en 1655, on massacrait horriblement les pauvres Vaudois, sous les auspices de cette Rome qui s'est « enivrée du sang des saints(1), » les églises du Piémont rédigèrent une confession de foi, où elles déclarent « adhérer à la saine doctrine, telle que la professaient alors les églises réformées de la France, de la Grande-Bretagne, des Pays-Bas, de l'Allemagne, de la Suisse, de la Bohême, de la Pologne et de la Hongrie, prêtes, disaient-elles, à signer de leur sang l'éternelle vérité de Dieu, comme l'avaient fait leurs ancêtres dès le siècle des apôtres, et surtout dans ces derniers temps. »

On voit, par ce qui précède, que les écrivains protestants ont été parfaitement autorisés à parler des Vaudois comme ils l'ont fait. « Ce sont des gens, dit Théodore de Bèze, qui conservèrent toujours la vraie religion, en repoussant toutes les tentatives qui furent faites pour la corrompre. Leur nom vient de ce qu'ils habitent les étroites vallées des Alpes ; et l'on peut affirmer que ce sont les restes de l'Eglise chrétienne des premiers temps. Par une admirable protection de la Providence, ils ont si bien échappé aux tempêtes, que, durant le cours de plusieurs siècles, ils ont donné le branle au monde. En dépit des intrigues détestables par lesquelles la cour de Rome tâcha de les asservir, comme elle l'avait fait pour toutes les églises d'Occident, et malgré les horribles persécutions qu'elle leur suscita, jamais on ne put les plier à l'idolâtrie et à la tyrannie de l'Antechrist. C'est ainsi

(1) Apoc. XVII, 6.

que, nonobstant le prince des ténèbres, leurs églises se distinguent encore aujourd'hui par l'excellence de la doctrine et par l'exemple qu'elles donnent d'une vie innocente. » A son tour, le célèbre historien Sleidan parle des Vaudois en ces termes : « Fidèles à leurs anciennes coutumes, ces gens ne reconnaissent en aucune façon le Pontife romain, et ils ont toujours professé une doctrine plus pure. » Dans l'histoire des églises réformées de France, intitulée *les trois Marteaux*, il est dit que « les Vaudois se sont, de temps immémorial, opposés aux abus de l'église romaine, et qu'en dépit du monde entier le Seigneur les a si bien protégés, qu'on les voit encore dans leurs vallées du Piémont. » Plus qu'une citation. Elle est de Pierre Boyer. « Il ne paraît pas, dit-il, que, depuis leur première entrée dans l'Eglise, les Vaudois aient jamais accepté l'idolâtrie ; tandis que Satan semait partout l'hérésie, celle entre autres des Ariens, on ne voit pas que les vallées du Piémont en aient été infestées. Et lorsque le monde entier se précipitait sur les pas de la bête de l'Apocalypse, ces églises ne suivaient que Jésus-Christ, et demeuraient inviolablement attachées à sa doctrine. OEuvre admirable de Dieu, par laquelle il a conservé dans sa pureté la religion de ces vallées, depuis le temps des apôtres jusqu'à nos jours ! »

Quelques écrivains catholiques, et des plus notables, ont dû reconnaître aussi la haute antiquité des chrétiens des vallées. Ce Reinerius, qui devint inquisiteur après avoir été dix-sept ans membre de l'église vaudoise, s'exprime ainsi quelque part : « Quant aux sectes des anciens hérétiques, dont le nombre s'élève au-dessus de soixante-dix, remarquez que, par la grâce de Dieu, elles ont toutes été détruites, à l'exception des Mani-

chéens, des Ariens, des Rancariens et des Léonistes qui ont infesté l'Allemagne. Mais des hérésies qui existent, ou qui ont existé, il n'en est pas de pire que celle des Léonistes, et cela par trois raisons. La première, c'est qu'elle est la plus ancienne de toutes. Car on dit qu'elle date du pape Sylvestre, si ce n'est même du temps des apôtres. La seconde, c'est qu'elle est la plus répandue, puisqu'il n'est presque pas de pays où elle ne se trouve. La troisième, c'est qu'au rebours des autres sectes qui révoltent les fidèles par leurs outrages et leurs blasphèmes contre Dieu, celle-ci, je veux dire celle des Léonistes, revêt une grande apparence de piété. Ses adhérents observent les règles de la justice, et ils croient, outre les articles contenus dans le *Credo*, tout ce qu'il faut croire de Dieu. Seulement, ils insultent l'église de Rome et son clergé, point sur lequel la multitude n'est que trop portée à leur donner raison (1). »

Il faut lire après cela, dans l'intéressant ouvrage de Faber sur les anciens Vaudois et Albigeois, ce qui démontre que les chrétiens des vallées sont les Léonistes dont parle Reinerius. Un écrivain du même temps que lui, Pilichdorf (2), désigne nettement les Vaudois comme ceux qui faisaient remonter leur origine à l'époque du pape Sylvestre. Puis Claude de Seyssel, archevêque de Turin vers la fin du XV[e] siècle, observe que les Vaudois du Piémont se rattachaient à un nommé Léon, qui, sous le règne de Constantin, avait pris en horreur l'avarice du pape Sylvestre et s'était séparé de sa communion, en-

(1) Reinerius, *de hæret*, c. IV.

(2) Pilichdorf, *Contra Valdenses*, c. I.

traînant avec lui tous ceux qui tenaient au pur christianisme.

On peut voir aussi dans Faber comment il est probable que ce Léon ne fut autre que le célèbre Vigilantius (1). Saint Jérôme le fait naître à Lyon-de-Cominges (maintenant St-Bertrand, dans la Haute-Garonne) (2) ; et l'on comprendrait d'après cela que ses hôtes des vallées l'eussent appelé Vigilantius Léon, ou le Léoniste. Il protestait contre plusieurs erreurs qui s'étaient déjà glissées dans l'Eglise; telles que le célibat des prêtres, le respect superstitieux pour les martyrs et pour leurs reliques; la foi en leur intercession, les faux miracles et les pèlerinages. Saint Jérôme nous apprend d'ailleurs que son antagoniste s'était retiré dans le pays qu'enferment, d'un côté les eaux de l'Adriatique et de l'autre les Alpes du roi Cottius, portion de l'ancienne Gaule Cisalpine. Or, c'est précisément à l'est des Alpes Cottiennes que se trouve la contrée occupée par les Vaudois. Tout ceci nous porte au commencement du Ve siècle de l'ère chrétienne (3).

En voilà bien assez, je pense, pour prouver l'antiquité primitive des chrétiens des vallées. Ces vénérables témoins de la vérité ne trempèrent jamais dans l'iniquité romaine, et sur tous les points essentiels, ils demeurèrent fidèles à la foi apostolique. Violemment persécutés par les papes, ils ne se laissèrent jamais subjuguer, ni détourner de la sainte voie où Dieu les avait placés.

Selon toute apparence, ce peuple illustre que nous

(1) *An inquiry into the Hist. and Théol. of the ancient Valdenses and Albigenses, etc.*, vol. III, ch. I et II.

(2) HIERON. *Adv. Vigilant*, c. II. Oper. vol. II.

(3) L'auteur donne assez au long la dissertation de Faber; mais nous avons cru devoir nous borner aux faits essentiels. (*Traducteur.*)

voyons comme un flambeau dans la nuit du moyen-âge, fut un rameau détaché des églises italiennes par les persécutions des empereurs païens. Faibles et sans protection, ces chrétiens primitifs se réfugièrent dans les Alpes Cottiennes ; et lorsque, plus tard, l'église romaine abandonna la foi pure de l'Evangile, ils retinrent fermement la vérité, jusqu'à l'époque glorieuse de la Réformation.

Cependant leur nombre s'était augmenté par diverses causes et à diverses époques, depuis Constantin et le pape Sylvestre, jusqu'au temps de Claude de Turin et à celui de Pierre Waldo. Malgré la persécution qui les atteignit dans les pays où leur doctrine se répandit, comme dans leurs anciennes demeures, on ne put leur arracher leur très sainte foi ; et, soit en Allemagne, soit en France, en Angleterre, en Espagne, en Italie ou en Bohême, ils jetèrent des semences qui, avec le concours de circonstances favorables, préparèrent la moisson évangélique du XVI[e] siècle.

C'est un magnifique spectacle moral que nous présente le peuple vaudois, se suffisant à lui-même et triomphant de tout au moyen de la Bible, seul boulevard de ses églises. Je m'étonne, s'il faut le dire, qu'il y ait des protestants qui, au lieu de se rattacher à la primitive Eglise par ce peuple fidèle, préfèrent traverser le fleuve des temps en s'embourbant dans la fange de l'apostasie romaine. Cette manière de faire a d'ailleurs l'inconvénient d'accréditer la fiction papistique de la suprématie de saint Pierre. Si Rome est l'homme du péché, le fils de perdition, la bête de l'Apocalypse, la mère des prostitutions et des abominations de la terre, comme elle l'est effectivement, est-ce qu'une église ne pourra prétendre au titre d'apostolique, qu'à la condition de nouer sa hiérarchie avec celle

d'une communion que Dieu a rejetée, et dont la ruine totale est prédite par la voix des saints hommes que l'Esprit a fait parler ?

Après les Vaudois, nous pouvons produire comme de nouveaux témoins de la vérité durant le moyen-âge, l'église calomniée des Albigeois. Vers le milieu du VIIe siècle un nommé Constantin, natif d'Arménie, reçut d'un diacre qui revenait de captivité, les quatre évangiles et les quatorze épîtres de saint Paul. L'impression que la lecture de ces livres produisit sur l'âme de Constantin fut telle, qu'il résolut d'en répandre, par tous les moyens possibles, les célestes doctrines. Il forma donc une église sur les bases du Nouveau-Testament, et les multitudes qui se joignirent à lui embrassèrent les doctrines antipapales du grand Apôtre des Gentils. De là vint qu'ils reçurent ou se donnèrent le nom de Pauliciens. Leur position était à tous égards semblable à celle des Réformateurs. Guidés par la lumière des saints écrits qu'ils possédaient, ils se mirent, comme on le pense bien, à protester contre le culte de la Vierge et des saints, contre celui de la croix et contre la présence réelle dans l'eucharistie, superstitions qui prenaient alors de la consistance.

Les romanistes, Bossuet à leur tête, ont accusé Constantin et ses adhérents d'avoir professé les doctrines abominables des Manichéens, bien que les Pauliciens aient eux-mêmes attaqué plus d'une fois les principaux dogmes de ces hérétiques. Cette accusation, il faut qu'on le sache, repose tout entière sur le témoignage de Pierre de Sicile qui, en 870, avait passé neuf mois parmi les disciples de Constantin. On jugera du fond qu'on peut faire sur le jugement de cet avocat de la papauté, par quel-

ques traits que nous détachons de ses diatribes. A l'en croire, « Constantin aurait pris dans les écrits de Paul la doctrine manichéenne. » « Il menait une vie parfaitement exemplaire, et toutefois il enseignait, comme conformes aux Ecritures, les abominations des Gnostiques basilides ». Pierre de Sicile fait ensuite aux pauliciens un grief sérieux de ce qu'ils « prétendaient que les Prêtres et le peuple sont tenus de lire assidûment l'Evangile; que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité; et enfin que les prêtres de leur temps falsifiaient la sainte Parole de Dieu, triant, cachant et omettant de cette Parole ce que bon leur semblait ». Il termine cette exposition mensongère, en accusant d'hypocrisie leur piété et en les appelant des « loups revêtus de l'apparence des brebis. » Quelle honte pour l'évêque de Meaux que d'avoir si imprudemment donné cours aux calomnies absurdes d'un tel homme!

Du reste, selon sa coutume, Rome excita contre les Pauliciens inoffensifs une persécution sanglante. Constantin fut lapidé par ordre de l'empereur, et de la main d'un faux frère. Mais l'officier même qui présidait au supplice, un nommé Siméon, se convertit à la foi de la secte persécutée, et prêcha dès lors ses doctrines avec un zèle exemplaire. Cependant ces pauvres gens se virent poursuivis avec une telle fureur par la secte dominante, que, dans un seul jour, il y en eut plusieurs centaines qui périrent sur le bûcher. Mais malgré la fureur des proscriptions, les Pauliciens firent un grand nombre de disciples. Au bout d'un certain temps, ils eurent en leur possession tout le Nouveau-Testament, à l'exception des épîtres de saint Pierre et de l'Apocalypse. C'est encore une des accusations qu'intente contre eux leur véridique histo-

rien. Il ne sait voir d'autre cause de cette lacune, sinon la haine qu'ils portaient à la chaire du prétendu prince des apôtres.

De l'Orient les Pauliciens émigrèrent plus tard du côté de l'Ouest, cherchant, comme ils pouvaient, un asile contre l'oppression. Ils passèrent d'abord de l'Asie dans la Thrace, et plus tard en Bulgarie. Quelques-uns d'entre eux, poussant plus à l'Occident, s'établirent en Allemagne, en Italie et en France. On leur donnait des sobriquets injurieux, qui varièrent suivant les pays. Mais, en général, on les désigna sous le nom de Cathares ou de Puritains; jusqu'à ce que, à raison des progrès considérables qu'ils firent dans les environs d'Albi, on leur donna celui d'Albigeois, nom qui leur est resté. Ils abondèrent donc en Gascogne, en Languedoc, en Provence et dans l'Aquitaine, où des multitudes de Romanistes, dès longtemps dégoûtés du saint-siége, se rangèrent sous leurs étendards. Ce fut ainsi que leur opposition aux décrets hérétiques du second concile de Nicée (1) prit une certaine consistance.

Pendant quelque temps les satellites de Rome n'eurent pas l'air de les apercevoir; jusqu'à ce que, vers le XI[e] et le XII[e] siècle, ils acquirent un tel accroissement, que les papes, les conciles, les évêques et les rois s'en émurent. Mais les mesures mêmes qu'on prit contre eux firent ressortir d'autant leur antiquité, leur nombre et le caractère apostolique des doctrines qu'ils soutenaient et propageaient.

(1) C'est dans ce concile, tenu en 786, que l'on décréta formellement le culte des images et de la croix, et qu'on menaça de châtiments ceux qui prétendaient qu'on ne doit adorer que Dieu. (*Trad.*)

En 1254, les ennemis des Albigeois estimaient à 4,000 le nombre des membres de leurs églises, tout en reconnaissant que celui de leurs adhérents était incalculable. Bossuet n'a pas manqué de les poursuivre de ses calomnies dans l'Occident, après avoir insulté à leur origine dans les pays orientaux; et c'est un des plus tristes exemples de ce que peut l'esprit du papisme. Il est douloureux, en effet, de voir un génie de cette trempe torturer, comme il l'ose, les faits les plus notoires, pour justifier la détestable tyrannie de la cour de Rome.

Malgré tout ce qu'on a pu dire, il demeure vrai que les Albigeois ont été fort mal à propos accusés de Manichéisme. Les accusations mêmes de leurs ennemis prouvent que ces pauvres gens, si opprimés, étaient des chrétiens bibliques, qui sacrifièrent à leur foi ce qu'ils avaient de plus cher, et qui protestèrent en même temps contre le Manichéisme et contre l'apostasie romaine. C'est ce dernier point qui fut leur principal crime aux yeux de leurs oppresseurs.

En 1165, un nombreux détachement d'Albigeois, partis du midi de la France, se réfugièrent dans les vallées du Piémont, où ils s'unirent avec les Vaudois et pour la doctrine et pour le culte; preuve manifeste que ce n'étaient pas des Manichéens.

Mais les Vaudois et les Albigeois ne sont pas les seuls champions de la vérité que Dieu ait opposés à Rome, depuis les premiers temps jusqu'à ceux de la Réformation. Entre le IIIe et le Xe siècle, la France vit bon nombre de ses églises et de ses synodes protester contre une corruption qui, avant même la fin du VIe siècle, était devenue épouvantable. A peu près dans ce temps-là, neuf évêques, appartenant à la Lombardie et aux Grisons,

rompirent leur communion avec le pape Grégoire, le proclamant hérétique, par la raison qu'il favorisait le culte des images, l'adoration des saints, la doctrine du purgatoire, le salut par les œuvres, l'efficace des reliques pour guérir les maux du corps et ceux de l'âme. Cette dissidence se prolongea durant près d'un siècle. Ils rejetaient l'infaillibilité du pape, et ils n'admettaient pas qu'en refusant d'adhérer à Rome ils se séparassent de l'Eglise de Jésus-Christ, ni qu'ils fussent privés par là du droit de se donner des successeurs.

Le Dr Mosheim, au septième livre de son histoire, fait observer que « les églises des Gaules et de l'Espagne recevaient l'autorité de l'évêque de Rome, dans les limites strictes de ce qu'ils jugeaient conciliable avec leur propre dignité et avec leurs intérêts. En Italie même, on niait positivement son pouvoir suprême. L'évêque de Ravenne, et d'autres avec lui, refusèrent l'obéissance implicite qu'il réclamait. Il y eut en outre une multitude d'individus qui exprimèrent publiquement l'horreur que leur inspiraient les vices des pontifes romains, et notamment la soif de domination qui les dévorait. »

Ce fut aussi dans ces siècles reculés qu'Alcuin, Paulin et Paul de Lombardie élevèrent la voix contre le culte des images, contre l'invocation des saints, contre la vertu des reliques, et contre la doctrine encore mal affermie de la présence réelle. Paulin surtout, évêque d'Aquilée, paraît avoir défendu vigoureusement la vérité, que dénaturaient les doctrines et les usages de l'église romaine. Il mourut en 804, après avoir rendu de bons services à ses contemporains et à la postérité.

Un homme qui mérite une mention particulière, c'est l'évêque Claude, de Turin. Personne, en son temps, ne

mit plus d'énergie à rabaisser l'orgueil de Rome et à dévoiler les erreurs de doctrine et de pratique où elle était tombée. Il s'opposa sans relâche à ce qu'on se servît d'images dans le culte divin. A peine revêtu de la dignité épiscopale, par Louis-le-Débonnaire, en 823, il ordonna d'enlever des temples toutes les images, la croix elle-même, et de les jeter au feu. L'année suivante, un traité publié par lui expliquait et justifiait sa conduite. Il y avance des opinions bien peu en rapport avec les grossières superstitions de son siècle. Condamnant à la fois l'usage et le culte des images, il fait sentir que tout honneur rendu à la croix est un renversement de la vraie doctrine de la croix; il tourne en ridicule, et sans trop mesurer ses expressions, la folie et l'imposture des reliques papistiques; il censure enfin, avec sévérité, les pélerinages en Terre-Sainte, et les visites aux tombes des saints, pratiques dont se composait la meilleure part de la religion du peuple. D'une main hardie, il dépouille de leurs prestiges cette masse confuse de superstitions et démontre non-seulement le néant des mérites qu'on y attribue, mais encore la profanation des choses saintes dont on s'y rend coupable, et tout le mal qu'elles font aux âmes.

Un pareil champion de la vérité ne pouvait échapper à l'animadversion d'une église au milieu de laquelle tout dégénérait de plus en plus en idolâtrie et en superstition. On écrivit plusieurs ouvrages en réponse au dangereux traité de l'évêque de Turin; mais il sut défendre avec tant de fermeté la cause de l'Evangile, que l'opinion lui décerna la palme de la victoire. Il résulta de là que, longtemps encore après sa mort, nulle contrée ne fut, plus que son diocèse, purgée des superstitions romaines; à l'exception pourtant des vallées du Piémont, ses proches voisines.

Il est bien peu honorable pour Bossuet et pour d'autres écrivains catholiques, d'avoir cherché, sans motifs légitimes, à neutraliser l'importance du témoignage de Claude, en l'accusant d'Arianisme et de Nestorianisme. Rien n'autorise de tels soupçons, ni la collection de ses œuvres imprimées, ni ses nombreux manuscrits. Le fait est que, avant sa mort, on n'avait pas eu l'idée de mettre en doute son orthodoxie. Dans son commentaire sur l'épître aux Galates, il se montre fermement attaché aux grandes vérités de la foi, soutenant la doctrine de la justification gratuite et complète par les mérites du Rédempteur, et déclarant, en propres termes, que le Père et le Fils sont *consubstantiels* (1). Dans ce même commentaire, il porte à l'église romaine une blessure mortelle en niant la suprématie de Pierre sur les apôtres, et en montrant que cette église s'était détournée de la foi, par une voie toute semblable à celle d'où l'apôtre saint Paul voulait faire revenir les Galates. Il soutient que Jésus-Christ est le seul chef de l'Eglise; que la doctrine du mérite de l'homme n'a aucun fondement dans les Ecritures; qu'il faut dire anathème aux traditions humaines données mal à propos pour apostoliques; que la foi en Christ justifie et non les œuvres; que l'Eglise peut errer; bien plus, qu'elle a erré; qu'il est inutile et condamnable de prier pour les morts; que Rome enfin ne saurait se laver entièrement du crime d'idolâtrie. Conçoit-on que les Romanistes aient osé s'attaquer à la mémoire d'un homme qui nous a laissé tant d'écrits? L'accuser d'Arianisme, quand il est manifeste que toute son hérésie a été d'intenter aux hérésies de

(1) Voy. *Faber's Inquiry*, etc., vol. III, p. 306-329.

l'église romaine, hérésies dont le nom est « légion, » une guerre juste et persévérante !

A propos de la résistance que Claude de Turin fit aux orgueilleuses prétentions de l'évêque de Rome, il ne faut pas négliger de rappeler en passant que, durant l'espace de deux siècles, les évêques de Milan se prétendirent indépendants du saint-siége, protestant avec chaleur contre une usurpation de date moderne. Ce fut aussi là une lumière qui brilla dans les ténèbres.

Claude de Turin eut pour contemporain un homme d'une grande sainteté qui, plein de la connaissance de Dieu, écrivit avec beaucoup de force contre le culte des images et l'invocation des saints. Dans son livre, il réclame l'indépendance de l'église gallicane, en déplorant les empiétements du souverain Pontife, dont il parle, quoiqu'en termes un peu couverts, comme de l'Antechrist. C'est Agobard, coadjuteur et successeur de Leidrad, archevêque de Lyon. Il est assez curieux que Rome ait canonisé Agobard, tout en mettant à l'index son livre contre les tableaux et les images !

Agobard et Claude moururent, l'un en 804 et l'autre en 839. On doit voir dans tous les deux d'illustres témoins de la vérité. Du sein même de l'église romaine, ils défendirent plusieurs des doctrines que, plus tard, les Réformateurs rendirent au monde civilisé.

Le Xe siècle fut un triste temps pour l'Eglise ! La doctrine de la transsubstantiation commençait à s'enseigner dans toute sa crudité ; l'erreur et la superstition étendaient de jour en jour leur empire ; les mœurs se dépravaient de plus en plus. C'était comme les sombres nuages d'une tempête qui menace à la fois tous les points de l'horizon. Cependant la vérité n'y fut pas entièrement

privée de défenseurs. Le synode de Reims, l'an 992, alla jusqu'à flétrir le pape en lui appliquant son nom d'Antechrist. Le vénérable évêque qui présidait le synode, Arnulf d'Orléans, tint ce langage remarquable : « Le pape est destitué de vraie charité et de vraie connaissance, car il n'entend rien à la science du salut. Il n'est autre que l'Antechrist qui s'assied dans le temple de Dieu. Et toutefois, qu'est-il de plus qu'une statue et une idole? C'est pourquoi ceux qui le consultent sont aussi coupables que ceux qui s'adressent aux faux dieux. N'est-il pas clair pour tout le monde, que la manifestation de l'Antechrist se fait en sa personne, et que le mystère d'iniquité est maintenant à l'œuvre?... Que pensez-vous, révérends pères, de cet homme qu'on appelle le pape et qu'on voit siégeant sur un trône élevé, tout resplendissant d'or et de pourpre? Vide de charité comme il l'est, et enflé de son orgueilleuse science, il ne saurait être que l'Antechrist assis dans le temple de Dieu (1). »

Au milieu du XII[e] siècle parut Pierre Waldo. Originaire de Valden en Piémont (2), il exerça le commerce à Lyon et il y fit une fortune considérable. Un jour qu'il était à table avec un ami, celui-ci tombe mort, au moment où il proférait d'horribles imprécations : ce fut l'événement qui amena Waldo aux pieds de Jésus-Christ. Il est probable que, dans sa jeunesse, il avait été instruit des doctrines de l'Evangile par les Vaudois, en

(1) LÉGER, part. I, ch. 22.— Dr. J. NEWTON, *Sur les Prophéties*, vol. III, p. 161.

(2) Pour preuve de cette assertion, voyez l'admirable induction historique contenue dans l'œuvre de Faber, déjà cité (*Inquiry*, etc., liv. III, ch. XII, p. 450).

son pays natal, et qu'il ne fallait plus qu'une impulsion de la grâce divine pour enrôler ses forces au service de la foi pure de ses ancêtres. Aussi le voyons-nous, immédiatement après sa conversion, et sans avoir eu besoin d'instruction ultérieure, ouvrir la campagne contre Rome. Abandonnant son commerce et les grands profits qu'il y faisait, il entre dans la vie missionnaire, sans s'inquiéter de l'opprobre qu'il y recueillera. L'apostasie romaine lui paraît si évidente qu'il la dénonce hardiment à la multitude, en tous lieux. « Rome, disait-il, a renié la vraie foi ; elle est la mère des impudicités dont parle l'Apocalypse, et le figuier stérile qu'a maudit notre Seigneur. Il ne faut pas obéir au pape, car il n'est pas le chef de l'Eglise. La moinerie, marque distinctive de la bête, est un cadavre infect. Le purgatoire, la messe, la consécration des temples et l'invocation des saints, sont tout autant d'inventions du Diable (1). »

Parmi le nombre immense d'auditeurs qu'attira la prédication de Waldo, il y en eut plusieurs qui se joignirent à lui dans sa mission contre Rome. Le sujet sur lequel ils revenaient sans se lasser, était les vices et le luxe du pape et des cardinaux, leurs excès et leur arrogance.

Pierre était fort riche, et il faisait de sa fortune l'usage le plus noble et le plus chrétien ; sa conduite morale était telle que ses ennemis furent obligés eux-mêmes de l'admirer. Aussi eut-il dans ses travaux des succès inouïs. Le concile de Tours, convoqué par le pape Alexandre III, dut, malgré lui, enregistrer les progrès étonnants qu'avait faits l'hérésie par le ministère du marchand de Lyon et de ses disciples.

(1) LÉGER, *Hist. des Vaudois*, part. I, ch. II. — PERRIN, ch. I. — DE THOU, liv. VI, p. 118.

En attendant, l'évêque lui intima la défense de prêcher, vu sa qualité de laïque, le menaçant de l'excommunier s'il persévérait dans cette carrière illégale. A quoi Waldo répondit « qu'il s'agissait du salut des âmes, et qu'il aimait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ». L'évêque chercha vainement à s'emparer de lui; mais après avoir beaucoup souffert de la part des émissaires de Rome, Waldo et les siens se virent contraints, en 1166, à chercher un asile contre la rage de leurs persécuteurs. Ce fut ainsi qu'ils portèrent la lumière de l'Evangile apostolique en Provence, en Languedoc, en Picardie, dans les Pays-Bas, en Flandre, en Allemagne et dans la Bohême, où Waldo arriva l'an 1170. Beaucoup d'âmes s'y convertirent par son ministère, et ce fut alors que se forma entre les Vaudois, les Bohêmes et les Moraves, une sainte ligue contre les doctrines et les cérémonies corrompues de l'église papale.

Waldo avait commencé ses travaux en 1160 et il mourut en Bohême l'an 1179. Ses disciples sont généralement appelés les pauvres de Lyon, et le caractère distinctif que leur donne l'histoire, c'est leur zèle pour l'évangélisation. Ils eurent au plus haut point l'esprit missionnaire.

Il serait aisé de prouver par d'abondantes citations que, même dans ses temps les plus fâcheux, l'église romaine ne cessa d'être avertie de ses coupables erreurs. Elle se vante de son unité non interrompue, tandis que, par le fait, toute son histoire, depuis le VIe au XVe siècle, n'est qu'un long récit de la lutte acharnée des papes et des potentats contre ceux qui, s'opposant aux usurpations de l'Eglise, furent, dans son propre sein, les auteurs de schismes profonds et durables.

L'Angleterre eut aussi sa part de lumière au milieu des ténèbres. Déjà sous le règne de Henri II, quelques disciples d'un pasteur vaudois nommé Arnold portèrent leurs pas sur le territoire britannique. Ils y furent suivis à diverses époques par d'autres missionnaires, depuis l'an 1158 jusqu'à l'an 1315. Alors arriva d'Allemagne en Angleterre un ministre de Christ qui venait fortifier ses frères affligés. C'était Walther Lollard. Dieu couronna son zèle du succès et du martyre. L'heureuse influence qu'il exerçait sur le peuple, lui attira, comme de coutume, la haine du clergé, ensorte qu'il dut quitter le royaume. De retour en Allemagne, il fut saisi par les Dominicains qui le livrèrent en 1323 au bras séculier, et il fut brûlé publiquement à Cologne. Son seul crime était d'avoir protesté courageusement contre les erreurs de Rome (1).

Cependant le nombre de ses adhérents s'accrut en Angleterre sous le règne d'Edouard III. Mécontent des prêtres, ce prince montra quelque faveur aux Lollards. Parmi les hommes qui épousèrent les opinions de cette secte méprisée, il y en eut un qui, par la puissance et la capacité de son esprit, comme par la hardiesse et l'intrépidité de son caractère, surpassa la plupart de ses contemporains même les plus distingués. Il s'appelait John deWickliffe, et il fut, au dire de plusieurs, l'étoile matinière de la Réformation. Qu'il ait soutenu les doctrines

(1) Voy. *Blair's History of the Waldenses*, vol. I, p. 453.

et les principes des Lollards ou Vaudois, c'est ce qui est parfaitement certain; de plus, bien des faits attestent qu'il obtint la confiance particulière d'Edouard.

Par ses prédications et par ses écrits, Wickliffe contribua considérablement à ébranler l'édifice de la papauté, et il prépara les esprits à la lutte et au triomphe de la Réformation dont les approches se faisaient sentir. Né à Wickliffe, dans le comté de York, en 1324, il fit ses études à l'université d'Oxford. Toutes les forces de son intelligence se portèrent sur les objets relatifs aux saintes fonctions du ministère. Il devint habile dans la connaissance du grec et du latin, et au témoignage même de ses ennemis, il passait pour le meilleur théologien de son siècle. Mais il n'avait pas de plus douce occupation que l'étude approfondie de la Parole de Dieu; aussi l'appelait-on communément « le docteur évangélique; » beau titre à une époque si profane!

A l'occasion de la peste qui avait enlevé cent mille personnes dans la ville de Londres, il publia, l'an 1356, un écrit où il censure vertement l'ignorance et les vices du clergé. Il le représente comme la cause prochaine des jugements de Dieu, l'invitant à réformer ses œuvres et à produire des fruits convenables à la repentance. Il se mit aussi, avec beaucoup de zèle, à repousser les Dominicains dont quelques essaims se jetaient sur l'Angleterre, et en 1367 il fut au nombre de ceux qui les dénoncèrent à Rome. Lorsque les lords et les communes voulurent abolir le tribut que le roi Jean, comme les autres souverains de l'Europe, avait consenti de payer au pape, Wickliffe les soutint de toutes ses forces. Il les aida pareillement à dépouiller les cours ecclésiastiques de toute juridiction civile. Enfin, il se montra chaud partisan de

la loi qui interdisait aux membres du clergé les fonctions politiques.

On comprend qu'une telle conduite ne lui valut pas une bonne note auprès du pape; aussi se vit-il, en 1370, privé d'une place élevée qu'il tenait de lui. Mais l'ardeur de Wickliffe n'en fut point abattue. Les menaces de Rome ne pouvaient détruire le témoignage de sa conscience; et d'ailleurs beaucoup d'amis puissants lui assurèrent leur protection. Aussi, deux ans après avoir encouru la disgrâce de Sa Sainteté, Wickliffe obtint le grade de docteur en théologie et une place de professeur à l'université d'Oxford. De ce moment, il écrivit sur divers sujets plus ou moins en rapport avec son office. Ses traités contre les riches mendiants et contre les mendiants paresseux, et celui sur la pauvreté de Christ, rendirent de grands services dans un temps où les exigences pécuniaires de Rome étaient devenues exorbitantes.

Dans son ouvrage sur le Décalogue, Wickliffe condamne avec force le culte des images, l'invocation des saints et la doctrine du purgatoire. Il déplore, du ton de la vraie piété, l'habitude des jurements qui souillait la bouche même des prélats. Il y trace d'ailleurs expressément les grandes lignes du système connu sous le nom de système évangélique.

L'Angleterre commençait à s'indigner des empiétements toujours plus scandaleux de la cour de Rome, et elle faisait entendre ses plaintes aux autorités du pays. Wickliffe s'y joignit de tout son cœur; car il ne paraît pas avoir jamais tenu le pape pour infaillible, ni son autorité pour absolue.

En 1374, il fit partie d'une ambassade qu'on envoya vers le pape, alors à Bruges, afin d'obtenir le redresse-

ment de quelques griefs. Profondément dégoûté par tout ce qu'il vit et entendit, Wickliffe revint en Angleterre avec la conviction que la suprématie du pape ne servait qu'à accréditer, sous le voile d'une grande dévotion, des habitudes d'ambition, de mondanité et d'avarice.

A son retour de Bruges, il obtint, par la protection royale, la paroisse de Lutterworth et un siége de chanoine à Aust. Mais trois ans après, Courtney, évêque de Londres, l'accusa d'hérésie devant la convocation du clergé. Jean de Gand, duc de Lancaster, et lord Percy se rangèrent du côté de Wickliffe, et au jour fixé pour les débats, il y eut, sur la question de savoir si l'on donnerait un siége à l'accusé, une altercation si violente entre le duc et Courtney, que l'on ne put procéder outre.

Edouard III étant mort, le protecteur de Wickliffe fut nommé par Richard II président des Communes; et l'on demanda au Réformateur, de la part du roi et du parlement, son opinion sur les droits du pape aux subsides que lui payait l'Angleterre. Sur quoi Wickliffe répondit « que le pape était déjà trop riche, tandis que les dernières guerres avaient mis de l'embarras dans les finances du pays ; que les subventions ecclésiastiques devaient être envisagées comme une aumône; et que l'Eglise ni ses biens n'étaient nullement inféodés au pape et aux évêques (1). »

Dès que le souverain pontife connut la réponse de Wickliffe, il le dénonça à la fois au roi, à l'évêque de Londres et à l'université, en le citant devant un synode qui devait s'assembler dans la chapelle de Lambeth, au commencement de 1378. Mais Wickliffe était tellement

(1) *Dr. Vaughan's Wickliffe*, ch. IV.

aimé du peuple, que la foule s'assembla devant la chapelle, et avec un aspect si formidable, que ses juges n'osèrent pas seulement siéger.

Cependant il avait rédigé un mémoire qu'il destinait aux évêques. Il y demandait d'être jugé d'après la parole de Dieu, déterminé qu'il était à maintenir la loi de Jésus-Christ. Le genre humain tout entier, disait-il, n'a pas le droit de conférer à Pierre et à ses successeurs le gouvernement du monde. Dieu lui-même ne le pourrait sans se démentir, puisqu'il a promis que son épouse serait libre. Nul ne saurait obtenir un héritage éternel en vertu de titres humains, qu'on préfère souvent aux Ecritures. Le pape n'est point impeccable. Cardinaux, prêtres et laïques sont tenus de le reprendre quand il s'égare, et même de le mettre en accusation, le cas échéant. Si des ministres ne remplissent pas leurs devoirs, les magistrats peuvent légalement les priver de leurs revenus, et cela nonobstant les censures ecclésiastiques. Il ajoutait d'ailleurs que tout pécheur justifié jouit actuellement de Dieu; qu'un simple prêtre peut aussi bien administrer les sacrements qu'un évêque; que la discipline de l'Eglise ne doit pas revêtir les caractères de la justice civile, ni celle-ci s'appuyer sur celle-là; que le pouvoir « de lier et de délier » suppose chez celui qui l'exerce, qu'il se fait simplement l'exécuteur de la loi de Christ. Enfin, dans un écrit qu'il publia peu après, il s'élevait contre l'emploi de la contrainte dans le recouvrement des frais du culte, déplorant l'abandon qu'on avait fait, sous Constantin, du système volontaire, et voyant en cet acte une corruption de l'Eglise et l'adoption par elle d'un principe tout mondain.

Comme on le croira sans peine, une telle exposition

de doctrine exaspéra la cour de Rome au plus haut degré (1). »

Dans son traité sur «le Schisme des papes,» Wickliffe fait sentir avec force la nécessité d'une réforme dans l'Eglise, par la considération même de l'état où se trouvait le pontificat. « Christ, dit-il, nous a déjà tendu sa main secourable en fendant en deux la tête de l'Antechrist, et en faisant battre l'une contre l'autre les deux moitiés (2). »

Ce fut dans ce même temps qu'il acheva son livre sur « la vérité et le sens des Ecritures. » Entre autres sujets qu'il y traite, et où il se montre bien supérieur à son époque, il parle de la suprême autorité de la Parole de Dieu et des droits inaliénables de la conscience individuelle, et il le fait en des termes qui attestent la clarté et la pureté de ses conceptions. Il est sûr aussi que l'on comprend toujours mieux par cet écrit combien Wickliffe devait être odieux à la hiérarchie romaine, car il en attaquait la puissance dans sa source même.

Epuisé par tous ces travaux, il fit à cette époque une maladie qui le mit aux portes de l'éternité. Ses amis étaient dans les larmes, tandis que ses ennemis triomphaient. Des députations de moines des quatre ordres se présentèrent devant lui pour l'engager à rétracter publiquement ses écrits contre l'Eglise. Ce fut une scène qui eut quelque chose de sublime. Le Réformateur se fit asseoir sur son lit, et dirigeant ses regards sur ses confesseurs, il leur dit d'une voix ferme : « Je ne mourrai point, mais je vivrai, et je raconterai les mauvaises œuvres des

(1) *Blair's Waldenses*, vol. I, p. 459. — *Vaughan's Wickliffe*, ch. V.

(2) Ce fut en 1378 que commença le grand schisme d'Occident, qui dura 71 ans, et durant lequel il y eut deux Papes et quelquefois trois Papes simultanément. (*Trad.*)

religieux. » Effrayés de ces paroles, et plus encore du ton qui les accompagnait, les moines laissèrent le malade, emportant avec eux une prophétie que les événements se chargèrent de leur rappeler plus tard. Il faut remarquer en effet qu'environ trois cents des sermons de Wickliffe échappèrent à la furie de ses persécuteurs et qu'ils devinrent, entre les mains de Dieu, comme une verge dont il châtia moines, cardinaux et papes, bien longtemps après la mort de leur auteur.

Ce qui caractérise particulièrement l'activité religieuse de l'homme éminent dont nous résumons l'histoire, c'est le zèle avec lequel il ne cessa de prêcher, selon le commandement du Seigneur, le glorieux Evangile du Dieu bienheureux. Et il est d'autant plus digne de l'observer, que l'église romaine avait presque renoncé à la prédication, sauf lorsqu'il s'agissait de défendre son abominable idolâtrie. Quant à notre Réformateur, il prêchait la Parole « en temps et hors de temps, » d'où il résulta que la connaissance de Dieu se répandit et que des milliers d'âmes reçurent les vérités du salut. « Prêchez toujours, disait-il, et n'eussiez-vous qu'une petite assemblée de bonnes gens, Christ bénira votre travail. » Puis il pressait le peuple de régler ses jugements sur ceux de l'Ecriture et non sur le bon plaisir du Pape et des évêques, lesquels, avait-il coutume de dire, ressemblent plus à des empereurs qu'à Jésus-Christ.

Au printemps de l'année 1381, nous trouvons Wickliffe à Oxford, enseignant publiquement que le pain et le vin de la Cène ne doivent point être envisagés comme s'ils étaient Christ lui-même, ni en tout ni en partie, mais simplement comme un signe efficace de sa présence. Tandis qu'il protestait ainsi contre la transsubstantiation,

ce dogme favori du papisme, il reçut du chancelier de l'Université la défense de reparaître en public. Dès ce moment, il fut contraint de n'annoncer le conseil de Dieu qu'à son petit troupeau de Lutterworth ; mais sa plume ne perdit rien de sa courageuse activité.

Le 17 mai, son ancien ennemi Courtney, primat du royaume, réunit à Londres un synode de moines auquel il déféra les doctrines de Wickliffe. Le roi et son gouvernement étaient pour le clergé ; mais le nouveau chancelier de l'Université prit le parti du Réformateur. Dans une harangue violente, l'archevêque, croyant flétrir Wickliffe et ses adhérents, les désigna sous le nom de Lollards, et, avec beaucoup de vérité, bien qu'à mauvaise intention, il les accusa de nier le pouvoir des indulgences, l'autorité du pape, la validité de la confession auriculaire, la convenance d'invoquer les saints trépassés, la légitimité du culte des images et des reliques, enfin la réalité des miracles qui s'opéraient dans l'église romaine. Le Parlement, se rangeant du côté de cette église corrompue, décréta prise de corps contre tous ceux qui soutenaient l'hérésie. Courtney fut revêtu de la charge de grand inquisiteur, et les sheriffs reçurent l'ordre d'obéir aux évêques. Ce fut en vain que Wickliffe adressa des représentations au roi Richard ; mais il n'en demeura pas moins ferme dans ses principes, et il le déclara noblement devant la convocation du clergé de 1382. Cet acte de courage chrétien le fit rayer du rôle de l'Université, et le pape Urbain le cita à comparaître en sa présence dans la ville impériale. Wickliffe répondit à cette citation, qu'il ne pouvait suivre le pape que jusqu'où le pape lui-même suivait Jésus-Christ.

Le nombre de ceux qui adhérèrent à ses doctrines,

malgré tant de vexations, fut extrêmement considérable. Il en est qui le portent à la moitié de la population du royaume. Ce nombre est exagéré sans doute. Toujours est-il qu'on ne vit jamais peut-être un homme exercer une influence pareille ; mais c'est qu'il avait pour lui le Seigneur et la vérité.

Jusqu'à l'heure de sa mort, Wickliffe continua de diriger contre Rome des armes vigoureusement trempées. Ses ennemis étaient pleins de rage ; mais, en dépit de leurs intentions sanguinaires, il plut à la souveraine Providence de le garantir de leur malice, et il fut appelé dans la joie de son Seigneur au moment même où il distribuait la Cène à ses paroissiens, le 31 décembre 1384.

Ses nombreux écrits se répandirent au loin après sa mort, et jetèrent partout les germes d'une réformation prochaine. Comme la reine, femme de Richard, était originaire de Bohême, il y eut des relations toutes naturelles entre l'Angleterre et cet illustre pays, qui avait déjà recueilli Waldo de Lyon et d'autres témoins de la vérité. Ces lumières vinrent se concentrer en Jérôme de Prague et en Jean Huss qui, l'un et l'autre, reçurent la couronne du martyre au concile de Constance.

Du reste, il faut dire, pour terminer ce qui concerne les Lollards, que, depuis l'an 1392, ils furent en Angleterre victimes d'horribles cruautés ; mais, par la grâce du Seigneur, le plus grand nombre d'entre eux demeurèrent fermes jusqu'à leur dernier soupir.

Cette revue rapide nous montre qu'il n'est pas une seule des vérités de la Réformation, qui n'ait eu des défenseurs dans ces siècles de ténèbres et malgré la triste servitude sous laquelle gémissait l'Eglise. Le grand Réformateur de l'Allemagne n'a point encore paru, que nous

voyons déjà ses opinions portées, comme un écho, de royaume en royaume, par la voix même de Dieu.

La nuit est telle que les témoins mêmes de la vérité s'en ressentent; mais enfin, c'est l'étoile du matin qui annonce l'approche du jour.

Rome, dans son apostasie, ne fut jamais en tranquille possession des peuples de l'Europe; Dieu se conserva toujours une race fidèle qui, résistant au joug, ne manqua point de protester contre les nombreuses défections de l'Antechrist. C'est un fait d'une haute importance et qui ressort, avec une grande clarté, du tableau que nous venons de retracer.



LIVRE PREMIER.

DES PAYS OU LA RÉFORMATION PRIT NAISSANCE.

CHAPITRE I.

L'ALLEMAGNE ET LUTHER.

JUSQU'AUX PREMIÈRES THÈSES DE LUTHER.

DE 1483 A 1517.

Si l'histoire ne l'avait écrit en caractères trop profondément burinés pour que jamais ils ne s'effacent, l'esprit humain se refuserait à croire l'état de honteuse dégradation où Rome était tombée à l'époque de la Réformation. Ce n'étaient pas les avertissements qui lui avaient manqué; mais, pour avoir méprisé la vérité de Dieu, Dieu, par un juste retour, l'avait en quelque sorte aveuglée, et l'on ne saurait dire ce qu'elle retenait encore du christianisme de la Bible. Au lieu du souverain Sacri-

ficateur par excellence, opérant à ses seuls dépens un salut gratuit, nous voyons un immense cortége de sacrificateurs et de médiateurs humains, qui offrent au monde séduit un salut de leur propre fabrique, et dont ils proportionnent le prix à la fortune des achcteurs. Ce qu'on appelle l'Eglise est quelque chose qui s'interpose entre Dieu et l'homme, une barrière à l'entrée du ciel, barrière qu'on ne saurait passer sans l'autorisation et le secours d'hommes qui ne sont que d'indignes usurpateurs de la gloire de Jésus-Christ.

Il n'y avait pas de puissance humaine qui pût changer la face morale de la société; car il fallait, avant tout, rendre au Sauveur sa place dans l'Eglise. Les monarques avaient beau lutter contre le despotisme romain, les poètes et les philosophes attaquer de leurs sarcasmes les désordres du clergé, la science enfin répandre sa lumière sur les superstitions d'un siècle abusé; rien n'était capable de restaurer l'Eglise de Dieu, que la vérité de l'Evangile si longtemps oubliée. Il fallait proclamer de nouveau le salut par la mort de Christ et ôter du breuvage vivifiant que sa grâce prépare, toute mixtion versée de la main des prêtres.

Mais qui retrouvera la vérité? D'où partira la voix assez forte pour se faire entendre? Evidemment, ce n'est pas l'homme, mais Dieu qui procurera la délivrance. Au moment où l'on s'y attendait le moins; lorsque Rome se croyait le plus en sûreté, la doctrine apostolique vint, comme un coup de tonnerre, réveiller le monde en sursaut et le remplir de stupeur. Le Souverain de l'univers ne manque jamais d'instruments pour accomplir les œuvres de sa miséricorde. Au cœur même de l'Europe, dans un pays qui avait moins à souffrir du pouvoir absolu que

la plupart des autres, il se suscite un prédicateur de la justice tel qu'il le lui fallait. Ce pays, c'est l'Allemagne, berceau de la Réformation dont les bienfaits se sont étendus à tant d'autres contrées.

Le 10 novembre 1483, naquit dans la petite ville d'Eisleben, en Saxe, de parents pauvres mais laborieux, l'immortel Luther, dont le nom a plus de valeur peut-être que celui d'aucun autre homme en dehors de l'histoire inspirée. « Mes parents, dit le Réformateur, étaient très-pauvres. Mon père était un pauvre bûcheron, et ma mère a souvent porté son bois sur le dos, afin d'avoir de quoi nous élever, nous autres enfants. Ils ont supporté pour nous des travaux rudes jusqu'au sang (1). » Plus tard, le père de Luther trouva de l'emploi dans les mines de Mansfeld, et comme il était intelligent et de bonne conduite, il se fit respecter de tous ceux qui le connurent. Il ne négligea rien pour élever son fils dans la crainte de Dieu et pour lui donner une éducation plus distinguée que sa position ne semblait le permettre. A l'âge de quatorze ans, le jeune homme se rendit d'abord à Magdebourg, puis à Eisenach, dans le but de fréquenter les écoles. Pendant les quatre ans qu'il habita la première de ces villes, il suivit assidûment les prédications d'un nommé André Proles, provincial de l'ordre des Augustins, qui insistait avec beaucoup de chaleur sur la nécessité de réformer l'Eglise. « Peut-être ces discours, dit Merle d'Aubigné, firent-ils naître dans l'âme du jeune homme les premières et vagues idées de ce qui y éclata plus tard. »

Cependant, la pauvreté de Luther était grande, et voici

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, *Histoire de la Réformation*, t. I, p. 141, 1re édit.

comment il nous raconte l'extrémité où elle le réduisait, ainsi que d'autres écoliers, pauvres comme lui : « Je quêtais avec mes camarades quelque peu d'aliments, afin d'avoir de quoi pourvoir à nos besoins. Un jour, dans le temps où l'Eglise célèbre la fête de la naissance du Christ, nous parcourions tous ensemble les villages voisins, allant de maison en maison et chantant à quatre voix les cantiques ordinaires sur le petit enfant Jésus né à Bethléem. Nous nous arrêtâmes devant une demeure de paysan, isolée au bout d'un village. Le paysan, nous entendant chanter nos hymnes de Noël, sortit avec quelque aliment qu'il voulait nous donner, et demanda d'une grosse voix et avec un ton grossier : « Où êtes-vous garçons ? » Epouvantés à ces paroles, nous nous sauvâmes à toutes jambes. Nous n'avions aucune raison de nous effrayer, car le paysan nous tendait de bon cœur cette assistance ; mais nos cœurs sans doute étaient rendus craintifs par les menaces et la tyrannie dont les maîtres accablaient alors les écoliers, en sorte qu'un subit effroi nous avait saisis. A la fin, cependant, le paysan nous appelant toujours, nous nous arrêtâmes, nous laissâmes nos craintes, nous courûmes vers lui, et reçûmes de sa main la nourriture qu'il nous offrait. C'est ainsi que nous avons coutume de trembler et de nous enfuir quand notre conscience est coupable et effrayée. Alors nous avons peur même d'un secours qu'on nous offre, et de ceux qui sont nos amis et veulent nous faire toute sorte de bien (1). »

Arrivé à Eisenach, sa position fut, à ce qu'il paraît, plus dure encore. Bien qu'il y comptât beaucoup de parents, il passait des jours entiers sans manger. Il allait se ré-

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, t. I, p. 146.

soudre à quitter les études, lorsque la Providence vint à son aide de la façon la plus inopinée. La fille du bourgmestre d'Eilfeld, femme de Conrad Cotta, avait remarqué la belle voix du jeune homme. Elle eut une profonde pitié de ses souffrances, et, du consentement de son mari, elle le reçut sous son toit et le traita comme son fils. C'était plus que Luther n'eût jamais osé espérer. Dès ce moment, libre de soucis, il se voua si ardemment à ses études qu'il y fit de rapides progrès, sans négliger toutefois la musique pour laquelle il eut, jusqu'à la fin de ses jours, une véritable passion. Luther n'oublia jamais sa généreuse bienfaitrice, et c'est à son propos qu'il avait coutume de dire : « Je ne connais rien de plus doux que le cœur d'une femme pieuse ».

En 1501, Luther, âgé de dix-huit ans, passa du collége d'Eisenach à l'Université d'Erfurt. Idocus y professait la philosophie scolastique avec un mérite distingué. A défaut d'études meilleures, celle-là n'était pas sans avantages ; mais elle était plus propre à dresser aux combats de l'école qu'à former le goût et à étendre les idées, en sorte que le naturel véhément du futur réformateur dut plutôt s'y empirer que s'y modérer. Plus tard, il ne pouvait parler tranquillement du genre d'études qu'on faisait à Erfurt. « Si Aristote, disait-il, n'avait pas été certainement un homme, je serais tenté de le prendre pour le diable en personne. » Mais notre étudiant ne s'en tint pas à Thomas d'Aquin et à Aristote, il lut avec le plus grand soin les principaux classiques, et il acquit par ses lectures un tel développement « que toute l'Université admirait son génie (1) ».

(1) MÉLANCHTON, *Vie de Luther*.

Pendant tout le cours de sa carrière scolaire, Luther se montre à nous comme un jeune homme sérieux, qui se livrait régulièrement aux exercices de dévotion dont se composait alors la piété. Il devait avoir la crainte de Dieu dans le cœur, celui qui aimait à redire : « qui bien prie, bien travaille. » Aussi ne commençait-il jamais les études de la journée sans avoir invoqué la bénédiction de Dieu sur ses efforts. Il marchait à tâtons dans les ténèbres ; mais c'était une âme intègre que le Seigneur ne tarda pas à éclairer.

Il avait une telle soif de connaissances qu'il était constamment à la bibliothèque de l'Université. Longtemps il y alla sans trouver la source pure des eaux vivifiantes ; mais il plut à Dieu de tirer un bien immense de ce goût passionné que le jeune étudiant manifestait pour les livres. Un jour qu'il passait de volume en volume pour se familiariser avec le nom de tous ces écrivains, il tombe sur un vieux livre latin qui frappe vivement sa curiosité. C'était la Bible, et comme le dit Merle d'Aubigné : « la Réformation était cachée dans cette Bible-là ». Quel trait de lumière pour Luther. Il ne se doutait pas de l'existence de ce livre, pensant avec bien d'autres que la révélation de Dieu reposait en entier dans les liturgies de l'Eglise. On comprend la joie qu'il dut éprouver quand il découvrit ce trésor de la grâce du Seigneur envers ses enfants égarés. C'est maintenant qu'il va posséder réellement la pensée de Dieu ! « Son cœur bat en tenant en ses mains toute cette Ecriture qui est divinement inspirée. Il parcourt avec avidité et avec des sentiments indicibles, toutes ces feuilles de Dieu. La première page sur laquelle il fixe son attention, lui raconte l'histoire d'Anne et du jeune Samuel. Il lit et peut à peine retenir toute la

joie dont son âme est pénétrée. Cet enfant que ses parents prêtent à l'Eternel pour tous les jours de sa vie; le cantique d'Anne, où elle déclare que l'Eternel élève le pauvre de la poudre et tire l'indigent de la boue pour le faire asseoir avec les principaux; ce jeune garçon Samuel qui grandit dans le temple en la présence de l'Eternel (1); toute cette histoire, toute cette parole qu'il a découverte, lui font éprouver quelque chose qu'il n'a jamais connu. Il retourne chez lui le cœur plein. Oh! pensait-il, si Dieu voulait une fois me donner en propre un tel livre!

«Il revint bientôt à la bibliothèque pour y retrouver son trésor. Il lut et relut, et puis, dans son étonnement et sa joie, il revint lire encore. Les premières lueurs d'une vérité nouvelle se levaient alors pour lui (2)».

Après deux années d'études à l'Université, Luther obtint le premier grade académique, celui de bachelier. Mais les travaux excessifs auxquels il avait dû se livrer, le firent tomber dans une maladie d'où il ne crut point relever. «Bientôt», disait-il à un vieux prêtre qui lui avait toujours témoigné beaucoup d'intérêt, «bientôt je serai rappelé de ce monde.» «Non pas,» dit le vénérable ecclésiastique, «vous ne mourrez point maintenant. Ayez bon courage, mon cher bachelier, notre Dieu se servira de vous pour consoler bien des âmes, car il charge de sa croix ceux qu'il aime, et en la portant avec patience on acquiert une grande sagesse.»

Il y eut quelque chose de prophétique dans la parole

(1) Et l'on pourrait ajouter: Ces fils d'Héli, dont la honteuse conduite avait tant d'analogie avec celle de beaucoup de prêtres au temps de Luther. (*Trad.*)

(2) MERLE D'AUBIGNÉ, t. I, p. 155.

du vieux prêtre. La vie du jeune homme fut épargnée ; il devint un instrument de bénédiction pour beaucoup de gens, et ses maux furent comme le fourneau du raffineur où s'épura son âme. La Bible qu'il avait trouvée, cette indisposition si sérieuse et les encouragements de son vieil ami, eurent pour effet, par la grâce de Dieu, d'ouvrir à ses pensées un champ vaste et tout nouveau.

Retiré de la fosse par la main du Seigneur, Luther, plein d'une ardeur nouvelle, reprit aussitôt ses études ; et, l'an 1505, il fut fait maître ès arts ou docteur en philosophie, avec toute la pompe usitée à cette époque. C'était le moment d'obéir aux désirs de son père en se vouant au droit. Mais son pauvre cœur éprouvait de terribles combats. Il n'avait pas encore résolu le grand problème. La paix de Dieu lui manquait, et, comme un ver rongeur, le péché ne lui permettait de goûter aucun repos. Il comprenait que le salut de son âme devait être la grande affaire de sa vie ; et tant qu'il n'avait pas l'assurance de sa réconciliation avec Dieu, il ne se sentait capable de rien. Avant toutes choses donc il résolut de chercher la paix de Dieu, quoiqu'il ne sût pas comment s'y prendre.

De nouvelles directions de la Providence vinrent donner une salutaire impulsion à cette âme ardente. Tout à coup, Luther apprend qu'Alexis, son ami d'enfance, est tombé sous les coups d'un assassin. Il court au lieu où le crime s'est commis : hélas ! ce n'était que trop vrai. « Et qu'arriverait-il de moi, si je me voyais ainsi rappelé soudainement ! » Tel fut le cri de sa conscience, tandis qu'il contemplait le corps mutilé de son ami.

Rempli d'une secrète terreur, Luther part bientôt pour Mansfeld. Peut-être va-t-il se consulter avec ses parents sur son avenir. On ignore ce qui put se passer entre eux ;

mais comme Luther revenait à Erfurt, et non loin de cette ville, il est surpris par un violent orage. Le ciel se couvre de ténèbres, image trop fidèle de l'état de son âme; l'éclair sillonne la nue, comme les flèches du Tout-Puissant dans sa conscience agitée; le tonnerre gronde avec la terrible majesté de la voix de Dieu. Luther avançait en tremblant, quand la foudre éclate à ses côtés et s'enfonce près de lui dans la terre. Muet, éperdu, il tombe sur sa face, persuadé que l'heure du jugement a sonné pour lui. Cependant il reprend ses sens, et se relevant de terre, tel qu'un mort qui recouvre la vie, il rend de vives actions de grâces au Dieu puissant qui vient de l'épargner. Mais ce Dieu, toutefois, est, aux yeux du docteur en philosophie, le vengeur du crime et non pas encore un ami. Que faire donc pour calmer la frayeur qu'il inspire, pour acquérir la pureté qui lui plaît? Mille fois Luther entendit vanter les bienfaits de la vie monastique, et se persuadant follement qu'il y trouvera ce que son âme désire, il prend la double résolution de renoncer aux études de droit et d'entrer dans le couvent des ermites de Saint-Augustin à Erfurt. Ferme en son projet, Luther gagne sa nouvelle demeure, le 17 août 1505. Il s'imaginait avoir vaincu le monde, et s'être donné tout entier à la contemplation et à l'amour de Dieu! « Plaise au Seigneur, » lui écrivait son sage père, « que vous n'ayez pas pris une illusion de Satan pour un signe du ciel. »

Hélas! notre Luther n'eut pas besoin d'être longtemps au couvent, pour voir à quels hommes il avait à faire. Les moines le traitaient avec dureté et lui imposaient les travaux les plus vils, à lui le docteur Martin Luther, qu'on appelait maintenant le frère Augustin. Il fallut

remplir les fonctions de portier, remonter l'horloge, balayer l'église, nettoyer les cellules des moines et pis encore. Puis, lorsqu'il avait fait sa besogne, on l'envoyait avec un grand sac solliciter de porte en porte les aumônes qui affluaient chaque semaine dans le couvent d'Erfurt. C'était assurément une rude mortification de la chair; mais le jeune moine avait résolu de fournir la carrière jusqu'au bout.

Cependant, après ses tournées, il cherchait la solitude et reprenait ses travaux littéraires. Alors venaient les supérieurs du monastère qui lui criaient d'une voix tonnante : « Allons! allons! ce n'est pas en étudiant, mais en mendiant du pain, du blé, des œufs, des poissons, de la viande et de l'argent que l'on fait les affaires du cloître. »

Tout cela sans doute servit à dompter son esprit et à humilier son orgueil, jusqu'à ce qu'enfin l'université dont Luther était membre, obtint du prieur des Augustins qu'on le dispensât de ces fonctions serviles.

Avec quel plaisir inexprimable ne retourna-t-il pas à ses chers livres, où il avait à faire de nouvelles connaissances et de bien importantes. Ainsi, les œuvres de saint Augustin attirèrent particulièrement son attention, et notamment son Commentaire sur le livre des Psaumes. Rien ne lui fit plus d'impression dans la lecture de ce Père, que ses vues sur la corruption du cœur humain et sur la souveraineté de la grâce divine. Les doctrines de saint Augustin s'accordaient si bien avec ses propres convictions; et d'ailleurs, elles ressortaient si naturellement de ce qu'il connaissait des saintes Ecritures! Il avait trouvé au couvent une vieille Bible retenue à sa place par une chaîne, et il ne cessait de la consulter.

C'était là vraiment son livre favori. Avec David, « il le méditait tout le jour, » et maintenant qu'il pouvait le lire dans l'original, il en sentait de plus en plus les beautés.

Quelquefois entraîné par l'étude, il lui arrivait de négliger les pratiques exigées par les règles de l'ordre. C'est alors qu'il s'imposait pour peine toutes sortes de mortifications ; car il ignorait encore que « l'exercice corporel est utile à peu de chose. » Mais plus il luttait de la sorte contre le mal, plus celui-ci gagnait de terrain. Il jeûnait, il priait, il veillait des nuits entières, il se déchirait le corps ; et tout cela en pure perte. La chair triomphait et le cœur ne se dépouillait pas du péché. Il ne trouvait pas la vraie justice, à raison même de ce « qu'il la cherchait comme par des œuvres de loi. » Aussi écrivait-il plus tard au duc George de Saxe : « Vraiment, j'ai été un moine pieux, et j'ai suivi les règles de mon ordre si sévèrement que je ne saurais le dire. Si jamais moine était entré dans le ciel par sa moinerie, certes, j'y serais entré. C'est ce dont peuvent rendre témoignage tous les religieux qui m'ont connu. Si cela eût dû durer longtemps encore, je me serais martyrisé jusqu'à la mort à force de veilles, de prières, de lectures et d'autres travaux (1) ».

Ni les doctrines, ni les pratiques monacales ne procuraient donc la paix au cénobite. Il se faisait de trop justes idées de la sainteté de Dieu et de la perfection de ses lois, pour se reposer uniquement sur cette incessante répétition de cérémonies extérieures ; et puis, en sondant les divers motifs qui l'animaient, il voyait assez combien ses actions en étaient souillées. Toujours plus

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, t. I, p. 171.

misérable, il tomba dans un désespoir qui menaçait son existence. Mais le Dieu des miséricordes eut pitié de ses angoisses, et lui envoya le messager de paix dont son âme avait besoin. Staupitz, vicaire-général de l'ordre, avait été amené d'une manière remarquable à la connaissance du salut par la foi au Rédempteur. Il était ami de Frédéric-le-Sage, fondateur de l'Université. Chef des moines Augustins, il dut à cette époque visiter le couvent d'Erfurt, et ce fut un grand événement pour le monastère. Staupitz prit garde à tout; mais un moine en particulier excita vivement sa compassion. C'était un jeune homme amaigri par l'étude, et sur la physionomie duquel se peignait un profond abattement. Le vicaire-général connaissait toute son histoire. Il entre en conversation avec lui et gagne sans peine sa confiance. Luther lui raconte ses angoisses et l'inutilité de ses efforts pour vaincre le péché. Staupitz avait passé par les mêmes épreuves et il dit à son jeune frère : « Pourquoi te tourmentes-tu de toutes ces spéculations et de ces hautes pensées? Regarde aux plaies de Jésus-Christ, au sang qu'il a répandu pour toi : c'est là que la grâce de Dieu t'apparaîtra. Au lieu de te martyriser pour tes fautes, jette-toi dans les bras du Rédempteur. Confie-toi en lui, en la justice de sa vie, en l'expiation de sa mort. Ne recule pas ; Dieu n'est pas irrité contre toi, c'est toi qui es irrité contre Dieu. Ecoute le Fils de Dieu. Il est devenu homme pour te donner l'assurance de la faveur divine. Il te dit : Tu es ma brebis ; tu entends ma voix ; personne ne te ravira de ma main (1).

C'était une doctrine toute nouvelle pour Luther, et il ne

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, t. I, p. 180.

la reçut pas de prime-saut. Comment s'assurer en la faveur de Dieu, avant d'avoir accompli certaines conditions préliminaires ! « Il faut, » répliqua-t-il, « que je change pour que Dieu m'accepte. » On lui avait appris à chercher la grâce divine par le moyen de mille observances ; il n'était pas facile de renoncer à cette idée et d'aller au trône de la miséricorde comme un pauvre pécheur qui n'a rien et ne peut rien. « Il n'y a, » dit Staupitz, « de repentance véritable que celle qui commence par l'amour de Dieu et de la justice. Ce que les autres s'imaginent être la fin et l'accomplissement de la repentance, n'en est au contraire que le commencement. Pour que tu sois rempli d'amour pour le bien, il faut avant tout que tu sois rempli d'amour pour Dieu. Si tu veux te convertir, ne recherche pas toutes ces macérations et ces martyres. Aime celui qui t'a aimé le premier (1) ».

Ces paroles, que Luther écoutait avec avidité, tombèrent au plus profond de son âme. Une lumière céleste lui fit voir qu'en effet l'amour de Dieu est le puissant levier par lequel l'humanité se relève, et qu'il ne saurait y avoir d'espérance pour le pécheur sinon dans la souveraine grâce de celui « qui a tant aimé le monde que de donner son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

La bonne œuvre commencée de la sorte devait subir de nouvelles épreuves. Pendant quelque temps Luther semblait avoir saisi la vraie doctrine du salut ; mais des doutes reparurent, et dispersée par eux, sa paix s'évanouit. Retombant dans son premier découragement, il fut derechef malade à la mort. Il allait, pensait-il, paraître de-

(1) Merle d'Aubigné, vol. I, p. 181.

vant Dieu, et cette pensée le désespérait. A ce moment critique, un vieux moine entre dans sa cellule. Ce n'était pas un habile théologien comme Staupitz; mais il possédait la paix de l'âme, et sachant d'où elle lui venait, il s'efforçait d'exprimer ce qu'il avait goûté, senti, et touché de la bonne Parole de vie. Il attira l'attention du malade sur ce seul mot du symbole des apôtres: « Je crois la rémission des péchés. » Heureuse pensée que le Saint-Esprit daigna bénir. « Je crois la rémission des péchés, » répète le jeune pénitent tout en larmes. « Ah! s'écrie le vieux moine, il ne s'agit pas de croire seulement que les péchés de David et de Pierre leur sont pardonnés; les démons eux-mêmes le croient. Le commandement de Dieu est que nous croyions au pardon de nos péchés à nous. » — Dès cet instant Luther retrouva la paix, et sa santé ne tarda pas à se rétablir. Il avait passé par les eaux profondes, mais sa joie en Christ n'en fut que plus vive.

Le 2 mai 1507, Luther fut consacré prêtre devant son père qu'il avait invité à la cérémonie et qui ne lui avait pas encore pardonné de s'être enfermé dans un cloître. Le bon vieillard, sans dissimuler la peine qu'il en éprouvait encore, se conduisit avec son fils d'une manière affectueuse, et lui fit même présent de vingt florins.

Après trois années, durant lesquelles Luther prêcha fréquemment, soit au couvent, soit dans les lieux du voisinage, la Providence lui ouvrit une carrière à la fois plus belle et plus difficile. L'Université de Wittemberg venait d'être fondée par l'Electeur de Saxe, d'après les conseils de Staupitz. Il fallait un professeur de physique et de dialectique. Recommandé par le vicaire-général, Luther fut appelé à cette place honorable et délicate.

Bien qu'il n'eût que vingt-cinq ans, il ne laissa pas de se faire promptement un nom parmi ses collègues et parmi les savants de son époque.

Quoiqu'il n'aimât guère la philosophie d'Aristote, ce fut pourtant ce qu'il se vit dans l'obligation d'enseigner. Le travail auquel il se livra ne fut pas sans utilité pour la lutte où il dut s'engager plus tard contre les erreurs de l'école; en attendant il désirait vivement d'échanger cette étude contre celle de la théologie, mais « de cette théologie, » disait-il, « qui recherche le fruit de la noix, la pulpe du froment, et la moelle des os (1). »

Pour acquérir le droit de professer la science vers laquelle tout son cœur se portait, Luther se fit conférer, l'an 1509, le grade de bachelier en théologie. A partir de cette époque, il donna tous les jours une leçon sur la Parole de Dieu, leçon à laquelle assistaient les professeurs et les étudiants. C'est ainsi qu'il expliqua le Livre des Psaumes et l'Epître aux Romains. En méditant la doctrine du grand Apôtre des Gentils, il vit sous un jour tout nouveau le dogme de la justification. Ces mots entre autres : « Le juste vivra par la foi », se tracèrent dans son âme en traits ineffaçables.

Jamais on n'avait entendu des leçons pareilles. Aussi y accourait-on de tous les points de l'Europe. Mellestadt, un des hommes éminents de son siècle, disait, après les avoir suivies quelque temps : « Ce moine déroutera tous les autres docteurs ; il introduira une nouvelle doctrine, et réformera toute l'Eglise ; car il se fonde sur la parole de Christ, et personne au monde ne peut ni combattre ni renverser cette parole, quand même on l'attaquerait

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, vol. I, p. 193.

avec toutes les armes de la philosophie, des sophistes, des Scottistes, des Albertistes et des Thomistes (1). »

Bientôt Staupitz invita Luther à prêcher dans l'église des Augustins. C'était une vieille petite chapelle en bois, au milieu d'une place de Wittemberg. Moitié par modestie, moitié, semble-t-il, par pressentiment des effets immenses qu'allait produire sa prédication, Luther hésita beaucoup à faire ce qui lui était demandé. « Ce n'est pas une petite chose, disait-il, que de parler aux hommes à la place de Dieu » !

La réputation de Luther comme prédicateur ne se fit pas attendre. Dès son premier sermon, il eût sa place à part dans l'opinion générale. Ce n'était pas le choix seul de ses sujets qui le distinguait de ses contemporains; mais la chaleur de ses sentiments, la facilité de sa parole, une physionomie qui exprimait toutes les émotions de son âme, un organe enfin et des gestes qui étaient en parfaite harmonie avec le reste; voilà ce qui faisait de lui un orateur éminent. Ses discours sortaient d'ailleurs d'un cœur plein de bienveillance; en sorte qu'ils avaient tout à la fois une autorité et une onction sans égales. Aussi Bossuet ne lui a-t-il qu'à moitié rendu justice en disant qu'il avait « une éloquence vive et impétueuse, qui entraînait les peuples et les ravissait ».

La popularité du prédicateur devint telle, que la petite église des Augustins ne put plus contenir la foule qui s'y pressait. « Le conseil de Wittemberg ayant alors choisi Luther pour son prédicateur, celui-ci dut prêcher dans l'église de la ville. L'impression qu'il y produisit fut encore plus grande. La force de son génie, l'éloquence de

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, vol. I, p. 195.

sa diction et l'excellence des doctrines qu'il annonçait, étonnaient également ses auditeurs. Sa réputation se répandit au loin, et Frédéric-le-Sage vint lui-même une fois à Wittemberg pour l'entendre (1) ».

Tandis que son nom devenait chaque jour plus célèbre, et à l'Université et dans la chaire, il plut à la Providence d'interrompre momentanément ses travaux. Une difficulté s'était élevée entre les couvents des Augustins et leur vicaire-général. La cause fut déférée à Rome, et Luther dut s'y rendre revêtu d'une commission auprès du pape. Il fallait en quelque sorte, pour l'œuvre de réformation à laquelle notre cénobite était destiné, qu'il vît la cité aux sept collines et la profonde dégradation où elle était tombée sous le pontificat de Jules II. Il n'eût jamais imaginé ce que ses yeux allaient lui apprendre. Dans la simplicité de son âme, il avait pour l'église romaine une véritable affection, et il ne se doutait pas de l'excès d'avilissement de son clergé, depuis le pape jusqu'au dernier des moines. Quel spectacle repoussant pour le docteur de Wittemberg que l'ignorance, la légèreté, les mœurs dissolues, la profanation et le honteux trafic des choses saintes qu'il rencontra dans toute l'Italie et particulièrement à Rome. Où qu'il allât, de prétendus ministres de Jésus-Christ ne se gênaient nullement de manifester devant lui leur orgueil, leur luxure, leur impiété et leur hypocrisie. L'oubli de Dieu était tel, que, dans la célébration des saints mystères, l'on ne gardait pas même les règles de la plus commune bienséance. Luther disait à son retour : « J'ai vu le pape et la cour de Rome; j'ai pu observer de près les mœurs du clergé romain, et je

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, vol. I, p. 198.

ne donnerais pas pour mille florins ce que j'ai appris dans ce voyage. C'est incroyable, disait-il encore, tout ce qu'il se commet à Rome de crimes et d'atrocités. Il faut le voir et l'entendre pour le croire. Aussi a-t-on coutume de dire que, s'il y a un enfer, Rome est bâtie au-dessus; c'est un gouffre d'où sortent tous les péchés. »

Cependant le cœur de Luther était navré de tout cela. L'erreur et le vice, il n'en pouvait plus douter, avaient pénétré jusqu'au cœur de la société religieuse à laquelle il se sentait encore tout dévoué. Il eût voulu pouvoir oublier ce qu'il avait vu et entendu, mais sa mémoire trop fidèle ne cessait de lui rappeler des faits qui lui déchiraient l'âme. Ces combats intérieurs, toutefois, ne lui étaient pas inutiles; et c'est ainsi que, « par une voie qu'il ne connaissait point, » Dieu le préparait pour le ministère à la fois honorable et difficile qui lui était réservé.

Au milieu de ses tristes préoccupations, Luther trouva dans la bonne Parole, lumière et soulagement. Pendant qu'il était en Italie, une grave maladie le mit encore une fois en présence de l'éternité; et, comme il examinait sérieusement la base sur laquelle se fondaient ses espérances, il comprit avec plus de force que jamais tout le sens de ces paroles solennelles de l'Ecriture : « Le juste vivra par la foi. » Bien plus, il vit clairement que cette doctrine vitale pouvait seule relever l'Eglise de sa ruine. La révélation tout entière lui semblait concentrée en ce seul point; et l'on ne saurait vraiment trop admirer l'influence extraordinaire que ce mot exerça sur la carrière du Réformateur, dès le commencement jusqu'à la fin. Il renouvela sans cesse l'énergie de son âme, et souvent il fournit à son corps la force dont il avait besoin. Dans

la circonstance entre autres dont nous venons de parler, lorsque Luther se fut dit, avec une joie toute céleste : « Le juste vivra par la foi, » sa santé se rétablit comme par enchantement, et il put poursuivre son voyage.

Le séjour que Luther fit à Rome lui fut utile encore d'une autre manière. C'est là qu'il apprit l'hébreu. L'étude de la Bible lui devint toujours plus chère ; et à mesure qu'il la connaissait plus à fond, il voyait davantage les affreuses misères de l'Eglise. Toute la Réformation était là. Et pourtant Luther ne formait point de plan d'attaque; il n'avait aucune idée du rôle qu'il jouerait, lui qui, par le fait, n'avait d'influence directe nulle part. Mais plein de respect pour la Parole de Dieu, il était fermement résolu de suivre sa voix où qu'elle l'appelât : tout dépendait maintenant des circonstances.

Elles ne se firent pas longtemps attendre. Staupitz et l'électeur Frédéric n'ignoraient, ni l'un ni l'autre, les dispositions de Luther. Ils le voyaient mûrissant pour la lutte, et ils ne répugnaient pas à le seconder. Persuadés qu'une réforme était indispensable, Luther leur paraissait l'homme qu'il fallait pour la hâter. Afin de faire sa position meilleure, ils l'engagèrent à accepter le grade bien mérité de docteur en théologie. « C'est le Saint-Esprit qui fait les docteurs, » disait Luther, et il reculait devant l'honneur qu'on lui offrait. Toutefois il se laissa vaincre, et, le 19 octobre 1512, il reçut le bonnet doctoral des mains du doyen de la Faculté, André Bodenstein, de Carlstadt, homme profondément savant, mais vain et irritable, qui finit par contrecarrer la Réformation.

Jamais peut-être un docteur en théologie ne se fit une si haute idée de sa vocation. Luther, en acceptant sa nouvelle dignité, s'envisagea comme lié de plus en plus à la

cause du Seigneur. Il commença donc par dénoncer au bon sens public l'absurde théologie de son temps et la puérile dialectique de l'Ecole. Sa prédication était chaque jour plus positive et plus pressante. Il y traitait surtout de la justification par la foi en la parfaite justice de Christ, puis de l'union au Fils de Dieu comme source de la sainteté, ses sujets de prédilection. Dans une suite de discours ayant pour texte les dix commandements, il attaqua l'idolâtrie sous ses diverses formes, et proclama plusieurs des vérités qui furent ensuite le boulevard de la Réformation. Pendant ce temps, il exposait à l'Université la distinction qu'il faut faire entre la loi et l'évangile, mettant à nu la folie et la présomption de ceux qui se flattent d'obtenir par leur obéissance imparfaite la félicité des justes. En un mot, il s'efforçait de détruire toutes les espérances qu'on se faisait au point de vue de la loi, pour amener les âmes à la justice expiatoire de l'Agneau.

Cette doctrine fondamentale de l'Evangile remplissait tellement son cœur, qu'il saisissait toutes les occasions de l'inculquer à ses amis. Il en avait beaucoup et des meilleurs. De leur nombre furent Erasme et l'aimable Spalatin, chapelain et secrétaire de Frédéric-le-Sage. Quant au premier, tout en admirant son esprit, son génie et son savoir, Luther s'affligeait du peu de place que la doctrine du salut occupait dans ses écrits. « J'aime à le voir reprendre avec tant de science et de fermeté les prêtres et les moines, de leur croupissante ignorance ; mais je crains qu'il ne rende pas de grands services à la doctrine de Christ. Ce qui est de l'homme lui tient plus à cœur que ce qui est de Dieu (1). »

(1) Merle d'Aubigné, vol. I, p. 233.

A peu près dans ce même temps, Luther dut remplacer le vicaire-général pendant qu'il allait, de la part de l'Electeur, recueillir des reliques pour orner la nouvelle église de Tous-les-Saints à Wittemberg. Une des occupations que Staupitz remit à Luther, fut de visiter quarante monastères de Thuringe et de Misnie, tournée qui dut être d'un grand intérêt pour le Réformateur. Il y acquit une connaissance plus approfondie de l'état de l'Eglise et en particulier de celui des couvents; sans compter qu'il eut ainsi maintes occasions de prêcher les glorieuses doctrines qui remplissaient son âme. Aussi les moines augustins ne savaient-il plus s'entretenir que de la justification par grâce, et bon nombre d'entre eux se préparaient de la sorte à prendre leur part dans l'œuvre de la Réforme. Cette visite de Luther aux monastères eut lieu en 1516, et ce fut un des avant-coureurs du grand drame qui allait s'ouvrir.

A cette époque aussi, le Réformateur donnait sur l'Epître aux Galates les leçons qui furent la base de son commentaire. Il y mettait une telle importance, qu'il ne se laissa point arrêter par le fléau de la peste qui venait d'éclater à Wittemberg et qui avait dispersé la plupart des habitants. Sans condamner ceux qui recouraient à cet expédient pour préserver leur vie, il crut que son devoir était plutôt de demeurer : « L'obéissance, disait-il, ne me permet pas de quitter la place : c'est à celui qui m'y a voulu de m'appeler ailleurs. » Le courage moral ne lui fit jamais défaut. Il n'avait qu'une préoccupation, celle de bien connaître ce que Dieu lui demandait; après quoi, il abandonnait les conséquences à Celui qui dirige toutes choses.

En 1517, Luther fut désigné pour prêcher à Dresde,

dans la chapelle royale, devant le duc George, cousin de Frédéric. C'était encore Staupitz qui l'avait fait connaître au duc. Quelques personnes de la cour reçurent du sermon de Luther des impressions sérieuses, mais le prince lui-même se déclara fort mal satisfait de la doctrine qu'il avait entendue. Bien que sa mère fût fille du roi de Bohême et qu'il eût pu savoir par elle tout ce que cette contrée avait souffert de la part de Rome, il s'en fallait de beaucoup qu'il prît à la Réformation le même intérêt que son cousin. Et pourtant celui-ci avait été élevé dans un respect superstitieux pour les extravagances de l'église romaine. Il y eut au château ducal une vive discussion sur le sermon du prédicateur. Chacun en parlait à sa manière ; mais tous au fond furent d'accord pour condamner la doctrine de grâce qu'on leur prêchait avec si peu de retenue et qui, sûrement, leur paraissait pleine de dangers pour les mœurs.

Sans se laisser ébranler par cette opposition, Luther revint à son collége plus déterminé que jamais à prêcher l'esclavage et la dépravation de la volonté humaine, puis la souveraineté et l'efficace puissante de la grâce de Dieu. Précisément à cette époque il préparait pour leur consécration au saint ministère, six jeunes gens qui partageaient ses convictions. Dans l'intérêt du public autant que dans le leur, il publia une série de thèses toutes dirigées contre le Pélagianisme de la théologie du jour. Il y justifiait avec force ses vues sur l'apostasie de l'homme naturel, et sur l'impossibilité où il est de se relever sans l'action suprême de la grâce divine.

Cette publication produisit une commotion électrique. La doctrine en était aussi vieille que la Bible, et toutefois les théologiens crièrent à l'innovation. Mais Luther

était sans crainte et il s'avançait avec hardiesse. Non content de publier ses thèses à Wittemberg où nul ne le contredisait, il les fit parvenir à Erfurth, en invitant à une dispute le clergé et les professeurs, qu'il savait très-mal disposés pour lui. Mais personne n'accepta le défi. Les moines se bornèrent à déclamer contre l'hérésie du Docteur de Wittemberg. Peu inquiet de leurs criailleries, il envoya ces mêmes thèses au docteur Eck, savant professeur d'Ingolstadt en Bavière. La lutte aurait dû s'engager, ce semble; mais non, il fallut, pour mettre l'Allemagne en feu, des sujets bien moins graves au fond que celui sur lequel roulaient les thèses du Réformateur.

En attendant, ses travaux marchaient tous vers le même but. Bien que la Réformation n'ait pas commencé par le redressement des erreurs de doctrine, il est à remarquer que c'est l'étude approfondie des doctrines de la grâce qui arma le Réformateur pour sa grande lutte et qui assura son triomphe. Sans être aussi versé qu'il l'était dans les Ecritures, on pouvait arrêter le torrent de la superstition; mais ce n'eût été qu'une demi-réforme, après laquelle, purgée de ses principales abominations, Rome se fût vue plus puissante que jamais. Il entrait dans les plans de Dieu, non-seulement de confondre ses iniquités manifestes, mais encore de dévoiler la maladie occulte qui lui dévorait le sein; et il réservait au même individu cette double tâche.



CHAPITRE II.

L'ALLEMAGNE.

JUSQU'A LA DISPUTE DE LEIPSIG.

DE 1517 A 1519.

Nous voici à la veille même de la Réformation. Si Rome avait usé de quelque retenue, elle eût pu retarder la crise. Mais en pratiquant le mal on y acquiert de la hardiesse ; puis on trouve sa punition dans les excès mêmes auxquels on se livre. La doctrine des indulgences, qui, depuis longtemps, se prêchait avec plus ou moins de ferveur, prit tout à coup, par l'effet des circonstances, une gravité particulière. Il y avait trois ans que Léon X occupait le trône pontifical. Ses désordres épuisaient rapidement les sommes qu'il recueillait de tous les points de son domaine. L'église de Saint-Pierre à Rome, commencée par Jules II, n'était pas encore achevée et l'on manquait des fonds nécessaires. En général, Léon n'était pas d'une extrême délicatesse dans les moyens qu'il em-

ployait pour arriver à ses fins. Il fallait remplir le trésor par quelque mesure financière un peu efficace. Pour achever le monument splendide qu'érigeait l'orgueil des papes, plus que leur piété, ils durent recourir à cet abominable trafic des indulgences qui les couvrit de honte et leur enleva la moitié de leurs adhérents. C'est un fait qu'on ne saurait assez admirer. Le pape émit donc une bulle qui sanctionnait la vente des indulgences, et on la publia dans tous les pays de l'Europe. Partout, la cour de Rome eut d'avides agents à qui elle confia cet indigne commerce, et l'Allemagne fut un de leurs marchés les plus productifs.

Pour assurer le débit de leur marchandise, ils avaient soin d'en faire grand étalage. Jamais les moines ne s'étaient présentés au peuple avec une telle pompe. Sur un char magnifique, escorté de trois cavaliers et traîné par des chevaux richement caparaçonnés, on voyait le vendeur des indulgences faire son entrée triomphale dans les villes où il s'était fait annoncer. Le clergé et les moines en grand costume allaient à sa rencontre ; et après avoir échangé les salutations officielles de la sainte mère l'Église, on se rendait en procession à la cathédrale ; la bulle de grâce du pontife était portée en avant sur un coussin de velours, ou sur un drap d'or. Le chef des marchands d'indulgences venait ensuite, tenant en main une grande croix rouge ; et toute la procession cheminait ainsi au milieu des chants, des prières et de la fumée des parfums. Le son des orgues et une musique retentissante recevaient dans le temple le moine débitant et ceux qui l'accompagnaient. La croix qu'il portait était érigée devant l'autel ; on y suspendait les armes du pape, et pendant tout le temps qu'elle demeurait plantée, le

clergé du lieu, les pénitenciers et les sous-commissaires venaient chaque jour, après les vêpres ou avant le salut, lui rendre solennellement honneur, tenant en mains de petits bâtons blancs (1).

Tout était, comme on voit, calculé pour produire de l'effet sur l'imagination ; l'ignorance et la superstition devaient faire le reste. Il est probable que l'imposture n'aurait pas trop mal réussi, n'eût été l'impudence d'un homme qui, sans le vouloir assurément, donna le branle à la Réformation. C'était le fameux Tetzel, né à Leipzig. Il avait étudié pour l'église et appartenait à l'ordre des Dominicains. Rome l'avait comblé de ses faveurs : titres, offices, émoluments, tout lui avait été accordé. Il cumulait les dignités de bachelier en théologie, de prieur de son ordre, de commissaire apostolique, d'inquisiteur, et par dessus cela, il était accrédité auprès des églises pour la vente des indulgences. Il recevait un salaire de quatre-vingts florins par mois, outre ses frais de voyage. Mais, bien qu'au service particulier du pape, Tetzel n'en avait pas moins la réputation d'un méchant homme; ses crimes l'avaient fait condamner par l'empereur Maximilien à être mis dans un sac et jeté à la rivière. Il n'avait dû la vie qu'à l'intervention de l'électeur Frédéric.

Il n'est pas étonnant que, dans l'exercice de ses fonctions, un tel homme ait commis des excès propres à le perdre, et avec lui ceux qui l'employaient. La doctrine des indulgences, vue sous son jour le plus favorable, appartient, quoi qu'on fasse, au mystère d'iniquité ; mais

(1) Instructions de l'archevêque de Mayence, dans l'*Histoire de la Réformation*, de Merle d'Aubigné, vol. I, p. 266.

exploitée par un Tetzel, elle prend un caractère hideux, dont Rome elle-même est contrainte de rougir.

Le savant historien Seckendorf nous donne en ces termes la forme de l'absolution que vendait cet homme abominable :

« Que notre Seigneur Jésus-Christ ait pitié de toi et t'absolve par les mérites de sa très-sainte passion ! Et moi, par son autorité, par celle des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, et par l'autorité du Très-Saint-Père, selon la commission que j'en ai reçue, je t'absous, premièrement de toutes censures ecclésiastiques, quelle que soit la faute qui te les ait attirées ; puis, de tous tes péchés et de toutes tes transgressions, même les plus énormes, sans excepter ce qui est réservé à la connaissance du saint-siége ; et, dans la limite du pouvoir des clefs que possède la sainte Église, je te remets les peines du purgatoire que tes péchés t'ont méritées. Je te restitue d'ailleurs le saint-sacrement de l'Église ; je te réintègre dans l'unité des fidèles et dans l'innocence et la pureté que tu reçus à ton baptême ; ensorte qu'à ton décès, les portes de l'enfer te seront fermées et celles du paradis s'ouvriront devant toi ; et si tu ne meurs pas bientôt, la grâce que je te confère aura son plein effet au moment de ta mort. »

Et voilà ce que de misérables dupes achetaient avec empressement. Mais il faut savoir aussi de quel ton le vendeur d'indulgences recommandait sa marchandise :

« Venez, et je vous donnerai des lettres munies de sceaux, par lesquelles les péchés mêmes que vous auriez envie de faire à l'avenir vous seront tous pardonnés.

» Je ne voudrais pas échanger mes priviléges avec ceux de saint Pierre dans le ciel ; car j'ai sauvé plus d'â-

mes avec mes indulgences, que l'apôtre avec ses discours.

» Il n'y a aucun péché assez grand que l'indulgence ne puisse remettre ; et même si quelqu'un, ce qui est impossible sans doute, avait fait violence à la Sainte Vierge Marie, mère de Dieu, qu'il paie, qu'il paie bien seulement, et cela lui sera pardonné.

» La repentance même n'est pas nécessaire.

» Mais il y a plus ; les indulgences ne sauvent pas seulement les vivants, elles sauvent aussi les morts.

» Prêtre ! noble ! marchand ! femme ! jeune fille ! jeune homme ! entendez vos parents et vos autres amis défunts, qui vous crient du fond de l'abîme : « Nous endurons un horrible martyre ! une petite aumône nous délivrerait ; vous pouvez la donner, et vous ne le voulez pas ! ».

» A l'instant même où la pièce de monnaie retentit au fond du coffre-fort, l'âme part du purgatoire et s'envole délivrée dans le ciel.

» Savez-vous pourquoi notre très-saint Seigneur distribue une si grande grâce ? Il s'agit de relever l'église détruite des saints Pierre et Paul, en sorte qu'elle n'ait pas sa pareille dans l'univers. Cette église contient les corps des saints apôtres Pierre et Paul et d'une multitude de martyrs. Ces corps saints, par l'état actuel de l'édifice, sont maintenant, hélas ! continuellement battus, inondés, souillés, déshonorés, réduits en poussière par la pluie, par la grêle... Ah ! ces cendres sacrées resteraient-elles plus longtemps dans la boue et dans l'opprobre » (1) ?

(1) Pour plus de détails, voyez MERLE D'AUBIGNÉ, *Histoire de la Réformation*, vol. I, p. 269 et suiv.

Est-ce donc que le bon sens du public ne se soulevait pas contre une imposture si éhontée? En quelques cas, sans doute, le poison portait avec lui son antidote ; mais hélas ! le romanisme avait fait plus qu'endormir et hébêter les consciences. Le monde était comme ensorcelé. L'Eglise inspirait une crainte qu'elle seule pouvait calmer. Elle tenait en ses mains les destinées présentes et futures des mortels ; et il y avait peu d'hommes qui eussent reçu du ciel assez de lumières pour se sentir émancipés, et pour dévoiler les fourberies d'une église qui régnait sans rivale. Mais à mesure que Tetzel croissait en audace, la portion pensante du peuple germanique se mit à éplucher les étonnantes assertions du vendeur d'indulgences. De ce moment il rencontra des adversaires de deux sortes : les uns, jaloux de la gloire de Dieu, prenaient le parti de la vérité si grossièrement insultée ; les autres, s'armant du ridicule, n'épargnaient ni les prêtres, ni leurs superstitions. Tous servirent la bonne cause, en excitant l'indignation publique contre l'avarice du clergé et l'iniquité croissante de l'église. On commençait à se dire que si le pape avait le pouvoir de retirer les âmes du purgatoire moyennant une pièce de monnaie, il fallait qu'il fût un monstre de cruauté pour ne pas les sauver toutes par pure compassion.

On ne manqua pas non plus de jouer au moine quelques tours plaisants, malgré sa croix rouge. Un gentilhomme saxon qui l'avait entendu à Leipzig, vivement indigné de ses mensonges, se rend auprès de lui et lui demande s'il a le droit de pardonner les péchés que l'on a l'intention de commettre. « Assurément, répond Tetzel, « j'ai reçu pour cela du pape un plein pouvoir. «Eh bien! » reprend le chevalier, « je voudrais exercer

sur l'un de mes ennemis une petite vengeance, sans porter atteinte à sa vie. Je vous donne dix écus si vous voulez me remettre une lettre d'indulgence qui m'en justifie pleinement. » Tetzel fit des difficultés ; ils tombent d'accord pour trente écus. Bientôt après, le moine marchand quitte Leipzig. Le gentilhomme, accompagné de ses valets, l'attend dans un bois entre Jüterbock et Treblin, fond sur lui, lui fait donner quelques coups de bâton, et emporte la riche caisse des indulgences que l'inquisiteur avait avec lui. Tetzel crie à la violence, et porte sa plainte devant les tribunaux. Mais le gentilhomme montre la lettre, signée de Tetzel lui-même, qui l'exempte à l'avance de toute responsabilité. Le duc Georges, que cette action avait d'abord fort irrité, ordonna sur cet écrit que l'on renvoyât l'accusé absous (1).

Mais Tetzel devait se voir à de plus rudes épreuves. Il allait enfin susciter contre lui un esprit que tout le pouvoir et tous les stratagèmes de Rome ne parviendraient pas à conjurer. C'était l'esprit de Luther, qui, en 1516 déjà, entendant parler de ce misérable, s'écria dans son langage énergique : « Si Dieu le veut, je ferai un trou à son tambour. » Les doctrines de Luther s'étaient si bien accréditées en Saxe, que les princes de cette contrée avaient courageusement interdit à Tetzel leur territoire. Il n'osa pas enfreindre l'ordre ; mais il s'approcha le plus qu'il put des frontières, et de là il tentait les âmes des simples. Il s'aventura même jusqu'à Jüterbock, qui était à la porte de Wittemberg, et comme dit Luther, « cet habile homme, qui savait battre les bourses à la manière des batteurs en grange, se mit à battre hardiment le

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, vol. I, p. 287.

pays, et l'argent de sauter, de rebondir et de sonner dans sa caisse. »

Le Réformateur ne tarda pas à voir de ses yeux les effets démoralisants de la vente des indulgences. Un jour qu'il était au confessionnal, plusieurs personnes vinrent lui révéler d'énormes crimes, sans paraître en éprouver la moindre repentance, ni vouloir y renoncer, donnant pour raison les lettres d'indulgences que Tetzel leur avait délivrées, et dont le terme n'était point expiré. Vivement indigné, Luther leur déclare que, s'ils ne se convertissent, ils périront, et il se refuse à leur accorder l'absolution, aussi longtemps qu'ils recourront à ces funestes indulgences. On voit, pour le dire en passant, que si, par anticipation, nous avons donné à Luther le nom de Réformateur, il était encore à cette époque assez bon catholique, puisqu'il confessait et qu'il accordait l'absolution après pénitence.

Cependant on s'empresse de rapporter à Tetzel la conduite de Luther. Le délégué du pape écume de colère. Il jure, il maudit. De la chaire où il monte, on l'entend menacer du feu, comme hérétiques, ceux qui attaquent le mérite des indulgences; et, pour mieux agir sur les esprits, il fait allumer un bûcher dans la grande place de Jüterbock. C'en était trop pour Luther. Aussi, le 30 septembre 1517, il prêcha, dans son église de Wittemberg, un sermon où il détournait le peuple des indulgences, lui montrant avec une grande force ce qu'elles avaient de contraire à la doctrine de la justification gratuite par la grâce de Dieu. Ce discours énergique ne fut pas sans effet; mais le mal était trop enraciné pour céder au premier choc. Cependant le coup était porté, et la hache avait pénétré assez avant pour encourager Luther à de

nouveaux efforts. Il osa remontrer à l'archevêque de Magdebourg l'effronterie et la honteuse cupidité des trafiquants d'indulgences; mais, hélas! à son grand déplaisir, il vit l'intérêt personnel triompher des arguments les plus forts, comme des textes les plus précis de l'Ecriture, et des réclamations du simple bon sens. Le commerce allait trop bien pour qu'on s'inquiétât de ce qu'il avait d'immoral.

Mais le combat était commencé, et Luther n'avait garde de battre en retraite. La fête de la Toussaint approchait. C'était un grand jour pour l'église nouvellement bâtie à Wittemberg. Des milliers de pèlerins allaient s'y rencontrer, et Luther se promit de ne pas laisser échapper l'occasion. Il dresse donc un manifeste contenant quatre-vingt-quinze propositions contre les indulgences, et il les envoie à son métropolitain, sans s'inquiéter du mépris qui les accueillera. Mais comme il veut absolument provoquer la discussion, il affiche ses thèses aux portes de l'église, la veille même du jour où la foule des pèlerins doit s'y rendre pour la fête. Il défie tous les savants de l'Allemagne de le réfuter, et les invite à une dispute publique dont il désigne l'époque. Personne n'ayant accepté le défi, Luther fait imprimer ses thèses contre les indulgences. De Wittemberg, elles se répandent rapidement par toute l'Europe, et réveillent l'attention des grands et des petits, surtout dans les contrées avec lesquelles le Réformateur était le plus en relation.

Comme on doit bien le penser, vu l'état même des convictions de Luther à cette époque, ses thèses renfermaient un mélange de vérité et d'erreur; mais en tenant compte de ce qu'il y avait encore de romanisme dans son âme, c'est un document d'un rare intérêt et d'un

prix infini. S'il n'y condamne pas formellement le pape, on y voit percer les sentiments du Réformateur sur ce point épineux de la question. « Espérer, dit-il dans la cinquante-troisième proposition, espérer de se sauver par les indulgences, c'est espérer dans le mensonge et le néant, quand même le commissaire d'indulgences, et pour tout dire, le pape lui-même, mettraient leur âme en gage par manière de garantie. » Et à la trente-deuxième thèse : « Ceux qui s'imaginent être sûrs de leur salut par les indulgences, iront au diable, avec ceux qui leur enseignent cette doctrine. »

Mais ce qui fait surtout la beauté de cet écrit, c'est la clarté avec laquelle il expose la divine méthode du salut. « Chaque vrai chrétien, mort ou vivant, participe à toutes les richesses de Christ ou de l'Eglise, par le don de Dieu et sans qu'il ait besoin d'une lettre d'indulgence » (Thèse 37e). « Le véritable et précieux trésor de l'Eglise est le saint Evangile de la gloire et de la grâce de Dieu » (62e). « Il faut exhorter les chrétiens à s'appliquer à suivre Christ, leur chef, à travers les croix, la mort et l'enfer » (94e).

Luther ne se doutait guère du terme où aboutissaient ces doctrines, ni du chemin qu'elles lui feraient faire ; mais elles s'étaient emparées de son âme, et, laissant à Dieu les conséquences, il les proclamait courageusement. Fidèle à la lumière qu'il avait reçue, il verra bientôt par son expérience la vérité de cette promesse : « Si quelqu'un fait ma volonté, il connaîtra ma doctrine. »

Parmi ceux qui se réjouirent intérieurement de ce qu'un homme enfin protestait de la sorte contre la corruption générale, il y avait des individus remarquables par leur savoir, par leur rang et par leur piété. Tous ceux, d'une

autre part, qui vivaient des fruits de la superstition, ressentaient contre Luther une violente colère. En sorte que l'on conçoit très-bien les perplexités par lesquelles il passa dans ce temps-là : « J'ai commencé cette affaire, dit-il, avec une grande crainte et un grand tremblement. Qui étais-je alors ? Pauvre, misérable, méprisable frère, plus semblable à un cadavre qu'à un homme ; qui étais-je, pour m'opposer à la majesté du pape, devant laquelle tremblaient non-seulement les rois de la terre et le monde entier, mais encore, si je puis ainsi parler, le ciel et l'enfer, contraints d'obéir au signal de ses yeux ?... Personne ne peut savoir ce que mon cœur a souffert dans ces deux premières années, et dans quel abattement, je pourrais dire dans quel désespoir, j'ai été souvent plongé. Ils ne peuvent s'en faire une idée, ces esprits orgueilleux qui ont ensuite attaqué le pape avec une grande hardiesse ; bien qu'avec toute leur habileté ils n'eussent pu lui faire le moindre mal, si Christ ne lui eût déjà fait par moi, son faible et indigne instrument, une blessure dont il ne guérira jamais... Mais tandis qu'ils se contentaient de regarder et me laissaient seul dans le péril, je n'étais pas si joyeux, si tranquille et si sûr de l'affaire. Car je ne savais pas alors beaucoup de choses que je sais maintenant, grâces à Dieu. Il se trouva, il est vrai, plusieurs chrétiens pieux à qui mes propositions plurent fort, et qui en firent grand cas. Mais je ne pouvais les reconnaître et les considérer comme des organes du Saint-Esprit ; je ne regardais qu'au pape, aux cardinaux, aux évêques, aux théologiens, aux jurisconsultes, aux moines, aux prêtres... C'était de là que je m'attendais à voir souffler l'Esprit. Cependant, après être demeuré victorieux, par l'Ecriture, de tous les arguments contraires, j'ai enfin

surmonté, par la grâce de Christ, avec beaucoup d'angoisses, de travail, et à grand'peine, le seul argument qui m'arrêtât encore, savoir, « qu'il faut écouter l'église ; » car j'honorais, et du fond du cœur, l'église du pape comme la véritable Eglise ; et je le faisais avec bien plus de sincérité et de vénération que ne le font ces honteux et infâmes corrupteurs qui, pour s'opposer à moi, la prônent si fort maintenant. Si j'avais méprisé le pape, comme le méprisent dans leur cœur ceux qui le louent tant des lèvres, j'eusse tremblé que la terre ne se fût entr'ouverte à l'heure même, et ne m'eût englouti tout vivant, comme Coré et tous ceux qui étaient avec lui » (1).

On voit donc que ce fut comme en tremblant que Luther fit la démarche pleine de hardiesse qui était destinée à réveiller dans toute l'Europe l'esprit d'examen. Au premier instant, ceux qui auraient pu lui répondre ne firent pas semblant de l'avoir entendu ; cependant le bruit que fit la publication des thèses contre les indulgences ne permit pas aux avocats de Rome de rester dans l'inaction. Tetzel, Priérias et le docteur Eck se présentèrent successivement dans l'arène. Mais combien leur manière de raisonner différait de celle de Luther ! Celui-ci en appelait presque exclusivement à la saine raison et à la Parole de Dieu ; eux, au contraire, mettaient en avant les dogmes des scolastiques, l'autorité du droit canon et les décrets des papes. Heureusement pour le Réformateur, le peuple commençait à voir l'insuffisance de tels guides. Aussi ne se choqua-t-il point quand Luther prononça ces paroles significatives : « Si le pape et les cardinaux ont les mêmes opinions que mes opposants, et

(1) Merle d'Aubigné, vol. I, p. 334.

s'ils se permettent d'invoquer contre la Bible une autorité quelconque, alors plus de doute que Rome ne soit le siége de l'Antechrist, et bienheureux sont les pays qui se séparent d'elle. »

Du reste, Rome ne prit nullement garde aux premières attaques de Luther. Léon X jugeait le trône pontifical trop solidement établi pour avoir quelque chose à redouter d'un moine allemand. Il s'occupait beaucoup plus de ses plaisirs que de querelles théologiques. Mais les ennemis que Luther avait en Allemagne n'entendaient pas que le pape demeurât spectateur indifférent de ce qui se passait à Wittemberg. Ils lui représentèrent avec chaleur les dangers que courait l'Eglise, et l'importance qu'il y avait à terminer promptement ces débats. L'empereur Maximilien lui-même suppliait Léon d'interposer son autorité, et de faire rentrer dans l'ordre les éléments qui annonçaient une si terrible tempête.

Enfin, le souverain pontife ne pouvant résister davantage aux sollicitations qu'on lui adressait de toutes parts, consentit à sortir de sa voluptueuse quiétude, pour faire éprouver la force de son bras à la Réformation naissante. Luther fut sommé, le 15 août 1518, à comparaître dans la cité impériale, afin de voir prononcer sur les doctrines qui avaient mis l'Allemagne en feu. Quand on pense à ce qu'était alors l'église de Rome, on ne s'étonne nullement de la crainte qu'inspiraient ces doctrines. Comment digérer les expressions dont Luther s'était servi dans le développement de ses thèses : « Je ne m'embarrasse pas de ce qui plaît ou déplaît au pape. Il est un homme comme les autres hommes. Il y a eu plusieurs papes qui ont aimé non-seulement des erreurs et des vices, mais encore des choses plus extraordinaires. J'écoute le pape comme

pape, c'est-à-dire quand il parle dans les canons, ou qu'il prend un arrêté, de concert avec un concile, mais non quand il parle d'après sa tête. Si je faisais autrement, ne devrais-je pas dire avec ceux qui ne connaissent pas Jésus-Christ, que les horribles massacres de chrétiens dont Jules II s'est souillé, ont été les bienfaits d'un pieux berger envers les brebis du Seigneur ! » — « Il est impossible », dit-il encore, « qu'un homme soit chrétien sans avoir Christ; et s'il a Christ, il a en même temps tout ce qui est à Christ. Ce qui donne la paix à nos consciences, c'est que par la foi nos péchés ne sont plus à nous, mais à Christ, sur qui Dieu les a tous jetés; et que, d'autre part, toute la justice de Christ est à nous, à qui Dieu l'a donnée. Christ pose sa main sur nous et nous sommes guéris. Il jette sur nous son manteau, et nous sommes couverts; car il est le Sauveur de gloire béni éternellement ». Et ailleurs : « Je veux dire la chose en peu de mots et hardiment : l'Eglise a besoin d'une réformation. Et ce n'est l'œuvre ni d'un seul homme, comme le pape, ni de beaucoup d'hommes, comme les cardinaux et les pères des conciles, mais du monde entier, ou plutôt c'est une œuvre qui appartient à Dieu seul. Quant au temps où une telle réformation doit commencer, celui-là seul le sait qui a créé les temps... La digue est enfoncée, et il n'est plus en notre pouvoir de retenir les flots qui se précipitent avec impétuosité (1). »

C'est à peu près là ce qu'il écrivait aussi à l'évêque de Brandebourg dans la juridiction duquel il était, et même à Léon X, quoiqu'en s'adressant à ce dernier, il demeurât dans les termes du respect le plus profond et

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, vol. I, p. 407-409.

qu'il mît de grands ménagements dans la manière dont il lui parlait des indulgences. En même temps, voici ce qu'il disait à son ami Staupitz, par l'intermédiaire duquel il faisait passer ses lettres au papé et à l'évêque : « Quant à ceux qui me menacent, je n'ai à leur répondre que le mot de Ruchlin : « Le pauvre n'a rien à craindre, car il n'a rien à perdre. » Je n'ai ni bien ni argent, et je n'en demande pas. Si j'ai eu autrefois quelque honneur et quelque bonne renommée, celui qui a commencé à me les ravir achève son œuvre. Il ne me reste que ce misérable corps affaibli par tant d'épreuves ; qu'ils le tuent, par ruse ou par force, à la gloire de Dieu ! ils abrégeront ainsi peut-être d'une heure ou deux le temps de ma vie. Il me suffit d'avoir un précieux rédempteur, un puissant sacrificateur, mon Seigneur Jésus-Christ. Je le louerai tant que j'aurai un souffle de vie. Si quelqu'un ne veut pas le louer avec moi, que m'importe (1) ! »

Un homme qui, au commencement du XVI[e] siècle, entretenait de tels sentiments, ne pouvait se flatter d'échapper à la vengeance de Rome. Aussi l'orage amoncelé depuis quelque temps sur sa tête était-il près d'éclater. On lui avait donné soixante jours pour se rendre devant ses juges. Et ces juges qui étaient-ils ? Des hommes qui s'étaient déjà prononcés ouvertement contre lui, entre autres l'inquisiteur-général Priérias. Bien plus, on était tellement décidé à le condamner que, sans attendre l'issue du procès, l'électeur de Saxe avait reçu l'ordre de lui refuser sa protection, par le motif qu'il soutenait des hérésies subversives de la sainte Mère-Eglise. Tout cela montrait une telle partialité, que le corps universi-

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, vol. I, p. 415.

taire dont Luther était membre, convaincu du péril qu'il courrait à Rome, obtint du pape que les doctrines inculpées fussent jugées dans le pays même où elles avaient pris naissance. La cour de Rome remit toute l'affaire entre les mains du cardinal Cajetan, qui était Dominicain, ami déclaré de Tetzel, et non moins ennemi de Luther. Au mois d'octobre, celui-ci fut sommé de se rendre à Augsbourg devant le cardinal; et après avoir reçu de l'empereur un sauf-conduit, il obéit avec joie à la sommation.

D'abord, l'artificieux prélat fit à Luther l'accueil le plus gracieux; mais quand il vit que les faveurs de la cour romaine ne pouvaient ébranler un homme qui s'appuyait sur le rocher des siècles, changeant tout à coup de manières, il invita formellement Luther à se rétracter, s'il ne voulait pas être puni comme il le méritait. Le Réformateur avait déjà pris sa position. Retranché derrière la Parole de Dieu, il ne consentit à rétracter de ses opinions que celles dont on lui démontrerait l'opposition avec les Saintes-Ecritures. A l'ouïe de ces paroles, le cardinal et ses acolytes s'irritent contre Luther et le traitent avec tant de violence, qu'il échappe brusquement à leur tribunal, laissant après lui un appel au pape et demandant à être jugé par la règle infaillible de la Parole de Dieu.

Là-dessus l'électeur Frédéric reçut l'invitation de livrer Luther à la merci de l'église. Mais il aimait le Réformateur, il admirait ses talents et ses vertus; il refusa de complaire à la demande de ses ennemis.

Quand Léon eut appris ce qui se passait en Allemagne, il publia contre Luther une bulle, où l'on peut voir la justice même de la cause que le Réformateur avait embras-

sée. Le souverain pontife y élève aux nues le mérite des indulgences ; il ordonne à tous les chrétiens de les révérer ; il prononce malédiction, pour le temps et pour l'éternité, sur ceux qui se permettraient d'en gêner la vente, à la fois si salutaire et si lucrative. Il était aisé de voir aussi, par cette proclamation du pape, quelle terrible tempête se formait sur la tête du moine de Wittemberg. Rien de plus sûr que Rome ne se disposât à faire les derniers efforts pour le priver de la liberté, si ce n'est de la vie. Aussi Luther, déployant dans cette circonstance toute son énergie, en appela directement à un concile universel, dont il déclarait l'autorité supérieure à celle du pape et de ses cardinaux.

La position de Léon X devenait difficile, et il le sentait bien. Il ne pouvait douter que Frédéric ne favorisât Luther, et il avait à cœur de ne pas s'aliéner l'esprit de ce sage prince. Il se détermina donc à lui envoyer, comme ambassadeur, un noble saxon son chambellan, nommé Charles Miltitz, qui était en grande faveur à la cour. Bien qu'adonné à la boisson, Miltitz était d'une habileté consommée et de manières très-insinuantes. On dissimula sous quelque prétexte le but de sa mission, et Rome attendait prodigieusement de cette démarche. Elle espérait que, si Miltitz ne parvenait pas à ramener Luther, il gagnerait au moins les amis les plus influents du Réformateur. On savait même qu'il y avait quelque hésitation dans l'esprit de l'électeur, et l'on se flattait que le délégué du pape le déterminerait dans le bon sens. Il ne fallait pas un faible talent de diplomatie ; mais l'ambassadeur paraissait tout à fait au niveau de son mandat.

A mesure qu'il approchait du centre de ses opérations futures, Miltitz comprit, par l'état des esprits, que Luther

occupait un poste dont il ne serait pas aisé de le débusquer. L'agent du souverain pontife ne s'en était vraiment pas fait une idée. A sa grande douleur, il vit que les Saxons parlaient tous du Réformateur avec enthousiasme. Pour un individu qui reconnaissait encore la souveraine autorité du pape, il y en avait bien trois qui la traitaient avec dédain. Cependant les hommes réfléchis n'apprirent pas sans émotion l'arrivée de Miltitz. Mélanchton et quelques autres avec lui craignaient que la trahison ne fît tomber Luther entre les mains de ses ennemis; et nul doute que, si Miltitz eût obtenu de Frédéric qu'il lui livrât le Réformateur, il n'eût trouvé le moyen de le transporter à Rome. Il avait dans sa poche soixante et dix lettres apostoliques qui devaient lui servir de passeport. Les affaires prenaient donc une tournure fort menaçante, bien que le rusé légat mît dans son ton et dans ses manières les apparences de la plus grande douceur.

Sur ces entrefaites, il plut à Dieu de retirer de ce monde l'empereur Maximilien, événement destiné à placer Luther sous une protection désormais plus puissante, et à favoriser les succès d'une cause qui lui était plus chère que sa propre vie. D'après la constitution germanique, la mort de l'empereur faisait passer entre les mains de l'électeur de Saxe l'administration provisoire de l'empire; en sorte que Frédéric eut dès lors beaucoup moins à redouter les nonces du pape, tandis que celui-ci pouvait avoir à briguer sa faveur. En effet, il ne lui convenait pas que Charles d'Autriche, déjà roi de Naples, obtînt la couronne impériale, et il sentit combien il lui importait de mettre l'électeur de son parti. Mais il fallait, pour cela, laisser dormir la querelle des indulgences. Ici

donc la politique vint indirectement au secours de Luther; et ce qui le servit mieux encore, ce fut la fermeté avec laquelle l'électeur permit qu'on prêchât les doctrines évangéliques, par où les peuples se préparaient à recevoir sans effroi les anathèmes de Rome.

Maximilien mourut le 12 janvier 1519; mais déjà Miltitz était depuis quelques jours au terme de son voyage. Dès son arrivée, il avait voulu voir Spalatin son ancien ami. A peine eut-il commencé l'exposition de ses griefs contre Luther, que Spalatin lui fit, en termes sévères, mais vrais, le tableau des iniquités de Tetzel. Par un mélange de sagesse et de ruse, le légat du pape suspend aussitôt l'affaire de Luther, et somme Tetzel de venir lui rendre compte de sa conduite. Hélas! ce malheureux avait dû cacher sa honte dans les murs du collége de St-Paul à Leipsig. La sommation de Miltitz lui causa la plus vive angoisse, et il répondit qu'il se mettrait volontiers en route s'il le pouvait avec sûreté; mais que Martin Luther avait ameuté contre lui tous les hommes puissants de l'Allemagne.

Cependant, Miltitz désirant avoir une entrevue avec celui qui était l'objet réel de son ambassade, Spalatin leur prêta sa maison, et Luther s'y rendit le 2 janvier. Le légat de Rome mit en œuvre toute son adresse. Il complimenta le Réformateur sur sa bonne mine, sur sa science, sur sa réputation, sur l'effet de ses écrits, et en même temps il couvrit de reproches le nom de Tetzel. C'était, à l'entendre, un homme plein de superstitions, qui avait compromis le pape par la manière dont il avait distribué ses indulgences en Allemagne. Flattant ainsi l'orgueil de Luther, tout en se donnant l'air de partager quelques-unes de ses vues sur la grande question, il

acheva de s'insinuer dans son esprit par ces paroles habiles : « Laissez-vous persuader de bander la plaie que vous avez faite à l'Eglise, et que vous seul pouvez guérir. Gardez-vous, je vous en prie, d'exciter une tempête qui serait la ruine de l'humanité » (1).

Luther ne demeura point insensible à ces avances et à ces sollicitations. Les manières aimables et respectueuses du légat avaient trouvé le chemin de son cœur. Il déclara que, si l'archevêque de Mayence et les autres s'y fussent pris de cette manière, au commencement de la lutte, les choses eussent tourné différemment. Il se montra donc très-disposé à laisser dormir sa plume, si l'on obtenait de ses ennemis un silence pareil. Mais il se refusa positivement à rétracter quoi que ce fût de ses écrits, ou à s'avouer coupable d'aucune sorte. Le chambellan du pape, voyant qu'il n'y avait rien à prétendre de ce côté, proposa de remettre toute l'affaire à l'arbitrage d'un archevêque. « Volontiers, dit Luther, pourvu que le pape y consente. » Il fut donc convenu entre parties que tout débat public cesserait dès cette heure, et que le pape nommerait un évêque auquel serait remis le soin d'appaiser ces différends. Ravi du résultat qu'il avait obtenu, Miltitz combla Luther de caresses. Après un repas qu'il lui avait offert, il le serra dans ses bras. « Baiser de Judas, » dit Luther à son ami Staupitz. On voit qu'il ne se fiait pas aux apparences. En effet, il eût été bien surprenant que la vérité de Dieu fût arrêtée dans sa marche puissante par les manières courtoises et l'habileté d'un diplomate.

Cependant, Miltitz, tout fier de son triomphe, se rend

(1) *Histoire de la Réformation*, par Merle d'Aubigné, vol. II, p. 10.

à Leipsig, pour décharger sa colère sur Tetzel. On avait la preuve des malversations de cet homme; et ce qui irritait si fort contre lui, c'était moins peut-être la manière dont il avait joué son rôle, que le parti qu'il en avait tiré pour son propre intérêt. Mais en poursuivant maintenant celui qui avait été son haut commissaire, Rome eût dû comprendre que, s'il s'était rendu coupable envers elle de fraudes indignes, elle avait bien plus de reproches à se faire devant Dieu, elle qui, au nom du Rédempteur sans défaut et sans tache, séduisait le monde entier par ses impostures. Quoi qu'il en soit, le malheureux Tetzel, qu'on avait soutenu tant que son trafic alla bien, mourut abandonné de tous, sous le poids, dit-on, de la honte et de la douleur.

Cependant Luther adressait au pape une lettre où il exprimait librement ses opinions, mais en des termes qui prouvent combien il y avait encore d'obscurité dans son esprit, au sujet de Rome et de son chef. Il faut dire pourtant que, s'il y protestait de sa soumission à l'Eglise et au souverain pontife, il refusait catégoriquement de rétracter rien de ce qu'il avait fait jusque-là. Soit que Léon fût trop occupé d'autres choses, ou qu'il jugeât prudent d'attendre des temps meilleurs, il garda momentanément le silence. Luther, de son côté, profita de l'armistice. Il reprit avec une nouvelle vigueur ses études théologiques, non dans les livres de l'école, mais dans la Bible. L'histoire de l'Eglise aussi vint occuper ses pensées, et il y apprit ce qu'avaient été jusqu'à ce jour la politique et la doctrine des papes. Une lettre à son ami Spalatin montre les doutes qu'il commençait à concevoir sur les mérites de la papauté. « Je lis les décrets des pontifes, et (je te le dis à l'oreille) je ne sais si le

pape est l'Antechrist lui-même, ou s'il est son apôtre, tellement Christ y est dénaturé et crucifié (1). » Pourtant, il se rattachait toujours à l'Eglise, qu'il espérait voir se réformer; il reculait avec effroi devant l'idée de s'en séparer : « Quoique tout s'y trouve maintenant en un bien triste état, ce n'est pas un motif, dit-il, pour se séparer d'elle. Au contraire, plus les choses y vont mal, plus on doit lui demeurer attaché; car ce n'est pas par la séparation qu'on la rendra meilleure » (2).

On conçoit que cette manière ambiguë de se déclarer pour l'Eglise tout en la condamnant, ne pouvait plaire au délégué du pape. Luther avait promis de se soumettre à la décision d'un archevêque. En conséquence, Miltitz et Devio son collègue s'adressent à l'archevêque de Trèves; et après avoir obtenu son consentement, ils demandent à l'électeur d'envoyer Luther au lieu fixé pour la conférence. Mais Frédéric était bien résolu de ne permettre que ce qui pouvait se concilier avec la sûreté personnelle du Réformateur. Et comme Luther était persuadé que, s'il répondait à l'invitation des légats, c'en était fait de lui, l'électeur déclina la juridiction de l'archevêque, et remit toute l'affaire à la prochaine diète. D'ailleurs, il avait été convenu qu'on se procurerait préalablement l'adhésion du pape, et celui-ci n'avait encore rien dit. C'est ainsi que Luther échappa à la gueule du lion; car il est bien probable que, s'il se fût aventuré dans un pays soumis à un prince ecclésiastique, il n'en serait sorti qu'après avoir donné pleine satisfaction à l'Eglise.

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, vol. II, p. 17.
(2) Ibid.

Au milieu de ces luttes, la réputation de Luther et celle de l'Université de Wittemberg grandissaient de jour en jour. On venait de tous les pays de l'Europe recevoir les enseignements du Réformateur, et ses écrits se répandaient rapidement en France, en Suisse, dans les Pays-Bas, en Espagne et jusqu'en Italie. Froben, imprimeur à Bâle, publia la collection de ses œuvres, et il déclara que jamais il n'avait fait une meilleure spéculation. Il n'est pas nécessaire de dire combien tout cela servit à répandre les doctrines évangéliques de la Réforme, ou du moins à y préparer les esprits.

Depuis que Luther eut refusé de joindre Miltitz à Trèves, il jouissait de la paix la plus entière. L'électeur s'était franchement déclaré son ami, et ses premiers adversaires se taisaient. Ce calme, en se prolongeant, aurait pu devenir funeste à la cause de la Réformation; mais la lutte devait bientôt recommencer.

Il y eut, à cette époque, une vive dispute entre les docteurs Eck et Carlstadt ou Carolstadt, sur le libre arbitre. Eck ne comprenait rien à la doctrine évangélique; Carolstadt était plus ardent que sage. Après une guerre de plume, où ils ne montrèrent ni l'un ni l'autre de la modération, le docteur Eck invita son antagoniste à une dispute publique dans les murs de Leipsig. Carolstadt accepta volontiers. Mais ce n'était pas là tout ce que voulait le champion du romanisme. Il avait cueilli maints lauriers dans plusieurs universités de l'Europe, et il se croyait en mesure d'humilier Luther. Pour le provoquer, il publia donc, avant la dispute, quelques thèses où il soutenait la haute antiquité de la suprématie papale; et cette publication produisit l'effet qu'il voulait. Luther, s'envisageant comme attaqué, se résolut aussitôt à figurer dans

la dispute annoncée. Ses amis, qui connaissaient l'habileté et le savoir de Eck, n'étaient pas sans inquiétude sur les résultats; mais quant à lui, persuadé qu'il accomplissait un devoir, on le vit s'acheminer plein de courage et se jeter avec confiance dans les bras du Dieu de la vérité. L'assemblée fut d'un éclat extraordinaire, à raison du grand nombre d'hommes illustres par leur rang et par leur science, qui s'y rencontrèrent. Durant dix jours consécutifs, Luther soutint la dispute avec un calme et un sérieux qui étonnèrent ses amis et confondirent ses ennemis. Il démontra que, pendant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, l'église de Rome n'avait réclamé aucune prééminence sur les autres églises; il condamna ses orgueilleuses prétentions, en s'appuyant à la fois sur la Parole de Dieu et sur les écrits des Pères; il peignit avec de vives couleurs la présomptueuse arrogance de ses évêques; et il prouva par les décrets du premier concile de Nicée que l'autorité despotique qu'ils prétendaient exercer sur l'Eglise universelle, était une invention des temps modernes.

Eck, modèle achevé de suffisance, se vanta partout de son triomphe, sauf pourtant avec ses amis intimes. Quant à Luther, cette dispute le plaça dans une situation toute nouvelle. Non-seulement elle accrut ses connaissances et son amour pour la vérité; mais encore elle accrédita l'opinion, parfaitement juste, que, dans une discussion régulière sur la théologie et l'histoire ecclésiastique, personne n'était capable de lui tenir tête. Elle eut encore pour effet de gagner à la cause de la Réformation l'aimable et savant Mélanchton, qui rendit à Luther et aux triomphes de la vérité des services inappréciables. Par sa prudence et par son esprit conciliant, autant que par

CHAPITRE III.

L'ALLEMAGNE.

JUSQU'A LA RÉCLUSION DE LUTHER.

DE 1520 A 1522.

A Rome, l'alarme était donnée et le feu de la guerre allait éclater. Si le courage de Luther lui avait fait perdre quelques amis douteux, il lui en avait acquis un plus grand nombre, et de très-dévoués. On vit à sa suite des hommes d'état et des écrivains, tous bien résolus de partager sa fortune; et le commun peuple l'écoutait avec une joie toujours nouvelle. Ses écrits continuaient d'ailleurs à se répandre largement, et partout ils éveillaient l'esprit d'examen d'une manière inconcevable. Il n'y avait pas moyen que Rome n'essayât d'arrêter ce débordement qui menaçait de se jeter sur elle et de détruire ses forteresses. Mais que faire? C'est ce qu'il n'était pas aisé de déterminer.

Jusque-là, tout ce qu'on avait tenté contre Luther n'avait servi qu'à favorisèr sa cause. L'erreur est myope. A l'instigation de Eck, de Priérias et de Cajetan, Léon X

publia, le 15 juin 1520, la bulle qui fixa la destinée de Rome et lui fit une plaie qui ne s'est point fermée dès lors, et ne se fermera jamais. C'était une sorte de commentaire-critique des principaux écrits de Luther, et notamment de quarante et une propositions qu'on en avait extraites et qu'on déclarait hérétiques et impies, scandaleuses et coupables. Il était défendu à tous, sous peine d'excommunication, de lire aucun des livres du Réformateur, et le pape invitait sérieusement ceux qui les possédaient à les livrer aux flammes.

La bulle enjoignait d'ailleurs à Luther l'ordre de comparaître à Rome dans les soixante jours. Le pape lui donnait ce temps pour rétracter ses erreurs, ou brûler ses écrits et rentrer dans le giron de l'Eglise. Mais s'il s'obstinait, il était menacé de l'excommunication; en suite de quoi tout individu devait le saisir et le remettre aux mains de la justice, sous peine de se voir lui-même livré à Satan.

La tempête, qui amoncelait depuis longtemps ses nuages, éclatait donc avec furie et menaçait Luther de la foudre. Mais il demeura calme et résolu, bien que la vengeance de Rome n'eût pas encore été frappée d'impuissance, comme elle le fut plus tard. Il lut presque sans émotion la bulle du pape, et il déploya une force d'âme qui montre combien peu il craignait l'homme. Sa première idée fut de recourir à la protection d'un concile universel; mais réfléchissant à la vénalité des princes de l'Église et au peu d'apparence qu'on revînt d'une décision prise par le pape, il résolut d'en finir avec la Babylone mystique et de passer le reste de ses jours en protestation continuelle contre cette église apostate.

Cependant le pape commençait l'exécution de sa sen-

tence en faisant brûler à Rome les œuvres de Luther; mais, par une admirable coïncidence, dans le même temps, Luther assemblait les professeurs et les étudiants de l'Université, et, en présence d'une foule considérable, il livrait aux flammes d'un bûcher la bulle du pontife, avec les décrets et les canons sur lesquels il appuyait son autorité souveraine. Cette mesure hardie et décisive trouva des imitateurs dans plusieurs des villes principales de l'Allemagne, et contribua puissamment à nourrir les projets de réformation qui germaient en beaucoup de têtes. Elle apprenait d'ailleurs à payer d'un juste mépris l'odieuse tyrannie du pontife romain.

Le jour suivant, Luther disait dans la grande salle de l'Université : « Si vous ne combattez pas de tout votre cœur le gouvernement impie du pape, vous ne pouvez être sauvés. Quiconque se complaît dans la religion et dans le culte de la papauté, sera éternellement perdu dans la vie qui est à venir.— Si on la rejette, il faut s'attendre à courir toute espèce de dangers, et même à perdre la vie. Mais il vaut mieux encore s'exposer à de tels périls dans ce monde, que se taire! Tant que je vivrai, je dénoncerai à mes frères la plaie et la peste de Babylone, de peur que plusieurs qui sont avec nous, ne retombent avec les autres dans l'abîme de l'enfer (1). »

Après cela, Luther fit un nouveau pas, en s'attaquant directement au pouvoir du pape. Il montra tout ce qu'il y avait d'impie et de blasphématoire dans les prétentions des successeurs de Pierre, notamment dans les droits qu'ils s'arrogeaient sur les princes, ce qu'il envisageait

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, vol. II, p. 183.

avec raison comme contraire à l'Evangile et comme destructif de l'ordre civil.

Ce nouvel écrit avait à peine vu le jour, que le pape publia une seconde bulle par laquelle il excommuniait formellement le moine de Wittemberg, pour avoir traité avec mépris l'autorité suprême du pontife romain. Mais le lion était sorti de sa cage, et, se souciant peu de l'anathème qui ne pouvait l'atteindre, Luther se mit à écrire et à prêcher que le pape est l'Antechrist, et Rome la Babylone prophétisée par l'Apocalypse.

L'Université regorgeait d'étudiants tout fiers de s'asseoir aux pieds de Luther et de Mélanchton. D'un autre côté, les masses ouvraient les yeux à la pure clarté de la sainte Parole de Dieu qu'on avait débarrassée de ses chaînes, et qui condamnait à toutes ses pages les erreurs, les blasphèmes et la profonde corruption de l'église papale.

Cependant Charles Ier d'Espagne, petit-fils de Maximilien, venait d'être élu empereur d'Allemagne sous le nom de Charles V. C'était peut-être le prince le plus accompli et le plus puissant qui eût jamais porté le sceptre. Ce grand événement politique ne trouva point Luther endormi. Charles quitta l'Espagne en mai 1520, et fut couronné à Aix-la-Chapelle, le 22 octobre de la même année. Désireux de gagner à la cause de la Réformation l'influence puissante de l'empereur, Luther lui avait adressé une lettre qui lui était encore parvenue à Madrid, et qui respirait la même hardiesse et la même droiture que tous ses autres écrits. « Si la cause que je défends, disait-il au monarque, est digne d'être portée devant le trône de la majesté des cieux, elle ne saurait être indigne de l'attention d'un prince de ce monde. O Charles ! toi qui domines

parmi les rois de la terre! je me jette aux pieds de ton illustre majesté, et je te supplie de recevoir à l'ombre de tes ailes, non pas moi, mais la vérité éternelle pour la défense de laquelle Dieu t'a confié l'épée (1).»

Il ne paraît pas que Charles ait pris connaissance personnellement de la lettre de Luther; mais il ne pouvait ignorer l'état des choses auxquelles le Réformateur faisait allusion. Peut-être aussi l'empereur regarda-t-il comme au-dessous de sa dignité de répondre à un homme dont il ne soupçonnait pas encore la puissance réelle.

Le 6 janvier 1521, Charles assembla dans la ville de Worms sa première diète impériale. En y invitant les princes, il les avertit qu'il s'agirait de se consulter sur les moyens à employer pour arrêter les progrès des opinions nouvelles, qui menaçaient la paix de l'empire et compromettaient dans son existence la religion de leurs ancêtres. Pour tout autre que Luther, un adversaire tel que Charles-Quint eût été l'objet d'un juste effroi; mais « il demeura ferme comme voyant celui qui est in» visible, » et persuadé que le Dieu tout-puissant est tou-

(1) L. Epp. I, 392. Voilà le point faible de la Réforme. Cet appel à l'épée pour la défense de la vérité ne saurait être justifié par l'Evangile, et, grâces à Dieu, les chrétiens commencent tous à être d'accord là-dessus. Luther ne sut pas, disons mieux, ne put pas se débarrasser complétement de l'erreur romaine. De son temps, le pape et le clergé jugeaient souverainement de la vérité et de l'erreur; puis ils déféraient aux princes les hérétiques réels ou prétendus, afin que l'épée les frappât. Luther ôte à l'Eglise le jugement pour le donner aux princes qui, jusque-là, n'avaient été que les exécuteurs de la justice ecclésiastique. C'était un pas vers la liberté, sans contredit; mais il y en avait un autre à faire que notre siècle semble chargé d'accomplir : c'est de restituer au domaine de l'Eglise tout ce qui tient à la vérité religieuse, mais en mettant l'Eglise dans l'impossibilité de s'appuyer sur le bras séculier; ou autrement, c'est d'arriver à l'indépendance réciproque de l'Etat et de l'Eglise. (*Trad.*)

jours du parti de la vérité, il ne craignait pas que l'homme pût en empêcher à jamais le triomphe.

Les légats du pape demandaient à la diète que Luther fût condamné sans être entendu, par la seule raison que Sa Sainteté avait fulminé l'excommunication. Mais l'ami fidèle de Luther, l'électeur de Saxe, combattit fortement cette mesure inique, et d'autres princes s'étant joints à lui, l'empereur prononça qu'avant tout on écouterait ce que Luther avait à dire pour sa défense.

Là-dessus, grand émoi parmi les agents du souverain pontife. Il n'y eut sorte d'objections qu'ils ne fissent à cette manière de procéder. Ils redoutaient les effets de l'éloquence du Réformateur sur l'esprit des princes, dont ils n'ignoraient pas que plusieurs lui étaient favorables. « Avec sa volubilité de langue et son aplomb imperturbable, cet homme, disaient-ils, est capable d'exciter une sédition par le seul éclat de sa voix et par le feu de ses regards. Il n'est rien qu'il désire davantage que la solennité d'une discussion publique, sûr d'y déployer ses talents oratoires et d'embrouiller une assemblée telle que la diète. »

Mais Charles avait pris son parti, et, de sa propre main, il écrivit à Luther, lui promettant un sauf-conduit et adressant sa lettre à son « honorable bien-aimé et pieux docteur Martin Luther. » Nonobstant ces formes rassurantes, les amis du Réformateur ne pouvaient s'empêcher de craindre pour la sûreté de sa personne, et le pressaient de ne pas se rendre à Worms. Ils lui représentaient le sort que le pape avait fait à ses livres, et lui rappelaient que Jean Huss fut brûlé malgré le sauf-conduit qu'il tenait du concile lui-même. « Quand ils feraient un feu », répondit Luther, « qui s'étendît de Worms à Wittemberg et qui s'élevât jusqu'au ciel, je le traverserais

au nom du Seigneur, je paraîtrais devant eux, j'entrerais dans la gueule de ce Béhémoth, je briserais ses dents et je confesserais le Seigneur Jésus-Christ (1).» Spalatin lui-même, conseiller et confident de l'électeur de Saxe, écrivit à Luther pour le supplier de ne pas entrer à Worms; et voici quelle fut la réponse que lui fit le Réformateur, réponse sublime sous son apparence de trivialité : « Allez, et dites à votre maître que, quand même il y aurait à Worms autant de diables qu'il y a de tuiles sur les toits, j'y entrerais. »

Son entrée dans la ville eut lieu le 16 avril, au milieu des applaudissements de plus de deux mille personnes qui lui servaient de cortége, et qui criaient victoire à mesure qu'il avançait. En descendant de son char, devant l'hôtel des chevaliers de Rhodes, Luther fit entendre cette belle parole : « Que Dieu soit ma défense. » La nouvelle de son arrivée émut également ses amis et ses ennemis. L'électeur de Saxe tremblait pour sa vie, et Charles lui-même s'écria : « Luther est là, qu'allons-nous en faire ?» Rome, inaccessible au scrupule, n'eût pas tant hésité. « Que votre Majesté, dit l'évêque de Palerme, se débarrasse une bonne fois de cet homme. L'empereur Sigismond n'envoya-t-il pas Jean Huss au bûcher?» Mais Charles était trop bien avisé pour écouter de semblables conseils. Aussi répondit-il à l'évêque sanguinaire en lui rappelant son sauf-conduit : « Ce que j'ai promis, je le tiendrai. » En dépit des remontrances du clergé, il fut donc résolu qu'on entendrait Luther, et le maréchal héréditaire de l'empire le somma de comparaître devant la diète, le 17 avril, à quatre heures de l'après-midi.

(1) Merle d'Aubigné, vol. II, p. 284.

Pendant toute la matinée, Luther fut plongé dans une profonde méditation. Malgré son ardeur et son courage, de sombres et inquiétantes pensées absorbaient son esprit. Il ne pouvait se dissimuler les dangers de sa position ; et comment ses plus vives sollicitudes ne se seraient-elles pas éveillées, au sujet d'une cause qui lui était plus chère que la vie ? Sa grande âme semblait près de succomber à la tempête, et toutes sortes de tentations s'accumulaient autour de lui comme des vagues mugissantes. Où fuir, à cette heure de la puissance des ténèbres ? Où, si ce n'est dans le sein de ce Dieu à la sagesse et à la force duquel il avait remis les intérêts de la Réforme ? Il se prosterne donc, et il prie. Il lutte avec l'Ange de l'alliance ; et c'est là que le trouve l'heure qu'on lui a fixée pour comparaître devant le tribunal le plus considérable de la terre. Lorsqu'on vient l'appeler, le combat intérieur est à son terme ; un rayon de la lumière divine a brillé dans ses ténèbres et a porté la paix en son cœur. Il avait dit : « Quand le monde serait rempli de démons ; quand mon corps, qui est, ô Dieu ! l'œuvre de tes mains, devrait mordre la poussière, être étendu sur le carreau, coupé en morceaux, réduit en poudre, mon âme est à toi ! Oui, j'en ai pour garant ta Parole. Elle t'appartient mon âme ! elle demeurera éternellement près de toi ! Amen ! ô Dieu, aide-moi ! Amen ! » De ce saint exercice de communion avec « le Prince des rois de la terre, » il passe, plein de confiance et de courage, devant la diète, assemblée auguste par le rang de ceux qui la composent, imposante par leur nombre et redoutable par leurs intentions généralement hostiles. Mais « le Seigneur des armées était avec lui, le Dieu de Jacob était son refuge. »

Jamais la ville de Worms n'avait vu pareil spectacle.

La population tout entière était sur pied, curieuse d'entrevoir au moins la figure de l'homme qui remplissait de son nom le monde civilisé. Il y avait une telle foule que le héraut qui conduisait Luther fut obligé de quitter la route ordinaire pour entrer dans des allées et des jardins ; encore n'eussent-ils pas manqué d'être étouffés par la presse, sans l'intervention de la force armée.

Enfin le Réformateur se voit introduit dans une vaste salle, où siégeaient, à côté du plus grand monarque de l'époque, l'archiduc son frère, six électeurs de l'empire, vingt-quatre ducs, huit margraves, trente archevêques, évêques et prélats, sept ambassadeurs, les députés des villes, nombre de princes d'un haut rang, les nonces du pape ; en tout, deux cents personnes, altérées pour la plupart du sang de leur victime. C'était un coup d'œil imposant, et il y eût eu de quoi terrifier une âme moins forte et moins ferme en sa foi que celle du Réformateur. « Cette comparution, » dit l'éloquent écrivain que nous avons cité plus d'une fois, « cette comparution était déjà une éclatante victoire remportée sur la papauté. Le pape avait condamné cet homme, et cet homme se trouvait devant un tribunal qui se plaçait ainsi au-dessus du pape. Le pape l'avait mis à l'interdit, séparé de toute société humaine, et il était convoqué en termes honorables et reçu devant la plus auguste assemblée de l'univers. Le pape avait ordonné que sa bouche fût à jamais muette, et il allait l'ouvrir devant des milliers d'auditeurs assemblés des demeures lointaines de toute la chrétienté. Une immense révolution s'était accomplie par le moyen de Luther. Rome descendait déjà de son trône, et c'est la parole d'un moine qui l'en faisait descendre (1). »

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, vol. II, p. 301.

Au moment où Luther était entré dans la salle, un vieux chevalier qui avait assisté à maintes guerres, s'était approché de Luther et lui avait dit ces paroles, bien propres à le raffermir : « Petit moine ! petit moine ! tu as devant toi une marche et une affaire telles, que ni moi ni bien des capitaines n'en avons jamais vu de pareilles dans la plus sanglante de nos batailles ! Mais si ta cause est juste et si tu en as l'assurance, avance au nom de Dieu et ne crains rien ! Dieu ne t'abandonnera pas (1). » Et quand il fut entré, comme il manifestait une émotion bien naturelle chez un esprit aussi pénétrant et un cœur aussi vif, quelques-uns des princes qui le connaissaient dès sa jeunesse, et qui étaient favorables à sa doctrine, lui soufflèrent à l'oreille des mots d'encouragement qui durent lui être bien précieux. L'un d'eux lui dit : « Ne crai-
» gnez point ceux qui ne peuvent tuer que le corps, et
» qui ne peuvent tuer l'âme. » Un autre : « Quand vous
» serez menés devant les rois, l'Esprit de votre Père par-
» lera par votre bouche (2). » C'était, à n'en pas douter, la voix même de Dieu.

Dès qu'il fut arrivé devant le trône de l'empereur, tout le monde fit silence, attendant avec anxiété les paroles qui allaient sortir de la bouche du chancelier de l'archevêque de Trèves, chargé de formuler les questions qu'on devait adresser à l'accusé. Alors le chancelier interpellant Luther, lui demanda, au nom de l'empereur, s'il reconnaissait comme ayant été écrits par lui, les vingt volumes qui étaient déposés sur la table, et s'il était prêt à rétracter les propositions hostiles au Saint-Siége que

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, vol. II, p. 300.
(2) Ibid., p. 301 et 302.

ces livres renfermaient. Le prévenu écouta ces deux questions avec un calme parfait et une grande dignité de contenance. A la première il répondit sans biaiser, par l'affirmative; mais quant à la seconde, il demanda qu'on lui laissât le temps de réfléchir devant Dieu sur ce qu'il avait à faire. Après délibération, sa requête lui fut accordée et on lui donna un jour pour préparer sa réponse et la rapporter en personne. Ce fut au milieu des applaudissements et des malédictions de la foule qu'il rentra dans son auberge. Ses amis s'effrayaient du destin qui l'attendait; ses ennemis se berçaient de l'espoir qu'il reconnaîtrait l'autorité de l'église. Luther seul était en pleine possession de lui-même. Il venait à peine de rentrer chez lui, qu'il prit la plume pour annoncer à un de ses amis l'intention bien prononcée où il était de ne rien rétracter de ses ouvrages.

Cependant, il y avait une telle excitation parmi le peuple, qu'il se fit comme une émeute dans les rues. Des soldats espagnols avaient mis en pièces un écrit de Luther qui leur était tombé entre les mains, et les habitants de la ville voulaient venger immédiatement cette insulte ; preuve de l'intérêt qu'ils portaient au Réformateur et à sa cause.

Au temps fixé, le héraut conduisit Luther devant ses juges. Il s'était disposé à cette crise sérieuse par un long entretien avec son Dieu, et il avait fortifié son cœur contre toute hésitation coupable. Pendant deux heures, la foule fut telle qu'il n'y eut pas moyen d'entrer dans la salle. Il put enfin y pénétrer, et le chancelier lui demanda s'il était prêt à retirer ce qu'il y avait dans ses écrits d'offensant pour les autorités de l'Eglise. Depuis que des hommes divinement inspirés avaient dû répondre devant

les tribunaux, jamais personne assurément ne s'était défendu comme le fit Luther. Après avoir porté sur l'empereur un regard plein de respect et de dignité, il promena ses yeux du côté de l'assemblée avec un calme admirable ; puis il s'exprima en ces termes :

« Sérénissime empereur ! illustres princes, gracieux seigneurs ! Je comparais humblement aujourd'hui devant vous, selon l'ordre qui m'en fut donné hier, et je conjure, par les miséricordes de Dieu, votre Majesté et vos Altesses augustes, d'écouter avec bonté la défense d'une cause qui, j'en ai l'assurance, est juste et véritable. Si, par ignorance, je manque aux usages et aux bienséances des cours, pardonnez-le moi ; car je n'ai point été élevé dans les palais des rois, mais dans l'obscurité d'un cloître.

» On me demanda hier deux choses de la part de sa Majesté impériale : la première, si j'étais l'auteur des livres dont on lut les titres ; la seconde, si je voulais révoquer ou défendre la doctrine que j'y ai enseignée. Je répondis sur le premier article, et je persévère dans cette réponse.

» Quant au second, j'ai composé des livres sur des matières très-différentes. Il en est où j'ai traité de la foi et des bonnes œuvres, d'une manière si pure, si simple et si chrétienne, que mes adversaires mêmes, loin d'y trouver à reprendre, avouent que ces écrits sont utiles et dignes d'être lus par des cœurs pieux. La bulle du pape, quelque violente qu'elle soit, le reconnaît elle-même. Si donc j'allais les rétracter, que ferais-je ?... Malheureux ! seul entre tous les hommes, j'abandonnerais des vérités que d'une voix unanime mes amis et mes en-

nemis approuvent, et je m'opposerais à ce que le monde entier se fait une gloire de confesser.

» J'ai composé, en second lieu, des livres contre le papisme, où j'ai attaqué ceux qui, par leur fausse doctrine, leur mauvaise vie et leurs exemples scandaleux, désolent le monde chrétien, et perdent les corps et les âmes. Les plaintes de tous ceux qui craignent Dieu n'en font-ils pas foi? N'est-il pas évident que les lois et les doctrines humaines des papes enlacent, tourmentent, martyrisent les consciences des fidèles, tandis que les extorsions criantes et perpétuelles de Rome engloutissent les biens et les richesses de la chrétienté, et particulièrement de cette nation si illustre?

» Si je révoquais ce que j'ai écrit à ce sujet, que ferais-je... que fortifier cette tyrannie, et ouvrir à tant et de si grandes impiétés une porte plus large encore? Se débordant alors avec plus de fureur que jamais, on les verrait, ces hommes orgueilleux, s'accroître, s'emporter et tempêter toujours davantage. Et non-seulement le joug qui pèse sur le peuple chrétien serait rendu plus dur par ma rétractation, il deviendrait, pour ainsi dire, plus légitime, car il aurait reçu, par cette rétractation même, la confirmation de votre sérénissime Majesté et de tous les états du Saint-Empire. Grand Dieu! je serais ainsi comme un manteau infâme, destiné à cacher et à recouvrir toute sorte de malice et de tyrannie!

» Troisièmement enfin, j'ai écrit des livres contre des personnes privées qui voulaient défendre la tyrannie romaine et détruire la foi. Je confesse avec franchise que je les ai peut-être attaquées avec plus de violence que ma profession ecclésiastique ne le demandait. Je ne me regarde pas comme un saint, mais je ne puis non plus

rétracter ces livres, parce que j'autoriserais ainsi les impiétés de mes adversaires, et qu'ils prendraient occasion d'écraser avec plus de cruauté encore le peuple de Dieu.

» Cependant je suis un simple homme, et non pas Dieu; je me défendrai donc comme l'a fait Jésus-Christ. « Si j'ai mal parlé, faites connaître ce que j'ai dit de » mal » (Jean XVIII, 23), dit-il. Combien plus moi, qui ne suis que cendre et que poudre, et qui peux si aisément errer, dois-je désirer que chacun propose ce qu'il peut avoir contre ma doctrine !

» C'est pourquoi je vous conjure, par les miséricordes de Dieu, vous, sérénissime Empereur, et vous, très-illustres Princes, et qui que ce puisse être, qu'il soit de haut ou de bas étage, de me prouver par les écrits des prophètes et des apôtres que je me suis trompé. Dès que j'aurai été convaincu, je rétracterai aussitôt toutes mes erreurs, et je serai le premier à saisir mes écrits et à les jeter dans les flammes.

» Ce que je viens de dire montre clairement, je pense, que j'ai bien considéré et pesé les dangers auxquels je m'expose; mais loin d'en être épouvanté, c'est pour moi une grande joie de voir que l'Evangile est aujourd'hui comme autrefois une cause de trouble et de discorde. C'est là le caractère et la destinée de la Parole de Dieu. « Je ne suis pas venu mettre la paix sur la terre, mais « l'épée », a dit Jésus-Christ (Matth. X, 34). Dieu est admirable et terrible dans ses conseils; craignons qu'en prétendant arrêter les discordes, nous ne persécutions la sainte Parole de Dieu, et ne fassions fondre sur nous un affreux déluge d'insurmontables dangers, de désastres présents, et de désolations éternelles... Craignons que le règne de ce jeune et noble prince, l'empereur Charles,

sur lequel, après Dieu, nous fondons de si hautes espérances, non-seulement ne commence, mais encore ne continue et ne s'achève sous les plus funestes auspices. Je pourrais citer des exemples tirés des oracles de Dieu; je pourrais vous parler des Pharaons, des rois de Babylone et de ceux d'Israël, qui n'ont jamais travaillé plus efficacement à leur ruine que lorsque, par des conseils en apparence très-sages, ils pensaient affermir leur empire. « Dieu transporte les montagnes, et les renverse » avant même qu'elles s'en soient aperçues » (Job.X, 5).

» Si je dis ces choses, ce n'est pas que je pense que de si grands princes aient besoin de mes pauvres conseils, mais c'est que je veux rendre à l'Allemagne ce qu'elle a le droit d'attendre de ses enfants. Ainsi, me recommandant à votre auguste Majesté et à vos Altesses sérénissimes, je les supplie avec humilité de ne pas souffrir que la haine de mes ennemis fasse fondre sur moi une indignation que je n'ai pas méritée (1). »

Il y avait dans ces paroles tant de vigueur et de hardiesse que, malgré le ton modeste dont elles furent prononcées, les ennemis de la Réformation ne purent qu'en être irrités. Aussi dès que Luther eut, sur la demande qu'on lui en fit, répété en latin ce qu'il venait de dire en allemand, le chancelier de Trèves reprit d'une voix menaçante : « Vous n'avez pas répondu à la question qu'on vous a faite. Vous n'êtes pas ici pour révoquer en doute ce qui a été décidé par les conciles. On vous demande une réponse claire et précise. Voulez-vous ou non vous

(1) Ce discours, textuellement tiré de documents authentiques, est transcrit de l'*Histoire de la Réformation*, par MERLE D'AUBIGNÉ, vol. II, p. 309 et suiv.

rétracter? » Sur quoi Luther : « Puisque votre sérénissime Majesté et vos hautes Puissances exigent de moi une réponse simple, claire et précise, je la leur donnerai, et la voici : Je ne puis soumettre ma foi ni au pape ni aux conciles, parce qu'il est clair comme le jour qu'ils sont tombés souvent dans l'erreur, et même dans de grandes contradictions avec eux-mêmes. Si donc je ne suis convaincu par des témoignages de l'Ecriture ou par des raisons évidentes, si l'on ne me persuade par les passages mêmes que j'ai cités, et si l'on ne rend ainsi ma conscience captive de la Parole de Dieu, je ne puis ni ne veux me rétracter, car il n'est pas sûr pour le chrétien de parler contre sa conscience ». Enfin, élevant la voix : « me voici, dit-il, je ne puis autrement; Dieu m'assiste! Amen (1). »

C'est un spectacle solennel que cet homme si résolu, devant un tribunal si redoutable. L'assemblée entière était comme sous un charme, en présence de ce faible moine qui, se retranchant derrière la vérité divinement inspirée, refusait noblement de soumettre sa conscience à l'autorité humaine. Pendant quelques moments la diète demeura profondément silencieuse. L'empereur dit enfin : « Le moine parle avec un cœur intrépide et un courage inébranlable. » Les députés d'Italie et d'Espagne, moins éclairés que le reste de l'assemblée, furent les seuls qui entendirent sans émotion le discours de Luther. Le chancelier, en qualité d'orateur de la diète, se remettant de son trouble et modérant son accent, assura Luther que, s'il se rétractait, l'empereur et les Etats traiteraient avec douceur son hérésie. « Me rétracter! »

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, II, 314.

dit Luther, que ce mot fit bondir : « Que Dieu me soit en aide ! car je ne puis rien rétracter ! (1) »

Alors on invita Luther à se retirer pendant qu'on délibérerait. Comme on était bien décidé à l'humilier, on ne le fit pas longtemps attendre. Le chancelier lui reprocha publiquement son défaut de modestie. Il lui dit qu'on lui demandait seulement de rétracter les erreurs que renfermaient ses livres ; qu'on n'admettait pas son appel aux Ecritures, attendu que ses hérésies avaient déjà été condamnées au concile de Constance, et qu'on exigeait de lui un oui ou un non catégorique, pour confirmer ou répudier ses erreurs. « Je n'ai pas d'autre réponse à donner que celle que j'ai faite », dit le Réformateur avec une calme intrépidité. Il avait calculé toutes les chances de sa position. Sa conscience d'accord avec l'Écriture, et la crainte que lui inspirait le saint nom de Dieu, lui défendaient de se laisser ébranler ni par menaces, ni par promesses. Assis sur le roc inébranlable de l'éternelle vérité, il regardait, de cette hauteur, les vagues écumantes qui allaient se briser et mourir sur le rivage.

La diète voyait maintenant ce que plusieurs de ses membres savaient depuis longtemps, que Luther n'était pas homme à se laisser détourner de ses desseins. Ni la puissance de Charles, ni les anathèmes de l'Eglise, n'étaient capables d'arrêter dans sa course une âme qui avait résolu d'abandonner toutes choses pour Jésus-Christ. Comme il se faisait tard, la cour impériale décida de renvoyer au lendemain le prononcé de la sentence. Chacun regagna sa demeure, et Luther fut reconduit à la sienne au milieu des cris mélangés de la multitude. Spa-

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, II, 316.

latin et ses autres amis l'entouraient, remerciant Dieu de l'assistance qu'il lui avait accordée. Eric, le vieux duc de Brunswick, bien qu'attaché au parti romain, lui envoya par un de ses serviteurs une coupe de bière, le priant d'accepter ce breuvage après une journée si fatigante. Toujours reconnaissant des moindres bienfaits, Luther dit au serviteur du duc : « Comme le duc Eric s'est aujourd'hui souvenu de moi, que Notre-Seigneur Jésus-Christ se souvienne aussi de lui, à l'heure de son dernier combat ! » On assure que cette parole revint à l'esprit de ce seigneur, sur son lit de mort, et qu'elle lui fut d'une grande consolation.

La belle conduite de Luther devant la diète était propre à enflammer également ses amis et ses ennemis. Les premiers, au nombre desquels était l'électeur de Saxe, en conçurent un nouveau respect pour la sagesse et le courage d'un homme qui était sorti victorieux d'une aussi rude épreuve ; les autres se convainquirent de l'extrême habileté qui serait nécessaire pour venir à bout d'un individu si bien armé.

Rome mettait toute sa politique à obtenir de l'empereur quelque mesure décisive contre le champion de la Réforme. Dans ce temps même, le pape tramait une intrigue bien digne de lui et de son siècle. Il poussait Charles à la guerre contre la France, et il excitait la France contre Charles. Et pour se concilier la faveur de Léon contre François Ier, l'empereur n'eut pas honte de lui vendre Luther. Le lendemain de la comparution, il fit lire à la diète un message dont on remarquera sans peine la violence :

« Issu des empereurs chrétiens d'Allemagne, des rois catholiques d'Espagne, des archiducs d'Autriche et des

ducs de Bourgogne, qui se sont tous illustrés comme défenseurs de la foi romaine, j'ai le ferme dessein de suivre l'exemple de mes ancêtres. Un seul moine, égaré par sa propre folie, s'élève contre la foi de la chrétienté. Je sacrifierai mes royaumes, ma puissance, mes amis, mes trésors, mon corps, mon sang, mon esprit et ma vie pour arrêter cette impiété; je vais renvoyer l'augustin Luther, en lui défendant de causer le moindre tumulte parmi le peuple; puis je procéderai contre lui et ses adhérents, comme contre des hérétiques manifestes, par l'excommunication, par l'interdit, et par tous les moyens propres à les détruire. Je demande aux membres des Etats de se conduire comme de fidèles chrétiens (1). »

Ce manifeste était dur, et en le rédigeant sans le concours de la diète, l'empereur avait violé les formes; aussi produisit-il une vive rumeur. Les zélateurs de Rome, l'approuvant dans tous ses points, en sollicitaient la prompte exécution; et il paraît que, sur la fin de ses jours, Charles se fit des reproches de n'avoir pas alors sacrifié le Réformateur à la rage de ses ennemis. D'un autre côté, les princes amis de la Réforme, et ceux qui répugnaient à tant de déloyauté et de tyrannie, s'élevèrent avec force contre toute mesure sanguinaire, disant que la mort de Luther serait une perfidie indigne de l'antique bonne foi des Allemands. A Worms et dans les environs, l'opinion se prononçait contre Rome et en faveur de Luther. On parlait déjà de prendre les armes dans l'intérêt de la justice et de la liberté. Si bien que, le vingtième jour de sa session, la diète rejeta les propositions des émissaires du pape. L'empereur, toutefois, et la majorité papiste ne

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, II, 321.

cessaient de vouloir la perte de Luther ; il s'agissait seulement de trouver une occasion favorable et de s'y prendre avec moins d'âpreté. L'électeur de Saxe ne pouvait s'empêcher de craindre beaucoup pour la vie du Réformateur. Ce moment fut du plus haut intérêt. Parmi les princes réunis à Worms, il y en eut quelques-uns que cette crise décida positivement en faveur de la vérité. Tel fut entre autres le landgrave de Hesse, ce jeune Philippe qui devait jouer plus tard un rôle si important. Il vit alors Luther pour la première fois et en reçut une impression que rien ne put effacer.

Cependant, avec la permission de Charles, l'archevêque de Trèves et quelques autres essayèrent de se porter médiateurs entre Luther et la diète. Faisant venir le moine augustin devant eux, ils le supplièrent avec douceur de revoir ses écrits et d'en retrancher ce qui avait offensé la cour de Rome. Il s'ensuivit un entretien fort remarquable : le Réformateur ne cessa d'en appeler à la Parole de Dieu, comme à la seule règle du vrai. Cochlæus, un des membres de la députation, fut si frappé de l'habileté avec laquelle Luther maniait les Saintes-Ecritures, qu'il s'écria, vers la fin de la conférence : « En citant Luther devant la diète, l'empereur eût bien fait de convoquer aussi des théologiens capables de le réfuter. »

Les médiateurs n'eurent à rapporter en diète que l'inutilité de leurs négociations. « Il est temps d'en finir, » dit Charles avec colère. Mais, à la demande des négociateurs et de la diète, il accorda deux jours de plus. Cette fois, on essaya de l'entraînement des festins. Luther y fut, comme il était toujours en société, plein d'esprit et de grâce, mais on ne parvint pas un seul instant à l'ébranler. Il revenait sans cesse aux Ecritures comme unique

règle de foi. Déterminé qu'il était à tout leur soumettre, il avait refusé de plier sa conscience aux vœux du pape, et de la diète, et de l'empereur. Il ne restait plus que la convocation d'un concile général. Accepterait-il ses décisions, à supposer qu'on parvînt à le réunir, ce qui dépendait essentiellement du souverain pontife? « J'y consens », dit Luther, « mais à condition que le concile prenne pour règle les Ecritures. » Sans s'arrêter à ce qu'il y avait de restrictif dans cette condition, deux romanistes, qui avaient pris une grande part aux négociations, courent en toute hâte avertir l'archevêque que Luther se soumet, lui et ses livres, à un concile général. Heureux de cette bonne nouvelle, le prélat mande Luther : « Mon cher docteur, répétez-moi que vous vous rangez sans réserve aux décisions d'un concile. » Le triomphe ne devait pas être de longue durée. « Monseigneur, dit Luther, je souffrirai toutes choses au monde plutôt que d'abandonner les Saintes-Ecritures. »

Un esprit moins pénétrant que celui de l'archevêque eût compris, par la réponse du Réformateur, ce que valait sa concession; car il partait évidemment du principe que les conciles ne sont pas plus indépendants de la Parole de Dieu que tout autre tribunal ecclésiastique; et l'on pouvait voir aisément que Luther n'accepterait quoi que ce fût, comme d'autorité divine, à moins qu'on ne s'appuyât sur la Parole qui « vit et demeure éternellement. » Or, de tous ces conciles qu'on vante si fort de nos jours, il n'en est pas un seul qui ait prétendu donner pour unique base à ses décisions la sainte Parole du Seigneur. Les meilleurs même partirent d'un autre principe, et s'arrogèrent le droit suprême d'interprétation et de législation en fait de doctrine, droit qui n'a plus appar-

tenu à personne sur la terre depuis la mort des apôtres et l'achèvement du canon inspiré. Et s'il y a eu quelques conciles où l'on ait donné à la Bible l'autorité qui lui revient, ce sont précisément ceux-là que les papes refusèrent de sanctionner. Le vénérable archevêque de Trèves comprit donc parfaitement que les amis de la papauté n'avaient pas saisi la pensée du Réformateur, ni la portée de sa réponse. Pour lui, entrant dans les vues de Luther avec une condescendance remarquable, il lui demanda quel serait, à son avis, le moyen qu'on pourrait employer pour rétablir la paix de l'Eglise. Sur quoi Luther reproduisit le conseil que Gamaliel donnait aux chefs de la synagogue (1), en priant l'archevêque de le porter à l'empereur, à la diète assemblée et au pays lui-même.

A son tour l'excellent archevêque supplia Luther, dans les termes les plus affectueux, d'abandonner quelques-unes de ses opinions, celles qui offusquaient le plus, afin de regagner la confiance de l'Eglise. Là-dessus, notre Réformateur, bien instruit de ce qui plaisait ou déplaisait à Rome, répondit qu'il était prêt à tout abandonner, sauf les vérités condamnées par le concile de Constance. C'était assez clair; aussi l'archevêque renonça-t-il dès ce moment à rien obtenir, et, invitant Luther avec bienveillance à se retirer, il lui promit de solliciter en sa faveur un sauf-conduit, pour qu'il pût retourner paisiblement à Wittemberg. Quelques heures après, le chancelier de la diète, accompagné d'un notaire, se présenta chez Luther et lui parla en ces termes :

« Martin Luther, sa Majesté impériale, les électeurs, princes et Etats de l'empire t'ayant exhorté à la soumis-

(1) *Actes des Apôtres*, V, 38, 39.

sion de plusieurs manières, mais toujours inutilement, l'empereur, en sa qualité d'avocat et de défenseur de la foi catholique, se voit obligé de passer outre. Il t'ordonne donc de retourner chez toi dans l'espace de vingt et un jours, et te défend de troubler la paix publique sur la route, soit par des prédications, soit par des écrits. »

Quoiqu'il n'y eût rien de bon à augurer au sujet des mesures ultérieures qu'annonçait ce message, Luther demeura parfaitement calme à la vue de l'avenir ; « Il en est arrivé comme il a plu à l'Eternel, » répondit-il avec douceur; « le nom de l'Eternel soit béni! Avant toutes choses, je remercie très-humblement et du fond de mon cœur sa Majesté, les électeurs, les princes et autres Etats de l'empire, de ce qu'ils m'ont écouté avec tant de bienveillance. Je n'ai désiré et je ne désire qu'une seule chose, une réformation de l'Eglise d'après la Sainte-Ecriture. Je suis prêt à tout faire, à tout souffrir pour me soumettre humblement à la volonté de l'empereur. Vie et mort, honneur et opprobre, tout m'est égal; je ne fais qu'une seule réserve : la prédication de l'Evangile; car, dit saint Paul, « la Parole de Dieu ne peut être liée (1). »

Ainsi se termina l'une des époques les plus remarquables de l'histoire du Réformateur. Qu'il ait pu conserver sa vie et sa liberté, lorsque tant d'hommes puissants conjuraient sa perte, c'est un de ces exemples frappants du pouvoir qu'exerce sur les événements la main invisible et toute puissante du Seigneur. La colère de l'homme ne saurait absolument arrêter le cours de ses miséricordes. Luther avait encore beaucoup à faire pour l'émancipation spirituelle du monde, et tant que son œuvre n'était

(1) MERLE D'AUBIGNÉ, II, 341.

pas achevée, il se trouvait tout aussi en sûreté dans la ville de Worms, au milieu de ses ennemis, qu'il eût pu l'être à Wittemberg, menant sa paisible vie d'université.

Le moment du départ était donc venu. Une foule d'individus de tout rang se pressaient chez Luther pour lui témoigner le respect et l'affection qu'il s'était conciliés par sa noble conduite. Il y eut pendant les dernières heures un concert d'acclamations, comme pour un héros et un conquérant; et tout cela s'adressait à un pauvre moine qui avait dû comparaître devant les puissances les plus redoutables de son temps, et qu'on eût pu croire dévoué à une mort certaine ! Aucun des princes de l'empire, nul des dignitaires de l'Eglise, l'empereur lui-même n'avait pas reçu tant d'honneurs. Enfin ce fut au milieu des larmes et des applaudissements de la multitude qu'il quitta son hôtel, le matin du 26 août, escorté de quelques amis intimes, de vingt gentilshommes à cheval et d'une masse de spectateurs, jaloux de voir encore une fois le personnage qui avait si fort occupé les délibérations de la diète. Le soir du jour suivant, le Réformateur et les siens arrivèrent à Francfort. Là, profitant d'un moment de loisir, il écrivit à quelques amis sûrs; et, de ce ton plaisant qui lui était familier, il leur raconta les scènes importantes de Worms. Dans une de ces lettres, il se sert d'expressions qui pourraient faire croire qu'il n'ignorait pas le plan conçu par ses protecteurs, pour le soustraire aux dangers qui le menaçaient.

De Francfort, Luther atteignit bientôt Friedberg, d'où il écrivit deux lettres admirables, l'une à l'empereur, l'autre aux Etats germaniques. Il y expose clairement la nature de la fidélité que les sujets doivent à leurs princes, rejetant comme contraire à la volonté de Dieu

toute soumission à l'homme dans les choses qui concernent la vie éternelle. « La soumission au spirituel » est, dit-il, « un acte réel d'adoration, et nul n'a droit de le réclamer que le Créateur. »

Arrivé à Hirschfeld, le Réformateur fut reçu par le prieur-abbé, qui vint à sa rencontre avec une troupe de cavaliers et des membres du sénat. Tous firent à qui mieux mieux pour le fêter. Il prêcha dans cette ville devant l'abbé, entouré de son clergé, et devant tout ce qu'elle comptait d'hommes respectables. Après cela, Luther vint à Eisenach où il avait passé quelques années de son enfance et donné des signes précoces de son génie. A la sollicitation de quelques amis, il prêcha dans l'église paroissiale, et la foule s'y réunit pour l'entendre. Ce ne fut pas toutefois sans une certaine opposition du curé, non qu'il fût ennemi de Luther, mais, comme il le dit lui-même, « parce qu'il craignait les tyrans qui opprimaient l'Eglise. »

Le moment approchait où les amis et les ennemis de la Réforme devaient nettement se dessiner ; car les événements allaient rendre toute neutralité impossible. A Worms, le triomphe de Rome était complet. Le départ de Luther et la retraite successive des princes, ses protecteurs, avaient laissé le champ libre au parti de la persécution. L'empereur, entouré d'hommes violents, apposa finalement sa signature à un édit qui menaçait la vie, la liberté, et les biens de quiconque ferait cause commune avec le Réformateur. Heure néfaste dans l'histoire du monde, car jamais il n'y eut acte plus tyrannique, ni plus insultant pour les droits de la conscience. Et cependant ce fut à l'heure même de la prière, lorsque l'empereur rendait son culte au Dieu de charité,

qu'à l'instigation d'Aleander, le représentant de Rome, il signa, dans le temple même, un document qui place pour toujours son nom parmi ceux des persécuteurs de l'Eglise de Christ. En voici la transcription :

« Nous, Charles, cinquième du nom, etc., à tous les électeurs, princes, prélats et autres à qui il appartient.

» Le Tout-Puissant nous ayant confié, pour défendre sa sainte foi, plus de royaumes et de puissance qu'il n'en a jamais donné à aucun de nos prédécesseurs, nous prétendons employer toutes nos forces à empêcher que quelque hérésie ne vienne souiller notre saint empire.

» Le moine augustin, Martin Luther, bien qu'exhorté par nous, s'est jeté comme un furieux sur la sainte Eglise, et a prétendu l'étouffer par des livres pleins de blasphèmes. Il a souillé d'une manière honteuse l'indestructible loi du saint mariage; il s'est efforcé d'exciter les laïques à laver leurs mains dans le sang des prêtres, et, renversant toute obéissance, il n'a cessé d'exciter à la révolte, à la division, à la guerre, au meurtre, au vol, à l'incendie, et de travailler à ruiner complétement la foi des chrétiens. En un mot, et pour passer sous silence tant d'autres malices, cet être, qui n'est pas un homme, mais Satan lui-même sous la forme d'un homme, et recouvert du capuchon d'un moine, a réuni en un bourbier puant toutes les hérésies les plus coupables des temps passés, et en a ajouté encore lui-même de nouvelles....

» Nous avons donc renvoyé de devant notre face ce Luther, que tous les hommes pieux et sensés tiennent pour un fou, ou pour un homme possédé du diable, et entendons qu'après l'expiration de son sauf-conduit, on ait aussitôt recours à des moyens efficaces pour arrêter sa rage furieuse.

» C'est pourquoi, sous peine d'encourir les châtiments dus aux crimes de lèse-majesté, nous vous défendons de loger ledit Luther dès que le terme fatal sera expiré, de le cacher, le nourrir, l'abreuver, et lui prêter par parole ou par œuvre, publiquement ou secrètement, aucune espèce de secours. Nous vous enjoignons, de plus, de le saisir ou faire saisir partout où vous le trouverez, de nous l'amener sans aucun délai, ou de le retenir en toute sûreté jusqu'à ce que vous ayez appris de nous comment vous devez agir à son égard, et que vous ayez reçu les rétributions dues à vos peines pour une œuvre si sainte.

» Quant à ses adhérents, vous les saisirez, vous les terrasserez et vous confisquerez leurs biens.

» Quant à ses écrits, si la meilleure nourriture elle-même devient l'horreur de tous les hommes, dès qu'il s'y mêle une goutte de poison, combien plus de tels livres, dans lesquels se trouve pour l'âme un venin mortel, doivent-ils être non-seulement rejetés, mais encore anéantis ! Vous les brûlerez donc, ou les détruirez entièrement de quelque autre manière.

» Quant aux auteurs, poètes, imprimeurs, peintres, vendeurs ou acheteurs de placards, écrits ou peintures contre le pape ou l'Eglise, vous les saisirez de corps et de biens, et les traiterez selon votre bon plaisir.

» Et si quelqu'un, quelle que soit sa dignité, osait agir en contradiction avec le décret de notre Majesté impériale, nous ordonnons qu'il soit mis au ban de l'empire.

» Que chacun se comporte d'après ceci (1). »

La nouvelle de cet édit courut avec promptitude d'un

(1) Merle d'Aubigné, II, 349.

bout à l'autre de l'Allemagne, et la vie de Luther se trouva par là sérieusement compromise. Rome était ivre de joie. Elle voyait déjà la réformation anéantie. « Que Luther périsse, » disait-elle, « et ses doctrines périront avec lui. » Mais il en avait été décidé autrement dans le conseil de Dieu, et Rome éprouva que l'orgueil et le pouvoir de l'homme ne sont que néant contre la toute-puissance du Très-Haut.

L'édit de Worms porte la date du 8 mai, bien qu'il ait été écrit et signé quelques jours plus tard. Par cette supercherie, toute romaine, on voulait lui donner l'apparence d'avoir été instrumenté pendant que la diète était encore au complet. Mais sans doute que les princes, amis de la Réforme, prévoyant ce qui allait se passer et ce qu'ils ne pouvaient empêcher, n'avaient pas voulu du moins que cela se fît en leur présence.

Cependant Luther poursuivait son voyage. En quittant Eisenach, il passa par Mora, où son père était né, et où il avait encore sa grand'mère, un oncle et quelques parents. L'entrevue fut des plus touchantes. Le jour suivant, il se remit en route du côté de Waltershausen, en longeant les vastes forêts de la Thuringe. Au moment où il entrait dans un chemin creux et fort solitaire, cinq cavaliers, dont la figure était couverte d'un masque, se jettent sur lui et sur ses compagnons de voyage. Ils se saisissent de Luther, le font monter à cheval, partent au galop avec leur proie, et, par des chemins détournés et presque impraticables, ils arrivent au vieux château isolé de Wartbourg. Alors on l'invite à échanger sa robe de moine contre les habits d'un chevalier. Il devra laisser croître sa barbe et porter l'épée : il s'appellera le chevalier George. Luther est prisonnier ; mais c'est évidem-

ment le moyen que ses amis ont imaginé pour le soustraire au sort dont ses adversaires le menacent.

Mosheim attribue à l'électeur Frédéric l'invention de ce stratagème. Merle d'Aubigné assure que Frédéric ignora la retraite où se cachait le Réformateur. Mais il se peut très-bien que, pour être plus à l'aise, il ne voulut pas savoir ce qu'avaient fait de lui les hommes dévoués auxquels il l'avait en quelque sorte remis. Dans tous les cas, il n'y a pas la moindre apparence que ce coup de main ait été du fait des ennemis de Luther; car ils en eussent assurément tiré un tout autre parti.

Ce fut d'ailleurs le 5 mai que Luther tomba dans cette embuscade; c'est-à-dire cinq jours avant celui dont l'édit de Worms porte la date, et douze jours avant l'expiration de son sauf-conduit. Rome n'aurait jamais osé mettre les mains sur Luther sans qu'un édit impérial l'y eût autorisée, et tandis qu'il était encore au bénéfice de la protection impériale. Quelques-uns ont pensé que Charles lui-même avait donné les mains à cette affaire, voulant sauver en secret celui qu'il n'aurait pas eu le courage de soutenir ouvertement. Mais c'est une supposition qui ne saurait tenir devant la connaissance qu'on a du caractère de l'empereur et de ses autres actes dans ce drame si remarquable.

Quoi qu'il en soit, l'on pensa généralement, durant quelque temps, que Luther était tombé victime d'un horrible complot; que l'illustre champion de la vérité ne ferait plus entendre sa voix, et qu'après avoir tout sacrifié pour Jésus-Christ, il avait dû sceller de son sang le témoignage qu'il lui avait rendu. Mais quelle ne fut pas la joie de milliers de gens, lorsqu'on sut que Luther vivait encore, et que de son donjon de la Wartbourg, il prépa-

rait de nouvelles armes pour porter la guerre dans le camp même de l'ennemi. Si, à ce moment difficile, il manquait à ses amis, s'il ne pouvait les animer de sa présence et les diriger de ses conseils, sa vie du moins se trouvait en sûreté; et puis il était bon pour son âme qu'il eût un temps de recueillement et de rafraîchissement spirituel. Ainsi, tout avait été conduit par une main bienveillante.

Pendant dix mois, Luther demeura caché à la Wartbourg, qu'il appelait son Pathmos, et où, comme le disciple bien-aimé du Sauveur, il travaillait pour la postérité. Outre la correspondance qu'il entretenait avec les amis de la Réformation en qui il pouvait se confier, il s'occupait à la traduction du Nouveau-Testament, œuvre bénie qui rendit à son pays et à la Réforme des services incalculables. Avant la version de Luther, il existait déjà quelques traductions en langue vulgaire, mais nulle d'entre elles n'avait la clarté et l'exactitude qui caractérisèrent le travail de notre grand Réformateur. Quand, plus tard, il en vint à l'Ancien-Testament, il fut puissamment secondé par son ami Mélanchton et par d'autres collaborateurs; et ce fut en 1530 que s'acheva cette version complète des Ecritures, qui est encore en usage dans les églises luthériennes de l'Allemagne.

« Ce qui faisait la force du papisme, c'était l'ignorance où l'on tenait le peuple sur le contenu de la Parole de Dieu; en sorte qu'il n'y avait pas de meilleure arme en faveur de la Réformation que de mettre la Bible à la portée de tous. De même qu'aujourd'hui chez les païens chaque exemplaire des saints livres est un missionnaire, ainsi chaque exemplaire de la Bible valait jadis un Réformateur. Il n'était pas même nécessaire de faire obser-

ver au lecteur attentif l'opposition qui existe entre l'église romaine et la doctrine de l'Ecriture ; car cette opposition saute aux yeux. Quiconque lisait avec réflexion le saint livre ne manquait pas de se convaincre que l'Eglise s'était corrompue et que le pape est l'adversaire de Jésus-Christ (1). »

Pour achever cette portion de notre histoire, il ne paraît pas que, dans sa longue captivité, Luther perdît rien de son courage, de son égalité d'humeur, ni de son caractère jovial. Le chevalier George sortait quelquefois de la forteresse pour aller chasser avec les gentilshommes du voisinage. Puis la musique formait toujours son délassement favori. C'en était assez pour remplir un temps occupé d'ailleurs à de sérieux travaux et à de profondes méditations.

(1) Le rév. Dr C. BARTH., *Histoire Générale.*



CHAPITRE IV.

L'ALLEMAGNE.

JUSQU'A LA MORT DE CLÉMENT VII.

DE 1522 A 1534.

Tandis que Luther était ainsi, pour un temps, séquestré de tout commerce du monde, il eut la joie d'apprendre que la grande cause à laquelle il dévouait sa vie, gagnait du terrain, non-seulement en Saxe et en d'autres lieux de l'Allemagne, mais en Suisse, en France et dans la Grande-Bretagne. Les Augustins de Wittemberg, entre autres, avaient réformé plusieurs points de leur culte, supprimé les messes basses et commencé de donner la coupe aux laïques.

Quand on voit l'alarme que jetèrent alors dans toute l'Europe catholique les doctrines de Luther, on ne peut douter qu'elles n'eussent acquis déjà une multitude de partisans. L'Université de Paris prononça un décret formel contre les livres de Luther, les déclarant hérétiques. Henri VIII, roi d'Angleterre, écrivit une apologie des sept sacrements, en réponse à l'ouvrage du Réforma-

teur, intitulé : *la Captivité de Babylone;* et cet écrit du monarque lui procura de la part du pape le titre pompeux de « défenseur de la foi. » Luther n'hésita pas à entrer en lutte avec ses illustres antagonistes. Ses réponses aux docteurs de Paris et au monarque théologien se ressentirent de l'indignation qui l'animait. Il ne demeura pas, on doit l'avouer, dans le ton convenable; mais il faut dire aussi, pour son excuse, qu'on ne l'avait pas faiblement provoqué.

En 1522, Luther crut voir dans les circonstances de l'Eglise un appel du Seigneur à reparaître sur la scène. Il avait appris avec une vive peine que quelques amis de la Réformation en Saxe, Carlostadt à leur tête, avaient, par quelques actes inconsidérés, occasionné des mouvements tumultuaires, qui compromettaient sérieusement l'œuvre sainte qu'il avait tant à cœur. Vivement ému de ces nouvelles, il quitta brusquement sa retraite de la Wartbourg, sans en prévenir son protecteur, Frédéric de Saxe, ou du moins sans attendre son consentement.

Dans leur zèle contre Rome, Carlostadt et quelques autres réformateurs avaient envahi un temple catholique, et, brisant les images et les crucifix, ils s'étaient emportés à des excès qui ne pouvaient d'aucune manière servir les intérêts de la Réforme. L'arrivée subite de Luther à Wittemberg mit un frein salutaire à ces violences. Carlostadt, au témoignage de Mosheim, était un homme fort savant, qui avait, comme Luther, déchiré le voile dont les superstitions romaines recouvraient la vérité. Par cette raison, le chancelier Eck avait obtenu qu'on l'exclût aussi de la communion de l'Eglise. Poussé par un zèle désordonné, Carlostadt excitait les passions de la multitude, au lieu de les adoucir; et c'est à cela

que Luther vint s'opposer, avec une force et une dignité remarquables. « Commencez, » disait-il, « par éclairer les masses ; dissipez les erreurs du peuple, et les idoles tomberont d'elles-mêmes ; tandis qu'en suivant la marche contraire, vous n'amènerez rien à maturité. »

Le docteur Maclaine, mécontent de l'éloge que Mosheim fait de la modération de Luther, prétend que s'il prit parti contre Carlostadt, c'est qu'il ne pouvait souffrir qu'un autre lui ravît l'honneur de mettre les masses en mouvement. Mais cette inculpation ne saurait se soutenir devant la lettre où Luther explique à l'électeur les motifs de son départ de la Wartbourg. Voici les termes mêmes dans lesquels il s'exprime :

« Le règne de l'Antechrist, » selon la prophétie de Daniel, « doit tomber sans mains ; » c'est-à-dire, que les Ecritures seront comprises toujours mieux et que chacun finira par écrire et parler contre la tyrannie papale en s'appuyant sur la Parole de Dieu ; jusqu'à ce que l'homme de péché se voie abandonné par tous ses adhérents et qu'il meure de lui-même. Telle est la manière toute chrétienne de le détruire, et il n'y en a pas d'autre. C'est de ce côté-là que nous devons diriger nos efforts ; c'est dans ce but qu'il faut affronter toute espèce de dangers et s'exposer aux plus cruels sacrifices. »

Il demeure donc avéré que le grand Réformateur de l'Allemagne se prononça contre l'emploi de la force brutale et des armes charnelles. Pour renverser l'erreur et ses symboles, il ne voulut qu'éclairer les esprits et leur enseigner à se débarrasser eux-mêmes des superstitions et des idolâtries romaines. Par ses conseils, à la fois fermes et prudents, non moins que par la sagesse soutenue de son exemple, il arrêta des excès qui ne

pouvaient être utiles qu'aux ennemis de la Réforme. Cependant son ardeur ne s'affaiblissait point. De concert avec Mélanchton et quelques autres savants, il acheva la version des Ecritures, dont nous avons déjà parlé; œuvre qui, à elle seule, fit pour la Réformation plus que tout ce qu'on put entreprendre d'ailleurs. A mesure que l'ouvrage avançait, on le livrait au public par fragments détachés; et en se répandant ainsi graduellement parmi le peuple, la Bible produisit soudainement des effets vraiment incroyables, comme le remarque Mosheim. Elle arracha branche après branche, et jusqu'à la racine, les principes faux et les doctrines superstitieuses de l'église romaine, chez des milliers d'individus; tant est grand le pouvoir de la Parole écrite, lorsqu'elle est accompagnée de la démonstration de l'Esprit (1). »

Ce qui permit à Luther de poursuivre, presque sans interruption, son grand travail, ou, pour le dire d'une manière plus générale, ce qui facilita singulièrement la Réformation, ce furent les grands embarras où se trouva Charles-Quint dès le commencement de son règne. C'est une histoire fort instructive pour le moraliste que celle du temps qui nous occupe; mais, à l'exception de ce que fit la Providence dans l'intérêt de l'affranchissement de l'Eglise, elle n'offre guère que le triste spectacle de l'intrigue des cours et de la lutte des ambitions. Elle nous montre, hélas! sous un jour bien sombre, l'état où l'Europe était tombée par la domination et par l'influence religieuse d'une église décidément incapable de redres-

(1) Ceux qui voudraient avoir sous les yeux un tableau complet des victoires que remporta la Bible de Luther, peuvent consulter le récit qu'en a fait Mayer, dans un écrit publié à Hambourg, l'an 1701.

ser les désordres de la société. Mais tandis que les puissances de la terre se faisaient une guerre à mort, elles laissaient se propager un mouvement contre lequel les chefs de l'Eglise n'eussent pas manqué, sans cela, d'invoquer avec succès leur ministère. Charles se vit aux prises tantôt avec le pape, tantôt avec le roi de France, puis avec le Grand-Turc ; et ce qui pouvait ne paraître aux uns que des événements politiques tout ordinaires, était le moyen dont Dieu se servait pour protéger la Réformation faible encore.

Pendant que Luther avait le cœur plein de joie, en voyant la pure Parole de Dieu entre les mains de ses concitoyens, toujours plus empressés de l'étudier, il survint un événement de nature à produire une profonde sensation dans toute la chrétienté. Au faîte de son pouvoir et de sa gloire, et lorsque, grâce à l'alliance qu'il avait contractée avec le plus illustre souverain de son temps, ses projets ambitieux semblaient près de se réaliser, Léon X mourut. Les historiens français assurent que sa mort fut occasionnée par les transports de joie qu'il ressentit en apprenant les victoires de Charles sur les armes de la France. Qu'il y ait là de l'exagération, ou non, il n'en est pas moins vrai que Léon fut frappé d'une mort prompte et inattendue, laissant un nouvel exemple du peu de valeur qu'ont les grandeurs humaines, lorsqu'elles sont séparées des qualités morales et de la piété, qui seules répandent quelque charme sur la vie et quelque lustre sur les dernières heures d'un mortel. Cependant, il faut avouer que Léon, avec tous ses défauts, valait mieux que la plupart de ses conseillers ; ce qui n'empêche pas que ses efforts constants, bien qu'infructueux, contre la réforme des abus de l'Eglise,

ne soient une tache à sa mémoire. Il fut, sans doute, le protecteur des arts et l'ami des gens de lettres; mais il faut rappeler aussi son amour du plaisir et son despotisme religieux. Personne, en un mot, ne fut plus destitué de l'esprit de Christ, que ce prétendu vicaire de Jésus-Christ.

Il eut pour successeur Adrien VI, homme d'un caractère plus conciliant, élevé au trône pontifical par l'influence de Charles-Quint, dont il avait été le précepteur. Le nouveau pontife vit clairement qu'il fallait accorder à l'esprit du siècle quelque réforme dans les affaires ecclésiastiques. Le premier acte public de son pontificat fut d'envoyer un légat à la diète de Nuremberg (1522), en lui donnant pour instruction de pacifier les différends de l'Allemagne. Le légat demanda bien, il est vrai, qu'on exécutât sans délai la sentence prononcée à Worms contre Luther et ses adhérents; mais il promettait, de la part du pape, le prompt redressement des abus contre lesquels on se récriait avec justice. Adrien semblait prêt à tout accorder, pourvu qu'on livrât à sa vengeance le grand perturbateur du repos des papes.

L'empereur était alors en Espagne. Les princes qui formaient la diète, sans prendre aucune décision au sujet du Réformateur, mais au contraire encouragés à la fois par les promesses de réforme qu'on leur faisait et par l'absence du chef de l'empire, soulevèrent la question d'un concile national, qui eût charge de refondre entièrement l'organisation de l'Eglise. Ils en vinrent même à dresser un cahier de leurs griefs, au nombre de cent, et ils y caractérisèrent en termes fort sombres la conduite si étrange de la cour romaine. Puis, ils défendirent toute innovation ultérieure en matière de reli-

gion, jusqu'à ce qu'un concile général eût pris les mesures propres à calmer les esprits. Il ne faut pas croire assurément que ces princes eussent tous fort à cœur les principes de la Réformation et les doctrines de l'Evangile, mais ils mettaient tous un haut intérêt à poser enfin des bornes aux prétentions exorbitantes du clergé.

Adrien, dont l'avénement avait réjoui l'Eglise, ne posséda pas longtemps sa dignité. Il mourut au bout d'un an, et fut remplacé par Clément VII, homme d'intentions malfaisantes, d'une circonspection toute jésuitique et pleine d'artifice. A peine fut-il intrônisé qu'il déploya contre Luther une activité infatigable.

En 1524, il envoie à la diète de Nuremberg son légat Campège, avec une note qui ne respirait que menace et destruction. Il y censurait la mollesse que les princes allemands avaient mise dans cette affaire; et il se gardait bien d'ailleurs de reproduire les promesses de son prédécesseur. L'empereur, par un message spécial, appuyait les demandes du pape, et invitait formellement la diète à exécuter l'édit de Worms.

Malgré ce ton décidé, les princes ne firent au légat qu'une réponse évasive. Promettant de donner cours à la sentence, autant que la chose serait possible, ils demandèrent expressément la réforme qu'Adrien avait promise; puis ils insistèrent sur la nécessité de convoquer un concile général, et renvoyèrent la suite de ces débats à la prochaine diète de Spire. On conçoit que tout cela ne contenta guère le légat du pape. Aussi se retira-t-il immédiatement à Ratisbonne, avec les évêques et les seigneurs qui s'étaient prononcés contre la Réformation. Dans ce conciliabule, il fut arrêté qu'on emploierait

tout son pouvoir à exécuter contre Luther et les siens l'édit qui les avait condamnés.

En attendant, notre illustre Réformateur avançait d'un pas ferme, sans trop s'inquiéter des débats auxquels son nom et ses exploits s'associaient. Il avait pour lui, contre la révoltante corruption de l'Eglise, l'opinion générale de ses concitoyens, et chaque jour son âme faisait de nouveaux progrès dans la connaissance et dans la liberté de l'Evangile. Plus il étudiait la Parole de Dieu, en regard de la papauté, plus il se pénétrait de la pensée que celle-ci portait le cachet de la déchéance, ou plutôt de l'apostasie. Quoi qu'il pût en arriver, il éprouvait le besoin de protester par des faits contre les erreurs pratiques du romanisme. Il savait depuis longtemps quelles abominations enfante le célibat des prêtres ; il y voyait le signe caractéristique de l'Antechrist (1), un empiétement tyrannique sur la liberté individuelle, et il ne pouvait ignorer que, sous le prétexte d'une plus grande sainteté, le célibat du prêtre répandait l'immoralité dans le sein des familles. Il se résolut donc à se mettre personnellement au-dessus de cet abus déplorable. En mai 1525, à l'âge de quarante-deux ans, il contracta les liens sacrés du mariage avec Catherine Bore, qui avait quitté le voile et avec laquelle il goûta dès lors, sans interruption, les douceurs de la vie de famille. En écrivant sur ce sujet à son ami Spalatin, il s'exprime en ces termes : « Prie Dieu de nous bénir. Selon quelques-uns j'ai commis un acte qui doit me rendre méprisable ; néanmoins, j'ai l'assurance qu'il a fait la joie des anges et le désespoir des démons. Il m'a paru convenable de confirmer par mon

(1) 1 Tim. IV, 3.

exemple la doctrine que j'ai enseignée ; car j'en vois qui demeurent pleins de pusillanimité, nonobstant l'éclatante lumière de l'Evangile. »

Mais tandis que Luther avançait à pas de géant dans la Réforme, et que des milliers de personnes subissaient l'influence des vérités divines, il s'éleva, parmi les réformateurs eux-mêmes, une déplorable dispute qui mit un temps d'arrêt dans la noble entreprise où ils s'étaient engagés par la volonté de Dieu. L'objet en litige était l'Eucharistie, et ce fut entre Luther et son ami Carlostadt que surgit d'abord la difficulté. L'un et l'autre rejetaient la monstrueuse doctrine de la transsubstantiation ; mais ils ne s'accordaient pas sur le sens à donner aux paroles que notre Seigneur prononça dans l'institution de la Cène, ni, en conséquence, sur le but même de l'institution. Luther repoussait l'idée papiste que, en vertu de la consécration, le pain et le vin devenaient réellement le corps et le sang, et encore la divinité de Christ, par une sorte de métamorphose (1) ; mais il ne laissait pas de prétendre, chose étonnante, que les fidèles, et les fidèles seuls, en prenant la Cène du Seigneur, recevaient, avec les éléments du pain et du vin, le corps et le sang réel de Jésus-Christ. « Il essayait, » dit le docteur Maclaine, « d'expliquer sa doctrine de la *présence réelle*, tout absurde et contradictoire qu'elle était, et il le faisait dans un jargon absolument dépourvu de sens. » « Comme dans le fer chauffé rouge, il y a, » disait-il, « deux substances différentes intimement unies, le fer

(1) Métamorphose où rien n'est changé extérieurement ; ce qui veut dire un changement sans changement. Ce n'est pas ainsi que notre Seigneur changea l'eau en vin, et la mort en vie. (*Traducteur.*)

» et le feu, ainsi le corps de Christ se joint-il au pain de » l'Eucharistie (1). » Je cite ceci, ajoute Maclaine, dans le seul but de montrer à quelles absurdités l'esprit de système peut entraîner les plus beaux génies.

Carlostadt, quant à lui, tenait l'opinion qui fut au fond celle de Zwingle, de Calvin et des autres chefs de la Réforme. Il ne pensait pas que la chair et le sang de Christ fussent réellement présents dans ou avec l'Eucharistie. Le pain et le vin n'étaient pour lui que les signes extérieurs ou les symboles du sacrifice de Christ, destinés à rappeler au cœur des fidèles la mémoire de la mort et des souffrances du Sauveur, et les grâces qui découlent de la propitiation qu'il a faite pour les péchés de ceux qui le reçoivent par la foi. Les discussions auxquelles donnèrent lieu ces différentes manières de voir, prirent un caractère si grave qu'elles divisèrent en deux camps ceux dont l'union contre l'ennemi commun eût été si importante. La controverse qui s'était d'abord agitée entre Luther et Carlostadt fut l'origine d'une séparation permanente entre les Réformateurs allemands et les suisses. Mais à présent que la chaleur des passions s'est calmée, il est peu de protestants qui ne reconnaissent que, en dernière analyse, ces disputes ne furent pas sans utilité. C'est à elles que nous devons, au sujet de la sainte Cène, la simple doctrine qui trace une des grandes lignes de démarcation entre le papisme et la foi protestante.

L'année suivante, la Réformation reçut un nouvel échec par la guerre des paysans, qui éclata presque tout à la fois en Souabe, en Alsace, en Lorraine, en Franco-

(1) *Note sur Mosheim*, t. IV.

nie, dans la Thuringe et dans la Basse-Saxe. Cette déplorable lutte fut l'effet de l'enthousiasme d'une part, et d'une autre part de la tyrannie. « Les gens de la campagne gémissaient sous une dure oppression ; princes, seigneurs et clergé, leur imposaient des taxes qu'ils étaient hors d'état d'acquitter. Dépourvus d'ailleurs de toute éducation et de tous principes religieux, ils voulurent se rendre justice à eux-mêmes (1). »

Au point de départ ce fut un mouvement dans lequel la religion n'entrait pour rien ; mais à mesure qu'il fit des progrès, il se modifia par l'accession d'un misérable enthousiaste nommé Munzer, qui, se prétendant en relations immédiates avec le ciel, et prêchant la doctrine de l'égalité absolue et de la communauté des biens, se mit à la tête d'une foule de gens armés. Sous la conduite de ce fanatique, la révolte prit un aspect formidable. Il réunit ses dupes au nombre de quarante mille ; et comme il parvint à séduire quelques amis de la Réformation, ce fut par lui que Satan réussit le mieux à déshonorer l'œuvre de Dieu. Munzer fut enfin complétement battu par le landgrave de Hesse, qui lui tua 7,000 hommes. Le chef de la révolte fut fait prisonnier et publiquement exécuté à Mulhouse.

Mais s'il y eut dans ces terribles commotions de quoi détourner bien des âmes pieuses et réjouir les ennemis de toute religion, Luther lui-même n'en ressentit personnellement aucun dommage. Il se hâta de désavouer hautement la faction des enthousiastes, et condamnant sans réserve leurs actes coupables, il exhorta les princes

(1) Dr Barth, *Histoire Générale*, p. 337.

à prendre les armes dans l'intérêt de la paix et de la liberté de l'empire.

Cependant Luther eut à cette époque une bien grande affliction par la mort de Frédéric-le-Sage, électeur de Saxe, qui s'était toujours montré son ami dans cette terrible lutte avec Rome. Ce prince, d'un caractère bienveillant et d'un cœur vraiment sage, entra dans l'éternité l'an 1525. Mais Dieu sait toujours à qui confier les intérêts de sa miséricorde. Frédéric eut pour successeur dans l'électorat son frère Jean, surnommé à juste titre le Constant, prince qui allait épouser la Réforme d'une manière plus efficace que ne l'avait fait le premier ami de Luther, même lorsqu'il avait montré le plus de hardiesse.

On ne saurait douter que Frédéric n'eût un vif attachement pour le Réformateur, et il donna plus d'une fois la preuve qu'il approuvait sa marche; mais soit par timidité, soit afin de se conserver de l'influence en même temps sur l'empereur et sur le pape, il avait peu fait pour réaliser les principes de la Réformation dans les églises de son ressort. Jean, au contraire, se mit à la brèche de prime-saut, se déclarant sans détour en faveur de Luther et de la Réforme. Le parti que prit avec tant d'énergie le nouvel électeur, produisit une sensation semblable à un tremblement de terre. Rome en fut remuée jusqu'au fond des entrailles. Elle comprit qu'il fallait agir avec vigueur; en conséquence, on convoqua sans retard la diète de Spire, dans le ferme espoir qu'elle modérerait le zèle et le courage du puissant allié de Luther. Mais, malheureusement pour Rome, la diète décida que les princes prendraient librement chez eux toutes les mesures ecclésiastiques qu'ils jugeraient con-

venables, en attendant qu'un concile général eût prononcé sur les différends qui agitaient l'Eglise.

A son retour de la diète, l'électeur se fit dresser par Luther et par Mélanchton, un code de lois ecclésiastiques, pour régler tout ce qui concernait l'ordre du culte, les fonctions et le salaire du clergé; et, l'an 1527, cet acte du pouvoir politique fut publié dans les domaines de l'électeur. Non content de cette mesure législative, il fit tout ce qui dépendait de lui pour donner aux églises des ministres dignes de leur charge; et il y eut bon nombre de mercenaires qui, chassés de leur cure, se virent retirer l'office sacré qu'ils déshonoraient par leur ignorance ou par leurs mauvaises mœurs. Plusieurs princes de la Confédération germanique suivirent le noble exemple de l'électeur; ceux entre autres de Hesse, de Brunswick et d'Anhalt. Résolus à secouer l'indigne joug du pontife italien, ils adoptèrent une nouvelle forme de culte et de discipline, et purifièrent la plupart de leurs églises des principales superstitions de l'idolâtrie romaine.

On ne s'attend pas sans doute que la conduite décidée de l'électeur de Saxe et de ses amis pût avoir pour effet de rendre la paix au monde. Ils avaient déclaré franchement la guerre à Rome, et Rome ne manquait ni de puissance, ni de malice. Aussi longtemps que Frédéric avait formé comme une espèce de tiers-parti entre les deux opinions en présence, Rome conserva quelque modération; mais à présent que son frère, plus déterminé, venait d'enlever au pape une portion des églises de la Germanie, la papauté tout entière s'émut contre les réformateurs. Les princes allemands se rangèrent en deux camps ennemis; d'un côté les apologistes et les

fauteurs de l'antique superstition, et de l'autre les amis et les défenseurs de la Réforme. D'où l'on vit en même temps, Rome menacer d'écraser par la force, des doctrines qu'elle n'avait pu vaincre autrement, et les princes réformés se préparer à soutenir vigoureusement leurs droits contre la tyrannie romaine. Une guerre eût éclaté sans faute, si les affaires de l'empereur, en France, en Espagne, en Italie, n'eussent alors été dans la position la plus délicate.

Le pape régnant, Clément VII, ne pouvait guère compter sur la coopération de Charles-Quint. Après la bataille de Pavie, le pontife, craignant l'influence que l'empereur acquérait en Italie, s'était ligué contre lui avec la France et les Vénitiens. Dans son ressentiment, Charles se décida, l'an 1527, à abolir la suprématie du pape sur les églises de l'Espagne. Déclarant la guerre au souverain pontife, il assiége la ville impériale, enferme le pape dans le château de Saint-Ange et le traite sans plus de façon que le moindre prisonnier de guerre. Cette phase étrange dans la carrière politique de Charles, sans rien diminuer de la fureur de Rome contre Luther et ses amis, fut toutefois le moyen admirable par lequel la Providence couvrit de sa protection l'enfance de la Réforme, dans le moment le plus critique pour elle. Les princes réformés eurent ainsi le temps de mûrir et de consolider leurs desseins, et lorsqu'on finit par les attaquer, on les trouva mieux préparés à la lutte.

Les armes de l'empereur ayant donc été victorieuses, il conclut avec le pape un traité de paix, puis il tourna son attention sur l'Allemagne. On eût pu croire que, éclairé par sa propre expérience sur ce qu'il y avait à attendre de Rome, il se serait enfin décidé à protéger la li-

berté des Réformateurs, mais il en arriva tout autrement. Le fait est que Charles n'était point un homme pieux. Ne voyant la religion que sous son point de vue politique, il lui était indifférent de soutenir le pape ou les Réformateurs, suivant les intérêts de son pouvoir. Or, il lui convenait d'arrêter l'émancipation des princes allemands, et il ne lui en fallut pas davantage. La tranquillité dont Luther et les princes réformés avaient joui pendant environ deux ans allait donc prendre fin. Depuis la première diète de Spire, en 1526, ils s'étaient librement occupés à formuler la foi qu'ils voulaient professer au milieu du monde et en dépit des anathèmes de Rome; peu s'en fallait maintenant qu'ils ne fussent d'accord sur les formes du culte et de la discipline; mais les voilà tout à coup traités comme une faction ennemie, qu'on dévoue publiquement à la proscription.

Par l'ordre de Charles-Quint, il se tint à Spire, en mars 1529, une diète impériale où les décisions de la précédente diète furent, à une grande majorité, déclarées nulles et non avenues. On frappa d'illégalité tout changement dans la doctrine et dans le culte de l'Eglise, jusqu'à ce qu'un concile général l'eût sanctionné, et promesse fut faite aux princes d'en convoquer un au plus tôt. Les princes réformés, plus résolus que jamais de se soustraire à la tyrannie romaine, manifestèrent hautement leur indignation contre un décret arraché par la promesse trompeuse d'un concile. Ils plaidèrent avec une chaleureuse éloquence en faveur de leurs libertés menacées; et voyant qu'il n'y avait rien à attendre de Ferdinand, frère de l'empereur, qui présidait la diète, ni des aveugles soutiens du joug papal, dont les émissaires de Rome excitaient la fureur, ils s'unirent solen-

nellement, le 19 avril 1529, pour *protester* contre le nouveau décret de la diète, et pour demander à l'empereur et au concile général le redressement de leurs griefs. Six princes de l'empire signèrent cette noble protestation : l'électeur de Saxe, le marquis de Brandebourg, Ernest et François ducs de Lunébourg, le landgrave de Hesse, et le prince d'Anhalt. Les députés de quatorze villes impériales eurent la gloire de s'associer à ces noms honorables.

C'est à cet acte solennel que le titre de PROTESTANT rattache son origine ; et dès lors on s'en est toujours servi pour désigner ceux qui résistent aux prétentions tyranniques de l'église romaine et qui répudient ses doctrines corrompues. Ce terme, très-expressif et parfaitement convenable, pourrait d'ailleurs s'appliquer aux hommes de tous les temps, qui, depuis les apôtres, ont pris le parti de la vérité de Dieu, en opposition aux nombreux antechrists qui ont paru dans le monde. Quant aux princes décorés les premiers de ce beau nom, l'on ne saurait étudier sans admiration le caractère sublime de leur démarche. On y voit comment la conscience triomphe de tous les intérêts de la terre, et de quel courage la force d'en Haut revêt les hommes qui, d'un cœur honnête et bon, sont déterminés à lutter contre quiconque s'oppose au Dieu vivant.

Mais les princes protestants ne montrèrent pas seulement du courage, ils déployèrent aussi beaucoup de prudence et de sagesse dans l'accomplissement de leurs pieux desseins. Il était juste que Charles sût exactement ce qui venait de se passer en diète, et qu'il apprît des princes eux-mêmes leurs véritables sentiments. Or, à cette époque, l'empereur était parti d'Espagne et s'approchait de l'Italie.

Les auteurs de la protestation lui envoyèrent donc des députés, pour lui représenter la nature réelle de leur position et pour réclamer de son bras la protection qui leur était due. Les députés s'acquittèrent de leur mission d'un ton ferme, respectueux et modéré tout à la fois ; mais l'orgueil et le ressentiment de Charles l'emportèrent dans son cœur, et, ne se possédant pas de colère, il fit mettre aux arrêts les représentants des princes réformés. Ceux-ci comprirent, par ce fait, que leur sûreté personnelle, leur liberté politique et leurs priviléges religieux couraient, tous à la fois, les plus grands dangers. Ils résolurent donc, sans délai, de se liguer dans l'intérêt même de leur conservation. Ils eurent diverses conférences à Rot, à Nuremberg, à Smalcalde et ailleurs encore. Ils se consultèrent, non point sur la manière d'attaquer l'ennemi commun, mais sur les préparatifs de défense à organiser contre un monarque dont ils connaissaient maintenant la furie. Ils n'aspiraient qu'à maintenir leur indépendance politique, et à reconquérir la liberté religieuse que leur avait ravie l'église envahissante qui tenait l'Europe sous son joug.

Le plus grand obstacle que rencontra l'unité de leurs conseils, pour ce qui tient du moins aux articles de la foi, ce fut la différence qui existait entre les Réformateurs au sujet de l'eucharistie. D'accord pour résister aux prétentions de Rome; d'accord sur la nécessité de se défendre à main armée contre une croisade politico-religieuse ; d'accord dans presque tous les points de doctrine et de discipline, les diversités d'opinions relativement à la Cène les séparaient en partis bien tranchés, et ce fut vainement qu'ils s'efforcèrent de rédiger un symbole propre à concilier toutes les divergences.

Jaloux de voir entre les esprits un rapprochement de charité, et désireux de servir la cause de la Réforme, que ces décisions compromettaient manifestement, Philippe, landgrave de Hesse, invita Luther et Zwingle à se rencontrer à Marbourg, en 1529, avec les principaux moteurs de cette controverse. Ce fut ainsi que Luther se trouva en présence d'Œcolampade et Mélanchton, en présence de Zwingle. Des deux parts, on déploya beaucoup d'ardeur et de talent ; mais, comme il arrive d'ordinaire, aucun des partis n'abandonna ses convictions. Cependant, la conférence ne fut pas inutile, puisqu'il demeura convenu de part et d'autre qu'on se supporterait mutuellement, et qu'on attendrait de nouvelles lumières des Saintes-Ecritures.

Luther et les pasteurs protestants étaient sur le point d'envoyer aussi une députation à l'empereur, lorsqu'on apprit qu'il était en route pour l'Allemagne, où allait se réunir la diète d'Augsbourg. Il avait trop de sagacité pour ne pas voir qu'il était temps de prendre quelque parti décisif. Dans tout le territoire de l'empire, des éléments de discorde présageaient une guerre civile ; Rome ne cessait de crier vengeance contre ceux qui avaient troublé son repos; et d'un autre côté, les princes protestants étaient pressés d'obtenir des sûretés pour la foi réformée. Charles n'oubliait pas qu'on avait solennellement promis la convocation d'un concile ; c'est pourquoi, dans une visite qu'il fit au pape, à Bologne, il insista sur la nécessité de remplir les engagements qu'on avait pris envers les sujets de l'empire. Clément VII reçut avec un profond respect cette communication, mais sans trop se montrer prêt à y obtempérer. Au contraire, il tint fort haut la prérogative pontificale et ne craignit pas de tan-

cer le monarque pour la douceur dont il avait usé à l'égard des hérétiques. Mais si Clément parut ne pas faire grand cas des avis de l'empereur, celui-ci de son côté ne se laissa guère toucher par le dogmatisme du pape. Il ne pouvait se résoudre à châtier de bons citoyens, avant de les avoir soumis au jugement d'un tribunal qu'ils regardaient alors comme compétent. Si le pape se souciait peu des formes de la justice, Charles ne donnait pas encore à pleines voiles dans les mesures arbitraires.

Cependant l'empereur se plaignit de ce que les Réformateurs n'avaient fait nulle part une exposition complète de leur foi, mesure qu'il estimait nécessaire afin qu'on vît, d'un coup d'œil, ce qui distinguait les doctrines de Luther d'avec celles du romanisme. Pour satisfaire à ce vœu, et pour affermir en même temps la Réformation, l'électeur de Saxe invita Luther et quelques autres savants à dresser une confession authentique de leur croyance. Ils s'en occupèrent sans retard, et bientôt Luther soumit à l'électeur soixante-dix articles de foi et de discipline, arrêtés à Sulzback en 1529, et connus dans l'histoire sous le nom d'*Articles de Torgau*, ville où se trouvait l'électeur quand ils lui furent présentés. A la réquisition des princes protestants, le savant Mélanchton développa plus tard ces articles, et, sous sa plume habile, ils devinrent le document célèbre connu sous le nom de Confession d'Augsbourg.

Le 13 juin 1530, Charles arriva dans cette ville, une des plus anciennes, des plus riches et des plus éclairées de l'Allemagne. On y était encore extérieurement attaché au romanisme; mais, comme dans tout le reste de l'empire, il s'y trouvait un nombre croissant d'in-

dividus, dont les sympathies étaient acquises aux chefs de la Réformation. L'empereur fit son entrée avec grande pompe, accompagné de son frère Ferdinand et du cardinal Campegio. Une foule de princes, de députés et d'ecclésiastiques l'attendaient pour lui rendre hommage. Parmi eux on remarquait, près de l'électeur Jean de Saxe, Mélanchton, Spalatin et Juste Jonas, que, d'un accord unanime, les Protestants avaient choisi pour défendre, contre les attaques des docteurs de Rome, la confession de la foi réformée. Ce fut un auguste spectacle, et un moment solennel dans les destinées de l'humanité.

La conscience et le courage des Réformateurs ne tardèrent pas d'être mis à une forte épreuve. Charles étant arrivé peu de jours avant l'une des principales fêtes de l'église romaine, exprima le désir que le parti protestant ajoutât, par sa présence, à l'éclat de la cérémonie. Mais, avec une grandeur d'âme digne de leur noble cause, les princes et les théologiens réformés répondirent que leur conscience ne leur permettait pas de condescendre au vœu de l'empereur. Ce fut en vain qu'on renvoya la fête de quelques jours. Bien loin de sanctionner les usages superstitieux d'une église dont ils s'étaient formellement séparés, ils se réunirent à part pour rendre à Dieu le culte évangélique et pour entendre la prédication des théologiens éminents qui s'étaient rendus à Augsbourg. Il est vrai que Charles avait exprimé le désir que les prédicateurs protestants n'y exerçassent pas leur ministère, pendant la diète; mais, en dépit de lui, ces hommes intrépides ne laissèrent pas de faire entendre la Parole à de nombreuses assemblées et d'enseigner publiquement les doctrines

de la Réformation. Bientôt vint un ordre formel de la cour, qui interdisait toute controverse sur les points en litige ; et, telle était la crainte qu'inspirait la puissance de la vérité, que les romanistes n'hésitèrent pas à consentir de garder eux-mêmes le silence, pour faire taire les prédicateurs de l'Evangile.

L'empereur prit alors une mesure qui ne présageait rien de bon. Il licencia la garde civique instituée par les magistrats d'Augsbourg, et la remplaça par un fort détachement de ses propres troupes ; ce qu'il n'eût pas fait sans doute, s'il n'avait pas vu la tendance générale des esprits vers les doctrines de la Réformation.

Le matin du 20 juin, jour fixé pour l'ouverture de la diète, l'électeur de Saxe reçut l'ordre d'accompagner Sa Majesté impériale à la messe, et d'y porter l'épée de l'Etat, selon la coutume. Grande perplexité parmi les Réformateurs, qui avaient assez de peine à découvrir la ligne du devoir en cette rencontre. Un refus positif eût précipité les événements et ne pouvait que compromettre la cause de la Réforme. Il fut donc résolu que l'électeur et le marquis de Brandebourg occuperaient leur place dans la cérémonie, tandis que tous les autres s'abstiendraient ; par où l'on montrerait assez que le respect seul pour le chef de l'empire avait pu déterminer l'électeur à faire acte de présence.

Jamais diète ne s'ouvrit en des circonstances aussi graves. L'état de dislocation où se trouvait l'Europe, aurait dû faire aux romanistes une loi de se modérer ; mais ils ne savaient pas discerner les signes du temps. Le Turc menaçait le monde civilisé tout entier ; la chrétienté se voyait désolée par les guerres que se faisaient les grandes puissances ; les discordes politiques et les

haines religieuses avaient envahi les domaines de l'empereur : aux décisions de la diète était comme suspendu un avenir de paix ou de lutte sanglante.

Le discours de Charles ne fut rien moins que de bon augure. Il exprima le regret qu'on n'eût pas exécuté contre Luther l'édit de Worms, attribuant à cette négligence, non-seulement les dissensions religieuses de l'empire, mais encore les atrocités commises par les anabaptistes et la révolte des paysans. Le ton général de cette allocution montrait clairement la marche que l'empereur se proposait de suivre. Le 24 du mois, il fut permis aux Protestants de présenter à la diète une exposition de leurs doctrines particulières. D'abord il était question de ne recevoir d'eux qu'une confession écrite; mais, après un vif débat, il fut arrêté qu'on leur permettrait d'en faire eux-mêmes la lecture et de la défendre de vive voix. En conséquence, le jour suivant, Christian Bayer, chancelier de Saxe, lut, en présence des princes et des nonces du Pape, la célèbre confession que Luther avait esquissée et dont on devait à Mélanchton la rédaction définitive. Scène toute palpitante d'intérêt! Les regards de tous étaient immobiles, et les oreilles tendues avec une profonde attention ; un silence comme celui de la mort régnait dans l'assemblée. A l'ouïe de ce document, les Réformés se sentirent affermis dans la justice de leur cause ; et plusieurs de ceux qui entendaient pour la première fois une exposition de la doctrine évangélique, furent frappés de sa simplicité et de sa pureté, au prix des innombrables subtilités de l'église romaine, de ses dogmes défigurés et de ses usages superstitieux.

Après que la confession des protestants eut été lue

et expliquée à la diète, elle reçut la signature de cinq princes présents, des députés de Nuremberg et de ceux de Reutlingen; les réformés déclarant ainsi solennellement leur adhésion aux doctrines qu'elle exposait dans ses vingt-huit chapitres. Eck et Faber, les docteurs catholiques qu'on chargea d'y faire une réponse, employèrent six semaines à cette œuvre laborieuse. Jamais ils n'avaient eu de tâche plus difficile assurément; et quand ils y eurent mis tout leur esprit et toute leur science, ils produisirent une réfutation si faible de pensées, si véhémente et si hautaine de style, qu'elle nuisit à leur cause plus qu'elle ne la servit. On exigea des Protestants, membres de la diète, qu'ils donnassent leur acquiescement à cette réplique des docteurs romains; mais, comme on le pense bien, ils rejetèrent avec indignation cette demande, et requirent copie de l'acte d'accusation qu'on avait dressé contre eux, afin qu'ils pussent le mettre au néant devant ceux qui en avaient entendu la lecture; car il s'agissait d'une cause qui leur était plus chère que la vie.

A l'instigation des légats du pape, l'empereur refusa d'écouter la demande des princes réformés, et il insista pour qu'on s'abstînt de toute réponse écrite, afin de ne pas prolonger ces controverses. Mais les Protestants avaient trop de courage pour se laisser intimider par la parole de Charles; aussi Mélanchton, avec la douceur et le support qui le caractérisaient, ne laissa pas de faire un résumé des objections papistes, et dans une admirable critique, il exposa ce qu'elles avaient de contraire à la raison, aux enseignements de l'histoire et aux oracles du Dieu vivant. Le 23 septembre, il soumit ce document à l'empereur, mais le monarque refusa d'en pren-

dre connaissance. Au lieu de se décourager, Mélanchton développa son écrit, et il le publia l'an 1531, sous le titre de : *Défense de la Confession d'Augsbourg.*

Durant la session de la diète, et au sein du conflit des opinions (les uns voulant qu'on tolérât les Protestants, et les autres qu'on les écrasât immédiatement), il y eut quelques hommes modérés qui suggérèrent l'idée d'un rapprochement entre les partis. Rien n'était plus propre à gagner le cœur de l'aimable Mélanchton, et s'il avait été possible de concilier deux systèmes si divers que le Romanisme et le Protestantisme, nul homme de son temps n'y eût mieux réussi. De nombreuses conférences se tinrent entre les personnages les plus influents de l'un et de l'autre parti, et l'on essaya d'instrumenter une déclaration de principes à laquelle tous pussent se rattacher. Mais après maints efforts pour réunir les opinions divergentes, on vit qu'il n'y avait pas de compromis possible entre le dogme de la justification par la foi, auquel les protestants tenaient résolument, et les doctrines ou les coutumes de l'église papale. Il n'y a pas de conciliation entre la lumière et les ténèbres, entre la vérité et l'erreur. Ce fut une grâce particulière, dont l'humanité tout entière sentira le prix tôt ou tard, que l'esprit doux et facile de Mélanchton ne se soit pas laissé entraîner, par amour pour la paix, à des concessions qui eussent pu porter un coup mortel à la Réforme. « Du château de Cobourg où il s'était retiré, avec une anxiété sans égale, Luther, » dit un écrivain distingué (1), « suivait de l'œil ces événements. Plein d'admiration pour les

(1) Le rév. Dr STEBBING, *Continuation de l'Histoire ecclésiastique de Milner.*

qualités éminentes de Mélanchton, il craignait que ces qualités mêmes ne l'exposassent à céder sur les points les plus importants. Il lui semblait que les théologiens d'Augsbourg perdaient quelquefois de vue le véritable état de la question. Il ne s'agissait pas, en effet, de savoir si les Réformés jouiraient d'une liberté plus ou moins grande, mais si la majesté et la suprême autorité des Ecritures continueraient de s'abaisser en quelque sorte devant la suzeraineté de Rome. Quand le débat n'aurait roulé que sur le premier point, on eût pu se prêter aux circonstances, voir ce qui était expédient, et attendre pour obtenir davantage que les temps fussent meilleurs. Mais, sur le second point, Luther estimait qu'il n'y avait rien à céder du principe absolu de la liberté chrétienne et de la libre prédication de la Parole de Dieu tout entière. Vouloir moins que cela, c'était offenser le Ciel et ruiner l'œuvre qu'il avait plu à Dieu de faire par ses faibles mains. »

Ce qui ajoutait aux angoisses de Luther, c'est que les lettres de Mélanchton devenaient de plus en plus rares, bien que les conférences entre les Protestants et les Catholiques se multipliassent et fussent toujours plus importantes. Aussi Luther lui écrivait-il : « Nous verrons plus tard, mon cher Philippe, si vous avez de bonnes excuses pour le silence que vous gardez avec moi; en attendant, je hais de toute mon âme les embarras qui vous absorbent. La grande place qu'ils occupent dans votre cœur, vient plus de votre incrédulité que du travail qu'ils vous donnent. Au temps de Jean Huss, la crainte était plus légitime que de nos jours; et eussions-nous les mêmes raisons d'être effrayés, n'oublions pas la puissance de Celui dont nous faisons l'œuvre, car

ce n'est certes pas notre œuvre à nous. Pourquoi donc êtes-vous si faible et si timide ? Y a-t-il de l'iniquité dans notre affaire ? Alors, quittons-la. Je suis quelquefois inquiet ; mais pas toujours cependant. Ce qui fait votre mal, ce n'est pas votre théologie, c'est votre philosophie. Qu'est-ce que le diable peut faire de plus que nous tuer ? Je vous supplie, pour l'amour de Dieu, d'être sur vos gardes. Luttez contre celles de vos dispositions naturelles par où le diable pourrait vous perdre. Je prie sans cesse pour vous, et je m'afflige de ce que les inquiétudes vous sucent le sang comme des sangsues. Tout cela me chagrine, soit par un effet de ma folie, ou peut-être par l'opération de l'Esprit. Cependant je ne m'en trouble pas comme vous. Mais quoi ! mes espérances sont plus riantes que mes pensées ; et si j'apprenais que vous marchez mal, il me serait difficile de me contenir ; je me précipiterais auprès de vous et j'irais voir ces terribles dents que le diable vous montre (1). »

Luther écrivait encore à Mélanchton : « Je m'étonne que vous en soyez à vous demander ce qu'on peut céder à la papauté et dans quelle mesure. Je m'occupe de ce sujet jour et nuit. J'y réfléchis, je le médite, je le tourne sous toutes ses faces, je sonde à fond les Ecritures, et je m'assure toujours plus que nos doctrines reposent sur un fondement très-solide. Aussi je me sens une hardiesse croissante ; et je suis résolu, quelle que soit l'issue, à ne rien accorder de plus. »

Mais voici où le Réformateur s'explique avec son ami d'une manière encore plus catégorique : « Je pense, » dit-il, « que vous voyez maintenant par expérience qu'on

(1) *Sæmmtliche Schriften*, t. XVI, p. 1062.

ne saurait d'aucune sorte unir Christ et Bélial; et qu'au point de vue religieux, il n'est pas d'union possible entre nous et les autres. Qui sait toutefois jusqu'où l'on aura poussé l'affaire, tandis que je vous écris et que j'attends inutilement vos réponses. Pour ce qui me concerne, je ne céderai pas l'épaisseur d'un cheveu, et dût-il m'en coûter la vie, je suis fermement résolu de poursuivre la carrière que j'ai commencée. L'empereur fera ce qu'il pourra. J'aimerais pourtant bien savoir à quoi vous en êtes. J'ai prié le Seigneur, lui qui veille sur vous mille fois plus que je ne puis le faire. Or, puisque les démons menteurs se moquent de nous, en nous promettant un concile libre, je veux aussi me moquer d'eux, et en appeler de leurs menaces à ce fameux concile qui ne s'assemblera pas; mais enfin, je me serai procuré du repos pour quelque temps. Du reste, je ne me soucie ni des puissances, ni des puissants. Quant à vous qui pensez différemment et qui ne suivez pas mes conseils, vous n'avez ni trêve, ni repos. Cependant les maux à venir ne sont rien, puisqu'ils ne sont pas encore; et quant à la croix que vous portez maintenant, je vous assure qu'elle n'est rien non plus (1). »

C'est ainsi que Luther, loin du champ de bataille, attendu qu'il n'eût pas osé se montrer à Augsbourg, prémunissait son ami contre les piéges de sa position; et ce ne fut pas en vain. Si l'insolence du parti papiste n'avait pas suffi pour détourner Mélanchton de céder le terrain qu'on avait conquis à si grands frais, les fidèles avertissements de Luther se seraient fait sentir à sa conscience, et il eût bien vu, en définitive, que toute con-

(1) *Sammtliche Schriften*, t. XVI, p. 1102.

cession aux exigences de Rome eussent équivalu, par le fait, à l'abandon de la vérité et de la liberté.

Les négociations se terminèrent d'ailleurs d'une manière conforme aux prévisions de Luther. Rome ne pouvait renoncer à l'empire qu'elle avait usurpé sur les consciences, ni répudier ses traditions pour rendre à la sainte parole de Dieu son autorité souveraine; c'eût été pour elle le suicide. En conséquence, il n'y avait pas moyen de guérir la déchirure qui s'était opérée entre elle et les Protestants. D'un autre côté, il était impossible que l'esprit du Protestantisme, jeune et ardent, se reposât, tant qu'il avait devant les yeux, mais à distance, l'objet qui enflammait ses désirs. On avait posé en principe que le droit de libre examen était nécessaire au triomphe de la vérité et au développement de la vie chrétienne. Or, cette importante découverte avait pour résultat pratique et immédiat, le devoir de tout réformer et améliorer, de détruire ou de fonder, suivant ce qu'on apprenait à connaître de la volonté de Dieu. Les premiers promoteurs de la Réformation n'étaient plus les maîtres du mouvement. Une immense quantité d'individus avaient reconnu la vérité et la nécessité de ces principes. Pour des milliers de chrétiens, la Bible était devenue plus précieuse que tous les souvenirs de leur enfance, plus précieuse que toutes les promesses de l'Eglise, que toute la splendeur de ses pompes, que la prétendue sainteté de ses traditions et de ses pécheurs canonisés. Ils avaient retrouvé dans la Bible la vraie antiquité; et l'église romaine, malgré ses prétentions exclusives, ne leur paraissait, même dans ses plus beaux moments, qu'une portion de l'Eglise de Christ, et non pas cette Eglise à titre exclusif. La Bible leur présentait

les promesses de l'Esprit de vérité, des révélations d'une grandeur et d'une sublimité sans égales, des objets propres à satisfaire les cœurs les plus aimants. Tel était au fond le grand secret des succès remportés par Luther. En donnant aux hommes les oracles de Dieu, il leur avait donné la substance même des choses dont l'ombre seule avait dû, pendant longtemps, leur tenir lieu de nourriture (1).

Convaincu par tout ce qui s'était passé sous ses yeux, qu'il n'y avait rien à attendre de bon de la prolongation des débats entre Protestants et Catholiques, l'empereur se décida, le 7 septembre, à clore ces disputes infructueuses. Il cite donc à comparaître devant lui les parties contendantes, et par la bouche de Frédéric, comte palatin, il les informe qu'après avoir inutilement voulu rétablir la paix religieuse dans ses domaines, persuadé qu'il ne restait plus qu'un moyen à essayer, il userait de son autorité et de son influence pour obtenir la convocation d'un concile. Il y avait dans ces paroles un grand air d'impartialité; mais la condition de laquelle l'empereur faisait dépendre l'accomplissement de sa promesse, détruisit aux yeux des protestants tout le prix de celle-ci. C'était que, jusqu'à la réunion du concile, ils se conformassent aux rites et usages de l'église romaine. Aussi les avocats de la Réforme n'hésitèrent-ils pas à déclarer cette condition inadmissible.

Grande fut l'exaspération que produisirent la courageuse résistance des Protestants et leur prétention à la liberté religieuse. C'est pourquoi, le 26 novembre, on lut à la diète, en présence de l'empereur, un édit portant,

(1) *Continuation de l'Histoire de Milner,* par le Dr STEBBINGS, t. I, p. 45.

« que l'on n'accorderait aucune tolérance à ceux qui enseignaient sur la Cène du Seigneur une doctrine différente de celle de l'église romaine; qu'on n'apporterait nul changement dans la manière de célébrer la messe ni en particulier, ni en public; que l'on continuerait à confirmer les enfants en se servant du chrême; qu'on administrerait l'extrême-onction aux malades; qu'on n'enlèverait des temples ni les statues, ni les tableaux, et qu'on les rétablirait partout où on les avait supprimés; qu'on interdirait la prédication du dogme de la justification par la foi seule; que les sacrements resteraient au même nombre que du passé; que l'on conserverait toutes les cérémonies de l'église, notamment celles qui avaient les morts pour objet; que les prêtres et autres ecclésiastiques mariés seraient privés de leur traitement; que les évêques auraient cependant le droit, moyennant le consentement du pape, de réintégrer dans leurs fonctions ceux des ecclésiastiques qui renverraient leur femme et demanderaient l'absolution. Le décret enjoignait aussi d'exhorter le peuple à suivre la messe, à faire ses oraisons, à offrir ses dévotions à la Vierge et aux saints, à garder les jours de fête et les jeûnes, à s'abstenir des viandes défendues, et à soulager les pauvres. Il prohibait enfin tout changement dans la doctrine et dans le culte. Ceux qui le violeraient, devaient être punis de mort, ou tout au moins privés de leurs biens. Quant aux propriétés de l'église, il était ordonné de les restituer. Il y avait également obligation à rétablir les monastères et à pratiquer de nouveau les cérémonies qu'on avait osé supprimer (1). »

(1) SEKENDORF, liv. II, sect. 80, p. 208.

Ce n'est pas là tout ce que l'édit avait d'hostile aux Protestants ; mais la portion que nous venons d'en extraire suffit pour montrer quel esprit animait l'empereur et la diète. Il résultait de là que les Protestants n'avaient autre chose à attendre que la proscription et la mort. Il ne leur restait donc plus qu'à faire leurs préparatifs contre une tempête qu'il n'était pas en leur pouvoir de conjurer. Avec l'énergie qui le caractérisait, l'électeur de Saxe se mit à organiser le parti dont on l'envisageait comme le chef. Le 22 décembre, il réunit à Smalcalde les princes réformés, pour s'entendre sur les moyens de faire échouer l'élection de Ferdinand à la dignité de roi des Romains, et prendre des mesures propres à sauver les droits de la Réformation. Malgré leurs efforts, Ferdinand, dont la haine envers le Protestantisme était bien connue, obtint l'élection qu'il désirait, et on l'installa le 5 janvier 1531. Au mois de mars suivant, les princes s'assemblèrent encore à Smalcalde, et contractèrent, pour six années, une alliance défensive, dans le but de se protéger, eux et leurs sujets, contre toute agression que leur attirerait la détermination où demeurait leur conscience de s'en tenir à la Parole de Dieu.

Cela fait, ils invitent les rois d'Angleterre, de France et de Danemark, à entrer dans leur ligue contre le despotisme ecclésiastique qui menaçait la conscience de tous les hommes. On conçoit que ce mouvement dut vivement irriter l'empereur. S'il ne se fût pas trouvé dans de graves embarras de la part des Turcs, on peut bien croire qu'il eût fait promptement sentir sa vengeance aux principaux chefs de l'alliance. Mais les forces musulmanes s'avançaient rapidement vers les frontières

de l'empire, et il ne pouvait songer à entreprendre une nouvelle guerre contre ceux dont le secours lui deviendrait peut-être indispensable. Sa position était délicate; car il devait également éviter de se brouiller avec le pape, et de précipiter la ruine des Protestants. Or, le décret d'Augsbourg était si hostile aux Réformés, qu'on ne pouvait raisonnablement compter sur leur secours, tant qu'il serait en force. Il fallait donc tâcher de les radoucir, sans rien faire cependant qui pût donner ombrage au souverain pontife. « Aidez-nous, » leur disait-il, « dans notre lutte contre l'ennemi commun, puis nous verrons les mesures à prendre pour le rétablissement de la paix religieuse. » Promesse trop vague pour rassurer les esprits clairvoyants et justement soupçonneux des Réformés! « Nous ne saurions nous refuser à la défense de la patrie, » répondirent-ils. « Mais nous sommes sous le poids de terribles menaces, si nous ne faisons le sacrifice de notre foi. Nous avons demandé qu'on révoquât l'édit qui nous frappe. On a laissé sans réponse nos plus instantes représentations. Ainsi donc, jusqu'à ce que nous sachions à quoi nous en tenir, nous ne pouvons affaiblir nos moyens de défense, en combattant un ennemi éloigné, moins redoutable pour nous que notre ennemi du dedans. »

A cette demande raisonnable et ferme tout à la fois, les princes protestants attendaient une réponse dans la ville de Francfort. Elle leur vint enfin, rédigée en des termes respectueux et conciliants, qui semblaient annoncer des temps meilleurs. Cependant, leurs circonstances étaient telles qu'ils ne pouvaient se contenter de promesses polies; c'est pourquoi ils insistèrent. Alors Charles fit entendre à l'électeur qu'il méditait de

convoquer une nouvelle diète, pour revoir toute l'affaire et concilier les différends, s'il était possible. Sur quoi l'électeur fit observer que ni lui ni ses collègues n'assisteraient à la diète avant que leurs droits fussent reconnus, leurs libertés garanties, et sans qu'on leur permît de conduire avec eux des théologiens, en leur accordant la libre prédication de la Parole de Dieu. Touché de cette conduite digne et résolue, et plus encore pressé par l'impérieuse nécessité, l'empereur conclut avec les princes protestants, le 23 juillet 1532, à Nuremberg, un traité de paix qui les garantissait contre toutes recherches pour fait de religion. Mais, par la volonté expresse de l'empereur, le traité devait rester entièrement secret, circonstance qui offensa vivement le landgrave de Hesse et les autres princes, tout en empêchant que cet acte diplomatique ne calmât la fermentation des esprits chez les Protestants. Cependant ce qu'il en transpira jeta le mécontentement dans le parti catholique; en sorte que l'empereur ne savait trop quelle marche adopter. Il voyait bien que, si l'on s'obstinait à refuser le plein exercice de la liberté religieuse, on ne pourrait en finir que par la violence et l'arbitraire; et quant à lui personnellement, peut-être eût-il incliné vers ce dernier parti.

Quoi qu'il en soit, la diète se réunit à Ratisbonne, au mois d'août, et Charles avoua sans détours que les animosités religieuses ne s'étaient nullement apaisées. Il informa l'assemblée qu'il avait envoyé un ambassadeur au pape dans le but de presser la convocation d'un concile. Il exprima le désir de redresser les griefs des Protestants, et en même temps l'extrême douleur qu'il éprouvait en voyant comment les passions qui s'agitaient

de part et d'autre, rendaient impossible toute mesure impartiale.

Pendant que ces graves événements se pressaient avec une extrême rapidité, Jean, électeur de Saxe, mourut, le 16 août, d'une attaque d'apoplexie. Depuis quelque temps sa santé déclinait, et le vif intérêt qu'il prenait à la grande lutte qui se préparait, ne put sans doute que hâter sa fin. Sa mort fut une grande perte pour ses amis et pour la cause de la Réforme. C'était un homme d'une vraie piété, d'un caractère ferme et intègre; l'ami des gens de bien, le patron des prédicateurs du pur Evangile de Jésus-Christ : il se montra surtout l'ami fidèle de Luther, depuis le premier moment où il noua des relations avec cet homme distingué.

Heureusement pour la Réforme, son fils, Jean-Frédéric, prince d'un esprit magnanime, ne le cédait point à son père en attachement aux doctrines spéciales de la Réformation. Revêtu du pouvoir en des temps fâcheux, sa sagesse et son courage furent à la hauteur des circonstances. Du reste, la trève conclue à Nuremberg, malgré ses imperfections, remonta le zèle et les espérances des Réformés, et ils eurent la joie de voir leurs rangs se grossir. Si la justice avait été moins vénale et moins inique, les Protestants eussent réellement joui d'un certain repos; mais les juges de l'empereur n'étaient que les serviles instruments de la tyrannie et des exactions du pape.

Il y avait toujours bon nombre de personnes qui se berçaient de l'espoir qu'un concile terminerait les différends entre Rome et les Réformés. Mais les Protestants éclairés, et Luther entre autres, ne mettaient plus aucune confiance en un tribunal qui, convoqué par le pape,

subirait nécessairement son influence. « Le pape, » disait Luther, « n'a aucun droit au pouvoir qu'il s'arroge, et tout ce qui en procède ne peut que ruiner la vraie Eglise et annuler l'article fondamental de la rédemption. Christ seul est le chef de l'Eglise, et celle-ci n'a que faire d'un autre chef. Le pape, en refusant les grâces du salut à ceux qui n'acceptent pas ses lois, se pose par-là comme le véritable Antechrist. Nous ne devons point redouter de paraître au concile, devant le pape, ou devant Satan lui-même; mais quant à lui, il ne saurait désirer de nous entendre : tout ce qu'il veut, c'est de nous condamner et de nous assassiner, ou de nous attirer à l'idolâtrie. Ainsi donc, nous n'irons pas lui baiser la pantoufle ou l'appeler notre gracieux seigneur; mais comme Zacharie avec Satan, nous nous écrierons : « Que le Seigneur te réprime. »

Cependant, l'empereur pressait vivement le pape Clément de tenir enfin la promesse qu'on lui avait arrachée depuis si longtemps; mais il cherchait manifestement à éluder ce qu'il n'osait refuser. Il eût de beaucoup préféré qu'on réduisît les Protestants par la force des armes. Après bien des prières inutiles, il consentit enfin, dans l'année 1533, à convoquer un concile dont le siége serait Mantoue, Plaisance ou Bologne. Cette idée de convoquer un concile italien n'était pas de nature à satisfaire les Protestants. L'Allemagne avait été le théâtre du débat, et ils demandaient avec raison qu'on fît l'enquête en Allemagne. « Nous désirons vivement, » disaient-ils, « la réunion d'un concile, mais il nous faut un concile universel et vraiment libre; un concile où il soit possible aux Allemands de défendre, par les Ecritures, la doctrine qu'ils professent. Le concile projeté n'est pas celui que l'em-

pereur et la diète avaient promis. Aujourd'hui, comme toujours, le pape s'oppose à ce que les prières de toute la chrétienté ne forment qu'une seule et même prière. En convoquant une assemblée qui lui sera complétement dévouée, il ne cherche que l'augmentation de son pouvoir et la ruine de ses opposants. Il s'appuie sur les précédents que fournissent les conciles antérieurs; nous voulons, nous, remonter plus haut, non à ceux qu'on a tenus depuis que l'Eglise s'est corrompue, mais aux conciles qui n'eurent d'autres lois que l'Ecriture, ni d'autres inspirations que celles de la piété primitive. Que l'assemblée dont le pontife annonce la convocation, se soumette à ces mêmes règles, et si nous jugeons que nous puissions y être de quelque utilité pour la gloire de Dieu, nous nous y rendrons en personne, ou par l'organe de nos ambassadeurs, après avoir reçu toutefois des saufs-conduits bien exprès. »

En définitive, le concile ne fut pas convoqué, et tandis que, sous divers prétextes, il allait d'ajournements en ajournements, Clément VII fut sommé de paraître devant son Créateur et son Juge, pour rendre compte de l'inimitié qu'il avait nourrie contre la vérité et contre le peuple de Dieu.



CHAPITRE V.

L'ALLEMAGNE.

JUSQU'A LA PAIX DE WESPHALIE.

DE 1534 A 1648.

La mort de Clément VII eut lieu le 25 septembre 1534, et, bien que les ennemis de la Réforme eussent salué son avénement au trône pontifical par des transports de joie, il y eut rarement d'homme moins regretté. « Si le peuple accueillit avec enthousiasme l'élection de Clément, » dit l'historien catholique du concile de Trente, « il ne manifesta pas un moindre contentement à la nouvelle de sa mort. » Et ailleurs : « Quand nous aurons nommé son avarice, sa fourberie, sa perfidie, nous n'aurons mentionné que les plus légers de ses défauts. »

Si son pouvoir eût égalé sa malice, le Protestantisme eût été écrasé durant son pontificat. Mais c'est en vain qu'il combattit contre Dieu. Ce qu'il cherchait à détruire se fortifiait de son opposition même. La secte odieuse

qu'il eût voulu anéantir, était plus formidable à l'époque de sa mort que lorsqu'il monta sur le trône. Malgré les profondeurs de sa ruse et la puissance de ses alliés, et bien qu'il eût à sa disposition les terreurs et l'influence magique de l'Eglise, il ne put venir à bout d'étouffer l'esprit de la Réforme. Aux heures les plus sombres, la vérité céleste éclairait de ses rayons le chemin des Réformateurs, et leur faisait fuir les ténèbres dont on voulait de nouveau les envelopper.

Clément, sur son lit de mort, avait désigné lui-même son successeur. Ce fut Alexandre Farnèse, homme d'extraction illustre, mais entièrement dépourvu des qualités requises dans un conducteur spirituel. Prodigue et débauché, il arrivait sur le trône pontifical, escorté d'une famille illégitime et dépravée, monument de ses désordres et tout à la fois de la vénalité du sacré collége auquel il dut son élection définitive. Deux mois après son élévation, il n'eut pas honte de donner le chapeau de cardinal à deux enfants, âgés l'un de 16 ans et l'autre de 14, tous les deux ses petits-fils. Il prit le nom de Paul III. Quoiqu'il ne songeât guère à rendre justice aux Protestants, il était trop clairvoyant pour ne pas comprendre que l'esprit du temps voulait qu'il revêtît au moins les apparences de l'impartialité. Il se montra donc tout prêt à convoquer le concile général qu'on attendait depuis si longtemps. Un de ses premiers actes cependant fut d'envoyer en Allemagne le célèbre Pierre-Paul Vergerio, afin de s'informer de l'état du parti protestant, et d'engager par tous les moyens possibles l'empereur Charles-Quint à commencer les hostilités.

Sur le refus du monarque, Paul III consentit enfin à

convoquer pour l'année suivante un concile dans la ville de Mantoue. Mais, comme précédemment, les Réformés se refusèrent positivement à se rendre en un lieu où le pape exerçait une puissance absolue. Ils étaient déterminés à ne se pas jeter dans la gueule du lion, et à ne pas trahir leur cause en se livrant, tête baissée, aux artifices de leurs ennemis. Cette résistance mit au grand jour les vrais sentiments du nouveau pontife. Mortifié au dernier point de voir décliner l'autorité du saint Siége, il eut recours à toutes sortes de stratagèmes pour restaurer le pouvoir de l'Eglise. D'abord il tourna des yeux de convoitise du côté de l'Angleterre, qui avait été si longtemps le soutien fidèle du trône papal; mais hélas! la puissance romaine commençait à s'y ruiner aussi. Le monarque et le peuple se passionnaient pour l'indépendance ecclésiastique. Quand l'irritable pontife eut vu que ni les prières ni les exhortations ne pouvaient exorciser le malin esprit qui s'était emparé de la nation, il se décida, dans un moment de désespoir, à lancer sur les rivages de l'Angleterre les foudres ridicules du Vatican. Le 30 août 1535, il publie une bulle, où, dans les termes les plus pompeux, il offre les possessions de la Grande-Bretagne au premier prince qui s'en emparera, déliant les sujets anglais de leur serment de fidélité, et leur promettant ce qu'il appelait la liberté religieuse. L'audace de Paul III reçut l'accueil qu'elle méritait, et l'on ne saurait dire si elle dénotait plus de méchanceté que de folie.

Cependant, il continuait de négocier avec les Protestants, afin qu'ils consentissent à la convocation du concile de Mantoue; mais l'habileté consommée de Vergerio n'y servit de rien. Dans une entrevue qu'il eut avec Lu-

ther, celui-ci dit hardiment à l'avocat du pape, qu'en proposant un concile, on n'avait d'autre intention que de se jouer des Protestants. Une longue expérience leur avait appris que, aussi longtemps qu'il y aurait un pape, les conciles ne feraient qu'obéir à ses inspirations. Dans tous les cas, il n'y avait pas moyen de remettre la décision des différends nés en Allemagne, à une assemblée qui se réunissait sur le territoire pontifical. Les princes protestants, réunis à Smalcalde, la même année, se confirmèrent dans la résolution de ne point donner les mains à un concile italien. En même temps, ils firent le compte de leurs forces, et comme la guerre entre l'empereur et le roi de France venait d'éclater, ils étaient bien sûrs qu'on les laisserait tranquilles. Ils pouvaient d'ailleurs mettre en campagne, du jour au lendemain, deux mille hommes de cavalerie et dix mille fantassins.

La guerre avec la France fut un bon prétexte pour ajourner la convocation du concile. La plus grande agitation régnait dans les domaines de l'empereur, et, pour le moment du moins, les préoccupations politiques firent taire les controverses religieuses. Si Paul avait peu de principes arrêtés, il ne manquait pas de pénétration; et puisqu'on ne pouvait réunir un concile, il voulut du moins utiliser ce temps d'arrêt pour opérer diverses réformes dans sa propre cour. En conséquence il publia, l'an 1536, une bulle qui ordonnait une enquête sur l'état de Rome et de son gouvernement. Une commission fut chargée de réaliser les plans du pontife; mais bientôt ceux qui la composaient résignèrent leur office, en voyant qu'il leur était impossible de remplir leur mandat. Une seconde commission ne fut pas plus heureuse. Les abus étaient devenus trop considérables pour

qu'un simple comité d'évêques et de cardinaux les pût redresser.

Ces essais de réforme papale ayant échoué, les Protestants ne virent dans la bulle de 1536 qu'une ruse nouvelle. Cette même bulle, en effet, parlait en termes énergiques de la nécessité d'extirper l'hérésie et de détruire les schismatiques, comme du seul moyen qui pût rendre à l'Eglise la paix et l'unité. On ne douta pas qu'en ordonnant la correction des abus les plus criants, le pape n'eût voulu se donner une arme contre les hommes qui continueraient à protester.

En attendant, le renouvellement de la ligue de Smalcalde avait renforcé la cause des princes réformés. Les monarques d'Angleterre et de France leur offraient maintenant d'entrer dans l'alliance ; mais avec une sagesse digne de la lutte qu'ils avaient engagée, ils hésitaient à accepter ce secours, craignant de nuire aux intérêts de la Réforme, en lui donnant pour appui des princes d'un caractère si équivoque. Ils résolurent de tenir ferme, et de protester contre tout concile qui ne serait pas convoqué en Allemagne, et qui n'aurait pas toutes les garanties possibles de liberté. Assemblés à Smalcalde en 1537, ils firent une déclaration solennelle dans ce sens ; puis ils engagèrent Luther et Mélanchton à rédiger de nouveau une exposition sommaire des doctrines réformées, pour la tenir prête à être mise sous les yeux d'un concile. Ce document est connu sous le nom de « Articles de Smalcalde, » et on le compte généralement au nombre des livres symboliques de l'église luthérienne. La préface est de la plume de Luther, et l'on y voit sa persévérance à condamner les dogmes et les pratiques de l'église romaine. « Un concile papiste, » dit le Réformateur, « aban-

donnera tout, excepté la messe; car il est bien connu que la messe ne saurait tomber sans entraîner la papauté dans sa chute. Si les Romanistes le pouvaient, ils nous tueraient tous, plutôt que de céder ce point-là. » Par un effet de sa timidité naturelle, Mélanchton refusa de mettre son nom au bas de cet écrit.

Quant à Luther, sa santé fut alors si sérieusement menacée que ses amis en conçurent de vives inquiétudes et qu'il dut s'éloigner de Smalcalde. Il se crut lui-même près de sa fin; et en prenant congé de la conférence, il s'écria devant les princes protestants: « Que Dieu vous remplisse de haine pour le pape! » Sur quoi, l'électeur de Saxe, homme non moins résolu que Luther, lui répondit, en regardant peut-être Mélanchton: « Que feront-ils quand tu seras mort, puisqu'ils agissent comme ils le font durant ta vie? » Cependant Mélanchton aimait tendrement Luther, ainsi qu'on peut le voir par la lettre de félicitation qu'il lui écrivit au rétablissement de sa santé: « C'est du fond de mon cœur que je remercie Dieu, le Père des miséricordes, et Jésus-Christ notre Seigneur, le seul souverain Sacrificateur et Médiateur, de ce que vous êtes quelque peu soulagé de vos souffrances, mon cher père. Je me réjouis plus que je ne puis le dire de votre retour à la vie, soit pour vous-même, soit pour l'Eglise de Christ. Oui, ma joie est d'autant plus grande que je m'assure, par ce fait, que Dieu aura pitié de notre pauvre église. » Il écrivait d'autre part à un ami: « Nous remercions tous le Seigneur de ce qu'il a diminué les souffrances de Luther, et nous prions le Dieu de toute force, qu'il lui rende la force et la santé; car nous l'aimons comme un père, pour avoir veillé avec tant de diligence et d'énergie sur le troupeau de Christ!

Nous honorons en lui « le chariot d'Israël et sa cavalerie. »

Par un singulier concours d'événements, le concile dont on parlait depuis si longtemps, et qui devait s'assembler à Mantoue, à Vicence ou à Venise, ne s'assembla jamais. La situation politique de l'empire d'une part, et de l'autre l'opposition des Protestants, y mirent constamment obstacle. En attendant, Réformés et Catholiques se confirmaient dans leurs vues et serraient leurs rangs. Sous les rapports essentiels de la doctrine et du culte, les différences qui les séparaient se tranchaient toujours davantage. De 1540 à 1542, il y eut plusieurs essais de rapprochements, comme on peut le voir par le recez des diètes de Haguenau et de Ratisbonne; mais le schisme était trop profond pour qu'il pût se guérir autrement que par le retour de l'église papale à la vérité.

Du reste, tout ce que les Protestants demandaient au pape et à l'empereur, c'est qu'on les laissât en repos. Persécutés et proscrits comme ils l'étaient, ils en avaient appelé à un concile général, parce que toute autre espérance leur était ravie. Mais, au fond, la tyrannie romaine prenait un tel développement, et tout s'annonçait sous un aspect si triste, que les réformés devaient craindre un concile plus que tout le reste. En voyant avec quelle insistance le pape avait exigé qu'il se tînt sous ses yeux, il était fort à présumer que, tout en parlant de faire droit aux justes réclamations des Protestants, on ne se préparât à leur forger de nouvelles chaînes. Enfin, l'an 1542 vit approcher une solution. La diète de Spire, où les Papistes étaient en majorité, consentit à la convocation d'un concile dans la ville de Trente; mais par un effet de la guerre qui se continuait entre l'empereur et la France,

ce concile, si fort attendu, ne se réunit finalement que le 15 mars 1545.

Trente est une ville du Tyrol, sur les frontières de l'Allemagne, à soixante-dix-sept milles de Venise, et environ 250 milles de Rome. Elle est située au cœur des Alpes, dans un pays d'une grande beauté. Bien qu'en dehors des domaines du pape, elle était à proximité des évêques italiens, sur lesquels le souverain pontife comptait particulièrement. Qu'est-ce que le Protestantisme pouvait se promettre de cette assemblée? S'il se fût agi de ces questions secondaires sur lesquelles on parvient à s'entendre au moyen de concessions réciproques, il aurait peu importé que tel ou tel parti y fût prépondérant; mais comme il s'agissait de déterminer la règle de la foi, la manière dont le pécheur est justifié devant Dieu, les droits de l'autorité humaine sur la conscience, la nature et le nombre des cérémonies instituées par l'Évangile, la légitimité du culte des images, le rang et les prérogatives de l'évêque de Rome, on conçoit qu'il était d'une souveraine importance pour les Réformés, que le pape ne s'assurât pas une position qui rendît son triomphe certain, malgré l'injustice de sa cause.

Le concile de Trente ne présentait aucune garantie au bon droit et à la vérité. Le cardinal, évêque de cette ville, était une créature du pape. Tout l'ensemble des opérations du concile, depuis son ouverture, en 1545, jusqu'à sa dernière séance, en 1563, fut entièrement dirigé par la cour romaine. Au lieu de réformer les abus, il confirma et sanctionna les monstrueuses erreurs qu'il avait fallu des siècles de défection pour introduire dans l'église. « Loin d'extirper les abus, dit un docteur catholique français, le concile de Trente fut une pépinière de

fausses doctrines; *une dépravation, au lieu d'une réformation.* »

» Quand on pense à l'énormité de ses décrets, dont plusieurs sont en contradiction flagrante avec les décisions des conciles universels qui l'avaient précédé; quand on lit ses terribles anathèmes, qui, s'ils pouvaient avoir un effet rétroactif, condamneraient les quatre cinquièmes au moins des Pères de l'Eglise; on ne peut s'empêcher de déclarer qu'il n'y eut pas de concile moins chrétien que celui de Trente. »

C'est d'ailleurs par un étrange abus d'expression qu'on l'honore du titre de Concile universel. Il ne s'y trouva que deux évêques allemands, vingt-quatre évêques français; l'Angleterre n'y en envoya pas un seul, tandis que l'Italie en fournit cent quatre-vingts.

Un spirituel écrivain (1) observe que « les Pères du concile de Trente pouvaient, avec raison, être généralement envisagés comme des créatures du pape; car beaucoup d'entre eux étaient des moines, évêques sans évêchés, qu'on avait institués pour la circonstance, et envoyés à Trente avec des votes dictés par le souverain pontife. La plupart recevaient de lui des pensions, et ils avaient solennellement juré d'obéir sans examen à sa volonté. Pour que toutes les portions de l'Église eussent l'air d'avoir été représentées, le pape avait affublé ces évêques improvisés de titres ridicules. Un moine italien s'intitulait archevêque de Cantorbéry; un autre, archevêque d'Armagh; un autre encore, patriarche de Jérusalem; il y avait de la sorte des évêques grecs, russes, suédois. C'est par cette espèce d'escroquerie que le con-

(1) Thomas STEPHEN, *The spirit of the Church of Rome, etc.*, p. 284.

cile de Trente fut comme la parodie d'un concile universel. Ces évêques, qui paraissaient venir des quatre vents du ciel, étaient tout simplement des moines italiens. Rien d'ailleurs ne ressemblait moins à une assemblée *libre*, puisque l'initiative tout entière des délibérations résidait dans le légat du pape, président, le cardinal del Monte. Le concile ne faisait, pour ainsi dire, qu'enregistrer les arrêts du pape, et il n'y eut sorte de moyen de corruption et d'intimidation qu'on n'employât pour vaincre la résistance des évêques consciencieux.

» Ce fut, par le fait, un synode provincial des églises d'Italie et d'Espagne, bien plus qu'un concile général de l'Eglise universelle ou catholique. Le nombre des évêques présents était fort peu considérable. Labbé et Cossart constatent que, dans la quatrième session, qui fixa le nouveau canon des Ecritures, il y avait trois légats, huit archevêques et quarante-trois évêques; en tout, cinquante-quatre. Dans la sixième session, qui sanctionna le décret relatif à la justification, l'on comptait quatre cardinaux, dix archevêques et quarante-sept évêques; en tout, soixante-un. Dans la treizième, où l'on définit le dogme de la transsubstantiation, quatre légats, six archevêques, trente-quatre évêques; total, quarante-quatre. L'édition des actes généraux du concile, publiée en 1763 sous l'influence romaine, contient les signatures de deux cents cardinaux, patriarches, archevêques et évêques présents, plus celles de dix-neuf individus chargés de la procuration de trente-quatre évêques. Voilà, dans toute sa force numérique, ce synode qui ne craignit pas de frapper d'anathème l'Eglise chrétienne des temps primitifs, et d'instituer une nouvelle communion. Encore, les deux tiers environ de ces évêques

étaient-ils italiens, et, à peu d'exceptions près, les autres ne venaient que de France et d'Espagne. Ajoutons enfin que les décisions les plus scandaleuses du concile furent l'œuvre de cabales qui se formaient entre quarante ou soixante individus (1). »

Comme l'église romaine comptait environ huit cents siéges épiscopaux, on voit par quelle faible minorité furent décidées les graves questions en litige. « Toutefois cette poignée d'évêques, » dit un auteur dont la parole est pleine d'énergie (2), « eut l'audace de se donner comme représentant l'Eglise universelle, et de jouer la farce d'un concile œcuménique. La plupart d'entre eux étaient dans la dépendance absolue du pape, soit par leur position, soit par le prix dont on avait payé d'avance leurs suffrages ; et malgré leur rampante servilité, leur opposition aux doctrines de l'Evangile, leur intolérance révoltante, ils osèrent proclamer qu'ils agissaient sous l'influence du Saint-Esprit, et que leurs décisions, — ces décisions mêmes qui leur venaient de Rome toutes faites et qui triomphaient à force d'intrigues honteuses, — leur étaient inspirées d'en Haut ! De cette source impure jaillirent les décrets qui mirent la tradition de pair avec l'Ecriture ; condamnèrent la doctrine de la justification par la foi ; établirent le mérite des œuvres et de l'efficace intrinsèque des sacrements; prononcèrent anathème contre ceux qui rejetteraient les absurdités de la transsubstantiation; mutilèrent la cérémonie de la Cène; préconisèrent l'idolâtrie de la messe; rendirent plus intolérable la confession auriculaire ; sanctionnèrent les fraudes pieuses que

(1) PERCEVAL'S, *Roman schism.*, p. 94-96.
(2) *The Council of Trent, etc.* (*Religious Tract Society*, p. 157).

favorisent l'adoration des saints, l'invention des flammes du purgatoire et la vénération des reliques ; laissèrent sans réponses les plaintes auxquelles avaient donné lieu la vente des indulgences, et en général les exactions du clergé ; ces décrets, enfin, qui, au lieu d'alléger le joug papal, le serrèrent plus pesant sur les épaules des peuples asservis. Mais que cela ne nous étonne point. Lorsque Dieu envoie aux hommes «efficace d'erreur,» «ils croient au mensonge et ils prennent plaisir dans l'injustice (1).»

Avec un discernement qui tenait de la prophétie, les Protestants pressentirent très-bien ce que serait et ce que ferait ce déplorable concile ; aussi refusèrent-ils absolument d'y tremper en aucune façon. Mais l'intolérance politique et religieuse se disposait à punir leur témérité. Vers le milieu de l'an 1546, l'empereur et le pape conclurent une alliance, dans le but avoué d'humilier les Protestants. L'empereur promit de leur déclarer la guerre aussitôt, de réduire les hérétiques et de ne point traiter avec eux, ni de leur faire aucune concession quant au culte sans le consentement du pontife romain. Celui-ci, de son côté, s'engageait à mettre en campagne une armée de 12,000 hommes, de payer leur solde pendant six mois et de fournir encore d'autres subsides pour cette guerre sainte.

Après avoir fait à l'empereur d'inutiles représentations, les princes protestants publièrent un manifeste où ils exposaient le véritable état des choses, et montraient le sombre avenir qu'on préparait à l'Allemagne. S'adressant aux princes de l'empire qui avaient lié leur sort à celui de Rome : «Nous espérons,» leur disaient-ils, « que

(1) 2 Thessal., II, 11, 12.

vous aurez pitié de notre situation et que vous ne ferez pas cause commune avec nos ennemis ; car, non contents d'étouffer la lumière de l'Evangile, ils n'auront pas de repos qu'ils n'aient ravi au pays toutes ses libertés. L'Antechrist romain est avec eux. Ses créatures poussent à la guerre, et si nous étions battus, ses doctrines impies, teintes du sang des Allemands, reconquerraient la suprématie. »

L'empereur, sentant l'odieux qui se rattache à une guerre de religion, eût bien voulu faire croire qu'il prenait les armes par d'autres motifs ; mais aux yeux du pape c'était une véritable croisade. Il écrivit dans ce sens aux rois de France et de Pologne, fit accompagner les troupes alliées par son légat, le cardinal Farnèse, remit à ses soldats une bannière consacrée; et, dans une bulle expresse, il promit de grandes indulgences à ceux qui prieraient pour le succès de cette sainte expédition. La bulle du pape dut être lue simultanément à Rome et à Trente; ici, ce fut devant le concile assemblé.

C'est ainsi que le terrible signal des batailles se donnait en quelque sorte au nom du prétendu père des fidèles et des conducteurs spirituels de la chrétienté dégénérée. Il ne restait plus aux princes protestants qu'à saisir les armes pour défendre leur liberté, s'ils n'aimaient mieux se mettre à la merci de Rome en retournant dans son sein. L'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse, réunissant leurs forces, traversèrent la Franconie, tandis que l'empereur rassemblait ses troupes à Ratisbonne, et que, par un édit formel, il mettait au ban de l'empire ces princes courageux.

Maurice, duc de Saxe, compté jusqu'à cette époque au nombre des soutiens de la Réformation, s'était laissé

gagner par l'empereur, et montrait maintenant quelques dispositions à se ranger de son côté. Charles se hâta de lui envoyer une copie authentique de l'édit qu'il avait lancé contre l'électeur et contre le landgrave, en l'exhortant à l'exécuter; c'est-à-dire qu'il lui offrait les domaines de l'électeur. C'était placer le duc dans une position fort critique; car, en effet, sa qualité de cousin de Jean-Frédéric lui donnait des droits sur ses Etats en cas de déchéance.

Au mois d'août 1546, quelque temps après la mort de Luther, les princes protestants firent connaître à l'empereur, par un message exprès, qu'ils étaient déterminés à défendre leurs libertés et leurs vies. Ils acceptaient donc le cartel. L'empereur ne fit à ce message qu'une réponse outrageante. Il refusa de lire la lettre des princes, et la leur renvoyant cachetée, il déclara qu'il ferait pendre, en présence de l'armée impériale, les messagers que les rebelles lui enverraient à l'avenir.

Le landgrave de Hesse, naturellement irritable, fut indigné de cette insulte, et si on l'avait cru, l'armée des princes aurait immédiatement attaqué l'empereur, qui n'était point encore prêt à la recevoir. Mais, soit prudence, soit jalousie peut-être, l'électeur n'entra pas dans les vues de son allié, et le moment favorable leur échappa.

Bien que l'empereur eût vu ses forces s'accroître et qu'il fût maintenant en état de se mesurer avec ses adversaires, il traînait la guerre en longueur, s'emparant çà et là de quelques villes, et comptant, pour le succès définitif, sur la fatigue et la désunion des Protestants. En effet, si leurs troupes étaient nombreuses, leurs provisions de guerre n'étaient pas inépuisables, et il ne régnait pas toujours une parfaite harmonie dans leurs

conseils. Les choses en étaient là, quand ils apprirent que Maurice se préparait à envahir l'électorat. Dès cet instant ils regardèrent leur ruine comme certaine, et ils ouvrirent auprès de l'empereur des négociations, pour obtenir une capitulation à des termes honorables, mais leur démarche fut inutile; en sorte que les princes n'eurent pas d'autre parti à prendre que de battre en retraite afin de protéger leurs domaines.

Quant à l'électeur en particulier, il s'agissait de reconquérir les siens; car Maurice s'en était emparé et y régnait, pour ainsi dire, sans contestation. Il est rare qu'on ne trouve des excuses en faveur des plus noires perfidies. Maurice prétendait que s'il avait pris l'autorité électorale, c'était afin de sauver le pays de la ruine dont le menaçait l'approche des armées de Ferdinand d'Autriche. Cependant lorsque le landgrave de Hesse, son beau-père, le sollicita, au nom de l'honneur et de la religion, de restituer le pouvoir à son légitime possesseur, qui avait toujours été pour Maurice un parent plein de tendresse, le nouvel électeur s'y refusa obstinément. Il eut même l'effronterie d'écrire à son cousin et à son protecteur, qu'il avait dû céder à la force des circonstances, mais sans lui faire aucune offre de restitution.

Le noble et malheureux prince qui se voyait ainsi dépossédé, se jeta dans les bras de ses alliés, les suppliant de venir à son aide. Les uns et les autres protestèrent de l'attachement qu'ils avaient pour sa personne et de l'intérêt qu'ils portaient à sa cause, mais ils exigèrent qu'on suspendît toute démonstration hostile jusqu'à ce que l'empereur eût pris ses quartiers d'hiver.

Bien que soutenu par son patriotisme élevé et par les

principes de sa foi, l'électeur ne fut point insensible à l'infortune qui s'était précipitée sur lui, et encore d'une manière si inattendue. L'empereur et Maurice ne pouvaient le frapper plus cruellement, et la sympathie que lui témoignaient ses amis n'égalait pas sa douleur. Mais il possédait en sa conscience la source des vraies consolations. Il avait épousé la cause de la Réforme par amour pour la vérité et par haine pour l'oppression : il ne voulait que résister aux empiétements du pontife romain. Si le cours des événements le mit en conflit avec le chef de l'empire, ce ne fut que lorsque, à l'instigation de l'évêque de Rome, Charles eut résolu de priver les princes protestants de leurs possessions et de leurs libertés, s'ils n'étouffaient la lumière de l'Evangile. Charles n'était empereur que par élection ; et quand il s'alliait avec le pape pour opprimer et perdre des princes de l'empire, à raison de leur foi, il dépassait son pouvoir légitime, et la résistance semblait suffisamment justifiée. C'est à bon droit qu'on a dit de Jean-Frédéric « qu'il n'y eut pas, à cette époque, de plus fidèle confesseur de la vérité. Or, quand on étudie l'histoire de l'Eglise de Jésus-Christ, on se convainc que, si les confesseurs y occupent un rang inférieur à celui des martyrs, ils n'en furent pas moins animés du même esprit. Mais le faible cœur de l'homme se frappe davantage d'une heure d'agonie, supportée avec héroïsme, que d'une longue suite de souffrances. On s'imagine bien à tort qu'on les endurerait soi-même plus aisément (1). »

Cependant l'électeur s'était rapproché des frontières

(1) The rév. Dr Stebbing's *Continuation of Milner's History, etc.*, vol. II, p. 431.

de la Saxe avec son armée, et avant de commencer les hostilités, il fit aux Etats germaniques un appel dont voici quelques fragments : « Les relations qui existent entre nous et la sainte ligue où nous a engagés notre foi, m'auraient fait tenir pour impossible l'événement dont je suis la victime. Comment surtout me serais-je figuré que vous, les chefs de l'Etat, vous eussiez pu tremper dans un tel dessein.... Lorsque le duc George proposa de déshériter son frère et ses neveux, s'ils abandonnaient la religion romaine, je m'opposai à cette injustice ; mes alliés en firent autant, et le duc Henri ayant obtenu la succession de son frère, les doctrines de l'Evangile prévalurent dans ses Etats (1)... Ce qui m'afflige surtout, c'est la misère de mes sujets. Une multitude innocente se voit journellement exposée aux violences de soldats étrangers. On prive les troupeaux de leurs pasteurs, et rien n'égale la détresse et le désespoir de ces pauvres gens. Dieu vengera ses serviteurs et punira tôt ou tard de telles barbaries... Dans les efforts que je dois faire pour recouvrer mes droits, si le peuple essuie de nouvelles souffrances, j'en rejette la responsabilité sur ceux qui, les premiers, ont agi au mépris des lois et de l'humanité » (2).

Cette adresse, à la fois modérée et fidèle, ne fut pas sans effet sur la portion des Protestants qui hésitait

(1) Georges, duc de Saxe, était petit-fils de Frédéric le Pacifique, de qui l'électeur Jean-Frédéric descendait à la troisième génération. Georges mourut sans enfant, l'an 1539, laissant son héritage à son frère Henri-le-Pieux, qui avait embrassé la foi protestante. Henri mourut en 1541, et eut pour héritier son fils Maurice, l'usurpateur de l'électorat. (*Traducteur.*)

(2) SLEIDAN, HORTLEDER et SCHMIDT, *Geschichte der Deutschen*, cités par le Dr STEBBING.

dans le parti qu'il y avait à prendre. Se ralliant autour de l'électeur, ils contractèrent l'éngagement solennel de défendre ses droits. Leurs troupes assiégèrent l'antique cité de Leipzig et s'emparèrent de plusieurs villes considérables dans cette portion de l'Allemagne. Par ces mesures hardies, l'électeur espérait intimider Maurice et le ramener à de meilleurs sentiments. Mais à peine ce rayon de soleil éclairait-il le ciel des Protestants, que l'armée impériale arrive à Mühlberg, d'où l'électeur se disposait à marcher sur Wittemberg; puis, Maurice lui-même se présente avec des forces considérables, et tout espoir de succès s'évanouit pour l'armée protestante. Il ne lui restait plus qu'à battre en retraite; mais cela même lui devint impossible. L'électeur n'eut pas plus tôt précipité ses pas du côté de Wittemberg, qu'il rencontra son redoutable adversaire embusqué dans l'épaisse forêt de Lochau, à quinze milles environ de Mühlberg. C'était le 24 avril 1547.

Un brouillard épais, disent les historiens, couvrait tout l'horizon, comme si le soleil s'était refusé à luire sur l'Allemagne le jour où les défenseurs de la liberté spirituelle allaient être contraints de plier le genou devant le despotisme réuni du pape et de l'empereur. Ce que les Protestants avaient d'infériorité numérique, ils le regagnaient par la tactique et la résolution. Jean-Frédéric, entre autres, se conduisit en héros. Depuis midi jusqu'après le coucher du soleil, le sang ne cessa de couler; mais enfin, voyant les ennemis l'envelopper de toutes parts et la fleur de ses troupes gisant dans la poussière, l'électeur fut obligé de se rendre prisonnier. Alors même il montra tout ce qu'il y avait d'énergie en son âme; car, entouré qu'il était par un gros d'Espagnols

et d'autres étrangers, il cria qu'il ne remettrait son épée qu'à des Allemands. Un gentilhomme, nommé Thilvon Trot, s'empara de sa personne et le remit entre les mains de chevaliers napolitains qui, d'une manière assez brutale, le conduisirent aux tentes du duc d'Albe. En y entrant, il éleva vers le ciel des yeux baignés de larmes, en s'écriant : « Et voilà donc où j'en suis venu ! *Domine, mei miserere!* (Seigneur, aie pitié de moi !) » Bientôt il dut se présenter devant l'empereur ; mais, conservant la dignité de son rang, il s'adressa en ces termes à Sa Majesté impériale : « Je me reconnais votre prisonnier, très-clément Empereur, et je vous prie de me donner une garde digne d'un prince. » « Puis donc que je suis votre empereur, » répondit Charles avec une sévérité déplacée, « je vous traiterai comme vous le méritez. » Enchérissant sur son frère, l'archiduc Ferdinand accueillit l'électeur plus durement encore et se servit de termes où se peignirent à la fois la fierté d'un despote et la bigoterie d'un suppôt de la papauté.

L'empereur étant arrivé à Wittemberg, il fut arrêté que l'électeur serait décapité pour crime de haute trahison. Il entendit sa sentence d'un air parfaitement calme et plein de dignité, demandant seulement avec instance qu'on lui laissât le temps de prendre des arrangements dans l'intérêt de sa femme et de ses enfants. Mais la conduite de l'empereur et de son conseil jeta la consternation et l'épouvante dans toute l'Allemagne. Ceux même qui désiraient l'humiliation des Protestants, ne supportaient pas la pensée qu'un homme tel que Jean-Frédéric subît la peine capitale. On pouvait haïr sa foi, mais l'on ne pouvait point ne pas respecter ses vertus privées, et il était manifeste que l'exécution d'un homme

qui avait à un si haut degré les sympathies de ses compatriotes, ne ferait qu'affaiblir le pouvoir de l'empereur et celui du pape. Aussitôt on députa près de Charles l'électeur de Brandebourg, afin de l'engager, s'il en était temps encore, à révoquer une sentence prononcée avec tant de précipitation et contre laquelle se soulevait l'opinion publique. L'empereur consentit à épargner la vie de l'électeur, mais en y mettant des conditions honteuses que le noble cœur de sa victime sut repousser avec dédain. Il fallait qu'il reconnût l'autorité du concile de Trente alors réuni, et qu'il promît de souscrire à tout ce que ce concile, ou l'empereur lui-même, prononcerait en matière de religion. Il perdit toute patience à l'ouïe de telles propositions, et l'empereur vit bien qu'il n'y aurait pas moyen de le gagner.

Jean-Frédéric n'était pas homme à vendre sa conscience, au prix même de sa vie. Charles se consulta de nouveau, et il offrit de révoquer l'arrêt de mort, si l'électeur renonçait formellement à tous ses droits sur ses anciens Etats, et s'il se constituait pour le reste de ses jours prisonnier de l'empereur. Ces conditions étaient dures, disons mieux, intolérables, mais comme elles n'imposaient à la conscience aucun sacrifice, l'illustre captif crut devoir s'y résigner, et ce fut ainsi qu'il put échapper à une mort ignominieuse. La femme de l'électeur, Sybille de Clèves, gagna le camp de l'empereur, et se jetant aux genoux du monarque, lui demanda, le cœur brisé, d'avoir pitié de son mari et de ses enfants. Charles lui-même fut ému de la douleur de cette malheureuse princesse. Il lui accorda la triste consolation de reconduire son époux à Wittemberg, d'y passer avec lui une semaine de deuil, au milieu d'une popula-

tion éplorée, et de lui faire ses derniers adieux dans cette ville qui devait leur rappeler tant de souvenirs chers et honorables(1).

Les citoyens de Wittemberg se montrèrent sous un aspect bien touchant dans cette grave circonstance. Lorsque les troupes de l'empereur s'approchèrent des portes de la ville, la garnison et les habitants refusèrent de se rendre jusqu'à ce que l'électeur les eût relevés lui-même de leur serment de fidélité. Ils pleuraient à chaudes larmes en songeant aux infortunes de celui qui avait été comme leur père. « A Wittemberg et dans tout le pays, » dit un auteur contemporain, « nous ne cessions de demander à Dieu sa puissante assistance. Nous lui adressions nos prières à l'église, et nous les répétions dans nos demeures avec nos enfants. Rien d'autre, nous le savions, ne pouvait nous préserver de la destruction, que sa bonté paternelle. Notre détresse était grande; mais nos supplications se proportionnaient à notre misère. Nous ne pouvions d'ailleurs méconnaître que nos iniquités justifiaient la colère de Dieu. Nous n'avions pas eu assez de reconnaissance pour sa miséricorde et pour la grâce infinie qu'il nous a faite en nous donnant son Evangile et en nous amenant de la sorte à Jésus-Christ (2). »

La ruine du landgrave de Hesse ne tarda pas à suivre celle de son ami. Charles était inexorable; la passion dirigeait ses conseils et non la raison. Comme Maurice avait épousé la fille du landgrave, quelques personnes se flattaient que cette circonstance empêcherait qu'il ne

(1) Dr STEBBING'S *Continuation, etc.*, t. II, p. 436.
(2) HORTLEDER, t. II, liv. III, c. 73, p. 587.

subît le sort de l'électeur. Mais Dieu avait de grands résultats à produire par l'entêtement même de l'empereur, et il lui fut permis de poursuivre ses projets insensés. De concert avec Maurice, l'électeur de Brandebourg supplia Sa Majesté impériale d'entrer dans les voies de la douceur; mais ce fut en vain. L'empereur somma le landgrave d'abandonner ses positions militaires, de licencier sa troupe et de se rendre à discrétion, c'est-à-dire sans qu'on lui fît aucune condition ni aucune promesse. Il semblait impossible que le landgrave s'humiliât à ce point devant son impérieux vainqueur. Il se résolut donc à faire un effort désespéré pour rentrer dans ses Etats. Mais son esprit était abattu et son cœur agité de tristes pensées. A Weissenfels, il dit à un ami que si l'empereur permettait qu'il rentrât paisiblement chez lui et qu'il conservât ses forteresses, il cesserait toute hostilité dans l'intérêt du repos public.

Ce propos étant revenu à Maurice et à l'électeur de Brandebourg, ils en informèrent l'empereur, et en même temps ils firent supplier le malheureux landgrave d'accepter, sans mot dire, les conditions que lui imposerait Sa Majesté impériale, l'assurant d'ailleurs que si l'on osait le priver de la liberté, ils étaient prêts à partager son sort. On ne saurait douter en conséquence que les deux princes n'aient usé de tous les moyens imaginables pour apaiser l'empereur; mais il persista dans sa résolution. C'est pourquoi, le 18 du mois de juin, en présence de l'électeur Maurice et du margrave de Brandebourg, le malheureux landgrave de Hesse, ce Philippe que l'histoire a appelé le Magnanime, et qui vingt-cinq ans auparavant avait reçu ses premières impressions religieuses à la diète de Worms, prit le parti de céder, et remit à

la discrétion de l'orgueilleux vainqueur sa personne, ses domaines et ses droits; tout ce qu'il avait de cher en ce monde.

Le jour suivant on lui fit tenir un papier où l'empereur l'exemptait de châtiments ultérieurs, pourvu qu'il souscrivît à certaines conditions. Et bien que Charles se réservât le droit tyrannique d'interpréter lui-même les articles dont le sens pourrait être plus tard contesté, le landgrave ne fit pas d'objection, s'en remettant à la générosité de son maître. Mais, hélas! l'empereur avait son propre maître à Rome. Il envoya donc au landgrave l'évêque d'Arras, qui était chargé de conclure le traité, et qui le fit de la manière la plus humiliante pour le prince captif. L'empereur exigeait, dit-il, sous les plus terribles menaces, que Philippe soumît sa conscience aux décisions « du concile universel qui, libre et pieux, aviserait aux moyens de réformer l'Eglise dans sa tête et dans ses membres. » Sous ces expressions ambiguës, on avait évidemment en vue le concile de Trente; et comme le landgrave hésitait, l'évêque ne manqua pas de lui rappeler les affreux résultats qu'aurait son refus. Alors le prince, préoccupé de sa femme et de ses enfants, se soumit à tout ce qu'on voulait.

Ces préliminaires étant réglés, Philippe dut paraître devant l'empereur, confesser à deux genoux ses erreurs et résigner entre les mains du despote les droits qu'il tenait de ses pères. Jamais il n'y eut de scène plus humiliante. Le cœur de Charles parut fermé à toute compassion, et rien ne put briser les glaces de sa contenance. Avec un honteux mépris pour l'infortune, il sortit de l'appartement en laissant le pauvre landgrave sur ses genoux et sans même accorder un regard de pitié à

son ennemi abattu. Quand Philippe, reprenant courage, se leva de devant le trône que l'empereur venait de quitter, Maurice l'informa que le duc d'Albe voulait l'avoir à souper. Le landgrave n'osa refuser ; mais c'était une trahison. A la fin du repas, et bien que Maurice et l'électeur de Brandebourg y assistassent, on avertit Philippe, au nom même de l'empereur, qu'il était le prisonnier de son hôte. Ce fut en vain que Maurice et l'électeur firent toutes sortes de représentations; ce fut en vain qu'ils rappelèrent la promesse qu'ils avaient faite au landgrave; les ordres étaient positifs, et tout ce qu'ils purent obtenir du duc, ce fut de passer la nuit avec leur malheureux ami, victime d'une si indigne perfidie.

Le lendemain, ces deux princes se rendirent en toute hâte auprès de l'empereur, afin qu'il relâchât le landgrave; mais, les repoussant d'un ton d'autorité, il ne voulut promettre autre chose sinon que la prison ne serait pas perpétuelle. On conçoit quel dut être le ressentiment de Maurice et de l'électeur. Plus ils insistaient, plus Charles montrait d'obstination. Il menaça même de déporter le landgrave en Espagne, si on le fatiguait davantage. Il donna toutefois à entendre que le prisonnier pourrait recouvrer sa liberté dans une quinzaine de jours, moyennant une rançon de 150,000 couronnes d'or, et un cautionnement qui garantît l'exécution fidèle des conditions par lui souscrites. L'argent se trouva; mais lorsque Philippe, tout joyeux, demanda au duc d'Albe quand finirait sa captivité : « Si l'empereur juge bon de vous retenir quatorze ans et plus dans les fers, il ne fera rien de contraire à ses promesses ; » telle fut sa réponse.

La conduite inexorable et déloyale de l'empereur dé-

plut à tous ceux qui n'étaient pas esclaves des préjugés ecclésiastiques. L'histoire a conservé plusieurs traits qui montrent l'affection qu'on portait au landgrave. Mais il n'en est pas de plus remarquable que la résolution et l'activité que déploya, dans ces douloureuses circonstances, la femme même du malheureux Philippe. Rassemblant ses enfants et ses amis, elle leur lut un mémoire où elle exposait librement les torts de l'empereur; puis elle le fit tenir à tous les princes de la confédération, en insistant sur le devoir qui leur était imposé, de se réunir pour défendre la liberté commune, si outrageusement attaquée dans la personne de son mari. Ce n'était pas assez. Elle se rendit en personne à la diète d'Augsbourg, afin d'intéresser à sa cause non-seulement les princes, mais encore toute la noblesse de l'empire et les représentants des villes.

L'émotion générale fut telle, que Charles crut devoir présenter une apologie de sa conduite, apologie insuffisante sur beaucoup de points, et où la vérité ne fut pas toujours respectée. Aussi les princes assemblés à la diète demandèrent-ils de concert l'élargissement du landgrave; mais l'empereur ne répondit que par un refus. Maurice et l'électeur de Brandebourg, dont l'honneur y était particulièrement intéressé, tinrent au monarque un langage ferme, et toutefois respectueux, qui parut lui faire quelque impression. Il annonça au landgrave qu'il était disposé à réviser son procès; mais qu'il y mettait pour condition la remise immédiate de toute sa correspondance avec la ligue protestante. Sur quoi Philippe répondit que cette correspondance était entre les mains de sa famille, qui ne la livrerait sûrement pas tant qu'il serait en captivité. « Si l'empereur, dit-il, fixe

le temps de mon élargissement, je tâcherai d'obtenir des miens l'engagement de lui remettre les papiers qu'il demande.»

Cette conduite pleine de dignité ne fit qu'exposer le prince à de nouvelles insultes et qu'aggraver la dureté de son traitement. Il fut défendu à ses amis de le visiter, et on ne lui permit pas d'avoir plus de deux serviteurs auprès de sa personne. Tout semblait présager que la mort seule pourrait le délivrer de la prison.

Cependant un conflit s'était élevé entre l'empereur et le pape. La majeure partie des membres du concile avaient quitté Trente pour Bologne, en apparence par crainte d'une épidémie qui s'était manifestée dans la première de ces villes, mais en réalité par condescendance pour le pape, qui ne s'était jamais réconcilié avec l'idée d'un concile tenu si loin de lui. Cette majorité se composait essentiellement d'évêques italiens, et la minorité attendait paisiblement à Trente les ordres de l'empereur. Autant par politique que par un sentiment d'impartialité, celui-ci avait vu de fort mauvais œil la translation du concile, et il remit à son ambassadeur des instructions en conséquence. L'intervention de l'autorité impériale déplut vivement à Bologne et à Rome. Il fut dit que le concile ne retournerait pas à Trente avant que la minorité factieuse se fût rendue à Bologne, et qu'elle eût reconnu l'autorité du concile qui y continuait ses séances. Le cardinal del Monte fit opposition ouverte aux ordres de l'empereur et se servit d'expressions d'une grande véhémence. Le pape, de son côté, tint un consistoire public et se plaignit amèrement de l'ingratitude de Charles, qu'il avait si puissamment secouru dans sa lutte récente avec les princes allemands. Après cette remontrance, il

décida que le concile ne retournerait pas à Trente. Or, l'empereur avait trop de perspicacité pour ne pas voir qu'un concile divisé était incapable de rendre la paix à l'Europe. Les évêques demeurés à Trente protestaient hautement contre les actes de l'assemblée de Bologne, et de leur côté, le nouvel électeur de Saxe et celui de Brandebourg protestaient avec non moins d'énergie contre tout concile qui subirait l'influence exclusive du pontife romain.

La mésintelligence qui éclata de la sorte entre l'empereur et le pape, facilita l'adoption du formulaire connu sous le nom d'*Intérim*, parce qu'il devait régler la doctrine et la discipline de l'Église, en attendant qu'un concile universel eût enfin prononcé. Projet favori de l'empereur, il eut pour soutiens ceux des princes réformés qui avaient le moins bien compris les doctrines de Luther. Ce fut d'ailleurs constamment la passion malheureuse de Charles-Quint, de s'ingérer en des affaires de religion où il n'entendait quoi que ce soit. Il se figurait follement qu'il est au pouvoir des législateurs humains de régler les droits de la conscience, et cette déplorable illusion fit à la fois le malheur et le crime de sa vie.

Pour établir l'*Intérim*, l'empereur ne laissa pas de montrer quelque impartialité et un certain amour de la justice. Il choisit, dans les deux partis, des hommes prudents et modérés, qui eurent pour mission de formuler les articles propres à servir de points de ralliement. Ils se réunirent à Augsbourg, et le célèbre Bucer devait leur servir d'arbitre en cas de difficulté grave. Quand ils eurent achevé leur travail, l'électeur de Brandebourg le soumit au théologien que nous venons de nommer, et celui-ci n'en eut pas plus tôt fait lecture, qu'il le déclara

inadmissible, attendu qu'il sanctionnait quelques-unes des plus pernicieuses doctrines de Rome. En s'exprimant avec cette franchise, le Réformateur s'attira de vives inimitiés et de sérieuses menaces; toujours est-il que son avis fit une profonde impression sur plusieurs de ceux qui se disposaient à entrer en compromis avec les erreurs romaines. Les seuls points où l'*Intérim* donnait satisfaction aux Protestants, c'était relativement au mariage des prêtres et à l'usage de la coupe par les laïques.

Ce document fut communiqué à la diète le 15 mai 1548; mais, comme on pouvait s'y attendre, un mélange si déplorable de vrai et de faux ne sut plaire à aucun parti. Dès qu'il vit le jour, il donna naissance à de violentes controverses; les uns condamnant les concessions qu'on y faisait aux romanistes, les autres le rejetant à cause de ses tendances réformées. Les avocats de Rome blâmèrent Charles en termes peu mesurés, de ce qu'il s'était ingéré, lui laïque, dans les affaires de l'Eglise, plaintes qu'on s'était bien gardé de proférer lorsque son pouvoir suprême faisait pencher la balance du côté de Rome. On osa même le comparer à Henri VIII. Il aspirait, disait-on, à régner sur l'Eglise chrétienne tout entière. On représentait les auteurs de l'*Intérim*, et l'empereur avant tout, comme des individus qui voulaient annuler les articles que le concile avait déjà sanctionnés. Et quand on rapprochait de cette circonstance la demande que l'empereur avait faite au sujet de la reprise du concile à Trente, on ne pouvait que surveiller d'un œil jaloux les mouvements d'un prince qui montrait si peu de déférence pour les autorités de l'Eglise.

Au surplus, le rusé pontife observait toutes ces agitations avec une joie parfaite, attendu qu'elles lui présageaient le déclin de la puissance impériale. Charles avait assez touché à l'ancienne foi pour alarmer les docteurs de l'Eglise, et cependant il n'était point entré dans les vues des Réformés. L'empereur lui-même voyait avec une émotion mal dissimulée les fâcheux résultats de ses malencontreux projets. Catholiques et Protestants le tenaient pour leur ennemi, et la politique seule empêchait qu'il n'y eût des deux parts une rupture. En attendant, la formule de l'*Intérim* avait été lue à diète; l'archevêque de Mayence avait remercié l'empereur du zèle qu'il mettait à rétablir la bonne harmonie, et Charles ordonna qu'on imprimât cet acte en latin et en allemand.

Tout cela se fit malgré le légat du pape et sans égard aux vœux des Protestants. Personne ne voulut se ranger à l'*Intérim*, et quand on essaya de forcer les villes de Lubeck et de Hambourg à l'adopter, il s'ensuivit des émeutes sérieuses.

Cependant ces divers événements faisaient passer l'électeur Maurice par de vives angoisses. Bien que son cœur le portât vers les Protestants, il voulait se conserver la bienveillance de l'empereur, et il avait manifesté pour l'*Intérim* plus de prédilection qu'il n'en éprouvait réellement. Mais ce qu'il gagnait du côté de Charles, il le perdait de la part des vrais amis de la Réforme, qui voyaient avec une sorte de dégoût toutes ces tergiversations. Ce fut à lui que dévolut la tâche de recommander l'*Intérim* aux théologiens protestants réunis à Augsbourg. Ceux-ci refusèrent positivement d'altérer ou de modifier la confession qu'ils avaient précédemment donnée au monde. Maurice ne savait quel parti prendre. Un mo-

ment il eut l'espoir de réconcilier les docteurs saxons avec ce malheureux *Intérim*. Ce fut lorsque Mélanchton, jaloux d'opérer un rapprochement et d'effacer toutes les aspérités, se montra d'un esprit plus conciliant que ne le permettait peut-être l'amour du vrai. Les efforts de ce grand homme ne furent pas absolument sans succès. S'il n'amena pas les théologiens saxons à recevoir l'*Intérim*, il les pénétra du danger qu'il y aurait à le repousser. Mais cette concession ne fit que réveiller ailleurs plus fortement le zèle pour la Réforme; en sorte que d'un bout à l'autre de l'Allemagne on s'indigna de ce que Mélanchton et les siens avaient, disait-on, lâchement déserté la cause de la vérité et de la justice. La réponse que fit Mélanchton n'était guère de nature à calmer l'orage : « Il faut, écrivait-il, qu'on se soumette à la servitude, lorsqu'on peut le faire sans impiété (1). »

Ceux qui refusèrent fermement de se soumettre à l'*Intérim*, en alléguant qu'il était en opposition avec la confession d'Augsbourg, se virent exposés à mille vexations, si ce n'est même à des persécutions véritables. Bien des ministres furent chassés de leur paroisse, et plusieurs d'entre eux essuyèrent les brutalités de la soldatesque papiste. Ce fut l'occasion d'une aggravation de souffrances pour le malheureux Jean-Frédéric qui, par le bon plaisir de l'empereur, gémissait encore dans sa prison. Quoiqu'il semblât n'avoir plus rien à faire avec

(1) Cette assertion de Mélanchton, vraie dans sa généralité, était susceptible de plus d'une restriction. D'abord quand on peut, sans péché, se soustraire à la servitude, on commet un péché en demeurant esclave; c'est une espèce de suicide. Ensuite, il s'agissait précisément de savoir si les chrétiens évangéliques pouvaient, sans péché, se soumettre à l'*Intérim* semi-papiste que l'empereur leur avait fait.

(*Traducteur*)

les choses de ce monde, on regardait comme un point important de le gagner au nouveau formulaire ; mais le brave guerrier connaissait trop bien la vérité, pour donner son assentiment à des doctrines qu'il envisageait comme subversives de la foi dont il était le martyr. Son refus eut pour résultat de ranimer la colère de ses oppresseurs. On lui enleva sa Bible, on le priva du pasteur qui le visitait chaque jour, et on remplaça celui-ci par des prêtres papistes, qui devaient, en quelque sorte, l'amener de vive force à l'observance des rites de l'église romaine.

Cependant Charles commençait à espérer l'entière soumission des Protestants. Toute sa politique convergeait vers ce but. Son armée, composée de soldats étrangers, marcha sous ses ordres d'Augsbourg jusqu'au Rhin, contraignant les peuples à recevoir le symbole mixte dont il était l'auteur.

Sur ces entrefaites, Paul III mourut le 10 novembre 1549. Il eut pour successeur le cardinal del Monte, homme que tous redoutaient, dont les bigots admiraient la profonde politique, mais en qui personne au fond ne se confiait. Il se fit appeler Jules III. Jaloux de prévenir de brusques changements dans la marche des affaires, Charles convoqua une diète à Augsbourg pour le mois de juillet 1550. Il y recommanda vivement la continuation du concile et déclara que son avis était de punir sévèrement ceux qui avaient mis obstacle à l'acceptation de l'*Intérim*.

Le ton que prit l'empereur et la sévérité dont il ne cessait d'user contre Jean-Frédéric et contre le landgrave de Hesse, l'un et l'autre toujours en prison, produisirent dans les sentiments de Maurice une révolution

soudaine dont les effets furent prodigieux. Après avoir présenté quelques objections contre la continuation du concile, il insista pour qu'on y admît les théologiens d'Augsbourg, afin non-seulement d'y défendre leurs doctrines, mais encore d'y voter en rang égal avec les évêques. Il demanda que le pape fût contraint de se soumettre le premier aux décisions du concile, et qu'il n'en eût point la présidence; enfin qu'on déliât de leur serment les prélats italiens qui avaient promis au souverain pontife de voter selon ses instructions.

Cette protestation ne produisit aucun effet. L'empereur avait pour lui le pape et la diète. Il ne tint aucun compte de l'extrême irritation de Maurice et des Protestants. Le sang coula. Une terrible oppression pesa sur ceux qui adhéraient aux doctrines de la Réforme. Le concile de Trente avait repris ses sessions et tout semblait s'acheminer à grands pas vers le rétablissement de la tyrannie papale. Les évêques catholiques, d'accord avec le souverain pontife, se hâtaient de consolider la doctrine de la présence réelle, de l'extrême-onction et de l'absolution donnée par le prêtre, lorsqu'ils furent tout à coup plongés dans la consternation, en apprenant que le courageux Maurice avait pris hardiment les armes contre l'empereur. Un des fils du landgrave s'était rendu près de l'électeur; et lui faisant le triste tableau de la santé de son père, qui déclinait de jour en jour, il lui avait représenté le devoir où il était d'obtenir promptement sa délivrance. Dans la disposition d'esprit de Maurice, ce discours agit sur lui avec une force irrésistible, et, en cet instant même, il résolut de commencer les hostilités contre l'empereur, si longtemps sourd à ses réclamations en faveur des nobles prisonniers.

« Maurice marcha sans bruit, mais avec la rapidité de l'éclair, sur la ville d'Inspruck où se trouvait l'empereur. Celui-ci, pris à l'improviste, fut obligé de fuir en toute hâte, au milieu d'une nuit noire et par d'épais brouillards. C'était maintenant à Maurice de dicter des conditions, et à l'orgueilleux empereur de plier devant un de ses princes. Tout se termina par le traité de Passau, qui mit en liberté le landgrave Philippe et procura aux Protestants de fort grands avantages en attendant la prochaine diète. Ces événements se passaient l'an 1552, c'est-à-dire après que Jean-Frédéric eût été rendu à sa famille. Quand vint la diète d'Augsbourg on abolit l'*Intérim* et l'on accorda aux Protestants d'Allemagne le libre exercice de leur culte.

» L'empereur, après avoir échoué dans les plans qu'il avait conçus pour l'asservissement de l'Allemagne, ne fut guère plus heureux d'un autre côté. Les dernières années de son règne se passèrent en luttes continuelles avec les Turcs et avec la France. Fatigué et dégoûté de cette vie agitée, il abdiqua entre les mains de son fils Philippe et de son frère Ferdinand, donnant à l'un les Pays-Bas et l'Espagne, et à l'autre la couronne impériale. Puis, il se retira dans un couvent, où il mourut en 1558. Pendant le cours de sa carrière politique, la lumière de l'Evangile brilla souvent à ses yeux, le salut lui fut annoncé plus d'une fois par des serviteurs de Dieu pleins de science et de piété. Cependant, on n'a aucune raison de croire que son cœur en ait reçu quelque impression durable. Il chercha dans les pratiques superstitieuses la consolation de ses vieux jours. On a prétendu qu'à sa mort il mit sa confiance en la libre miséricorde de Dieu par Jésus-Christ; mais rien n'est moins avéré. Quel bien

n'eût pas fait cet homme, s'il se fût mis à la tête de la grande œuvre que le Seigneur accomplit sous ses yeux!

» L'électeur Maurice était déjà mort, en 1553, dans une bataille contre le dévastateur Albert, margrave de Brandebourg. Maurice fut un prince de grande capacité. L'on ne peut lui contester ni l'habileté politique, ni le génie militaire; mais il y eut bien du louche dans sa conduite. La prière qu'il fit avant de mourir montrerait que, s'il n'avait pas une claire connaissance des vérités de l'Evangile, son cœur n'était pas étranger à la vraie religion (1). »

Quoi qu'il en soit, l'on ne peut que voir en lui un instrument dont Dieu se servit pour rendre à l'Allemagne la liberté religieuse; et puis on conviendra qu'il vécut en des temps où il était difficile de concilier la prudence avec la droiture. Il ne possédait pas des principes assez fermes pour tempérer son ambition, et ce fut l'écueil sur lequel il fit naufrage. C'est là ce qui le mit au service de Charles-Quint et lui fit trahir son oncle; ce fut peut-être encore ce qui le détermina plus tard à humilier l'empereur. Mais, comme le Cyrus d'autrefois, il lui était réservé de délivrer l'Eglise opprimée, et d'asseoir la liberté des Protestants sur une base que le concile de Trente lui-même ne put ensuite ébranler, et que la paix de Westphalie, en 1648, vint consolider après une guerre longue et désastreuse.

Nous voulons parler de la guerre de trente ans, pendant laquelle Dieu purifia l'Eglise protestante, moins sans doute par le sang qui fut répandu, que par l'influence des hommes pieux dont la voix se fit entendre durant

(1) *Histoire générale*, par C. Barth.

cette époque d'agitation. S'élevant avec chaleur contre la théologie formaliste et la morte orthodoxie de leur temps, ils réussirent à répandre l'esprit de Christ au sein de l'Eglise. Les noms de Arndt, de Jean Gerard, d'Etienne Pretorius, d'Henri Muller, de Christian Scriver, de Jean-Valentin Andreæ, méritent entre autres d'être recommandés au souvenir des chrétiens, à raison des services qu'ont rendus leurs écrits et leur ministère. Et quand ces nobles témoins de la vérité furent recueillis près de leurs pères, ils eurent pour successeurs, vers la fin du dix-septième siècle, des hommes qui, marchant sur leurs traces, s'efforcèrent d'établir entre les fidèles la communion spirituelle que les confessions publiques des Réformateurs n'avaient pu effectuer.

Renonçant au vain projet de grouper toutes les sections de l'église protestante autour d'un même formulaire, ils aspirèrent à réunir les vrais chrétiens par le lien d'une même foi et d'un même amour pour l'Evangile. Ce fut, par la grâce de Dieu, comme une seconde Réformation, non moins remarquable que la première. Le célèbre Spener fut au premier rang parmi ceux qui travaillèrent à dégager de ces grossiers éléments l'esprit de la Réformation protestante. Il vit nettement qu'il faut, pour être chrétien, autre chose que de renoncer aux erreurs du romanisme, et il joignit à une opposition inébranlable contre Rome, les sentiments évangéliques des chrétiens primitifs. Il enseignait avec beaucoup de force et de zèle que l'Eglise visible est une communion de chrétiens ; que la conversion du cœur peut seule ouvrir à quelqu'un la porte du royaume de Dieu ; que la nue orthodoxie, sans la foi vivante, ne sert à quoi que ce soit devant Celui qui veut la vérité dans l'intérieur. On

ne peut douter qu'en prêchant courageusement ces doctrines apostoliques, Spener ne soit entré pour beaucoup dans le réveil du vrai christianisme qui a marqué une partie du siècle passé et le siècle actuel, réveil qui doit s'étendre de plus en plus, jusqu'à ce que toute la terre soit remplie de la gloire de Dieu.



CHAPITRE VI.

LUTHER

SA MORT, SON CARACTÈRE ET SES ÉCRITS.

Pour ne pas couper le fil des événements, nous avons passé sous silence les dernières heures du père de la Réformation de l'Allemagne. C'est le moment d'y revenir.

Heureusement pour lui, il entra dans son repos avant que le concile de Trente eût produit ses fruits les plus amers. Habile à lire dans l'avenir, il avait annoncé les tristes événements qui suivraient sa mort. Le jour de la Saint-Martin 1545, dînant chez lui avec quelques amis intimes, il leur dit à la fin du repas : « Tant que je vivrai, il n'y aura rien à craindre, s'il plaît à Dieu, et l'Allemagne jouira de la paix. Quand je ne serai plus, priez, car vous aurez grand besoin de supplications. Nos enfants se verront obligés de prendre l'épée, et leur pays les traitera mal. C'est pourquoi, je vous le dis : après ma mort, priez sans cesse (1). »

C'est du fond de son cœur qu'il déplorait la dure ex-

(1) Pfizer, *Vie de Luther*.

trémité où l'intolérance romaine poussait rapidement les amis de la Réforme. Il ne connaissait, quant à lui, d'autres armes que la vérité, ni d'autres moyens de les aiguiser que la prière. Les armes charnelles lui paraissaient suspectes et redoutables ; il ne les estimait guère propres à faire triompher la Réformation spirituelle pour laquelle il avait tant combattu. « J'aurais beau vivre cent ans, » disait-il, « et par la grâce de Dieu calmer les factions et arrêter les désordres, tôt ou tard, je le sais, l'harmonie finira par être troublée. Satan n'a pas cessé de vivre et de régner dans le cœur de l'homme naturel. C'est pourquoi je demande au Seigneur de me retirer en paix, et je ne désire pas de rester plus longtemps dans ce désert. Et vous, nos enfants, priez par l'Esprit et sondez les Écritures! Conservez bien le chandelier du Seigneur et veillez sur votre ennemi, en vous tenant toujours prêts au combat ; car il peut venir à l'heure que vous n'y pensez pas, et tâcher de pénétrer dans vos demeures pour éteindre votre lumière (1) »

Comme Luther l'avait désiré, il ne vit que dans le lointain les luttes politiques de la Réformation. La terrible maladie qui le conduisit aux portes du tombeau, lorsqu'il était à Smalcalde en 1537, lui laissa un état de faiblesse dont il ne se remit jamais parfaitement. Ses amis, justement alarmés, avaient combattu dans leurs prières pour qu'il leur fût conservé. Ils se représentaient quelles seraient les tristes conséquences de la mort d'un homme qui avait jusque-là porté l'étendard sur le champ de bataille. Celui qui entend les prières de son peuple affligé, exauça le cri unanime de ces milliers de

(1) PFIZER, *Vie de Luther.*

suppliants, et rendit à son serviteur les forces nécessaires pour continuer encore quelque temps l'œuvre qu'il avait si glorieusement commencée. « Il y a eu tant de prières et tant de larmes à mon sujet, » écrivait-il à sa femme, « que Dieu a daigné me donner du soulagement et que je me sens revivre. »

Il se remit donc avec une nouvelle vigueur à ses occupations favorites, faisant une guerre opiniâtre au système pernicieux qu'il avait résolu de repousser jusqu'à la mort. Les neuf dernières années d'une carrière déjà si remplie, furent employées par lui à consolider l'édifice dont il avait posé de ses propres mains les fondements, alors que personne ne l'aidait, sinon le Dieu de miséricorde qui l'avait donné à l'Église. Animé d'un amour insatiable pour la vérité, il ouvrit avec les principaux amis de la Réforme, en divers lieux, une vaste correspondance, au moyen de laquelle il les excitait à demeurer fermes dans la cause du Seigneur. S'adressant aux princes de la chrétienté connus pour favoriser les intérêts du Protestantisme, il les sollicitait de bien considérer dans quel but la Providence leur avait confié le pouvoir, et les suppliait d'opposer à la tyrannie de Rome toute leur influence, et cela par pur amour pour la vérité dont l'église papiste avait toujours cherché la ruine. S'ils paraissaient s'arrêter, ou seulement hésiter, il ne manquait pas de les reprendre dans les termes hardis de l'Écriture. Par lui, plusieurs universités s'imprégnèrent de la Réformation, et l'on conçoit quel développement en reçut la lumière de l'Évangile. Il y eut aussi bon nombre de corps politiques dont il gagna l'appui. Il écrivit des commentaires sur les portions de l'Écriture qui lui fournissaient des armes contre « l'homme de péché. » Tel fut

son commentaire de l'épître aux Galates, dans lequel il applique à la doctrine romaine du mérite des œuvres, la condamnation que l'apôtre prononce contre l'esprit légal des Juifs convertis. En un mot, l'on peut dire que Luther vécut, travailla et mourut pour le Protestantisme.

Vers la fin de l'an 1545, les amis de Luther s'aperçurent avec douleur qu'il déclinait rapidement, quoiqu'il n'eût atteint que sa soixante-deuxième année. Lui-même il sentait ses forces s'en aller sous le poids des infirmités qui le faisaient souffrir depuis si longtemps (1). En 1544, il écrivait à son ami, l'électeur de Saxe : « Je suis bien, et mieux que je ne le mérite. Si ma tête est faible quelquefois, ce n'est pas étonnant. J'ai atteint la vieillesse, et toujours elle amène avec elle les infirmités et la décrépitude, la faiblesse et la maladie. A force de s'en servir, la cruche se brise sur la fontaine. J'ai assez vécu, et je n'attends plus que l'heure bénie où Dieu recueillera mon triste corps avec ceux de mes pères. Les temps où j'ai vécu sont, je le crois, les meilleurs ; tout me paraît prendre un mouvement rétrograde. »

Dans une des dernières leçons qu'il donna à Wittemberg, il s'exprimait en ces termes : « Je suis las du monde et le monde est las de moi ; il ne me sera donc pas plus pénible de partir qu'à un voyageur qui sort de l'auberge pour rentrer sous le toit domestique. »

Les symptômes de mort prochaine qui se manifestaient chez Luther, occasionnèrent une joie folle parmi les Romanistes de toutes conditions. Plus d'une fois ils répandirent la nouvelle prématurée de sa fin, tant ils la désiraient ; et même ils n'eurent pas honte d'impri-

(1) Il était atteint de la terrible maladie de la gravelle.

mer le récit de l'enlèvement de son corps par le diable. Luther en eut connaissance, et ce qu'il dit à cette occasion, prouve que, par la grâce du Seigneur, il ne craignait ni la mort ni Satan.

C'est une circonstance remarquable dans la mort du Réformateur, que la Providence l'ait conduit au lieu même de sa naissance, pour y rendre le dernier soupir, entre les mains de son Sauveur et de son Dieu. Le 23 janvier 1546, il partit de Wittemberg pour Eisleben. Le motif de son voyage, bien que pénible, montre l'estime qu'on faisait de son jugement dans les affaires même de l'ordre civil. Il existait, depuis longues années, une difficulté entre les ducs de Mansfeld, au sujet de certaines mines et de quelques pâturages. On avait jeté les yeux sur Luther pour accommoder le différend, et il avait accepté cette mission pour des raisons qu'il explique lui-même en ces termes : « Bien que surchargé d'affaires, je me sens pressé de consacrer quelques jours à celle-ci. Je m'en irai en paix, si je puis voir mes chers princes réconciliés et les disposer favorablement pour notre cause. »

Son voyage ne se fit pas sans périls, attendu que les rivières étaient fort enflées par une abondante chute de neige. Il avait avec lui ses trois fils et le docteur Jonas, ecclésiastique protestant de Halle. En traversant une de ces eaux rapides sur un petit bateau, ils faillirent être submergés. Au moment de débarquer, Luther dit à son ami du ton animé qu'on lui connaît : « Cher docteur Jonas, n'eût-ce pas été un grand triomphe pour Satan, si vous et moi, et mes enfants par-dessus le marché, nous avions péri dans ces ondes. » Les fatigues de la route l'éprouvèrent tellement qu'on en fut à se demander s'il au-

rait assez de force pour atteindre sa ville natale ; mais sa bonne humeur ne l'abandonna jamais, et sa conversation spirituelle, ses piquantes réparties embellirent constamment le voyage.

En témoignage du respect qu'ils portaient à un homme dont le nom était si célèbre dans tout le monde civilisé, les ducs de Mansfeld vinrent à sa rencontre avec une nombreuse cavalcade, et ils faisaient au défi à qui lui montrerait le plus de vénération et de confiance.

Ce fut avec enthousiasme que la foule salua son entrée à Eisleben. Du matin jusqu'au soir, son appartement ne désemplissait pas de personnes de toutes conditions, jalouses de jeter au moins un regard sur le vénérable père de la Réforme. Tout faible qu'il était, il ne put résister au plaisir de proclamer le message de la libre grâce de Dieu dans le lieu de ses pères. Il prêcha quatre fois, administra deux fois la cène du Seigneur, et consacra deux pasteurs. Partout on recherchait et l'on appréciait sa société. Jamais il ne parut plus à son avantage. Ses conversations à table étaient fort animées, et son esprit, si brillant, le faisait chérir des jeunes gens et des hommes d'une intelligence développée. Le soir, il ne se séparait point de sa société sans l'avoir portée avec lui, sur les ailes de la prière, devant le trône de la grâce. La hauteur de sa dévotion et l'énergie de son langage étonnèrent ceux qui prenaient part à ce culte. « Priez Dieu en faveur de son Eglise, disait-il souvent, car le concile de Trente est furieusement irrité contre nous. » Ainsi, non-seulement sa piété, mais encore ses facultés intellectuelles brillèrent de tout leur éclat, à la veille même de sa mort. C'est ce que prouvent, entre autres, les lettres qu'il écrivit à sa femme, durant une

séparation qui ne devait point avoir de terme. On y voit en même temps la gaîté naturelle de son caractère et cette innocente disposition à la plaisanterie qui fit le charme de sa société privée. Le 25 janvier, il lui écrivait de Halle, immédiatement après avoir manqué de périr dans la rivière : « A la très-savante madame Catherine Luther, mon aimable femme, à Wittemberg. Chère Cetti, nous sommes retenus comme des martyrs, et nous voudrions bien être avec vous, mais cela ne s'arrangera pas en huit jours, ainsi que je l'espérais. Dis à maître Philippe que j'aurai à corriger son sermon ; car il n'a pas bien compris pourquoi, dans sa parabole, notre Seigneur compare les richesses à des épines. S'il était à cette école-ci, il saurait ce que le Seigneur a voulu dire, et je suis désolé que l'Ecriture soit partout d'accord à menacer ces épines d'être brûlées. C'est pourquoi, je me donne patience dans le désir de faire ici quelque bien. Vos fils sont toujours à Mansfeld. Nous recevons l'hospitalité la plus distinguée, et tout irait parfaitement s'il ne s'agissait pas de cette misérable contestation. »

Répondant à une lettre où sa femme lui avait exprimé de tendres inquiétudes, il la querelle à sa manière : « Vous voulez, il me semble, en apprendre à Dieu, comme s'il n'était pas possible au Très-Haut de créer dix Luther, quand le vieux Luther viendrait à tomber dans la Saale. Ne vous troublez plus par tant de sollicitude, et ne me troublez pas moi-même. J'ai un protecteur qui vaut mieux que vous ou que tous les anges ; c'est celui qui dormit dans une étable à bœufs et sur le sein de la Vierge, mais qui est maintenant assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant. Ainsi donc, que la paix soit avec vous. Amen. Je pense que les diables se mettent tous en

bande contre moi, tant l'affaire est embrouillée et délicate. Et puis voilà qu'il y a dans une maison d'ici une cinquantaine de juifs. Priez, priez pour nous, afin que Dieu nous donne une bonne issue. Aujourd'hui, plein de colère, j'allais presque ordonner qu'on attelât ma voiture; mais j'ai été arrêté par la pensée de la détresse où je laisserais mon pays natal. Me voilà donc converti en légiste : ils eussent mieux fait de me laisser à ma théologie; car, aussi sûr que je vis, je leur parlerai de manière à humilier leur orgueil. Ils se conduisent vraiment comme s'ils étaient le Très-Haut. »

C'est sur ce même ton, moitié plaisant, moitié sérieux, qu'il composa la lettre suivante, que nous citons à cause de son originalité : « A pieuse, prévoyante, sage Catherine Luther, à Wittemberg, ma chère et aimable femme, grâce et paix en Christ, très-pieuse dame ! Nous vous remercions tendrement du souci que vous avez de nous et qui vous empêche de prendre aucun repos, car depuis que vous vous livrez à tant d'inquiétudes sur notre compte, peu s'en est fallu que le feu n'ait consumé de fond en comble notre demeure; et pas plus loin qu'hier, en vertu sans doute de votre sollicitude, un rocher faillit nous écraser de sa chute. Je *crains fort* que, si vous ne cessez de vous effrayer, la terre ne s'ouvre pour nous engloutir et que les éléments ne fassent une grande conjuration contre nous. Priez, ma chère Cetti, et croyez que Dieu aura soin de nous ; rejetez votre fardeau sur le Seigneur. Nous sommes, grâce à Dieu, joyeux et bien portant. Seulement l'affaire ne marche pas comme nous le voudrions, et s'il plaisait au Seigneur, nous serions fort heureux de nous retrouver chez nous. »

On ne saurait douter que, dans l'état de faiblesse et

d'épuisement où se trouvait Luther, le tourment qu'il ent du peu de succès de sa médiation n'ait dû contribuer à précipiter sa fin. Le 17 février, ses amis, qui s'en apercevaient, obtinrent enfin qu'il abandonnât une entreprise dont il n'y avait rien à attendre de bon, ni pour lui, ni pour personne. Mais on ne pouvait plus se dissimuler qu'il était au terme de sa carrière. Il ne quittait presque plus sa chambre, où il passait son temps dans la méditation et dans la prière, outre quelques entretiens avec ses plus intimes amis. Il disait à l'un d'eux : « Je suis né à Eisleben ; j'y ai été baptisé ; et bien, peut-être aussi dois-je y mourir. » Un autre l'entendit prier en ces termes : « O mon Père céleste, si je dois quitter cette vie et déposer ce frêle corps, je sais pour certain que je vivrai éternellement avec toi, et que je ne saurais être arraché de tes mains. Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ! Seigneur, je remets mon esprit entre tes mains, ô Dieu de vérité ; car tu m'as racheté. »

Jusqu'au dernier moment il témoigna la douleur que lui causaient les différends de ses amis les ducs de Mansfeld. « Si seulement je pouvais réconcilier mes princes, je m'en irais content dans la maison de mon Père ; je dirais à la bière et aux vers : me voilà. » Avant le souper, il ressentit une violente douleur à la poitrine; mais ayant éprouvé du soulagement, il se joignit à ses amis, et la société parut le ranimer. Il prit quelque chose et l'on eût dit qu'il avait retrouvé toute sa gaîté. Mais après le souper, il se plaignit de douleurs si vives qu'il fallut le frictionner avec des linges chauffés. Le duc Albrecht, étant survenu, lui administra une potion.

A dix heures, il se mit au lit et entra dans un sommeil paisible. Mais à une heure, il appela le docteur Jonas et s'écria : « O Dieu de miséricorde ! je me sens très-mal, j'ai peine à respirer, décidément je resterai à Eisleben. » Ses fils et quelques autres amis, avec le comte et la comtesse Albrecht, entourèrent bientôt le lit du mourant. En voyant l'abondante transpiration qui découlait de son front, le docteur Jonas exprima l'espoir que ce serait une crise favorable. « Non, » dit Luther, « c'est la sueur froide de la mort : si les douleurs augmentent, c'est fini. » Puis il se mit à prier avec ferveur, et par trois fois il s'écria : « Seigneur, je remets mon esprit entre tes mains ! »

Comme il s'affaiblissait visiblement et qu'il ne parlait plus qu'à de rares intervalles, le docteur Jonas lui dit d'un ton profondément sérieux : « Très-révérend père, mourez-vous avec une ferme confiance en Jésus-Christ et dans les doctrines que vous avez enseignées ? » Oui, répondit Luther à haute voix ; puis il rentra dans le silence et il parut sommeiller. Quand on l'appelait par son nom, il ne répondait pas ; sa respiration devenait plus lente, mais elle n'avait rien de pénible ; ses deux mains étaient jointes, et entre deux et trois heures du matin, le 18 février 1546, il s'endormit paisiblement en Christ.

Dès que l'électeur Jean-Frédéric eut appris ce triste événement, il en exprima la douleur la plus vive et la plus vraie. Il perdait son cher maître, et il en voulait aux ducs de Mansfeld d'avoir abusé de ses forces dans leur misérable contestation, Il exigea qu'on apportât sa dépouille mortelle à Wittemberg, où la chapelle du château devait la recueillir. Il est inutile de décrire les hon-

neurs qui lui furent rendus et le deuil public qu'on célébra ; mais il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'après la mort de Luther deux peintres firent son portrait, et que, lorsque Charles-Quint, quelques années plus tard, entra victorieux dans la ville de Wittemberg, il respecta la tombe du grand Réformateur, malgré les sollicitations de ses courtisans.

Ainsi mourut Martin Luther, dans sa soixante-troisième année, épuisé moins par la vieillesse que par les travaux d'une existence qui fut, d'un bout à l'autre, comme un sacrifice vivant offert sur l'autel de la vérité. Il laissa une veuve qui lui était tendrement attachée, trois fils et deux filles que Dieu seul pouvait consoler d'une telle perte. Sa famille continua d'occuper en Saxe une position honorable, aussi longtemps qu'elle demeura fidèle aux doctrines pour lesquelles le Réformateur avait sacrifié tout ce qu'il avait de plus cher. Mais si l'on veut connaître sa vraie postérité, il faut regarder à ce peuple nombreux de chrétiens évangéliques qui, après Dieu, lui ont dû leur existence spirituelle.

Cependant c'était un sujet de profonde douleur pour l'âme pieuse et élevée de Luther, que ses disciples se donnassent le nom de Luthériens. Il n'avait point eu l'ambition de se faire chef de secte : tout ce qu'il désira, c'était d'arracher la vérité de l'esclavage où l'avait retenue, durant des siècles, une hiérarchie superstitieuse, dépravée et tyrannique.

La vie de Luther est une des pages les plus merveilleuses de l'histoire. Quel contraste entre son obscure origine et sa carrière si brillante ! Quand nous pensons

aux résultats, à la fois vastes et durables, de sa lutte majestueuse contre les principautés et les puissances papistiques, nous ne saurions méconnaître en lui l'instrument de cette Providence qui triomphe des plus grands obstacles par les moyens en apparence les plus faibles et les plus vils. Au moment où l'Eglise était le plus dégradée, Dieu lui donna Luther, avec charge de dévoiler aux yeux de la multitude étonnée l'effrayante apostasie de la communion romaine. On peut dire avec vérité, qu'il fut conduit dans un chemin qu'il ne connaissait point et par un sentier que ses pieds n'avaient pas foulé. Quand il éleva la voix contre les indulgences de Léon X, il n'avait pas la pensée d'attaquer le système tout entier du papisme. Mais en obéissant à sa conscience, dans les limites de ses connaissances d'alors, de nouvelles lumières vinrent l'éclairer, jusqu'à ce qu'il découvrît enfin la vérité qui devait dissiper la fantasmagorie dont il était entouré, et lui rendre évidentes des abominations auxquelles il n'avait d'abord point pris garde. Cette vérité était celle de la justification par la foi, sans les œuvres de la loi. Non-seulement elle répandit la paix dans sa propre âme, mais elle le convainquit de plus que le système du papisme tout entier reposait sur une erreur anti-chrétienne; et il comprit que, pour retirer l'Eglise de son abjection, il s'agissait d'attaquer au cœur cette masse de superstitions, d'idolâtrie et d'usurpations tyranniques qui pervertissaient les consciences. En prêchant cette doctrine, le coup qu'il porta à « l'homme du péché (1) » fut un coup dont celui-ci ne devait jamais se relever complétement; et comme Lu-

(1) Le Pape, 2 Thess. II.

ther voyait s'y révéler la justice de Dieu dans le pardon des transgresseurs, il résolut de s'y rattacher avec une confiance inébranlable, aussi longtemps qu'il lui serait permis d'entretenir ses semblables de leurs intérêts éternels.

Mais il faut l'entendre lui-même là-dessus, dans son langage énergique : « Moi, Martin Luther, prédicateur indigne de l'Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ, je professe et je crois que cet article (la justification devant Dieu par la foi et non par les œuvres) ne sera jamais renversé ni par l'empereur, ni par les Turcs, ni par les Tartares, ni par les Persans, ni par le pape, avec ses cardinaux, ses évêques, son sacrifice de la messe, ses moines, ses nonnes, ses rois, ses princes et ses puissances terrestres, ni par tous les diables de l'enfer. Cette vérité demeurera debout, qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas. C'est là le véritable Evangile. Jésus-Christ nous a rachetés de nos péchés, et lui seul l'a fait. Que le monde et les démons rugissent tant qu'il leur plaira, ce que dit l'Ecriture est la vérité ferme et immuable. Si Christ seul efface nos péchés, nous ne saurions les effacer au moyen de nos œuvres ; et s'il est impossible de saisir Christ autrement que par la foi, nous ne saurions le saisir par des œuvres. S'il faut que nous saisissions Christ par la foi, pour que nous puissions faire des œuvres, il s'ensuit, par une conséquence irrésistible, que c'est la foi qui se l'approprie avant toute œuvre et sans égard à nos œuvres ; et c'est là qu'est notre justification et notre délivrance du péché. Après cela et non avant, les bonnes œuvres arrivent, comme le fruit nécessaire de la foi, un fruit sans lequel la foi n'est pas la foi. C'est la doctrine que je prêche, telle que le

Saint-Esprit et l'Eglise des fidèles l'ont définie. J'y persisterai fermement. Amen. »

Les catholiques romains ont eu de tout temps pour tactique d'accuser Luther et les autres Réformateurs de mépris pour les bonnes œuvres, parce qu'ils niaient leur efficace dans la justification du pécheur. Or, il est vrai qu'Agricola, connu sous le nom de Maître Eisleben, et quelques-uns de ses adhérents, professèrent des opinions destructives du christianisme pratique, et tout à fait de nature à diminuer l'horreur que nous doit inspirer le péché. C'est du moins ce qu'il est permis d'inférer des tristes échantillons qu'on nous a conservés de leur théologie. Leurs vues étaient au fond celles des Antinomiens. Ils représentaient la loi comme en contradiction avec l'Evangile, et ils l'estimaient de nul usage sous l'alliance de miséricorde en Jésus-Christ. Mais l'apparition de ces erreurs fournit à Luther l'occasion de développer sa doctrine sur les bonnes œuvres, et de défendre celle de la justification par la foi contre les inculpations des docteurs de Rome. Sous le titre de « Disputes, » il publia, de l'an 1538 à l'an 1540, un long traité en réponse à Agricola. C'est là qu'il dit au sujet des Antinomiens : « Par le moyen de ces hommes, Satan se sert des mots de péché, de repentance et de Christ ; tandis que, en dernière analyse, il ne tient compte ni de Christ, ni de la repentance, ni du péché, foulant aux pieds les Ecritures, et d'un même coup le Dieu des Ecritures. C'est ainsi qu'il inspire aux âmes la plus dangereuse sécurité et le mépris de Dieu, qu'il pousse au désordre, et endurcit les cœurs mieux que ne l'eût pu faire Epicure lui-même. »

Luther va jusqu'à déclarer que l'hérésie antinomienne

est pire que le papisme, et dans sa bouche c'était bien fort : « Ils prêcheront, » dit-il, « avec une grande onction la grâce de Dieu en Jésus-Christ, le pardon des péchés, et tout ce qui est relatif à la rédemption; mais ils évitent avec autant de soin que Satan, de parler aux gens de la sanctification, c'est-à-dire de la nouvelle vie en Christ. Il faut éviter, pensent-ils, d'alarmer et de repousser les âmes; aussi n'ont-ils à la bouche que les paroles consolantes de la grâce et du pardon des péchés par Jésus-Christ, mais de sainteté ils n'en font pas mention. Eh quoi! serez-vous chrétien, et en même temps adultère, fornicateur, ivrogne, usurier, orgueilleux, avare, envieux, vindicatif et méchant? Voici ce qu'ils prêchent. Etes-vous pécheur? *Croyez* seulement et vous êtes sauvé. Ne vous inquiétez pas de la loi, Christ a tout accompli. Mais nos Antinomiens ne voient pas qu'en faisant ainsi ils prêchent Christ sans le Saint-Esprit, puisqu'ils permettent au pécheur de demeurer dans ses coupables habitudes et qu'ils ne laissent pas de le déclarer sauvé! »

Luther insistait donc sur la morale de l'Evangile autant que sur la justification gratuite des pécheurs par la justice de la foi. A ses yeux, la foi qui justifie le méchant, fut toujours cette foi qui, unissant l'âme à Christ, le cep vivant, fait partie de la nouvelle création par laquelle « les choses vieilles sont passées et toutes choses deviennent nouvelles. » Ainsi, d'un côté, l'on ne saurait, sans une souveraine injustice, accuser Luther d'indifférence pour la doctrine des bonnes œuvres, où il voyait au contraire les fruits nécessaires de la foi, les preuves de la régénération et de la justification; et d'un autre côté, il est parfaitement vrai qu'il repoussa toujours avec in-

dignation la doctrine des bonnes œuvres telle que l'entend l'église de Rome, estimant que, dans le fait solennel de la justification d'un pécheur devant Dieu par la justice de son Fils unique et bien-aimé, nos œuvres, quelles qu'elles soient, ne sauraient absolument entrer en ligne de compte.

Il n'est pas facile de tracer rapidement le portrait de Luther. Il vécut en des temps extraordinaires, et ce fut un de ces hommes rares auxquels il est donné d'imprimer leur propre caractère à leur époque. S'il y eut parmi ses antagonistes des hommes dont l'influence fut non moins grande que la sienne, mais dans un autre sens, quelle différence quant aux résultats! Les noms de Charles-Quint, de Léon X, de Clément VIII, de Paul III, et tant d'autres qui brillèrent au concile de Trente, sont destinés finalement à l'oubli, ou, si l'on veut, à ne se conserver que pour leur honte dans la mémoire de la postérité; tandis que le nom de Luther s'associera d'âge en âge avec ceux des hommes honorables qui, dans les temps mauvais, ont, avec intrépidité, rendu témoignage aux vérités vitales et salutaires de l'Evangile.

On ne saurait mieux louer le Réformateur de l'Allemagne qu'en empruntant les paroles prononcées sur sa tombe par son intime ami, le candide et véridique Mélanchton, qui avait plus que personne les moyens de bien connaître celui qu'il pleurait: « De quel intérêt et de quel éclat ne pourrais-je pas animer mon discours, si j'entreprenais de célébrer les louanges que cet homme a si justement méritées, ou seulement si je racontais une vie qui, longue de soixante-trois années, a été complétement dévouée au Seigneur; vie de crainte de Dieu et de foi en son nom, vie de prière, vie de charité et

d'espérance, vie d'études et de travaux sans nombre. Vous ne sauriez y découvrir aucune immoralité, ni aucune habitude anti-chrétienne; rien que la critique puisse à bon droit reprendre. En tout temps il eut à cœur la paix et la bonne harmonie. Jamais il ne mêla ses propres intérêts, ni aucun intérêt étranger, aux grands intérêts de la Réformation; jamais il ne chercha par l'intrigue et la ruse l'accroissement de son influence ou de celle de son parti. Il n'est pas au pouvoir de l'homme de produire une sagesse et une vertu si éminentes; c'est un don de la libre grâce de Dieu, effets d'autant plus remarquables dans le cas présent, qu'on sait bien quelle était la violence naturelle et l'impétuosité de notre cher docteur Martin Luther. Aussi que ne doit pas être notre douleur, et comment ne sentirions-nous pas cette perte! Il a plu à Dieu de retirer de notre société et d'enlever à notre affection un homme dont les talents étaient si remarquables, qu'une longue expérience et de constantes études avaient richement développé, et qui possédait à un si haut point les vertus morales du disciple de Jésus-Christ; un homme que Dieu avait choisi pour édifier son Eglise, qui nous aimait comme un père et qui occupait une place si élevée dans la communauté protestante! Nous voilà donc orphelins, pauvres, faibles, sans protection, privés que nous sommes d'un père tendre et ferme tout à la fois. »

Parmi le grand nombre d'hommes distingués qui furent les amis de Luther, il n'en est point pour lequel il eut plus d'abandon que pour Mélanchton. Les hautes facultés de son cher Philippe, sa science, son âme candide et sa sincère piété le lui rendaient particulièrement cher; et Mélanchton à son tour recevait les réprimandes

de Luther comme l'aurait fait un fils respectueux. L'un et l'autre rendirent d'éminents services à la Réformation : Luther, par son zèle ardent et son courage intrépide; Mélanchton, par son savoir, sa prudence, son génie et par la douceur qu'il apportait dans les discussions.

Sous le double point de vue de prédicateur et d'écrivain, Luther occupe une place distinguée entre tous. Il aimait la chaire et y exerçait une puissance plus grande que personne. « Il possédait, » dit un de ses biographes, « tous les dons qui font le prédicateur, si l'on s'attache surtout à ce qui est pratique, populaire et persuasif. Il avait une originalité qui ne lui faisait jamais défaut, une inépuisable facilité d'expressions, un organe excellent et un débit plein d'animation. Il fut des temps où il prêcha tous les jours, jusqu'à deux fois, d'abord à l'église, puis dans sa maison, et toujours avec la même chaleur et la même abondance d'idées. Ses sermons ne brillaient pas par l'ordonnance ni par la symétrie qu'y eût mises un rhéteur; mais ils avaient de la spontanéité, et partout s'y montrait une foi vivante et pleine d'un zèle admirable. Ils allaient droit au cœur. Sans courir après la phrase, Luther exprimait nettement sa pensée. S'il descendait quelquefois à des détails familiers, il s'élevait bientôt aux plus grandes hauteurs de la foi et de la charité. Il ne recherchait pas la nouveauté, et cependant il avait toujours quelque chose de neuf à dire. Il approfondissait enfin son sujet sans fatiguer par des longueurs inutiles (1). »

Sauf un petit nombre d'exceptions, les écrits de Luther eurent tous pour objet la belle cause de la Réformation;

(1) PFIZER, *Vie de Luther*.

ce sont des monuments d'une activité d'esprit et d'une puissance intellectuelle vraiment étonnantes. Outre ses Lettres latines, on a maintenant *cinq cents* ouvrages séparés qui sont reconnus comme venant de lui, et il est à savoir s'il n'est pas encore sorti de sa plume d'autres publications anonymes qui auraient échappé aux recherches des bibliophiles. On a publié le recueil de ses œuvres, à Leipzig en *vingt-trois* volumes in-folio, à Halle en *vingt-quatre* volumes in-quarto, et dernièrement à Erlanguen en plus de *trente* volumes in-octavo.

Prétendre qu'une collection si volumineuse d'écrits composés pour la plupart à la hâte, et roulant en général sur la controverse, ne sont mélangés d'aucune erreur, ce serait élever Luther au rang des auteurs inspirés. « Nul doute, » dit un des écrivains les plus ingénieux de notre temps, « que l'on ne puisse aussi signaler des erreurs dans les œuvres de Luther ; mais après tout c'est la vérité qui y domine et l'erreur n'y est qu'un accident. Tous ses écrits n'ont manifestement qu'une seule tendance, au lieu que dans ceux des Pères de l'Eglise on en découvre aisément plusieurs ; le lecteur ne voit pas toujours où ces derniers le mènent, ni sur quel bas-fond ils le feront échouer ; ils manquent à la fois de force motrice déterminante et de point d'appui : ils n'ont pas de principes souverains (1). »

« Si l'on en excepte sa traduction de la Bible, les écrits de Luther ne furent pas le fruit d'un travail long et opiniâtre, mais plutôt, comme on l'a dit, l'émission spontanée de ses pensées. Sans doute qu'il avait fait d'amples et de solides provisions par ses études générales ; il

(1) Isaac TAYLOR, *Introduction à la vie de Luther*, par Pfizer.

entendait parfaitement les auteurs classiques, il avait bien étudié l'histoire de l'Eglise, et il était versé dans les sciences morales et naturelles; il possédait ensuite une grande connaissance du monde, une logique puissante et une persévérance à toute épreuve; c'est pourquoi sa plume courait avec une extrême rapidité, chaque fois qu'il s'agissait de composer quelqu'un de ces écrits par lesquels il avertissait, instruisait et fortifiait ses amis, tout en terrifiant et en renversant ses adversaires (1). »

Les productions de Luther, et surtout la publication de sa Bible, ont fait époque dans l'histoire littéraire de l'Allemagne, sous le point de vue même de la langue. Avant le Réformateur, tout s'écrivait en latin; mais il appliqua d'une manière si heureuse l'idiôme vulgaire à tant de sujets différents, que d'autres en grand nombre suivirent son exemple, et c'est ainsi que la littérature allemande est devenue d'une richesse immense dans le sacré et dans le profane. Il n'est pas douteux d'ailleurs que Luther n'ait personnellement perfectionné et enrichi sa langue maternelle, et qu'en l'employant comme il le fit, il n'ait, par cela même, popularisé les doctrines de la Réformation.

Sa traduction de la Bible et ses cantiques survivront bien certainement à ses écrits de controverse. Ce fut une entreprise héroïque que celle d'une nouvelle version des Ecritures, au sein de l'exil et comme emprisonné dans le château de Wartbourg. Mais qui n'y verrait une direction d'en Haut? A une époque postérieure, lorsque Luther s'occupait avec quelques amis à achever sa traduction de l'Ancien-Testament, il écrivait ces pa-

(1) PFIZER, *Vie de Luther*.

roles, où l'on voit combien il sentait la difficulté de la tâche : « Nous travaillons maintenant à faire parler les prophètes en langue allemande. Mais que Dieu nous soit en aide ! Il y a un rude labeur à vouloir rendre en notre langue barbare l'harmonie de l'hébreu ; c'est comme si le rossignol devait échanger ses ravissantes mélodies contre la note monotone et fatigante du coucou. » Les cantiques de Luther forment un des plus excellents livres de dévotion qu'il y ait en aucune langue. Quelques-uns de ses cantiques sont traduits du latin, les autres sont des compositions originales. Il est à regretter qu'ils ne soient pas plus connus hors de l'Allemagne.

Tout en admirant ce qu'il y avait d'excellent et de beau dans Luther, tel que la grâce de Dieu l'avait formé, l'on ne saurait se dissimuler les défauts de son caractère et les infirmités de sa foi. Comme il arrive souvent aux hommes d'un esprit original, il avait une impétuosité qui l'entraînait à se servir, dans la controverse, de termes durs et peu civils. Mais « ses paroles étaient l'effusion même de son cœur, et nous scandaliserons-nous de voir ce cœur en proie aux faiblesses communes à l'humanité, surtout si l'élévation des idées qui l'échauffaient, si l'ardeur et la sincérité de ses convictions, couvrent, comme d'un manteau, ce qu'il y avait de répréhensible dans sa manière de s'exprimer ? Il n'est pas douteux que ce manque de mesure ne doive singulièrement contrarier ceux qui voudraient ne voir en lui qu'un saint; mais il est à peine besoin de remarquer combien peu Luther lui-même prétendait à cet honneur » (1).

(1) PFIZER, *Vie de Luther.*

Si donc nous déplorons l'aveuglement et la haine des auteurs catholiques qui n'ont voulu voir en Luther qu'un démon, nous ne saurions partager non plus le fanatisme protestant, qui fait de lui un être surhumain. Nous conviendrons en particulier que le ton dont il parle de ses antagonistes, n'est certes pas en harmonie avec la religion qu'il défendait.

Son plus grand tort est de s'être montré si intolérant envers ceux qui, sur certains points, poussaient les principes de la Réformation plus avant que lui. Il est vivement à déplorer qu'il ait traité les Réformateurs suisses et ceux qui, dans son pays, partageaient leurs vues sur la Sainte-Cène, avec une âpreté et une hauteur qui n'eussent pas même été permises envers des hommes coupables d'hérésie manifeste. C'est d'autant plus triste que l'erreur était au fond du côté de Luther; car on ne saurait disconvenir que, malgré sa grande intelligence de la Parole de Dieu, il n'ait conservé, jusqu'à la fin de ses jours, un reste du levain papistique en ce qui tient à la doctrine de la présence réelle. Il faudrait effectivement posséder plus de pénétration que n'en ont les anges, pour discerner la différence fondamentale qui existe entre la *consubstantiation* de Luther et la *transsubstantiation* des romanistes. Dans l'une et dans l'autre, on veut faire croire à un miracle que rien n'atteste; l'une et l'autre doivent donc être rejetées par ceux qui ne veulent pas de l'*opus operatum* des sacrements, ce qui est l'arc-boutant du papisme et de tout système par lequel on s'efforce d'attribuer à l'Eglise une vertu mystique qu'elle ne possède point.

Qu'on n'infère pas toutefois de la dureté de Luther envers ses adversaires, que ce fut un cœur sans compas-

sion et sans support. Lorsque le misérable Tetzel, abandonné de tous ceux qui l'avaient fêté jadis, se mourait dans la double agonie des souffrances physiques et du désespoir, Luther courut à sa chambre solitaire et lui témoigna une sympathie digne d'une grande âme et d'un vrai disciple de Christ. Mais après tout, notre Réformateur était homme, et en conséquence il avait sa part d'imperfections.

Pour revenir à la doctrine de Luther sur la Cène, nous nous garderons bien d'amoindrir la gloire dont il jouit à si juste titre, parce qu'il a cru devoir en conscience retenir un dogme que nous estimons erroné. Il fut dans l'erreur sur ce point, mais cette erreur même est honorable. Il crut voir chez les opposants une tendance tant soit peu rationaliste, et jamais il ne consentit à sacrifier aux exigences de la raison humaine quelqu'une des vérités du christianisme.

Plus nous méditons les événements qui signalèrent la vie de cet homme admirable, plus nous sommes forcés de voir en lui un instrument dont se servit la divine Providence; instrument actif et dévoué sans doute, mais enfin un simple instrument, préparé pour les circonstances, et que des circonstances fort diverses secondèrent en ses desseins, par la volonté suprême du Très-Haut.

« La Réformation luthérienne, avec l'étonnante révolution qu'elle opéra, ne fut pas, » comme l'observe très-bien M. Taylor, « l'œuvre proprement de Luther. Ce qui la produisit, ce ne fut pas l'impatience avec laquelle l'esprit humain portait le joug de la servitude, ni la cupidité des princes qui se hâtèrent de mettre la main sur les biens de l'Eglise, ni le réveil des lettres, ni la dé-

couverte de l'imprimerie; mais ce fut la proclamation des vérités mêmes du Ciel, vérités oubliées, qui, en se reproduisant, vinrent interrompre le sommeil de la conscience, ranimer dans les cœurs des espérances paralysées, annoncer le Fils de Dieu crucifié et toutefois ressuscité pour notre justification; l'Agneau de Dieu et par lui seul la propitiation des péchés; le Christ, notre seul intercesseur auprès du Père; Christ, seul pasteur et évêque des âmes; le Roi, le Juge et le Chef de l'Eglise.

» Pour les nations qui la reçurent, la Réformation fut comme le matin après la nuit, comme le printemps après l'hiver, parce que, au lieu d'un salut d'invention humaine, elle proclama le salut de Dieu; parce que, semblable au soleil qui chasse la brume, « la justice de Dieu par la foi » dissipa les prétendus mérites par lesquels on estimait acheter le Ciel. En hiver comme en été, le soleil traverse tout l'horizon, et souvent au mois de janvier il brille avec autant d'éclat sur la neige qu'au mois d'août sur de jeunes moissons. Mais ses rayons obliques nous font peu de bien, les glaçons des gouttières ne fondent que là où il brille, et l'atmosphère ne se pénètre pas de sa douce chaleur. C'est que, dans les mois d'hiver, le soleil en sa course suit de trop près les frontières du globe terrestre, et presque comme s'il lui appartenait. Haut dans le ciel, et là seulement, est le siége de sa puissance!

» L'Eglise a eu son long hiver. Dans les écrits théologiques de ces temps sombres et froids, il est peu de pages où Christ ne paraisse; mais il n'y est pas de manière à réveiller les âmes. Entre ses mérites expiatoires et la conscience agitée se placent des pénitences; la Vierge et des saints en foule obstruent les abords du

trône sur lequel il est assis comme médiateur entre Dieu et les hommes ; et quand l'amour divin attire aux pieds de Jésus les pauvres pécheurs, voici le prêtre avec son regard sévère, et la consolation fuit ces âmes troublées : elles ont été blessées, mais non guéries.

» Rien n'est plus misérable, ni plus contraire aux faits, que de représenter la Réforme comme la revendication des droits de la conscience, l'émancipation de l'ignorance et du despotisme, la délivrance de la tyrannie romaine, le retour à la raison, le gage de progrès ultérieurs. La Réformation fut tout cela, mais elle fut beaucoup plus que cela ; et si elle n'avait pas été beaucoup plus, elle n'eût pas même procuré ces biens réels, mais toutefois secondaires » (1).

Pour s'expliquer la prodigieuse révolution qu'effectua la Réforme de Luther en Allemagne, il faut nécessairement recourir à l'intervention spéciale du Seigneur. Ce fut par son ordre que le moine de Wittemberg fit entendre les oracles divins, muets depuis tant de siècles ; et ce fut par l'efficace de sa force qu'au bout de si peu d'années la prédication de Luther renversa la tyrannie spirituelle, dans un pays où elle régnait plus que nulle part. Il s'acquitta de son message avec l'énergie irrésistible d'un envoyé d'en Haut, et bientôt la Parole du Dieu vivant remplaça les traditions humaines. Au lieu de messes latines, on entendit des sermons en langue vulgaire ; on traita comme elle le méritait la prétendue infaillibilité du pape ; les monastères et les maisons religieuses se vidèrent et l'on fit de leurs revenus un meilleur usage ; les moines et les nonnes renoncèrent au célibat ;

(1) Isaac TAYLOR, *Introd. à la vie de Luther*, par Pfizer.

on mit de côté l'invocation des saints et le culte de la Vierge, comme blasphématoires et profanes ; au lieu des sept sacrements de l'église romaine, on s'en tint aux deux institutions divines que prescrit le Nouveau-Testament; partout le peuple reçut l'instruction religieuse par le ministère d'hommes actifs et laborieux; et, d'une foule de chaires, où l'on n'avait su jusque-là que préconiser, en des harangues absurdes, les vertus de la pénitence et l'efficace des indulgences pontificales, on proclama les doctrines vivifiantes de la grâce de Dieu. « Rome avait eu pour palladium le dogme faux de la justification du pécheur par ses œuvres, ou autrement par ses mérites ; c'était de cela que vivaient ses abus, c'était le vrai fond de son apostasie. Au lieu du renouvellement du cœur, elle n'exigeait que des actes et des sacrifices externes : l'église évangélique des Réformateurs exige au contraire la justice de la foi, et par conséquent une régénération spirituelle que Dieu seul peut effectuer. C'est pourquoi elle adresse l'homme directement à Dieu lui-même, à ce Dieu qui s'est approché de nous en Jésus-Christ; elle ne permet pas que nous cherchions notre paix dans les choses du dehors, mais en notre âme même, où Dieu veut faire toute son œuvre de grâce et la développer. Telle était la doctrine des apôtres, doctrine que l'église romaine avait abjurée (1). »

C'est ainsi que nous avons esquissé l'histoire de la Réformation d'Allemagne, depuis son aurore en 1517, lorsque Luther ouvrit la lutte contre Tetzel, jusqu'au célèbre traité de Passau, en 1552, où les princes protes-

(1) Barth, *Hist. Gén.*

tants réclamèrent et obtinrent, pour eux et leurs sujets, la liberté de servir Dieu suivant la règle adoptée à Augsbourg et à Smalcalde. Nous avons vu que si l'on peut attribuer à Luther, dans une grande mesure, la gloire de cette révolution religieuse, il s'en faut bien qu'il l'ait faite à lui seul. Toujours est-il que Rome ne pourrait guère, sans périr, recevoir un nouveau coup semblable à celui que Luther lui porta. Terminons par ce mot bien connu : « Ce fut un grand miracle qu'un pauvre moine ait pu tenir tête au pape, un miracle plus grand qu'il ait triomphé ; et ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est qu'il soit mort en paix, bien qu'entouré d'un si grand nombre d'ennemis. »



CHAPITRE VII.

LA SUISSE.

Dans ce pays célèbre par ses montagnes et par ses lacs, par ses héros et ses hauts faits d'armes, par l'industrie de ses paysans et le bonheur de leur vie retirée, la Réformation livra quelques-unes de ses plus glorieuses batailles. Les raconter en peu de mots est tout ce que nous pouvons faire, en cette revue rapide des pays divers que la Parole de Dieu vint rappeler à la vie, au commencement du seizième siècle.

Comme les autres contrées de l'Europe, la Suisse était enveloppée des ténèbres du papisme. La simplicité même de ses habitants, disséminés au fond de leurs vallées ou sur la croupe de leurs montagnes, en faisait une proie facile aux moines mendiants qui couvraient l'Europe, et qui savaient si bien exploiter un siècle crédule et abusé. Rien n'égalait l'ignorance des pasteurs et des troupeaux; la Bible leur était inconnue; et, malgré la valeur dont ils avaient fait preuve dans les combats,

les Suisses supportaient sans trop d'impatience leur part de la tyrannie romaine.

C'est un fait digne de mémoire, que, en Suisse comme en Allemagne, l'humiliation et la chute du romanisme eurent pour cause prochaine son effronterie même. Un moine dominicain, par le honteux trafic des indulgences, anima contre lui le Réformateur saxon; un moine franciscain, faisant le même commerce en Suisse, éveilla l'attention de l'immortel Zwingle. Le nom du franciscain était Samson; et si nous avons vu Tetzel s'avilir par l'impudence de ses mensonges, le moine Samson ne se rendit pas moins odieux par les siens. Les paysans se pressaient autour de ce missionnaire qui prétendait vendre la paix aux consciences. Prêtant l'oreille à ses doctrines merveilleuses, ils le croyaient dans leur simplicité. Ils apportaient aux pieds de ce misérable imposteur le fruit de leurs sueurs, et se disputaient à qui aurait le premier la précieuse indulgence. Cependant Samson, comprenant bientôt qu'il n'y avait pas beaucoup d'or à recueillir auprès de ces pauvres montagnards, se tourne brusquement du côté des riches citadins et des négociants, en exigeant de leur part des sommes proportionnées à leur fortune. Puis, après avoir pourvu aux besoins spirituels de l'aristocratie, il rejoint les gens de la campagne et prend d'eux tout ce qu'ils peuvent lui donner.

Une âme noble et affranchie contemplait avec une émotion inexprimable cette œuvre de démoralisation, et s'effrayait de l'action puissante qu'elle exerçait sur des populations aveuglées. C'était l'âme d'Ulric Zwingle, qui, après avoir été curé à Glaris, puis à Einsidlen, s'était assis parmi les chanoines de Zurich; homme d'un

savoir profond et d'une sagacité peu commune, qui joignait à de beaux talents l'intrépidité et la résolution d'un héros. « Personne, » s'écria-t-il, « n'a le pouvoir de remettre les péchés, sinon Jésus-Christ, qui est vrai Dieu et vrai homme tout à la fois. Allez, si vous le voulez, et achetez des indulgences, mais soyez certains que vous n'en êtes point absous pour cela. Ceux qui vendent le pardon des péchés à prix d'argent, vrais ambassadeurs de Satan, sont semblables à Simon le magicien et à Balaam. »

Cet homme, vraiment grand, avait, dès sa jeunesse, été choqué des superstitions romaines, et déjà l'an 1516 il commença d'expliquer au peuple les Ecritures, et de relever, quoique avec beaucoup de prudence et de modération, les erreurs et les abus d'une Eglise dont il ne pouvait méconnaître l'apostasie. A une époque où Luther n'avait encore rejeté qu'un petit nombre des corruptions du romanisme, Zwingle s'était tracé un plan général d'émancipation qui renversait à la fois toute cette masse d'erreurs et de superstitions sous laquelle gémissait la chrétienté. « Luther ne se débarrassa que lentement des préjugés de son enfance, tandis que Zwingle s'en dépouilla bien vite par la force de son esprit aventureux, par l'étendue de ses connaissances et sa perspicacité (1). » Avant même que le nom de Luther fût connu en Suisse, Zwingle avait ouvert au peuple le volume inspiré et avait mis en question la suprématie du pape ; mais, comme le Réformateur saxon, ce qui lui fit positivement déclarer la guerre au papisme, ce fut l'indigne trafic des indulgences. Il vit dans cette nouvelle invention de l'Antechrist une insulte à la révélation tout

(1) *Note* du D[r] MACLAINE, sur MOSHEIM.

entière, et particulièrement aux mérites du Rédempteur, sans compter qu'il y allait de la ruine des âmes. Pas moyen de lui faire quartier. Aussi ne montait-il plus la chaire sans l'attaquer ouvertement, et tel fut le succès de ses prédications, que non-seulement Samson quitta la ville, mais encore qu'il jugea prudent de se retirer entièrement du territoire helvétique.

En considérant ces faits, nous sommes frappé de l'observation si juste de M. Merle d'Aubigné, dans son Histoire de la Réformation. « Ce ne fut pas l'Allemagne qui communiqua la lumière de la vérité à la Suisse, la Suisse à la France, la France à l'Angleterre; tous ces pays la reçurent de Dieu; de même que ce n'est pas une partie du monde qui transmet la lumière à l'autre, mais que le même globe éclatant la communique immédiatement à la terre. Infiniment élevé au-dessus des hommes, Christ; « l'Orient d'en haut, » fut, à l'époque de la Réformation, comme à celle de l'établissement du christianisme, le feu divin d'où émana la vie du monde. Une seule et même doctrine s'établit tout-à-coup au XVI[e] siècle, dans les foyers et dans les temples des peuples les plus lointains et les plus divers; c'est que le même Esprit fut partout, produisant partout la même foi.

» La Réformation de l'Allemagne et celle de la Suisse, démontrent cette vérité. Zwingle ne communiqua pas avec Luther. Il y eut sans doute un lien entre ces deux hommes, mais il faut le chercher au-dessus de la terre. Celui qui du ciel donna la vérité à Luther, la donna à Zwingle. Ils communiquèrent par Dieu. « J'ai commencé » à prêcher l'Evangile, » dit Zwingle, « l'an de grâce 1516, » c'est-à-dire en un temps où le nom de Luther n'avait » encore jamais été prononcé dans nos contrées. Ce

» n'est pas de Luther que j'ai appris la doctrine de » Christ, c'est de la Parole de Dieu. Si Luther prêche » Christ, il fait ce que je fais, voilà tout » (1).

Les travaux de Zwingle portèrent si rapidement leurs fruits, que les émissaires de Rome en conçurent de vives alarmes. L'évêque de Constance fut chargé de mettre un terme à ce mouvement, dont les effets pouvaient être aussi désastreux qu'en Allemagne. Le conseil de Zurich fut convoqué dans ce but exprès ; mais la lumière avait déjà tellement pénétré les esprits, que les adversaires du Réformateur n'osèrent pas entamer la discussion dés points en litige. Cependant Zwingle parvint à conduire le débat sur les hommages idolâtres qu'on rendait à la Vierge, et il réfuta si vigoureusement, par la Parole de Dieu, les arguments des papistes, qu'un arrêté du conseil l'autorisa pleinement à continuer de prêcher l'Evangile comme il l'avait fait, en invitant d'ailleurs les pasteurs de Zurich à prendre les Ecritures pour seule base des instructions qu'ils donnaient au peuple.

Toute la Réformation était là-dedans. Le conseil eut pour issue la conversion de plusieurs romanistes et les progrès croissants de la vérité. Les autorités civiles, qui favorisaient le mouvement, protégèrent efficacement Zwingle contre la rage de ses persécuteurs. La Parole de Dieu commençait à exercer un tel empire que, de son propre chef, le peuple abattit le crucifix qu'on voyait à la porte de la ville, sans parler d'autres monuments de l'idolâtrie papale qu'il détruisit pareillement. Ces actes hardis, qui étaient de nature à soulever l'indignation des partisans de l'ancien culte, provoquèrent une conférence

(1) Merle d'Aubigné, t. II, p. 358.

où l'on discuta à fond l'adoration des images et la doctrine de la messe. L'évêque de Constance y défendit avec beaucoup de zèle les pratiques romaines, mais la réplique de Zwingle porta dans les esprits une conviction si vive, que la messe et le culte des images, sous toutes leurs formes, furent abolis par un acte législatif. C'était en 1524. On enleva des églises les tableaux et les statues, et l'on rendit au sacrement de la Cène sa simplicité primitive de mémorial des souffrances et de la mort de Jésus-Christ.

Les cantons demeurés soumis au pape s'irritèrent au-delà de toute expression, et persécutèrent avec la dernière rigueur les Protestants de leur ressort. Il en est qui furent mis à mort, après avoir subi la prison et toutes sortes de tortures. Cependant la vérité de Dieu ne laissait pas de prendre le dessus. Les uns après les autres, plusieurs cantons renoncèrent au papisme ; les couvents se vendaient et on les convertissait en hôpitaux ; les ordres mendiants furent généralement supprimés, et l'on fonda des institutions pour l'éducation évangélique de la jeunesse. En 1519 déjà, l'on comptait parmi les disciples de Zwingle plus de deux mille personnes, et le nombre s'en accrut dès lors rapidement.

La doctrine réformée avait pénétré dans les cantons de Bâle, de Berne, d'Appenzell, de Saint-Gall, de Schaffouse, et s'y était solidement établie. Les autres cantons commencèrent à craindre que ce levain redoutable ne s'insinuât dans le corps entier de la république. Ils se mirent donc à concerter des mesures propres à garantir les intérêts de l'Eglise. On proposa d'avoir à Baden une conférence entre les deux partis. Zwingle y fut invité avec les autres Réformateurs; mais, en considération des

dangers personnels qu'il y eût courus, ses amis s'opposèrent fermement à ce qu'il s'y rendît. Ils lui rappelèrent la mort de Huss et de Jérôme à Constance, et ils ne souffrirent pas qu'une vie si précieuse s'aventurât dans une entreprise d'où il y avait si peu de chose à attendre d'ailleurs. Cela n'empêcha pas que quelques Réformateurs, moins odieux aux papistes, ne se rencontrassent à la conférence. De ce nombre fut OEcolampade de Bâle, qui défendit d'une manière fort distinguée, contre les sophismes et les traditions de Rome, les pures doctrines de la Parole de Dieu.

La conférence eut pour résultat l'excommunication de Zwingle et de ses adhérents. Ses écrits furent condamnés aux flammes. Cinq cantons, ceux de Lucerne, d'Uri, de Schwitz, d'Unterwald et de Zoug, contractèrent une alliance solennelle, s'engageant par serment à défendre Rome et à détruire la Réformation. Pour soutenir l'ancien culte, ils conclurent un traité avec Ferdinand d'Autriche, le frère de Charles-Quint. Quelques pasteurs protestants tombèrent victimes de leur intolérance, et tout présageait une guerre imminente.

La triste catastrophe qu'on avait lieu de redouter fut suspendue, pour quelque temps du moins, par le compromis de Cappel, qui donna quelque répit aux amis de la Réforme et rompit l'alliance que les Romanistes avaient contractée avec Ferdinand. Mais les cantons de Zurich et de Berne ayant mis une sorte de *blocus* sur les cinq cantons catholiques, la colère de ceux-ci ne connut plus de bornes, et le sang des confédérés ne tarda pas à se mêler sur les champs de bataille.

C'est à cette époque, et lorsque Rome veillait d'un œil perfide pour frapper un coup décisif, qu'eut lieu, entre

Luther et Zwingle, la déplorable dispute au sujet de l'eucharistie, dont nous avons parlé précédemment. Le Réformateur de Zurich était donc absent lorsque les cantons dévoués au pape s'armèrent comme pour une croisade, et avant que Luther et Zwingle eussent terminé leur polémique, la guerre entre les Suisses était déclarée.

Pris à l'improviste, les amis de la Réformation étaient réunis à Cappel en petit nombre, quand un corps de Zurichois les y joignit. Zwingle, qui était de retour, accompagna les siens. Le combat fut aussi terrible qu'inégal. Les catholiques remportèrent la victoire et Zwingle mourut dans la mêlée. Rome triompha d'une manière indécente de ce succès momentané. Le corps du Réformateur ayant été trouvé parmi les morts, subit d'indignes traitements, et on le réduisit en cendres sous les yeux de ses concitoyens désespérés.

La mort de Zwingle fut un coup si terrible pour les partisans de la Réforme, que OEcolampade, l'ami intime du Réformateur zurichois, en succomba, dit-on, de douleur. Il rendit le dernier soupir avec cette parole dans la bouche : « Bientôt je serai près de Christ, mon Seigneur. » Zwingle aussi mourut en chrétien. Quand il eut reçu le coup fatal et que, étendu sur la terre, il luttait contre la mort : « Ils ont pu tuer le corps, » s'écria-t-il d'une voix ferme, » mais ils ne peuvent tuer l'âme. »

Ce triste événement, qui jeta le deuil dans toute la Suisse protestante, eut lieu en 1531. Un moment Rome sembla vouloir regagner son empire ; mais Zwingle eut pour successeurs des hommes animés d'un esprit semblable au sien et qui montèrent à la brèche après lui. Il faut nommer entre autres l'illustre docteur qui le

remplaça dans ses fonctions pastorales à Zurich, Henri Bullinger. Il s'était lentement dégagé des chaînes du Romanisme, mais il avait enfin conquis la sainte liberté des enfants de Dieu; et tels furent les succès de son ministère, qu'on le désigne communément sous le titre de « second Réformateur. » Quarante années durant, il lui fut donné de prêcher à Zurich la bonne Parole de Dieu.

Dans les six années qui suivirent la mort de Zwingle et d'Œcolampade, non-seulement la Réformation s'établit d'une manière définitive au sein des cantons où elle avait pris naissance, mais encore elle étendit ses triomphes en des lieux où, du vivant de Zwingle, ceux qui prêchaient la doctrine des apôtres ne pouvaient se faire entendre. Le Dieu tout puissant prit soin de sa vigne; la tranquillité se rétablit, et si plusieurs cantons demeurèrent sous le joug du papisme, la foi réformée remporta finalement la victoire dans la plupart des lieux où Zwingle et ses collaborateurs avaient semé la parole incorruptible du Seigneur.

Parmi les hommes qui rendirent d'éminents services à la Réformation de la Suisse, il faut signaler, outre Zwingle, Wittembach, Capiton, Haller, Œcolampade, Myconius, Léon Juda, Farel et Calvin. Ils rendirent fidèlement témoignage à la vérité si longtemps négligée, et obtinrent par la grâce de Dieu des succès qui feront l'étonnement de toutes les générations.

Jusqu'à ce jour, la Suisse est moitié protestante, moitié catholique romaine. Quand on visite cette contrée romantique, on reconnaît généralement à leur industrie, à leur aisance, et au seul aspect de leurs routes, de leurs villages et de leurs villes, les habitants de la Suisse qui professent le Protestantisme. Ailleurs, il n'y a qu'une

portion de la liberté dont l'homme a besoin pour son développement, et cette portion encore est la moindre.

Il serait intéressant de décrire le caractère du grand Réformateur de l'Helvétie. Comme les hommes les plus excellents de son époque, il ne se faisait pas de justes idées de la liberté religieuse. La manière dont il envisageait les fonctions du magistrat dans les choses de la foi, était propre non-seulement à forger des chaînes à l'Eglise, mais encore à faire de celle-ci un instrument de tyrannie politique. Selon ses vues, l'Etat, dans sa capacité civile, est le pouvoir exécutif de l'Eglise. Il doit sanctionner les règlements ecclésiastiques et les faire observer, par toutes les voies de contrainte et de répression dont il dispose sur les propriétés et sur la vie de l'homme. Comme tous ceux qui admettent l'intervention effective du gouvernement civil en matière religieuse, Zwingle réclamait la liberté pour lui et les siens, et il la refusait à tous les autres. C'est ce qui explique les mesures violentes qu'il provoqua contre les Baptistes, sous le prétexte de leur enthousiasme. Cela explique aussi pourquoi il recourut, trop fréquemment, hélas! au bras de la chair, à la force des armes, pour la défense de la vérité; comme si l'on pouvait de la sorte redresser les vues erronées des hommes, et les rendre plus vertueux et plus heureux.

Le jour de la vraie liberté de conscience ne devait pas luire alors. Si le Protestantisme était moins sanguinaire que Rome, il n'avait encore pu oublier les leçons que des siècles d'une odieuse tyrannie avaient enracinées dans le cœur humain. Mais malgré ses défauts, Zwingle ne laissa pas d'être, en son temps, une lumière

qui brilla d'une vive clarté. Pour la solidité du savoir, il fit plus qu'égaler Luther. Il puisa directement à la source pure de la vérité son système de doctrine chrétienne. L'idée qu'il se fit de la Cène du Seigneur est à la fois simple, édifiante et scripturaire. Son esprit était aussi attrayant et aussi aimable, que son courage était intrépide à l'heure de la lutte et du danger.



LIVRE SECOND.

DES PAYS OU PÉNÉTRA LA RÉFORMATION.

CHAPITRE I.

GENÈVE.

Genève, cette illustre cité que parent les plus éclatantes beautés de la nature, et dont l'histoire se lie à tout ce qui s'est fait de grand dans le XVI[e] siècle, fut de bonne heure le théâtre de la Réformation. Trois Français, Farel, Froment et Saulnier, proclamèrent les premiers dans ses murs les doctrines célestes que Rome avait oubliées. Les violences du duc de Savoie, sous la domination duquel vivait Genève, amenèrent une révolution politique qui se liait, dans les plans du Seigneur, à l'affranchissement spirituel de ce petit peuple. Lausanne et les autres villes du lac Léman étaient tombées entre les mains de Berne; ce fut le moyen par lequel la Ré-

formation s'étendit sur toute la contrée. Genève, rendue à la liberté et regardant le pouvoir romain comme son principal oppresseur, célébra les premiers moments de son indépendance par la destruction des reliques papales et des autres monuments de son précédent esclavage. Farel et ses courageux compagnons d'œuvre s'étant mis alors à prêcher, dans toutes les églises, la doctrine vivifiante de l'Evangile à des milliers d'auditeurs attentifs, la lumière fit de si rapides progrès dans les esprits, qu'en 1535, cinq ans seulement après que les Réformateurs eurent commencé leurs prédications, les Protestants obtinrent une liberté de culte égale à celle des Catholiques.

Il est vrai que, dans le principe, et peu après leur arrivée, les prédicateurs français s'étaient vus chassés de Genève comme ils l'avaient été de France, à cause de la sainte franchise avec laquelle ils dévoilaient les superstitions romaines. Mais les semences de la vérité qu'ils avaient répandues, au milieu de beaucoup de larmes et de prières, étaient restées dans le sol. L'an 1534 ils furent rappelés par les principaux citoyens qui venaient de se soustraire au pouvoir de leur évêque et, du même coup, à celui du saint-siége. Ils prirent possession de la cathédrale, et après l'avoir dépouillée de ses ornements papistes, ils invitèrent Farel à y prêcher, devant une multitude avide d'instruction, les précieuses vérités de l'Evangile. Jusqu'à quel point cette démarche des Réformés était-elle d'accord avec la liberté de conscience qu'on avait proclamée ? c'est ce qu'il est malaisé de déterminer. Tout ce qu'on peut dire pour leur excuse, c'est que les citoyens en masse étaient favorables aux doctrines de la Réformation.

Les choses en étaient là; on avait en grande partie abandonné les anciennes superstitions, mais il n'y avait rien encore de définitivement arrêté pour l'avenir, lorsque Jean Calvin arriva à Genève, se rendant de France à Strasbourg. C'était le 5 août 1536. Farel, sur qui pesait toute la responsabilité des arrangements à prendre pour l'organisation de la nouvelle église de Genève, s'opposa de toutes ses forces à ce que son concitoyen, jeune encore, mais déjà renommé, poursuivît son voyage. Connaissant le génie de Calvin, la valeur de ses éminentes qualités et la haute portée de son esprit, il jugea la cause de la Réforme gagnée pour Genève, s'il pouvait l'engager à se fixer dans ses murs. Comme Calvin résistait: «Je ne saurais admettre,» lui dit Farel, «que vous cherchiez une retraite où poursuivre vos études, lorsque Dieu vous appelle si manifestement à prêcher son Evangile. Si vous préférez vos propres inclinations à l'accomplissement du devoir qui vous est imposé, soyez sûr qu'il n'y aura point de bénédiction pour vous.» Calvin, ému de ces instances, prend le parti de rester. A la voix de Farel se joignit celle de plusieurs hommes influents; et peu de jours après son arrivée, Calvin était au nombre des pasteurs de Genève. Ni lui, ni ses amis ne se doutaient des résultats qu'aurait cet appel inattendu.

Jean Calvin était né à Noyon, en Picardie, le 10 juillet 1509. Ses parents l'avaient d'abord voué à la prêtrise; mais son père, voyant le dégoût qu'il éprouvait pour la carrière ecclésiastique, avait fini par lui permettre les études de droit. Il dut à un de ses proches parents, ministre des vallées du Piémont, ses premières impressions religieuses, et c'est là ce qui le fit de bonne heure

incliner vers la Réforme. Conduit à étudier les Ecritures pour son propre compte, il ne tarda pas à découvrir le désaccord prodigieux qui existe entre Rome et les écrits inspirés. Avec cette décision de caractère qui ne l'abandonna jamais, il épousa chaudement la cause de la Réformation, s'associa au parti protestant en France, courut tous les dangers de la persécution sous le règne de François Ier, et n'eût été la protection de Marguerite, l'excellente reine de Navarre, il fût devenu promptement victime de son zèle pour la vérité.

Comme il ne se sentait plus en sûreté dans sa patrie, il chercha à Bâle un asile contre la tempête qui le menaçait. C'est là que, deux ans avant son arrivée à Genève, et dans sa vingt-cinquième année, il composa le plus célèbre de ses ouvrages, son *Institution de la Religion chrétienne*, chef-d'œuvre qui transmettra son nom à la postérité, comme celui d'un des plus ingénieux théologiens qui aient jamais vécu. Dans une préface pleine de force, il dédia son livre à François Ier, espérant sans doute adoucir la haine que ce cruel monarque montrait aux Protestants.

Bien que ce fût à la demande même des citoyens de Genève que Calvin avait consenti à leur prêter le secours de ses lumières, dans leurs essais d'organisation ecclésiastique, il reconnut bientôt que ni lui ni Farel n'étaient, pour l'heure, en état d'amener cette entreprise à bonne fin. Les Genevois, résolus sans doute à rejeter le joug de Rome, étaient loin de s'entendre sur les points essentiels de la doctrine et de la discipline. Le ton décidé du Réformateur les irrita. Calvin et Farel durent l'un et l'autre se retirer d'un lieu où ils s'étaient flattés d'instituer sur des bases solides l'église de la Réforme. Calvin

gagna Zurich ; et après y avoir fait un petit séjour, il reçut de Bucer et d'autres théologiens de Strasbourg l'invitation de s'établir au milieu d'eux. Il y prêcha les grandes doctrines de l'Evangile avec des succès éclatants, et autour de lui se forma une congrégation remarquable par sa piété et par ses lumières. Il y occupa d'ailleurs une chaire de théologie, et il la desservit avec tant de talent et de science, qu'une foule de jeunes théologiens se pressaient à ses pieds, jaloux de profiter des leçons d'un homme aussi versé dans la connaissance des Ecritures.

Cependant les citoyens de Genève, renonçant à l'espoir de s'entendre, et regrettant d'avoir, avec tant d'ingratitude, banni de leur ville un homme tel que Calvin, le rappelèrent à son poste en 1541. Il accepta leur appel, et arriva chez eux avec de nouveaux avantages, dûs aux progrès qu'il avait faits en savoir et en expérience, bien plus encore qu'à la conduite qu'on avait tenue à son égard. Par sa fermeté et sa persévérance, par la force persuasive de ses discours, par l'appui qu'il cherchait sans cesse dans les déclarations de la Parole de Dieu, Calvin réussit, avec la bénédiction divine, à faire de l'église de Genève l'ornement et la gloire de l'époque où il vécut.

Après la mort de Luther, c'est-à-dire cinq ans depuis le rappel de Calvin, l'Académie de Genève devint le séminaire général des églises réformées, comme l'Université de Wittemberg avait été celui des églises protestantes. A la tête du consistoire ecclésiastique, Calvin possédait une influence considérable et même un pouvoir qui n'était pas sans importance. Grâce aux talents et à la science du célèbre Théodore de Bèze, qu'il attira

près de lui, il fit de Genève un lieu où se rendaient, d'Angleterre, d'Ecosse, de France, d'Italie et d'Allemagne, les jeunes gens qui désiraient exceller dans la littérature sacrée et profane. Il employa toute la puissance de ses facultés, et avec un merveilleux succès, à systématiser la doctrine de l'Evangile, et à formuler un plan de discipline ecclésiastique. Il acquit sur ses concitoyens un ascendant plus considérable qu'aucun homme de son temps; et, il faut bien le dire, son esprit avait quelque chose de si arrêté, il possédait en son mâle caractère une telle disposition à gouverner, qu'il n'était pas aisé de lui faire résistance.

Pour connaître à fond la théologie de Calvin, l'on doit consulter son Institution et ses Commentaires sur la Bible. Il était décidément prédestinatien, et soutenait avec force la doctrine de l'élection de grâce. Mais en ce point il ne différa pas essentiellement de beaucoup d'autres docteurs de son temps et des temps antérieurs; seulement personne n'y déploya plus de vigueur et de logique. La plupart de ses disciples actuels ont abandonné ses vues sur le décret de réprobation; et l'on doit reconnaître que, malgré l'extrême finesse de son esprit, il ne sut pas faire, dans l'administration divine, la part de l'équité et celle de la souveraineté tout à la fois. Mais, il n'est pas de livres, malgré cela, qui aient une tendance plus pratique que les siens. On voit, parmi les hommes qui se rattachent à son école, bon nombre de dogmatistes qui feraient bien d'étudier à fond la portion de ses écrits où il traite de l'obligation morale et de la responsabilité humaine. En somme, ses travaux de réformateur et de professeur de théologie furent un bienfait public et ils ne perdront jamais de leur valeur. Il chassa Rome de ses

derniers retranchements, et il remplaça le jargon de l'école par une exposition de la vérité divine, à la fois lucide, scripturaire et saisissante.

Mais bien qu'à tout prendre, Calvin ait été un homme vraiment grand et saint, il porta les traces de son époque. En combattant l'erreur, il ne distingua pas suffisamment ce qui est au seul pouvoir de Dieu d'avec ce qui est du ressort de l'homme. Il réclama contre les hérétiques une autorité qui n'appartient réellement pas à l'Eglise. On ne saurait justifier sa conduite envers Servet, Castellion et Bolzec, sans justifier également le sang que Rome a répandu. Brûler un homme parce qu'il nie la Trinité, en bannir d'autres à raison de leur arminianisme, c'est une violation énorme des droits de la conscience, et une triste preuve que Calvin, malgré l'éclatante supériorité de son génie, ne voyait pas ce qu'il y avait d'arbitraire et de tyrannique dans le pouvoir qu'il exerçait au nom de l'Eglise. Il est vrai qu'à la rigueur on doit envisager ces persécutions comme des actes du magistrat; mais on ne saurait nier que Calvin et Farel n'aient voulu le procès de Servet, bien qu'ils sussent à quoi sa vie serait exposée si les juges le trouvaient coupable. Il est vrai de plus qu'en voyant approcher l'heure du supplice, Calvin sollicita l'adoucissement de la sentence, tandis que Farel lui reprochait sa mollesse; mais ni l'un ni l'autre toutefois n'entendaient cette parole de l'Ecriture : « C'est à moi qu'appartient la vengeance, et je la rendrai, dit le Seigneur. »

En 1564, lorsqu'il était à l'apogée de sa gloire, et que toutes les églises de la Réforme cherchaient auprès de lui des lumières et de l'appui, Calvin mourut, âgé de cinquante-cinq ans. Longtemps après sa mort, l'église de

Genève continua de fleurir entre toutes les autres ; mais à une époque plus récente, elle a, comme les sept églises d'Asie, vu pâlir son chandelier. Cependant l'esprit de la Réforme commence à s'y réveiller, et tout fait espérer que le moment n'est pas loin, où la chaire de Calvin et de Bèze ne sera plus occupée par des hommes qui ne cessent de combattre les doctrines que les Réformateurs estimèrent plus précieuses que leur vie.



CHAPITRE II.

LA FRANCE.

De Calvin, dont l'immortel honneur sera d'avoir su imprimer à la cause de la Réforme une impulsion vigoureuse, nous passons au pays qui donna le jour à ce grand serviteur de Dieu. La France fut un moment toute pénétrée des doctrines de la Réformation, bien que, durant la vie de Luther et longtemps après, les Protestants y aient vécu sous la cruelle oppression de princes qui étaient incapables d'apprécier ce qu'ils valaient, et qui n'avaient aucune notion des droits de la conscience. Mais le sang des martyrs fut de tout temps la semence de l'Eglise. De 1515, année où François Ier monta sur le trône, jusqu'à Louis XVI, si l'on en excepte le règne de Henri IV, les Réformés de France ne cessèrent d'avoir à souffrir des persécutions souvent atroces.

Les églises réformées de ce royaume se greffèrent en quelque sorte sur celles des vallées du Piémont, et portèrent de riches fruits, malgré les longues tempêtes qui les ravagèrent. Déjà l'an 1521, nous trouvons à Meaux

une nombreuse association de chrétiens évangéliques, qui suivaient dans les principaux points la foi réformée, et que l'on connaissait sous le nom de Huguenots. Ils jouissaient de la protection et des sympathies de Marguerite, reine de Navarre, princesse qui, malgré les décrets sanguinaires de son frère François Ier, leur rendit en toute occasion de grands services. D'une main, le roi de France offrait, par pure politique, son assistance aux Protestants de l'Allemagne, tandis que de l'autre il signait l'arrêt de mort des Huguenots ses sujets. Au travers de tous les dangers, ces intrépides témoins de la vérité, remarquables par la simplicité de leur culte et l'innocence de leur vie, se multiplièrent rapidement dans les provinces. On ne pouvait leur imputer d'autre crime que celui de combattre les fausses doctrines et la tyrannie de Rome. Parmi eux il y avait beaucoup de personnages de haute naissance, et même quelques ecclésiastiques d'un certain rang. Sous les règnes de François Ier et de Henri II, ils périrent par milliers sur l'échafaud. Le dernier de ces rois, monstre de cruauté, en fit périr plusieurs dans les fêtes du couronnement de la reine, comme pour en amuser sa cour. Après la mort de François, l'infâme Charles IX, abandonnant les rènes du gouvernement à sa mère, Catherine de Médicis, se mit à la tête du parti politique qui méditait l'extinction du nom protestant. Si la cause de ceux qu'on flétrissait du nom de Huguenots fut chaudement épousée par le roi de Navarre et par le prince de Condé, la maison de Guise, de son côté, ne cessait de les persécuter impitoyablement. Le prince de Condé est assassiné de sang-froid. L'amiral de Coligny, brave officier qui marchait avec les Réformés, frappé une première fois de la main

d'un traître, est enfin massacré dans sa propre maison, le soir de la Saint-Barthélemy. Pendant cinq jours d'un horrible carnage, et à Paris seulement, dix mille Protestants succombent sous le fer des meurtriers. On évalue à soixante mille, quelques-uns même à cent mille, le nombre total des chrétiens évangéliques qui périrent ainsi dans toute la France, le 24 août 1572 et les deux mois qui suivirent. Tout ce sang fut versé à l'instigation d'une femme appartenant à la même famille que Léon X. On conçoit qu'une telle accumulation de crimes ait attiré plus tard sur ce royaume les jugements du Très-Haut.

Telles étaient l'effrayante dépravation de l'époque et la puissance de l'esprit papiste, que Charles IX reçut les félicitations du Parlement, à raison du zèle qu'il avait si noblement déployé dans l'intérêt de la religion. L'on ordonna des processions annuelles en mémoire de ce triomphe de la papauté. Pour conserver encore mieux le souvenir de faits dont la nature et la religion ont une égale horreur, le pape fit frapper une médaille ayant pour exergue : LE MASSACRE DES HUGUENOTS. En recevant de Catherine de Médicis la tête de Coligny, il ordonna des réjouissances publiques Rome, et il consacra ce jour comme une des fêtes de l'église romaine, délivrée de l'hérésie.

Les Protestants, toujours poursuivis, durent prendre des mesures pour leur défense. Dans un siége de huit mois qu'ils soutinrent à la Rochelle, on prétend que 25,000 Romanistes tombèrent victimes de leur propre intolérance. L'an 1575, la paix fut conclue par Henri III, successeur de Charles IX. Mais le duc de Guise ayant manifesté son mécontentement, les hostilités contre les pauvres Huguenots recommencèrent de la part du faible

monarque. Cependant, fatigué de l'orgueil et de la domination de Guise, Henri le fait assassiner, et lui-même tombe bientôt après sous les coups d'un moine dominicain.

Ce fut alors que Henri IV monta sur le trône de France. Elevé dans la foi protestante, il lui avait voué son affection; et d'ailleurs c'était au parti de la Réforme qu'il devait la couronne. Mais il ne tarda pas à abjurer la profession qu'il faisait de la religion évangélique, sans cesser toutefois de se montrer l'ami de ceux qui la suivaient. Ils lui durent la célèbre loi qui assurait aux Protestants et aux Catholiques une égale liberté. Cet édit, signé à Nantes le 13 avril 1598, fit le repos des Protestants jusqu'à la fin de Henri IV, qui mourut en 1610, assassiné par un papiste fanatique, nommé Ravaillac.

A peine la tombe eut-elle reçu la dépouille mortelle de ce prince, que les Protestants purent voir tout ce qu'ils avaient à craindre de leurs ennemis. Il y eut, dans l'édit de Nîmes et dans le renouvellement de celui de Nantes, un air de liberté ; mais c'étaient de belles paroles seulement, car on ne laissa pas que d'opprimer et d'insulter les disciples de la Réforme. Tout cela cependant n'était que la sombre nuée qui précède l'orage. Il était réservé à un prince qu'on a honoré du titre de Grand, de faire aux Protestants de France plus de mal que tous ses prédécesseurs réunis. Louis XIV, homme livré à toutes les convoitises de son cœur et l'un des plus méchants princes des temps modernes, fit peser sur les Protestants toute la puissance de sa main de fer. En 1685, cet odieux monarque révoqua l'édit de Nantes ; et quelle plume pourra retracer les malheurs qui s'ensuivirent ! Pour fuir à la fois les convertisseurs et les dragons, tous

ceux qui le purent se précipitèrent dans les pays étrangers, et ces victimes du despotisme romain durent un asile à la compassion de l'Angleterre, de l'Écosse, de la Hollande, de la Suisse et de l'Allemagne. Cependant le plus grand nombre d'entre eux ne purent tromper la vigilance de leurs ennemis. On plaçait une double garde devant leurs maisons ; les portes des villes leur étaient fermées, et l'on massacrait sur la place, ou l'on jetait au fond des cachots ceux qu'on surprenait dans leur fuite. Tant d'exils, de massacres et de conversions extorquées menacèrent le Protestantisme d'une ruine complète.

C'est ainsi que, désolées et constamment opprimées, les églises réformées de France atteignirent la fin du siècle dernier. La révolution politique qui remua le royaume jusque dans ses entrailles vint, par un miracle inespéré, rendre aux Protestants quelque liberté de conscience. Mais l'esprit des anciens Réformateurs, le noble esprit des Huguenots s'était évanoui ; le Protestantisme avait perdu sa force vitale.

Sous la dynastie actuelle, les justes droits des Protestants leur ont été garantis par la constitution du royaume ; la foi primitive commence à se ranimer en divers lieux ; on y proclame de nouveau les doctrines de la Bible avec une grande force, et sous une forme nouvelle le Protestantisme semble vouloir reprendre sa place de jadis. Excité par ce retour à la vie, le clergé romain use de toute son influence contre les églises réformées. Bien que le Catholicisme ne soit plus la religion de l'État, il exerce une puissance qui rend le sort des Protestants assez précaire, malgré le texte des lois. C'est une situation qui doit émouvoir le cœur de tout chrétien. Il faut demander à Dieu qu'il se suscite un grand nombre de

fidèles témoins dans cette France, que tant de martyrs ont arrosée de leur sang. Car ce n'est pas un Protestantisme froid et formaliste qui peut y changer la face de la société ; rien ne le fera, sinon la puissance vivifiante de l'Esprit de Christ et des vérités de l'Evangile.

CHAPITRE III.

LA SUÈDE ET LE DANEMARK.

Luther n'eut pas plus tôt brisé le joug de Rome, que la liberté qu'il venait de conquérir à l'Allemagne se propagea dans les contrées voisines. Le premier qui fit entendre à la Suède la voix de la Réformation fut Olaus Petri, disciple zélé du moine de Wittemberg, homme dont le dévouement à la cause de Christ ne se démentit jamais. Il entra dans son apostolat au milieu des circonstances les plus favorables. Le missionnaire protestant trouva, dès l'entrée, un chaud protecteur dans la personne de Gustave Vasa Ericson. Les Suédois l'avaient mis sur le trône, à la place de Christiern, roi de Danemark, prince cruel que sa barbarie priva d'une couronne usurpée. Pendant que le tyran avait ravagé le pays et asservi le peuple, Gustave Vasa, exilé, gémissait dans une prison ; mais, s'étant échappé de là, il s'enfuit à Lubeck, où il fut initié aux doctrines de la Réforme. Son âme s'ouvrit promptement à la vérité. Il vit l'accord des enseignements de Luther avec ceux de la Parole de

Dieu, et en même temps leurs heureuses tendances sociales et morales.

Quand il fut élevé sur le trône de Suède, il évita d'employer la contrainte pour amener le peuple à professer la même foi que son monarque, persuadé qu'il était plus sage et plus conforme à l'essence de la vérité, de laisser la doctrine réformée se faire elle-même son chemin dans la raison et la conscience de l'homme, par l'influence de la grâce divine. Il ne laissa pas toutefois de déployer la plus grande énergie pour répandre la connaissance de la Bible. Il attira sur ses domaines beaucoup d'hommes à la fois savants et pieux, afin de le seconder dans l'exécution de ses plans. Il encouragea Olaus Petri à traduire les Saintes-Ecritures, et il les fit circuler abondamment parmi le peuple.

Malgré toutes les précautions qu'il avait prises pour laisser à ses sujets une parfaite liberté, il ne réussit pas à conjurer la jalousie et la colère de Rome. C'est pourquoi, l'an 1526, il résolut d'adopter une marche plus décisive, mais toujours parfaitement légitime. Un zélé défenseur de Rome, Pierre Gallius, travaillant avec une activité prodigieuse à contrecarrer les progrès de la Réforme, Gustave Vasa convoque à Upsal une conférence publique entre le champion du pape et celui de la Réforme, dans l'espoir que le peuple, en comparant les deux doctrines, verrait bien de quel côté se trouvait la vérité. La conférence eut lieu devant une immense assemblée, et le triomphe d'Olaus Petri fut si éclatant que, dès cette heure, les doctrines de Luther jetèrent en Suède de profondes racines.

L'année suivante (1527) vit naître des événements bien propres à consolider la révolution qui s'était opérée

dans les esprits. Les Etats du royaume ayant été réunis en Convention générale à Westeraas, Gustave plaida lui-même avec une telle éloquence la cause de la foi réformée, il parla d'ailleurs avec tant de sagesse, de zèleet de piété, que, malgré l'opposition violente du clergé et en particulier celle des évêques, il fut résolu, d'un avis unanime, que la doctrine luthérienne aurait libre cours sur tout le territoire suédois. Gustave fit avec beaucoup de courage la profession de sa foi. Il alla jusqu'à se déclarer prêt à déposer la couronne et à sortir du royaume plutôt que de gouverner un peuple esclave du pontife romain et honteusement mené par des prêtres ignorants et superstitieux. A partir de ce moment, la chute du Romanisme fut décidée, et le Luthéranisme devint la religion publique et officielle de la Suède. Ce fut un rude coup pour Rome, car nulle part au monde les revenus du clergé n'étaient aussi exorbitants. Les évêques possédaient de plus grandes richesses que le souverain; ils vivaient en des châteaux forts, et jouissaient d'un pouvoir tout-à-fait indépendant; aussi étaient-ils souvent les auteurs de commotions politiques qui rendaient impossible la marche régulière du gouvernement.

En Danemark, comme en Suède, la Réformation s'établit de bonne heure, mais par de moins nobles moyens. On y voit d'autant mieux peut-être comment le Seigneur sait faire tourner à ses fins les pensées des hommes même les plus méchants.

Christiern II de Danemark, surnommé le Néron du Nord, régnait depuis l'an 1513. Farouche, fourbe et cruel au plus haut point, ses motifs ne pouvaient être

d'une nature bien élevée. Cependant il vit que tout ce qui tendait à réduire la puissance excessive des papes, était propre à rendre aux princes leur juste autorité, tout comme à répandre au sein des peuples l'industrie et la paix. Avec de telles vues et dans l'intérêt seul de son pouvoir, Christiern II devait se montrer ami de la Réformation.

Déjà l'an 1520 il fit venir de Saxe Martin Reinard, disciple de Carlostadt, et lui conféra la chaire de théologie de l'Université de Hafnia. Reinard étant mort l'année suivante, le roi appela Carlostadt lui-même à le remplacer. Celui-ci desservit cette place pendant quelque temps; après quoi il retourna dans son pays natal. Du reste, le méchant monarque se conduisit avec un tel despotisme dans l'administration du royaume, et il mit tant de violence à contraindre le peuple d'embrasser la Réforme, qu'en 1523 il se forma contre lui une conspiration, en suite de laquelle il se vit renversé du trône et chassé de ses domaines.

Son oncle Frédéric, duc de Holstein et de Sleswick, ayant reçu la couronne, se conduisit à tous égards d'une manière qui faisait un éclatant contraste avec son malheureux et coupable prédécesseur. Ami décidé de la Réforme, il ne voulut point l'imposer de force à ses sujets. Tout ce qu'il exigea, ce fut que les Réformateurs eussent pleine liberté de prêcher leur doctrine. Dans une réunion des Etats à Odensée, en 1527, il obtint l'édit important par lequel chacun fut déclaré libre de s'en tenir aux dogmes du Romanisme ou d'embrasser ceux de Luther. C'est là tout ce que devaient désirer les amis éclairés de la Réforme. Ils savaient que la vérité est puissante, et qu'ayant Dieu pour elle, le triomphe lui

est assuré. C'est pourquoi, marchant dans l'esprit et dans la vertu d'Elie, ils se mirent à prêcher en tous lieux les simples vérités de l'Evangile de Christ, et à signaler leur opposition avec les erreurs et les fictions du papisme. Peu à peu les esprits des pauvres Danois s'éclairèrent, et l'on vit tomber insensiblement les doctrines et la discipline de Rome.

L'œuvre si bien commencée fut poursuivie et consommée par Christiern III, prince vertueux et habile. Supprimant le pouvoir despotique des évêques, il leur enleva des biens qu'ils devaient à la violence, et que la fraude leur avait conservés. Sous les sages directions de Bugenhague, de Wittemberg, il régla la doctrine, la discipline et le culte des églises danoises, règlement qui obtint la sanction solennelle des Etats assemblés à Odensée, l'an 1539.



CHAPITRE IV.

L'ITALIE.

Bien que l'Italie, siége principal du papisme, ait été, durant le moyen âge, plus enveloppée de ténèbres spirituelles qu'aucune autre contrée de l'Europe, on vit toutefois quelques rayons de la divine lumière traverser de temps à autre son horizon. Pour ne rien dire des satires sanglantes que ses poètes décochèrent contre les vices et les crimes du clergé, il n'y eut pas de siècle peut-être où l'écho n'ait porté dans les plaines de l'Italie quelque faible retentissement de la voix de ses antiques confesseurs, retirés au sein des montagnes du Piémont. Et d'ailleurs, si les esprits en général s'étaient vendus à la superstition, il se trouvait pourtant en Italie des penseurs qui, soupirant après d'autres temps, saluaient avec action de grâces tout ce qui pouvait sortir de son esclavage la société dont ils faisaient partie.

Le mouvement qui s'était manifesté en Allemagne, en Suisse et ailleurs, ne put échapper entièrement aux peuples de l'Italie. Plusieurs personnes y comprirent très-bien que le problème à la solution duquel Luther et

d'autres se dévouaient, était de savoir ce qui prévaudrait de la religion de l'homme ou de celle de Dieu. Savonarola fit de grands efforts pour exciter le mépris de ses concitoyens contre Rome et ses adhérents. Sans doute qu'il ne partait pas des principes vivants de la foi, et qu'il n'imita que trop dans sa marche les allures de l'église papale; mais il n'en réussit pas moins à faire réfléchir sur les énormités dont partout on se rendait coupable au nom sacré de la religion. Savonarola se donnait pour un Réformateur, et il produisit une sensation extraordinaire; cependant, il ne fut guère que le pionnier de la Réformation, et l'on ne saurait l'envisager comme un de ceux qui l'opérèrent. Il vit le mal, mais il en ignora le vrai remède.

Quand Zwingle se fut mis à l'œuvre, et que ses compatriotes eurent commencé d'accueillir sa doctrine, la lumière de ses enseignements rayonna dans les contrées avoisinantes. Sa puissante influence s'étendit jusqu'à Côme et aux autres villes du Milanais. Le besoin d'examiner devint bientôt si général qu'il fallut, de la part de Rome, les efforts les plus énergiques pour en arrêter les progrès. Dès l'an 1523, l'on envoya dans la Valteline un inquisiteur chargé de conjurer le malin esprit de la Réforme. A son arrivée, il trouva que les doctrines de Zwingle avaient déjà pris racine. « Beaucoup de gens d'une éminente piété se réjouissaient vivement de ce qui se passait dans le monde chrétien. Mécontents du système sous lequel ils vivaient, mais manquant de courage, il leur eût fallu quelques hommes hardis pour leur donner l'exemple et les faire marcher d'un pas décidé à la recherche du vrai. Ils soupiraient après le pain de vie, mais ils n'eussent pas osé révoquer en doute l'auto-

rité de leur église, ni supposer que ses grâces ne valussent pas le prix qu'elle y mettait, ou qu'elles fussent incapables de sanctifier les cœurs. C'est pourquoi, tout en désirant quelque chose qui fût plus propre à leur donner la paix, ils ne se risquaient pas à exprimer leur pensée, ni à donner cours au sentiment de malaise qu'ils éprouvaient (1). »

Parmi ceux qui saluèrent avec joie les faibles lueurs de Réformation qui perçaient en Italie, se trouvait un savant religieux de l'ordre des Carmes, nommé Benoît Fontana. Ce fut dans les termes les plus animés qu'il écrivit aux Réformateurs de la Suisse pour leur témoigner son ravissement des succès dont il plaisait à Dieu de bénir leurs travaux. Fontana mit un grand zèle à répandre la doctrine évangélique daus la ville de Locarno, et bientôt il eut pour collaborateur Jean Beccaria, homme d'une foi vive et d'une extrême activité. Non contents de prêcher la vérité dans leur voisinage, ils entreprirent des courses missionnaires jusqu'en Sicile, et, par leurs efforts réunis, ils parvinrent à grouper autour des doctrines réformées, un petit nombre d'âmes qui avaient reçu l'amour de la vérité pour être sauvées.

En lisant les écrits de Zwingle, un moine augustin de la ville de Côme, Ægydius à Parta, reconnut la faiblesse des fondements sur lesquels il faisait reposer l'espérance de son salut. « Quel don du ciel, quelle charité du Dieu de miséricorde pour mon âme aveuglée ! » disait-il en parlant du bien que lui faisait cette lecture. Puis, il s'employa du mieux qu'il put à répandre autour de lui la lumière dont il venait de recevoir quelques rayons.

(1) STEBBING, *Continuation de Milner.*

Bucer, de Strasbourg, avait traduit en latin les écrits détachés publiés en allemand par Luther. Sous cette forme, ils atteignirent l'Espagne et l'Italie. Lus avec avidité, ils produisirent un grand effet. Bernard Schenk, allemand d'origine, mais pensionnaire d'un couvent à Venise, écrivait à Spalatin, l'an 1520, que les livres du Réformateur étaient parfaitement connus dans le monastère, et que plusieurs en faisaient un très-grand cas. Ils devinrent même l'objet d'une attention si vive, que le patriarche de Venise enjoignit aux prédicateurs de son diocèse de lire la bulle du pape qui les condamnait et qui en excommuniait les détenteurs ; mais le sénat s'y prit de telle sorte que le peuple eut le temps de sortir des confessionnaux et des temples avant qu'on eût publié l'édit d'excommunication.

Les aveux mêmes du cardinal Campegge devant la diète de Nuremberg prouvent le crédit que les publications de Luther gagnaient dans l'esprit des Vénitiens. « Je ne m'afflige pas tant pour l'Allemagne, » dit-il, « que pour l'Italie, et particulièrement pour Venise, où les écrits de Luther circulent avec une rapidité alarmante. Les Allemands, naturellement curieux, aiment les nouveautés, mais ils s'en dégoûtent vite. Les Italiens, au contraire, retiennent avec opiniâtreté les idées qu'ils ont une fois embrassées. » Un autre contemporain, appartenant également à l'Italie, écrivait que « les fléaux y faisaient généralement plus de progrès qu'en Allemagne, à cause de la grande chaleur du climat ; en sorte que le Luthéranisme, qu'on pouvait envisager comme le fléau de la papauté, ne manquerait pas d'exercer une extrême fureur, dès qu'il se serait emparé des esprits vifs et ardents des peuples italiens. »

Environ dans ce même temps, Antoine Brucioli, de Florence, traduisit le Nouveau-Testament en langue vulgaire, et par là, il ne fut pas d'un faible secours à ceux qui favorisaient la Réformation; mais il eût fallu pour assurer leur succès qu'ils eussent possédé un corps régulier de ministres de la Parole, et c'est là ce qui leur manquait. En 1542, Brucioli put remettre à ses concitoyens la Bible tout entière, dans un format portatif, et combien d'âmes sans doute qui, secrètement attachées à la foi protestante, trouvèrent dans le volume sacré la nourriture qu'il leur fallait.

Il n'est pas probable que la Réformation en Italie eût rencontré si peu d'opposition, sans les graves embarras où Rome se trouvait à l'étranger. Elle sentit enfin le péril de sa position, et, l'an 1530, elle donna des ordres pour qu'on fît une enquête exacte de tous ceux qu'avait infectés la nouvelle hérésie. Cependant, loin de parvenir du premier coup à étouffer la lumière, l'on ne réussit qu'à enflammer le zèle de ceux qui avaient sincèrement embrassé la vérité. A Bologne même, résidence momentanée des papes, il y eut un respectable parti d'hommes dévoués, qui exprimèrent, en des termes sur le sens desquels on ne pouvait se méprendre, leur manière d'envisager Luther et la Réforme. « Les États d'Italie, » disaient-ils, » sont les domaines de la Babylone, et le pape en est le tyran. Si ce n'est pas le règne de l'Antechrist, que sera donc ce règne? Que faut-il de plus pour le constituer, que de fouler aux pieds et d'anéantir tout à la fois la loi et la grâce de l'Evangile, ses doctrines et ses vérités, la paix et la liberté que Christ donne? »

« Chaque jour, » dit un auteur que nous avons déjà cité, « chaque jour de nouveaux écrits provoquaient à

une lutte ouverte avec le papisme. Je ne sais s'il y avait en Italie une seule ville qui ne renfermât pas de nombreux admirateurs de Luther et de Zwingle, tous plus ou moins prêts à saisir la première occasion favorable pour faire profession de leur foi. Il y avait même à Venise les éléments d'une église naissante, et Mélanchton écrivit à ces néophytes comme à gens qui étaient bien instruits des principes généraux de la vérité et de la liberté. Peu d'années après on en vit quelques-uns sceller de leur sang la sincérité de leur foi (1). »

Pendant que, à Venise, la Réformation gagnait ainsi du terrain, Ferrare et Naples se distinguaient dans la même carrière. La duchesse Renée, femme vraiment accomplie, zélée protectrice de Calvin, défendit la Réformation par ses écrits et l'honora par la pureté de sa vie. Elle avait d'abord adopté les vues de Luther, mais elle se rangea plus tard à celles du Réformateur genevois. Par son influence personnelle, les doctrines de l'Evangile firent de grandes conquêtes à Ferrare; et si le pape n'eût contraint le duc à chasser de sa cour tous ceux qui les favorisaient, il n'est pas douteux qu'elles ne se fussent généralement établies dans ses états. Mais comme cet acte de persécution ne portait après tout que sur un petit nombre d'individus, les progrès de la Réformation n'en furent pas complétement paralysés. Bon nombre de prédicateurs fidèles annonçaient la sainte Parole au peuple, et celui-ci prenait un vif intérêt à leur ministère.

Parmi les plus illustres, il faut remarquer Fulvius Moratus, qui instruisit tant de gens à aimer la vérité, et

(1) STEBBING, *Continuation de Milner*.

dont l'incomparable fille, Olympia Fulvia Morata, fut la merveille de son siècle et l'étonnement de la postérité. Elevée à l'école de l'affliction, elle perdit son père qu'elle était jeune encore. Malgré la gêne de sa position, elle se dévoua tout entière au soutien de sa mère et au soulagement des Protestants persécutés. Par cette noble conduite elle s'attira la haine du duc et de ses ministres, ou, pour mieux dire, de tous les sectateurs du Papisme. Mais, avec le courage et la fermeté d'un martyr, à mesure qu'elle voyait ses concitoyens tomber l'un après l'autre sous les coups de Rome, elle s'élevait contre la pusillanimité et le manque de résolution qui laissaient lâchement les Réformés sous le joug de leurs ennemis. Comme elle était au plus fort du danger, un jeune médecin allemand lui offrit sa main, et l'emmena dans son pays. C'est de là qu'elle écrivait à un ami : « Je remercie Dieu de ce qu'il m'a estimée digne de l'affection de son peuple. Je ne m'inquiète pas de ce que les autres peuvent penser de moi, qu'ils soient riches ou pauvres, savants ou ignorants. Vous me demandez si nous retournerons en Italie. Je ne le suppose pas ; car vous ne savez que trop combien il est difficile d'être chrétien là où l'Antechrist est si puissant. J'entends dire que le pape s'anime d'une fureur croissante contre les saints, et à ce point que les persécutions précédentes n'auraient été que des jeux d'enfant en comparaison de celles d'aujourd'hui. Il dépêche ses ministres dans toutes les villes d'Italie, et il ne se laisse pas fléchir, comme son prédécesseur, par des prières et des supplications. L'année dernière, Farnuis, homme d'une foi et d'une piété parfaites, après avoir passé deux ans en prison, sans que ni la crainte de la mort, ni son amour pour sa femme et

pour ses enfants eussent pu l'ébranler, a fini par être étranglé, son corps a été livré aux flammes et ses cendres jetées dans la rivière. Ainsi, bien que j'eusse le plus vif désir de revoir mon cher pays, j'aimerais mieux fuir au bout du monde que de me replacer sous une si atroce barbarie. »

La persécution la plus furieuse se déployait en effet contre les Protestants de Ferrare. La duchesse Renée, persistant avec fermeté dans ses principes, fut retenue prisonnière à l'intérieur de son palais ; on lui refusa la vue même de ses enfants, et toutes ces insultes lui furent infligées par son mari, misérable instrument de la haine du pape. A la mort du duc, cette noble princesse dut se retirer en France dans son château de Montargis. Elle en fit un asile pour ceux qui souffraient la persécution par motif de conscience.

L'opposition que rencontra le Protestantisme à Venise fut encore plus violente et plus suivie. Dès que les émissaires de Rome virent la Réformation s'y consolider, ils employèrent tous les moyens propres à la détruire. Les Protestants furent, dans leurs personnes et dans leurs biens, exposés aux plus horribles outrages. D'après Balthasar Altieri, les cruautés qu'on exerça sur les prédicateurs de l'Evangile à Venise surpassent toute idée ; mais en même temps il déplore le manque d'ensemble qu'il y avait entre les Protestants d'Italie. Il se plaint surtout de ce que les Suisses et les Grisons ne s'étaient pas entendus pour porter du secours aux victimes de la persécution.

Le redoutable inquisiteur de l'époque était Annibal Grisone, homme dépourvu de tout sentiment humain, qui n'épargnait aucun de ceux qui se rattachaient à la

cause du Protestantisme, sans distinction de riches ou de pauvres. Ce fut lui qui poussa le parti romaniste à lapider l'évêque Vergerio, connu par son penchant pour la Réforme. Rien ne put déterminer le digne évêque à renier ses convictions. Il les avait puisées dans la Parole de Dieu, et elles étaient gravées en son cœur comme sur du marbre. Il se souvenait de la mort affreuse de François Spiera, qui, après avoir professé la foi protestante, l'abandonna par la crainte des hommes, et finit ses jours dans le plus horrible désespoir, comme s'il eût vu l'enfer prêt à l'engloutir. Cet effrayant spectacle avait produit sur l'âme de Vergerio une impression ineffaçable; et après avoir raconté cet événement dans tous ses détails, il ajoute ces mots pleins de force: « C'est pourquoi je déclare solennellement que je suis prêt à souffrir tous les maux dont on pourrait me menacer à raison de ma foi. Que la volonté de Dieu se fasse, quoi qu'il arrive! Je recevrai volontiers les afflictions, d'où qu'elles me viennent; trop heureux si mon sang et mes cendres pouvaient arroser et nourrir la précieuse semence que le Seigneur a jetée au milieu de nous par les mains de ses serviteurs! Que si l'on m'envoie au bûcher sous les yeux de la multitude, je n'y périrai pas pour avoir été un évêque paresseux, débauché, coupable de malversations, mais j'y serai pour avoir, selon la lumière qui me fut donnée, discerné la vérité d'avec le mensonge. Il m'arrive même quelquefois d'être animé d'une telle ardeur, que j'ai peine à me retenir de me rendre auprès du légat du pape à Venise, de me précipiter devant lui et de m'écrier : Me voici. Où sont vos cachots? Où s'allument vos bûchers? Donnez-vous pleine satisfaction. Brûlez-moi pour l'amour de Christ;

oui, brûlez-moi, parce que j'ai cherché à consoler le malheureux Spiera et que j'ai parlé selon le commandement de Dieu (1). »

Cet homme si dévoué et si courageux se vit contraint à fuir de son diocèse, et à prendre Mantoue pour sa résidence. Quand il voulut occuper son siége au concile de Trente, on le lui refusa. Il finit par être chassé d'Italie, et s'étant réfugié chez les Grisons, il y devint, par sa prédication et par ses écrits, une des colonnes de l'église réformée.

Venise, Milan, Côme et les autres villes d'Italie furent tour à tour témoins du massacre des Protestants. François Gambia, qui avait embrassé la doctrine réformée dans un voyage qu'il avait fait à Genève, regagna Côme, pour y subir le martyre avec une fermeté et une joie dignes des plus beaux temps de l'Eglise. Ce terrible spectacle excita l'indignation publique contre les persécuteurs ; mais, sourde à la voix de la raison, de l'histoire et de la Parole de Dieu, l'église de Rome poursuivait sa marche sanguinaire. A force de cruautés et de martyres, le concile de Trente n'avait pas terminé ses travaux, que déjà la Réformation était comme éteinte dans toute l'Italie. L'exil, la mort et la trahison avaient fait disparaître, les uns après les autres, ceux qui s'étaient rangés sous la bannière de l'Evangile.

Parmi les chrétiens fidèles qui rendirent, en Italie, un courageux témoignage à la vérité, les uns même au prix de leur vie, il faut rappeler entre autres les Ochino, les Cœlio Secundus Curio et les Jean Mollio, hommes dont n'était pas digne la terre qui les porta.

(1) VERGERII *Hist. Fr. Spieræ*, f. 77.

CHAPITRE V.

L'ESPAGNE.

Il y a dans les anciennes annales de l'Espagne, des traits qui sont dignes de figurer parmi les plus belles pages de l'histoire ecclésiastique. Pendant sept siècles, l'église espagnole résista courageusement aux prétentions de l'évêque de Rome ; et lorsque, vers le VIII[e] siècle, le pape réclama la suprématie sur l'Espagne comme sur les autres pays de la chrétienté, un concile national repoussa hautement cette tentative d'usurpation (1). Il est malheureusement à présumer que, même en ces temps, l'esprit de Rome n'eut que trop d'influence sur l'église espagnole, bien que l'autorité du pape n'y fût pas reconnue. Les commandements de l'homme y avaient plus de force que les commandements de Dieu. A la prédication de la Parole on avait substitué des armes matérielles, et les cachots de l'Inquisition remplacèrent la douceur persuasive de l'Evangile. Tout en luttant avec

(1) *Sur la suprématie du Pape*, par le D[r] GEDDES, vol. II, p. 19.

ardeur contre la tyrannie romaine, l'église d'Espagne s'appuyait sur le pouvoir civil ; elle avait établi sa propre tyrannie, tyrannie qui n'était ni plus légitime, ni moins odieuse que celle de Rome.

Il y eut de longs et nombreux débats au travers de ces ténèbres et de cette servitude, et là aussi l'on vit quelques hommes qui, dirigeant leurs regards sur de meilleurs temps, saluaient d'avance la venue des messagers de Dieu, quels qu'ils fussent, qui apporteraient avec eux la lumière et la paix.

La doctrine réformée, en ramenant les esprits du conflit des opinions humaines à l'éternelle vérité de Dieu, était seule capable de donner aux âmes fatiguées le repos après lequel on soupirait. Car, après tout, et ces interminables débats de l'Ecole, et cette ignorance où se maintenait le clergé, et l'oppression spirituelle que l'Etat exerçait, tout cela devait cesser tôt ou tard par la prédication du pur Evangile.

Il existait entre l'Espagne et l'Allemagne, au temps de Charles-Quint, des relations tellement étroites, qu'il eût fallu un miracle pour que le premier de ces pays ne ressentît pas l'influence des doctrines de Luther. D'abord, ce furent quelques courtisans du monarque qui apportèrent en Espagne les écrits du Réformateur et les nouvelles de la grande lutte qui s'engageait en Allemagne. Ensuite, le commerce étendu qui se faisait entre l'Espagne et les Pays-Bas ne put que faciliter la communication des écrits et des pensées d'outre-Rhin. Ce fut ainsi que se répandirent au-delà des Pyrénées les premiers germes de la Réformation.

Pendant un certain temps, rien ne parut au dehors. On permit la libre circulation des livres qui exposaient les

principes de la Réforme, et il ne parut pas qu'on usât d'aucun moyen pour en neutraliser l'influence. L'empereur n'était pas alors en de très-bons termes avec le pape, et il ne mettait nul intérêt à comprimer l'esprit d'examen qui se manifestait çà et là. Aussi les amis d'une réformation en Espagne commencèrent-ils bientôt à se montrer, et il parut bon nombre d'écrits en faveur du mouvement qui s'effectuait chez les Allemands. Mais, d'une autre part, l'Eglise se leva subitement pour défendre ses prérogatives, et les cachots de l'Inquisition ne tardèrent pas à se remplir d'individus dont la plupart occupaient un rang honorable dans la société.

Il paraît que les couvents eux-mêmes ne furent pas à l'abri de la contagion; car, en 1526, Clément VII permit, par une bulle, que les supérieurs des Franciscains donnassent l'absolution à ceux d'entre eux qui, ayant embrassé l'hérésie allemande, viendraient à résipiscence. Dans ce temps aussi, les Pères de l'Inquisition publièrent un édit qui imposait à tout citoyen l'obligation de dénoncer l'hérésie luthérienne partout où elle se montrerait, et de leur déférer quiconque prononcerait une seule parole en faveur de Luther ou de ses doctrines. De telles démarches de la part de Rome prouvent hautement que la vérité commençait à se montrer en Espagne, et à faire entendre sa voix dans les rues.

Deux des plus ardents promoteurs de la Réformation de ce royaume furent, à l'époque dont nous parlons, Jean d'Avila, surnommé l'Apôtre de l'Andalousie, et Alphonse Virves, celui qui dit, à propos de l'Inquisition et de sa détestable tyrannie : « Nous vivons en des temps difficiles : il est également dangereux de parler et de se taire. » Jean d'Avila était un homme d'un caractère

énergique, un prédicateur populaire plein de zèle; il était versé dans la doctrine évangélique, et son cœur se portait tout entier aux choses de Dieu. Agé de soixante-dix ans, il ne vivait en quelque sorte que pour avertir les pécheurs de fuir la colère à venir, et pour leur montrer l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Rome, de son œil d'aigle, ne le perdait pas de vue, et l'Inquisition avait lâché sur lui ses limiers. Son âge vénérable et ses mœurs sans tache ne purent lui servir de bouclier contre ceux qui le haïssaient, à raison même de ses éminentes qualités. On le jeta dans une prison, et il se vit soumis à un interrogatoire dont son âme honnête et pure eut plus à souffrir que des tortures qu'on lui infligea. Cependant, tel était le respect qu'avait imprimé son caractère, que des hommes du plus haut rang adressèrent au pape une pétition en sa faveur, et c'est à cela qu'il dut d'échapper à la vengeance de ses ennemis.

Virves, religieux bénédictin, avait été chapelain de l'empereur. Une conduite semblable à celle de d'Avila lui procura le même destin. Dans ses voyages en Allemagne, il s'était mis en relation avec les Réformateurs; il avait conçu une haute opinion de leur science et de leur piété, s'était pénétré de la plupart de leurs principes, et l'on savait qu'il ne parlait d'eux qu'avec respect. Il n'en fallait pas davantage pour conjurer sa perte. Si les talents, la science, la beauté du caractère, la popularité avaient été de quelque poids aux yeux des Inquisiteurs, Virves eût trouvé grâce devant eux; mais il était suspect d'hérésie, et, en conséquence, il fut mis en prison. Malgré les réclamations de l'empereur contre cet acte de tyrannie, quatre années s'écoulèrent avant qu'il pût obtenir l'élargissement de son chapelain; et même il n'eut pas le

pouvoir d'empêcher qu'on ne le condamnât comme hérétique. Virves dut lire une sorte de rétractation ; puis il fut enfermé pendant deux ans dans un cloître, où s'accomplit sa pénitence. S'il avait été plus ferme et plus fidèle, il est probable qu'il eût obtenu la couronne du martyre, nonobstant la haute protection de Charles-Quint.

Un fait bien remarquable, c'est que la Réformation n'eut pas en Espagne de plus ferme appui que le secrétaire intime de l'empereur, nommé Valdes. Il avait fait une étude particulière de la Confession d'Augsbourg, et, dans plus d'une rencontre, il s'était franchement montré l'ami des Réformateurs allemands. Par ces actes d'une conscience droite et éclairée, il s'acquit une place dans les cachots de l'Inquisition.

Mais une des portions les plus attachantes de l'histoire de la Réformation en Espagne, est celle qui se lie aux travaux et aux souffrances d'Egidius, homme d'un caractère élevé, d'une érudition profonde, et qui enseignait la théologie, avec distinction, dans l'université de Siguenza. Il n'avait encore qu'une bien faible connaissance de la vérité, lorsqu'il fut promu à l'un des meilleurs emplois de la cathédrale de Séville. Sa place l'obligeait à prêcher fréquemment. Mais avec toute sa science, rien n'était plus froid, plus tendu et moins attrayant que sa prédication ; aussi mécontentait-il ses auditeurs et il ne voyait guère de fruit de son travail. C'est qu'au fond il ignorait ce qui, dans la vérité divine, fait l'ornement et la force de l'éloquence chrétienne. Egidius était un homme consciencieux. Désolé du déclin manifeste de son auditoire, il fut sur le point de renoncer à sa place et de se décharger ainsi d'une pénible responsabilité. Sur ces entrefaites, et quand il était au plus fort de ses

angoisses, Egidius fit la connaissance d'un simple particulier, nommé Madrigo Valer, dont l'âme s'était enrichie des vraies doctrines de l'Évangile, et qui avait eu beaucoup à souffrir pour le nom de Christ. Ce fidèle témoin de la vérité fut pour Egidius comme un messager céleste qui dissipa tout ce qu'il y avait encore d'obscurité dans sa foi. Il lui montra ce qui frappait de stérilité son ministère ; il le sollicita d'adopter un autre système dogmatique et de prêcher à son troupeau la repentance envers Dieu et la foi en Jésus-Christ, Rédempteur d'un monde coupable et perdu. Egidius reçut ces avertissements comme de la part du Seigneur, et il apporta au pied de la croix, le sacrifice de sa sagesse humaine et de son profond savoir. Pénétré de principes et de sentiments tout nouveaux, il remonta en chaire, devant une assemblée qui s'accrut chaque jour d'auditeurs sérieusement attentifs, et il en vit un grand nombre venir auprès de lui avec cette question dans la bouche : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

Le changement fut si complet que toute la ville s'en aperçut. Le clergé fut le premier à s'émouvoir et à donner l'alarme. Il cria tout d'une voix à l'hérésie; et bien qu'Egidius, applaudi et encouragé par quelques fidèles disciples de la croix, tels que Vargas et Constantin Ponce de la Fuente, fût sur le point d'être élevé par l'empereur au siége de Tortose, on suscita contre lui les forces de l'Inquisition, et il se vit subitement arrêté et plongé dans un cachot. En dépit de l'amitié que lui témoignait Charles-Quint, il fut déclaré coupable de Luthéranisme, condamné à trois ans d'emprisonnement, avec menace d'être brûlé vif, s'il cherchait à s'échapper ou à propager ses prétendues erreurs. Il eût obtenu un meil-

leur sort s'il avait pu se décider à dissimuler ses convictions; mais elles s'étaient formées par un progrès lent et soutenu, et rien ne fut capable de les lui faire abandonner devant le tribunal. Après une année de prison, il fut rendu à la liberté par une main amie : la mort l'introduisit dans la joie de son Dieu. Mais telle était la méchanceté de ses ennemis, qu'ils exhumèrent son cadavre et le brûlèrent publiquement au milieu des blasphèmes d'une populace déchaînée. Un seul regret attrista le lit de mort d'Egidius; il se repentait de n'avoir pas bravé les menaces de l'Inquisition et de s'être ainsi privé de la couronne du martyre.

Egidius eut pour successeur à Séville, son fidèle ami Constantin de la Fuente, qui prêcha la vérité avec non moins de courage, et dont les connaissances et la sagesse servirent infiniment la cause de la Réformation. A la plus parfaite droiture il joignait une prudence consommée, et c'est ainsi qu'il déjoua les ruses du clergé et que, durant maintes années, il put rendre témoignage aux vérités de la Bible, si longtemps négligées. Il comptait au nombre de ses amis particuliers bien des gens de distinction, entre autres Francisco Zafra, ancien membre du conseil de l'Inquisition. Ce fut lui qui intervint avec tant de bonheur, dans une circonstance qui faillit terminer brusquement les travaux de Constantin. Une femme appartenant au petit troupeau des Réformés, fut atteinte de folie, et dans l'un de ses accès, elle se rendit auprès des inquisiteurs en chef, et leur révéla le nom de ses associés et le lieu de leur réunion. Zafra, ayant eu vent de la chose, se présente en personne devant le tribunal, et obtient, non sans peine, qu'on mette de côté les dénonciations d'une folle.

Malgré les efforts de l'opposition romaine, les Réformés faisaient chaque jour de nouveaux progrès, et ceux mêmes qui n'osaient pas se joindre à eux, ne laissaient pas d'approuver leurs principes. Plusieurs couvents, entre autres celui de saint Isidore, se familiarisaient avec la doctrine évangélique. Si d'un côté les agents de Rome étaient toujours aux aguets pour découvrir et pour châtier les hérétiques, d'un autre côté, la douceur de certains magistrats, le rang élevé et la vie honorable de quelques-uns des partisans de Luther, secondaient activement la Réformation, soit à Séville, soit dans les lieux environnants.

Mais cette antique cité ne fut pas la seule où les doctrines de l'Évangile trouvèrent un asile. A Valladolid et ailleurs, on les vit accueillies par des esprits résolus qui, s'émancipant du joug de l'Église, osèrent se livrer à la recherche et à l'examen de la vérité. Les relations commerciales qui existaient entre cette portion de l'Espagne et les Pays-Bas avaient été fort utiles à la propagation de l'Évangile.

Entre ceux qui, les premiers, reçurent à Valladolid la lumière d'en Haut, il faut distinguer un laïque plein d'intelligence et de pénétration, nommé Saint-Romain. Un sermon luthérien qu'il entendit prêcher à Brême, lui ouvrit subitement les yeux. Il se mit à étudier les Écritures, et il se pénétra chaque jour davantage de la grâce que Dieu y révèle aux pécheurs. Le travail qui se faisait dans son âme, le porta naturellement à rechercher la société des ministres de la Réforme, et c'est auprès d'eux qu'il épanchait la joie que lui causaient ses découvertes dans le vaste champ de la vérité. Cependant les gens que son commerce occupait à Anvers, apprirent le change-

ment qui s'était effectué dans ses convictions, et comme ils étaient de chauds romanistes, ils excitèrent les autorités ecclésiastiques à le poursuivre pour cause d'hérésie. Ses papiers et ses livres fournirent la preuve de son crime; et sans autre enquête, on le retint huit mois en prison et on lui fit subir les traitements sévères dont on usait alors avec les hérétiques. Privé de sa liberté et de toutes les douceurs de la vie, il n'en demeura pas moins ferme dans sa foi. Il se sentit même toujours plus pressé de répandre les vérités qui avaient donné la paix à sa conscience, et qui, seules, pouvaient renverser l'horrible puissance de l'Inquisition. Tel fut son courage que, s'étant rendu à Ratisbonne, il se présenta devant l'empereur, le sollicitant d'abolir cet odieux tribunal et de permettre la libre prédication des doctrines réformées dans ses états. Furieux de son audace, Charles et sa cour repoussèrent avec une égale colère les demandes de Saint-Romain. Les plus bigots eussent voulu qu'on en finît immédiatement avec l'hérétique en le jetant dans le Danube; mais, de l'avis de l'empereur, il fut mis aux fers jusqu'à ce qu'on pût le livrer à l'Inquisition. Au milieu de ses souffrances et des insultes dont on l'abreuvait, Saint-Romain s'affermissait dans la foi en Jésus-Christ, et il ne craignit point de proclamer, devant ses juges et ses persécuteurs, les doctrines de la Réformation. « On essaya de l'engager à se rétracter; et quand il fut sur l'échafaud, on lui promit une mort plus douce, s'il consentait à se confesser et à baiser le crucifix. Mais il refusa de payer d'un tel prix un adoucissement à ses tortures. Là dessus, on alluma le feu, qui bientôt l'enveloppa. Les moines, apercevant sa tête se mouvoir en arrière pardessus les flammes, ordonnèrent de le dé-

lier, dans la pensée que peut-être il ferait à ce moment l'abjuration de ses erreurs. Mais le martyr, retrouvant avec effort quelque souffle dans sa poitrine, fit entendre ces paroles : « Êtes-vous donc jaloux de ma félicité ! » A peine eut-il prononcé ces mots qu'on le rejeta sur le brasier, et aussitôt il fut consumé (1). »

La mort cruelle de ce témoin de Jésus-Christ, jointe à la prédication qu'il avait faite de la vérité devant ses juges et ses bourreaux, contribua plus que nulle autre chose à propager la Réformation dans la ville de Valladolid. On eut là tout à la fois une preuve de l'esprit sanguinaire du pouvoir antichrétien qui pesait sur l'Eglise, et un bel exemple de foi et de courage au milieu des flammes du martyre.

Après la mort de Saint-Romain, l'on vit d'autres hommes plaider à sa place la cause de l'humanité et de la vérité, contre les actes cruels de l'Inquisition et les erreurs du Romanisme. Il faut nommer, entre plusieurs, Domingo de Roxas et Augustin Cazalla, successivement pasteurs de l'église de Valladolid. Ils attaquèrent ouvertement les fausses doctrines, surtout celles de la messe et du purgatoire. Mais hélas ! telle fut la rage exterminatrice de l'Inquisition, que les églises créées en Espagne sous les auspices de la Réformation ne purent guère subsister au-delà de quatorze ou de quinze années. Placés sous la plus sévère surveillance, les nouveaux convertis étaient chassés de lieu en lieu, persécutés jusqu'à la mort, et les bûchers s'allumèrent en si grand nombre, qu'il fallut renoncer à prêcher plus longtemps le glorieux évangile de Jésus-Christ. « Des femmes, du

(1) STEBBING, *Continuation de Milner.*

caractère le plus doux et de la vie la plus retirée, souffrirent des mains de l'Inquisition les mêmes châtiments que les prédicateurs les plus actifs : des hommes humbles de cœur et de fortune, vivant contents de tout, pourvu qu'on ne les forçât pas de recevoir un évangile perverti, se virent traités comme d'indignes malfaiteurs, quoiqu'ils n'eussent pas commis d'autre crime que d'écouter la parole de Dieu et d'avoir trouvé qu'elle consolait et fortifiait leur cœur. Il serait superflu de raconter en détail les scènes de sang qui amenèrent enfin l'extinction de la Réforme en Espagne. Les auto-da-fé de Valladolid et de Séville livrèrent aux flammes des hommes qui étaient l'honneur de leur pays, et qui, s'ils eussent vécu, en eussent été les bienfaiteurs. Mais le jour de la rétribution ne tarda pas à se lever rouge et sombre sur ce malheureux royaume. Avant la fin du seizième siècle, il n'y était plus question de l'Evangile, et dès ce moment on vit tout le mal que peut faire un gouvernement imbécile, dont rien n'arrête la corruption. L'on avait étouffé la seule voix qui eût pu mettre un terme à tant de misères ; je veux dire la voix de la sainte vérité de Dieu. L'Espagne remit aux mains de l'Inquisition le soin de garder sa foi, son honneur, sa puissance, et, sous l'empire de ce tribunal sanguinaire, elle a perdu sa puissance, son honneur et sa foi : situation déplorable où se précipitèrent constamment les peuples qui confièrent à de tels protecteurs la garde de leurs plus précieux trésors (1). »

(1) STEBBING, *Continuatión de Milner.*

CHAPITRE VI.

LES PAYS-BAS.

Par l'union de Marie de Bourgogne avec l'empereur Maximilien, les Pays-Bas étaient devenus, dès le commencement du XVIe siècle, la propriété de la maison de Habsbourg, et ils avaient de la sorte passé entre les mains de Charles-Quint. Ils se composaient de dix-sept provinces florissantes, remarquables par l'étendue de leur commerce, l'opulence de leurs négociants et les habitudes industrieuses du peuple. La ville d'Anvers était, à cette époque, un des principaux foyers de la civilisation. Ses habitants se distinguaient par la hardiesse de leurs entreprises et par leur développement intellectuel, non moins que par leurs richesses; sans compter que ses établissements scientifiques favorisaient des mœurs qui ne pouvaient que faciliter l'introduction des doctrines réformées. Bien que la politique de Charles fût loin de seconder les révolutions religieuses, il ne put empêcher la lumière de pénétrer dans les contrées voisines de l'Allemagne; en sorte que, déjà l'an 1520, la Réforma-

tion de Luther avait à Anvers et lieux circonvoisins, de chauds et intrépides défenseurs. Le commerce fait sur une grande échelle inspire aux âmes un certain amour de la liberté. Il y avait donc plus à espérer de ces populations que de bien d'autres. Le clergé ne devait pas, semble-t-il, y trouver aisément les moyens d'exercer son intolérance. D'ailleurs l'année 1523 vit paraître le Nouveau-Testament de Luther, traduit de l'allemand en langue flamande, et l'on conçoit l'effet que cette publication dut produire sur un peuple avide d'instruction. C'était mettre à la portée d'âmes altérées une source d'eau fraîche et pure.

Pendant la plus grande partie du XVe siècle, il y avait eu, dans les Pays-Bas, des témoins de la vérité qui n'avaient pas manqué de faire entendre leurs protestations contre la corruption croissante de l'Église. On peut nommer le pieux Gerhart Groot et le cardinal Cuza, qui furent en leur temps comme des voix qui criaient dans le désert; mais il n'en est pas de plus remarquable que Jean Wessel. Ce héraut de la liberté chrétienne ressentit dès son enfance un tel goût pour l'instruction, que, surmontant tous les obstacles, il acquit un savoir extraordinaire pour cette époque. Au lieu de suivre servilement les pas des docteurs qui l'avaient enseigné, Wessel découvrit, grâce à Dieu et à la puissance de ses hautes facultés, tout ce qu'il y avait de sophisme dans les écrits de la scolastique. Jeune encore il obtint de l'électeur Philippe la place de professeur de grec et d'hébreu à Heidelberg, et déjà ses convictions s'étaient assez formées pour déclarer hautement qu'il y avait dans les doctrines de l'église romaine beaucoup d'erreurs; dans son culte, des superstitions; et dans son gouvernement, de la tyrannie. De

Heidelberg il fut transféré à Louvain, et de Louvain à Paris. Telles étaient la variété et la profondeur de ses connaissances, tels surtout ses succès dans la guerre qu'il faisait aux erreurs de son siècle, que ses ennemis eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de l'admirer. Wessel finit par se retirer à Groningen, où il professa paisiblement ses convictions religieuses, et publia divers écrits hostiles à la foi de l'église romaine et à ses pratiques. Voici quelle était pour lui la règle suprême. On verra qu'il s'exprime sur ce sujet en termes bien plus explicites qu'on ne l'attendrait d'un homme de ce siècle encore si ténébreux : « Je crois que le Saint-Esprit, parlant par la bouche des apôtres et des prophètes, est le régulateur de la foi, et je crois au Saint-Esprit. Je crois donc *avec* la sainte Eglise, *suivant* ce que croit la sainte Eglise ; mais je ne crois pas *en* la sainte Eglise. Car la foi est un acte de culte, une vertu théologale ; on ne la doit qu'à Dieu seul. »

Il est juste ensuite de reconnaître que les provinces des Pays-Bas et de la Hollande eurent à Erasme de grandes obligations. S'il n'y répandit pas la pure lumière de la vérité, il exposa du moins à tous les hideuses difformités du papisme. Ses premiers ouvrages promettaient plus que ne tinrent les suivants. Ils lui valurent d'abord les mêmes inimitiés que celles dont on honora Luther, car on l'accusait d'être d'accord avec le Réformateur saxon. Combien n'est-il pas à regretter que cet homme, d'ailleurs si illustre, n'ait pas embrassé pleinement la doctrine évangélique, et que même il n'ait jamais eu le courage de suivre jusqu'au bout ses convictions?

Que la Réformation ait fait de précoces et rapides progrès aux Pays-Bas, c'est ce que prouve la circonstance par-

faitement avérée que, sous le règne de Charles-Quint, près de *cinquante mille* personnes y furent les victimes de la persécution. Forcé d'user de quelque indulgence envers les Luthériens d'Allemagne, à raison de leur force, l'empereur se dédommagea sur ses sujets immédiats, parmi lesquels il crut qu'il lui serait plus aisé d'extirper l'hérésie.

L'histoire de l'Inquisition n'a pas de pages plus sanglantes que celles qui retracent ses violences dans les Pays-Bas. On ne saurait imaginer aucun acte de cruauté ou d'oppression qu'elle n'y ait exercé au nom de la foi. Deux monstres, François Hulst et Nicolas d'Egmond, nommés inquisiteurs en 1522, poursuivirent à outrance tous ceux qui se permettaient de penser autrement que l'Eglise. Mais, avec le règne de la terreur, commença dans ces provinces celui de la vraie Réformation. Si l'on vit les hommes timides et indécis céder à la force, il y en eut d'autres qui n'en furent que plus hardis à prêcher la doctrine apostolique. Des hommes tels que Esch, Voes et Henri Zutphen ne pouvaient être ébranlés dans leur foi par les menaces de l'Inquisition. Plus on les voulut opprimer, plus la sainte Parole de Dieu leur devint précieuse, et à mesure que les dangers se multipliaient, ils sentirent se fortifier leur foi aux promesses et en la puissance du Seigneur.

Chassés de la ville d'Anvers, les disciples de Christ s'assemblaient en foule sur les bords de l'Escaut, pour entendre la parole de vie, de la bouche d'un moine augustin dont l'âme s'était ouverte à la vérité, et qui l'avait embrassée avec force. Un jour qu'il n'avait pu se rendre au sein de son nombreux troupeau, un jeune homme du nom de Nicolas, qui le remplaçait, fut saisi par les

agents de l'Inquisition, enfermé dans un sac et jeté à la rivière. A Tournay, un moine augustin fut brûlé en 1529, parce que, s'étant marié, il ne voulut pas racheter sa vie par le déshonneur de sa femme, qu'on voulait le contraindre à désavouer. La même année parut une loi condamnant au bûcher toute personne qui, après avoir abjuré les doctrines réformées, en prendrait de nouveau la défense. Le même statut menaçait de la décapitation les hommes qui embrasseraient ces doctrines; quant aux femmes, elles devaient être enterrées vivantes. Dans tous les cas, on confisquait les biens des individus convaincus d'hérésie.

Marguerite de Savoie, qui gouvernait ces provinces, mourut. Elle fut remplacée par Marie, veuve du roi de Hongrie, princesse d'un esprit plus doux, et qui apporta quelques ménagements dans l'exécution de ces lois cruelles. Bien qu'elle fût la sœur de l'empereur, Marie eût voulu qu'on accordât aux Protestants plus de liberté. Elle fit tout ce qu'elle put pour engager Charles à suivre de meilleurs conseils; et tels furent ses efforts en faveur de ses malheureux sujets, que le pape invita l'empereur à surveiller les tendances hérétiques de la princesse. Il ne lui fut donc pas possible de donner cours à ses excellentes intentions. Les foudres du Vatican continuèrent de se décharger sur la tête innocente des serviteurs de Jésus-Christ. Des familles entières furent impitoyablement livrées aux flammes; mais ces terribles scènes prirent souvent un caractère sublime par les cantiques d'actions de grâces qui sortaient de la bouche des martyrs. On vit entre autres un père et une mère, avec leurs deux filles et leurs maris, montrer, sur l'échafaud qui les réunissait, tout ce que peut l'E-

vangile de la grâce de Dieu pour triompher des souffrances physiques les plus atroces.

Ce fut à cette époque funeste que le nom de William Tyndale vint s'ajouter à celui des nombreux martyrs de la foi. Contraint de quitter l'Angleterre, sa patrie, à raison de son attachement aux doctrines de la Réformation, il avait fixé sa résidence à Anvers. Arrivé dans les Pays-Bas, il acheva sa traduction du Nouveau-Testament, et la publia en 1526. La majeure partie de l'édition, transportée en Angleterre, y fut achetée par les évêques papistes Warham et Tunstall, qui la livrèrent aux flammes. Cet acte de violence contre la Parole de Dieu tourna tout autrement que les adversaires ne l'avaient pensé. L'argent que reçut Tyndale pour la vente de sa première édition, le mit à même d'en publier une seconde en 1534, et de commencer, avec Miles Coverdale, la traduction de l'Ancien-Testament. Mais à peine étaient-ils au bout du Pentateuque, qu'à l'instigation des papistes anglais, Tyndale est arrêté à Anvers et conduit à Augsbourg en 1536. On lui fit son procès et on le condamna à périr sur l'échafaud. Il fut d'abord étranglé, puis brûlé. « Seigneur ! ouvre les yeux du roi d'Angleterre; » tel fut le dernier cri de ce chrétien patriote.

Tyndale avait rendu de grands services à la cause de la Réformation dans les Pays-Bas. Après lui l'on n'y vit pas de plus illustre témoin de la vérité que Jean de Lasco, gentilhomme polonais, dont le zèle plein de prudence sut rallier les amis épars de l'Evangile, et les séparer d'une masse d'enthousiastes qui faisaient le plus grand tort à la cause de la Réforme. Il avait eu le bonheur de connaître particulièrement Luther et Zwingle, pendant qu'il faisait ses études soit en Allemagne, soit à

Bâle. De retour dans sa patrie, il avait renoncé à la gloire que son rang et ses connaissances pouvaient lui acquérir, pour se dévouer entièrement aux progrès de la vérité dont son âme était pénétrée. « Dieu m'a rendu à moi-même, » écrivait-il à un ami, « et il m'a merveilleusement arraché du milieu des Pharisiens pour m'amener à sa connaissance. » Le roi de Pologne lui ayant offert un évêché, Lasco refusa, en alléguant pour motif le changement survenu dans ses vues au sujet de l'Eglise. Le monarque, plein de respect pour un homme si consciencieux, lui facilita, par des lettres de recommandation auprès des hommes les plus éminents de l'époque, un voyage qu'il désirait faire dans la plupart des Etats européens. Il résida successivement à Mayence, à Louvain, à Emden. Dans cette dernière ville, et après maints travaux qui eurent tous pour objet la cause de la Réforme, il accepta la surintendance générale des communautés évangéliques de la contrée. Il y trouva les Réformés entachés, les uns de Romanisme, et les autres de cette sorte d'enthousiasme que l'Anabaptisme avait semé partout. Les efforts qu'il fit pour les ramener de leurs erreurs de doctrine et de discipline furent couronnés des plus beaux succès. « En peu de temps on ne vit presque plus d'images nulle part ; on cessa de préconiser des cérémonies, propres seulement à préoccuper les esprits faibles et à endormir la conscience ; on mit au grand jour les fraudes par lesquelles le clergé s'était rendu maître des imaginations, et le bon sens du peuple fit justice de toutes ces ruses. Le fanatisme enfin, sous ses diverses formes, dut reconnaître l'autorité souveraine des Ecritures. Pour détruire l'erreur et la superstition, il fallut mettre à leur place les pures doctrines de

l'Evangile et des formes de culte plus convenables à la vraie dévotion. C'est ce que fit Jean de Lasco ; en sorte que son nom mérite une place distinguée parmi ceux des plus grands de nos Réformateurs (1). »

Dans la province de Groningue, la Réformation, sans être à bien dire protégée, goûta dès l'origine un repos assez considérable pour prendre de profondes racines. Jusqu'au gouvernement sanguinaire du duc d'Albe, cette heureuse province ne connut pas la persécution. Le supérieur du principal monastère était un homme qu'animait l'esprit de l'Evangile ; et la noblesse du pays comptait bien des personnes qui se prêtaient volontiers aux discussions dont la Réforme de l'Eglise était l'objet. Si l'on ajoute à cela l'influence qu'exercèrent le beau caractère et les nobles travaux d'Albert Hardenberg, on comprendra les triomphes qu'y remporta la vérité.

C'est là que résidait Dryander, qui s'était acquis par ses lumières et par sa foi, la bienveillance et la protection de Mélanchton et de Cranmer. En voyant combien il y avait d'Espagnols que le commerce attirait en Belgique, il se mit à traduire le Nouveau-Testament dans leur langue, persuadé que ce serait un puissant moyen de hâter les progrès de la vérité. Après avoir achevé son travail, il le soumit aux docteurs de Louvain pour qu'ils lui en dissent leur opinion. Ceux-ci représentèrent à Dryander qu'il ne connaissait pas assez l'espagnol, et que son livre n'aurait d'autre effet que de favoriser les hérésies de l'époque ; en sorte qu'à leur avis il eût fallu plutôt détruire toutes les versions de la Bible. Ils ajoutèrent toutefois qu'ils n'en défendraient point la publication.

(1) STEBBING, *Continuation de Milner*.

Encouragé dans son dessein par plusieurs hommes savants et pieux, Dryander envoya son manuscrit à Anvers, et, le publiant sous le titre de « Nouveau-Testament, ou Nouvelle-Alliance de Notre seul Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, » il en offrit la dédicace à l'empereur. L'apparition de ce livre excita une grande rumeur dans le parti papiste, qui, accusant Dryander de Luthéranisme, prétendait qu'il n'avait d'autre vue, en publiant ce Nouveau-Testament, que de répandre ses idées favorites. Pour apaiser la colère de l'Église, on obtint de lui qu'il effaçât du titre les mots de NOUVELLE-ALLIANCE; mais il eut bientôt la certitude qu'il n'y avait qu'un moyen de satisfaire les partisans du mérite des œuvres : c'eût été de retrancher aussi de son titre le mot SEUL, qu'il avait mis avant celui de SAUVEUR. Rien, on le conçoit, ne put l'engager à faire cette concession.

Cependant Charles étant venu à Bruxelles, Dryander sollicita et obtint une entrevue avec Sa Majesté impériale, pour lui offrir lui-même sa nouvelle traduction. L'empereur lui fit une réception très-bienveillante; il loua fort son zèle et sa science, et promit de lui donner toute l'assistance possible. Avec un tel protecteur, Dryander voyait déjà sa version dans les mains de tout le monde, nonobstant l'opposition et le bigotisme du clergé. Mais, hélas ! à peine était-il de retour à Anvers, plein de joie et d'espérance, qu'il apprit, à sa grande douleur, que Charles avait remis entre les mains de son confesseur l'exemplaire du Nouveau-Testament dont il avait reçu l'hommage. Dès cet instant, c'en était fait de la protection si solennellement octroyée. Le moine qui dirigeait la conscience du monarque vit un mal infini dans cette publication. Non content d'engager l'empe-

reur à rétracter ses promesses, il obtint, au bout de quelques semaines, l'emprisonnement du malheureux Dryander. Pendant plus de quinze mois cet excellent serviteur de Dieu se vit privé de la liberté; mais un acte si odieux et si injuste ne fit qu'éveiller en sa faveur les sympathies des chrétiens pieux. Ils accoururent à lui par centaines, lui témoignant un attachement inaltérable, l'assurant du secours de leurs prières et promettant de faire tous leurs efforts pour obtenir son élargissement.

Ce fut alors que la persécution commença décidément à faire ses ravages. Dans la première année que Dryander et ses amis se mirent à distribuer son Nouveau-Testament, plus de vingt personnes furent condamnées à mort, pour le seul crime d'avoir remis à leurs concitoyens une portion de la sainte Parole de Dieu. On afficha dans les lieux publics les portraits des Réformés les plus actifs, afin que le peuple pût les bien reconnaître, et qu'il fût aisé de s'emparer de leur personne, toutes les fois que le voudraient leurs ennemis. Mais s'il y eut, de cette manière, beaucoup de saints personnages qui tombèrent victimes d'une rage impie, on vit aussi plusieurs de ceux qui avaient trempé leurs mains dans le sang des martyrs, mourir en proie à l'horrible désespoir qui sera le partage éternel des pécheurs impénitents. Combien ne fut-elle pas terrible, en effet, la mort d'un Latomus, et celle d'un Bomelius, l'un et l'autre de Louvain! Avant même que leurs souffrances terrestres fussent arrivées à leur terme, « le ver qui ne meurt point » dévora leur conscience, et personne ne dut connaître mieux qu'ils ne le firent la vérité de cette parole redoutable : « C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant! »

Du reste, l'histoire de la Réformation dans les Pays-Bas offre au lecteur intelligent et pieux le spectacle le plus tristement varié. Le combat entre l'erreur et la vérité s'y présente dans une oscillation semblable à celle des deux bassins d'une balance; et puis la vérité y eut plus que nulle part à lutter contre des erreurs opposées: d'un côté, contre Rome et son esprit impitoyable, avec l'empereur pour appui, et les horreurs de l'Inquisition en perspective; d'un autre côté, contre l'imprudence et le fanatisme de quelques hommes qui n'avaient des Réformés que le nom. Malgré ces obstacles de nature si diverse, les Pays-Bas ne laissèrent pas de donner au martyrologe de l'Eglise quelques-uns de ses noms les plus saints et les plus illustres.

Philippe II, roi d'Espagne, qui hérita de son père la souveraineté des Pays-Bas, se déclara, plus encore que lui, l'ardent ennemi de la Réforme. Décidé à exercer sur ses vastes domaines le pouvoir absolu d'un despote, il était impossible qu'il souffrît chez ses sujets des croyances religieuses différentes des siennes. Il résolut, en conséquence, d'anéantir d'un seul coup les priviléges politiques et la liberté religieuse des Pays-Bas. Il lui suffit, pour cela, de donner carrière à l'abominable tribunal de l'Inquisition. Il eut pour premier instrument de sa tyrannie, le cardinal Grandvelle; puis le duc d'Albe, homme aussi bigot et aussi cruel que son maître. Par ses ordres, les personnages les plus éminents, tels que le comte d'Egmont, Horn et d'autres, portèrent leur tête sur l'échafaud. En quelques années, dix-huit mille individus périrent de mort tragique. Mais le peuple des Pays-Bas n'était pas assez habitué à la servitude pour l'endurer sans résistance. L'an 1561, dix provinces, con-

duites par le sage et pieux Guillaume d'Orange, se déclarèrent indépendantes... La rude guerre qui s'ensuivit ne se termina qu'en 1609. Libres du joug espagnol, les Provinces-Unies du Nord furent décidément acquises à la foi protestante.



CHAPITRE VII.

LA HONGRIE ET LA TRANSYLVANIE.

Ce fut de très-bonne heure que la lumière de la Réformation pénétra dans la Hongrie et la Transylvanie. Longtemps avant Luther, les frères de Bohême et les Vaudois y avaient éveillé cette soif de la vérité que rien ne peut satisfaire, sinon « le lait pur de la Parole. » A une époque plus récente, quelques jeunes Hongrois, qui avaient fait leurs études en Allemagne et s'y étaient nourris des doctrines de Luther, apportèrent dans leur patrie les écrits et l'esprit des Réformateurs. Au milieu de ces jeunes gens, tous remarquables par leur dévouement, il faut distinguer les noms de Matthias Devay et de Martin Cyriaci. Pleins d'amour pour le Seigneur, et profondément affligés de la corruption régnante, ils prêchèrent les pures doctrines de l'Evangile avec une énergie et un zèle dignes de leur cause et du grand homme dont ils avaient reçu les leçons. Par un effet de la bénédiction d'en Haut, leur ministère exerça une puissante influence; une multitude d'âmes reçurent de leur bouche la doc-

trine de la foi, doctrine qui humilie le pécheur, élève le Rédempteur, et réduit en poussière tout système fondé, de manière ou d'autre, sur le mérite de l'homme.

Tandis que ces disciples de Luther proclamaient avec un courage intrépide les doctrines de la Réformation en Hongrie, un autre étudiant, venu d'Allemagne, Jean Houter, travaillait avec un égal succès en Transylvanie. Ici, sans doute, le vent de la persécution souffla avec violence, et la tempête agita le berceau de la Réforme; mais la Parole de Dieu y prit un empire si rapide, qu'avant 1530, on comptait en Transylvanie beaucoup d'églises protestantes bien nettement séparées de Rome, soit quant à la doctrine, soit quant à la discipline et au rituel. Longtemps avant la mort de Luther, la plus grande partie de la Hongrie et de la Transylvanie appartenait à la Réforme. Il est vrai que la diète de Pesth ordonna de brûler tous les Luthériens comme hérétiques; puis, que la diète de Presbourg résolut de ne tolérer aucune autre religion que le Papisme; mais les Protestants étaient si forts par leur nombre et par leurs richesses, qu'ils traitèrent ces arrêtés de la diète comme des chiffons sans valeur, souriant des prétentions d'une autorité qui était, pour ainsi dire, abolie. Le lion secouait bien encore sa crinière, et il rugissait en voyant sa proie lui échapper; mais on lui avait arraché les dents, et il ne lui était plus permis de déchirer. Le Protestantisme fit de telles conquêtes, que Rome se vit dans l'impossibilité de le contenir. Il ne s'écoula pas fort longtemps avant qu'on reconnût et garantît les droits et les libertés des Réformés.

Les calamités nationales qui désolèrent la Hongrie, par suite de l'invasion des Turcs, avaient préparé les

esprits à recevoir les consolations de l'Evangile. Une douce voix de miséricorde se faisait entendre au travers du fracas de la guerre et du frémissement des armes ; et des milliers de personnes que menaçait la redoutable puissance du faux prophète, se sentirent le cœur réjoui par la bonne nouvelle de la rédemption qui est en la croix de Jésus-Christ. « Le vaillant roi de Hongrie, Matthias Corvinus, avait eu pour successeurs, de 1516 à 1526, le faible Ladislas, puis Louis II. Ce dernier fut défait par les Turcs à la bataille de Mohacz, en 1526 ; et comme il prenait la fuite, il tomba dans un marais, où il fut submergé. Après sa mort, Ferdinand d'Autriche et Zapolya de Transylvanie se disputèrent la couronne de Hongrie. La contestation se prolongea jusqu'en 1546, que le prince autrichien remporta la victoire sur son compétiteur » (1).

Au milieu de ces vicissitudes politiques, la cause de la Réformation courut de grands dangers, et ceux qui l'avaient épousée durent lutter contre d'immenses difficultés. On le comprend d'ailleurs, gouvernés dès lors par des chefs romanistes que l'Eglise excitait à la persécution, les Réformés furent en butte à toutes sortes de cruautés et d'injustices. Dans aucun temps de leur histoire, leurs libertés ne furent assez clairement établies pour les garantir contre le pouvoir arbitraire du souverain. Quand celui-ci fut un homme d'un caractère doux et d'un esprit éclairé, les Protestants jouirent de quelque repos ; s'il en était autrement, il leur fallait défendre tout de nouveau les droits de la conscience, et souffrir mille maux à raison de leur foi. Mais aux époques

(1) *Histoire Générale* de C. BARTH.

même les plus fâcheuses, il y eut toujours en Hongrie et en Transylvanie quelques individus « qui ne souillèrent pas leurs vêtements. »



CHAPITRE VIII.

LA POLOGNE.

L'histoire de la Pologne est toute palpitante d'intérêt. C'est un long drame dont nous avons vu, de nos jours, la douloureuse catastrophe et qui abonde en péripéties saisissantes.

Sous les Jagellons Alexandre, Sigismond et Auguste, de 1501 à 1572, l'aristocratie exerça, sur le souverain non moins que sur les masses, une puissante influence. Il n'y avait proprement en Pologne que deux classes de personnes : la noblesse, corporation considérable, et le commun peuple, réduit au vasselage le plus humiliant. Il n'y existait donc pas de classe moyenne. Le peu de commerce qu'on y faisait était entre les mains des Juifs, tribu errante qui n'avait rien de commun avec la société politique. Comme tous les pays dont la population ne se compose que de nobles et de mendiants, sans intermédiaire pour les lier en un seul corps, la Pologne se vit exposée aux révolutions et aux convulsions sociales qui résultent nécessairement d'un tel état de choses. On ne

saurait repasser dans son esprit les vicissitudes de cette histoire, sans verser des larmes sur les destinées de ce malheureux peuple, et sans s'indigner contre les tyrans qui se jouèrent de ses droits et de son bonheur.

Le point brillant des annales polonaises est celui qui nous montre les progrès que la Réformation fit en ces contrées dès le commencement du XVIe siècle. La Pologne avait eu l'honneur d'offrir un asile à bon nombre de frères Bohèmes, lorsqu'une cruelle persécution les chassa de leur pays et de la Moravie. Ce furent ces humbles disciples de Christ qui, pleins de zèle pour les doctrines évangéliques, en plantèrent les premiers le glorieux étendard sur le sol de la Pologne et préparèrent ainsi les esprits au grand mouvement qui se fit à l'époque de Luther. Il n'est pas aisé de déterminer si les frères de Bohème engagèrent des disciples de Luther à émigrer en Pologne, ou s'ils y répandirent eux-mêmes sa doctrine ; toujours est-il qu'avant la fin de 1520, les écrits du Réformateur saxon et plusieurs prédicateurs évangéliques y avaient déjà pénétré. Ce ne fut pas en vain qu'ils s'y montrèrent. Beaucoup de gens écoutèrent ou lurent avec un vif intérêt l'exposition de la vérité, et de toutes parts on voyait céder à son action puissante les erreurs et les superstitions antiques. Nous avons dit précédemment que Jean de Lasco était Polonais ; il y a tout lieu de croire que, s'il fit beaucoup pour éclairer les Pays-Bas, il ne négligea pas sa patrie.

Cependant la Réformation eut bientôt à lutter contre deux ennemis redoutables : d'un côté les Jésuites avec leur zèle infatigable et leur tyrannie ; de l'autre, les tristes divisions qui déchirèrent le parti des Réformés. Ceux-là, semblables au ver qui s'attache à la racine

d'une plante, cherchaient à paralyser dans leur principe les efforts qui se faisaient pour étendre les doctrines de l'Evangile. A l'aide du confessionnal et des passions populaires, un clergé cagot et intolérant put opposer au développement des convictions naissantes l'adresse et la ruse qui ne lui firent jamais défaut. Quant aux Réformés eux-mêmes, leurs divisions jetèrent une grande défaveur sur leur œuvre, et autorisèrent en quelque sorte les Romanistes à se glorifier de la prétendue unité de leur église. Il y eut malheureusement en Pologne, au temps de la Réformation, quelques esprits inquiets et actifs, qui aspiraient tous à faire dominer leur point de vue ; et il s'en trouvait parmi eux dont les opinions étaient d'une tendance aussi fâcheuse que le Papisme lui-même. Ici c'étaient les Antinomiens, qui, sous le nom d'Anabaptistes, propageaient les principes de la morale la plus relâchée, et se livraient, dans leurs assemblées publiques, à des turpitudes auxquelles le magistrat ne pouvait demeurer indifférent. Là c'étaient les Sociniens qui, travaillant avec une ardeur infatigable à détruire l'essence même de la doctrine évangélique, voulaient faire du christianisme un simple système de morale, et encore d'une morale froide et sans vie. Ailleurs venaient les membres de l'église grecque, heureux de voir combattre les arrogantes prétentions de l'évêque de Rome, pourvu que l'on consentît à baiser les pieds de leur patriarche. Enfin une foule de disputeurs, ardents à attaquer les vices et les superstitions du Papisme, mais incapables de reconstruire, selon les Ecritures, un édifice solide quant à la doctrine et quant à la discipline.

Outre ces factions, composées d'hommes également étrangers à la vérité, il y avait, dans ce qu'on peut appe-

ler l'église évangélique, trois partis distincts : d'abord, les Luthériens qui épousaient avec autant de zèle la doctrine de Luther sur l'eucharistie, que sa haine pour les abus de l'église de Rome; puis les Réformés proprement dits, qui rejetaient la consubstantiation et se rattachaient aux Réformateurs de la Suisse plus qu'à ceux de l'Allemagne; enfin, les Frères de Bohême, qui tiraient leur origine de Jérôme et de Huss, ou, pour remonter plus haut, de l'église vaudoise des anciens temps.

Sans doute que tout cela prouve combien la Pologne prenait d'intérêt aux questions religieuses et en outre combien la vieille superstition avait perdu de son empire; il n'en est pas moins vrai qu'au lieu de travailler d'un commun accord à étendre l'Évangile, les divers partis consumaient leurs forces dans leurs luttes mutuelles sur des points secondaires. Les Luthériens, les Réformés et les Bohèmes ne pouvaient assurément tendre une main d'association ni aux Anabaptistes, ni aux Sociniens, ni aux Grecs; mais, même entre eux, ils ne surent pas tomber d'accord sur quelques articles fondamentaux qui leur eussent permis d'agir de concert. En 1570, cependant, les trois églises évangéliques s'unirent par le concordat de Sendomir. Dès ce moment, elles eurent une confession de foi commune, et elles auraient dû comprendre la nécessité d'entretenir l'unité de l'esprit par le lien de la paix; mais c'est malheureusement ce qui n'eut pas lieu. Leurs divisions intestines, faisant la force de leur ennemi, facilitèrent au Papisme des empiétements successifs sur la liberté de conscience, et bon nombre de Protestants tombèrent victimes de la persécution. Il est vrai que la diète générale de 1573 proclama l'égalité des droits entre toutes les

sectes existantes; mais Rome était trop fortement résolue à maintenir sa prépondérance, pour souffrir de bon cœur qu'on se permît de penser autrement qu'elle en religion. Ce qui résulta de là, c'est que les Protestants se virent en butte à de continuelles vexations de la part de l'église dominante, et que la liberté religieuse ne fut souvent qu'un vain mot. Il y eut même des cas où le bigotisme dégénéra en persécution positive. On vit, au mépris des lois, les amis de la Réforme dépouillés de leurs biens et envoyés en exil. Cependant, malgré tant d'opprobres et de dangers, la Pologne compta bon nombre de fidèles témoins de la vérité; hommes qui n'estimèrent point leur vie précieuse, et que la crainte de la mort n'empêcha pas d'achever avec joie leur course et le ministère qu'ils avaient reçu du Seigneur Jésus-Christ.



CHAPITRE IX.

L'ANGLETERRE.

HENRI VIII ET SON FILS ÉDOUARD.

Plus de deux siècles avant Henri VIII, l'Angleterre avait eu des germes de Réformation, et des germes d'une essence aussi pure et aussi spirituelle qu'on en avait pu voir chez d'autres peuples. Grosseteste au XIIIe siècle, Wickliffe au XIVe, élevèrent contre Rome une voix puissante qui, même en ces jours de suprématie papale, fit trembler Sa Sainteté sur son trône. Cette voix porta ses échos en tout pays, et plusieurs de ceux qui l'entendirent, ne craignirent pas d'attaquer de front les superstitions dominantes. Mais l'Angleterre était alors le boulevard du Papisme, et les réclamations d'un petit nombre de fidèles serviteurs de Dieu y furent étouffées par les clameurs du clergé et par les foudres du Vatican. Ce pays appartenait si bien au pape, qu'il en retirait un revenu plus considérable que le monarque lui-même. Celui-ci, tout comme son peuple, était l'humble

esclave de la Babylone dont les enchantements avaient séduit toutes les nations de la terre (1).

Mais si Wickliffe et ses adhérents ne réussirent pas à gagner l'opinion publique, ils jetèrent çà et là des semences de vérité, qui, après avoir été longtemps ensevelies dans un sol ingrat, devaient plus tard fournir de riches moissons. La traduction que Wickliffe avait faite du Nouveau-Testament, et quelques-uns de ses écrits, agirent sur les âmes longtemps avant qu'il fût question de secouer le joug du pape. Il y eut par là beaucoup de personnes qui vécurent d'une vie cachée en Dieu, et se réjouirent dans la lumière divine, à l'époque même où d'impénétrables ténèbres couvraient la face du pays.

Le nom et la fortune des Lollards occupent une aussi grande place dans l'histoire du règne de Henri VIII, que le désordre de ses passions et sa rupture avec la cour romaine. Au moment où ce monarque monta sur le trône, on poursuivait avec activité la destruction de cette classe de religionnaires, que, tout considéré, l'on doit envisager comme des disciples de l'immortel Wickliffe. En 1511, six hommes et quatre femmes furent traduits devant l'archevêque Warham, sous l'accusation d'avoir nié la présence réelle dans l'eucharistie, attaqué les cérémonies du baptême et de la confirmation, mal parlé du confessionnal et contesté aux prêtres le pouvoir d'absoudre les pécheurs. C'étaient évidemment des Lollards; et de ce qu'ils abjurèrent leurs prétendues erreurs, on ne conclura pas qu'il n'y avait alors en Angleterre que cette poignée d'individus qui éprouvassent du dégoût pour la religion dominante. Au contraire, on ne sau-

(1) Apoc. XVIII.

rait douter qu'il n'existât sur divers points du royaume une foule d'hommes prêts à secouer, au premier signal, un joug que ni eux ni leurs pères n'avaient pu porter. Ces gens pauvres et persécutés mettaient un tel zèle à se procurer la Parole de Dieu, qu'il leur arriva de donner en échange de quelques pages du Nouveau-Testament, une somme avec laquelle on paierait maintenant cent exemplaires de la Bible complète.

Si un prince de la fin du XIV[e] siècle, si Richard II, par exemple, avait eu avec le pape des démêlés aussi graves que ceux de Henri VIII, il ne les aurait certainement pas terminés de la même manière ; et cela par la raison toute simple qu'il n'y avait pas, aux jours du roi Richard, le moindre levain de vérité dans la nation : tous se pliaient à l'abjecte servitude où les avait réduits « l'homme de péché. »

Il restait donc en Angleterre quelques traces des nobles travaux de Wickliffe, lorsqu'à l'époque de l'avénement de Henri VIII, l'imprimerie y apporta les écrits de Luther et des autres Réformateurs du continent. Ce fut de cette manière que les hommes désireux de la vérité purent acquérir une idée plus claire du système évangélique, et en particulier du dogme de la justification par la foi ; car Wickliffe avait mieux réussi à flétrir les erreurs et la corruption du jour, qu'à proclamer la doctrine qui est le grand antagoniste de la papauté, je veux dire celle du salut par les seuls mérites du Rédempteur. Mais il s'était dès lors ouvert, entre l'Allemagne et l'Angleterre, un canal où « le fleuve de la vie » versait largement ses eaux pures et rafraîchissantes.

A cette circonstance s'ajouta celle de la publication du Nouveau-Testament de Tyndale. L'accueil empressé

que lui firent les cœurs préparés, par la grâce du Seigneur, à le recevoir et à l'honorer, éveilla les inquiétudes des chefs de l'Eglise, et l'on se mit à faire de sévères perquisitions contre les hérétiques et contre le livre qu'ils osaient recommander. Par ordre des évêques, le clergé dut excommunier tous ceux qui refuseraient de livrer les exemplaires du Nouveau-Testament de Tyndale qu'ils avaient entre les mains; et plusieurs ecclésiastiques, suspects de partager les doctrines de Luther, furent sommés de comparaître devant l'évêque pour rendre compte de leur hérésie. Le procès de Bilney, prédicateur à Ipswick, peut nous donner quelque idée de ce qu'enseignaient les hommes qui inspiraient une si grande peur. « Christ, notre Sauveur, » avait dit Bilney, « est médiateur entre le Père et nous, qu'avons-nous donc besoin de chercher auprès des saints le remède à nos misères? C'est faire injure au sang de Christ et blasphémer contre notre Sauveur que de prier par de tels intercesseurs. L'homme est si imparfait de sa nature, qu'il ne saurait y avoir aucun mérite en ses œuvres. Les prophètes ont annoncé d'avance la venue du Christ; mais Jean-Baptiste, qui fut plus qu'un prophète, a fait plus que cela; montrant Jésus de son doigt, il a dit : « Voilà l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde. » Or, s'il en est ainsi, quelle insulte à notre Sauveur Jésus-Christ, que de voir un moyen d'expiation dans le capuchon de saint François, jusqu'à dire qu'en s'ensevelissant avec ce capuchon, l'on obtient la remise des quatre quarts de la peine! Que reste-t-il donc au Sauveur Jésus-Christ, lui pourtant « qui ôte le péché du monde? » C'est là, j'ose le dire, un énorme blasphème contre le sang de Christ.» Bilney montrait aussi la folie des pèlerinages, et il n'hé-

sitait pas à dire que les prédicateurs précédents avaient été des antechrists, dont il plaisait maintenant à Dieu de dévoiler le mensonge et les erreurs. S'il recula d'abord, par la crainte de l'homme, il en eut plus tard un vif repentir. Quoi qu'il en soit, les doctrines pour lesquelles on le mit en cause, n'avaient rien que de très-évangélique.

Voilà donc quelles étaient les opinions hautement avouées par un camarade de collége de Latimer, et par bien d'autres encore, au commencement du règne de Henri VIII. Il fallait cela, sans nul doute, pour que la rupture du monarque avec le pape eût les résultats merveilleux dont on ne la sépare pas assez. Nous voudrions pouvoir saluer d'un même cri de joie les causes secondes et les effets qu'elles produisirent; mais la chose ne nous est pas possible. Disons seulement que Dieu était là, et que c'est lui qui, « tournant à sa louange la colère de l'homme, » a prévenu le mal qu'elle eût pu faire.

On ne saurait voir chez Henri VIII aucune véritable crainte de Dieu. Son débat avec le pape avait pour principe l'oubli de toute religion et de toute morale. Nul doute qu'il n'eût obtenu son divorce des mains du pontife, lors même que Catherine eût été bien réellement sa belle-sœur, si elle n'avait pas été en même temps la tante de Charles-Quint. Henri, de son côté, était trop fermement résolu à répudier Catherine, pour s'arranger des refus du pape. Après avoir reçu de plusieurs Universités de l'Europe des avis favorables à son dessein, il renvoya la reine sans s'inquiéter des menaces du Vatican. Pour le punir de sa témérité, Clément VII lança l'excommunication sur la tête orgueilleuse du monarque; et celui-ci, afin de s'y soustraire, secoua le joug de la papauté, ab-

jurant solennellement, pour lui-même et pour son peuple, la prétendue suprématie de saint Pierre. Cela n'empêchait pas qu'il ne fût papiste au fond de l'âme; car, dans le Parlement qu'il ouvrit à la fin de l'an 1534, il obtint la promulgation d'une loi qui le déclarait « chef suprême, sur la terre, de l'église anglicane, » lui conférant, à lui et à ses successeurs, « le pouvoir de rechercher et de redresser toute hérésie, toute erreur et tout abus qui, dans l'ordre ecclésiastique, aurait besoin de réforme. » C'est ainsi qu'il se substitua purement et simplement au pape; puis il exigea de ses sujets, quels qu'ils fussent, une obéissance implicite au système de doctrine et de discipline, plus d'à moitié papiste, qu'il lui plut de leur imposer.

Dès ce moment il y eut un égal danger à professer le Papisme ou le Protestantisme; car l'un et l'autre pouvaient être punis de mort. La cour se divisait en deux camps, les uns retenant le Romanisme et les autres adhérant à la Réforme. Le roi passait de l'un à l'autre suivant ses convenances; en sorte que Romanistes et Protestants étaient alternativement envoyés en prison et à la mort, au gré de ses caprices. La reine Anne Boleyn, Thomas Cromwell, l'archevêque Cranmer et l'évêque Latimer favorisaient la Réformation; les évêques de Rochester et de Winchester, sir Thomas More et le duc de Norfolk défendaient chaudement le pouvoir papal. More, ayant expressément refusé de reconnaître la suprématie spirituelle de Henri, dut expier par le martyre le courage avec lequel il persévéra dans la foi romaine.

D'un autre côté, le roi n'était pas homme à laisser comme une lettre morte le pouvoir qu'il s'était arrogé de rechercher et de réformer les hérésies. Bilney et

Frith méritèrent par leur dévouement aux doctrines réformées, de porter les premiers leur vie sur l'échafaud. On ne peut assez dire ce qu'il y avait d'étrange dans la situation. Si quelqu'un refusait de renoncer au pape et de reconnaître le pouvoir royal en matière religieuse, il était jugé et condamné ; même chose lui arrivait, s'il prêchait le pur Evangile de la Réformation. Celle-ci n'eut pas d'adversaires plus ardents que les évêques qui, entrant dans les vues ecclésiastiques du monarque, étaient, comme lui, papistes au fond de l'âme. C'est ainsi que le docteur Nixon, évêque de Norwich, celui qui résolut la mort de Bilney, parce qu'il prêchait les doctrines de Luther, n'était pas autre chose qu'un loup en habit de brebis. Combien n'y en eut-il pas avec lui, qui, se prévalant des institutions nouvelles pour commettre leurs iniquités, persécutèrent jusqu'à la mort nombre de fidèles serviteurs de Christ. On vit même plusieurs prélats, tant était grande leur versatilité, consentir également au martyre des Papistes et à celui des Protestants : des uns, parce qu'ils résistaient au roi ; des autres, parce qu'ils ne voulaient pas résister au pape. Parmi les premiers on peut citer comme exemple remarquable, les moines de la Chartreuse de Londres ; et parmi les seconds, Bilney, Frith, Lambert, et bien d'autres. C'est avec beaucoup de justesse qu'on a dit de Henri VIII, qu'il rejeta l'autorité du pape pour pouvoir satisfaire ses passions charnelles, comme il avait précédemment défendu le pape pour satisfaire sa vanité.

Ainsi donc, après que le roi d'Angleterre eut répudié la suprématie du pape, il publia, sous son autorité royale, un système religieux si contradictoire et si em-

brouillé, que le peuple finit par ne pas savoir à qui croire; car malheureusement la multitude était privée de la pure Parole de Dieu. Henri s'attribua, en quelque sorte, l'infaillibilité aussi bien que le pape, et son pouvoir arbitraire ne souffrait pas l'opposition. Dominé par un égoïsme énorme, il haïssait avec violence tout ce qui venait à la traverse de ses goûts et de ses plans. Nul doute, comme nous l'avons dit, qu'il n'ait été, entre les mains de Dieu, l'instrument de bienfaits immenses pour l'humanité, mais aucun homme de sens ne saurait approuver les motifs qui l'animèrent, et qu'il ne se fit pas faute d'avouer.

Un des principaux fruits de la révolution religieuse opérée par Henri VIII, ce fut la suppression des couvents. Sans rappeler l'origine d'institutions qui durent leur existence à des vues erronées sur la nature et les mérites de la dévotion, disons seulement que les monastères absorbaient une grande partie de la richesse nationale, et que souvent ils furent le réceptacle de mœurs honteuses. L'asile qu'ils offrirent à la science et aux âmes accablées par les peines de la vie, ne saurait faire oublier les scènes de cruauté qu'ils couvrirent de leur ombre, ni les tentations qu'ils offraient aux esprits superstitieux et aux cœurs dépravés, ni même la pauvreté dans laquelle l'accumulation de leurs richesses retenait les peuples qu'on avait dépouillés à leur profit. L'ordre que donna Henri de faire une visite générale des monastères, et dont il confia l'exécution à l'œil exercé de son ministre Cromwell, fournit abondamment la preuve des désordres qui régnaient dans presque tous les couvents; en sorte que, quels que fussent les motifs du monarque, et malgré ce qu'il y avait d'arbitraire dans

ses mesures, on ne put méconnaître les avantages considérables que la nation devait recueillir de la suppression des monastères. Et comme les plus petites de ces communautés étaient celles où le mal se montrait dans toute sa laideur, ce fut sur elles que tomba d'abord l'interdiction royale. Quant aux biens qu'elles possédaient et qu'on avait espéré de voir appliqués à des usages religieux, ils furent honteusement dilapidés.

Alléché par cette première spoliation, Henri ne tarda pas à tourner les yeux du côté des grands monastères. Il est vrai qu'une bonne partie du clergé et de la noblesse commençait à s'inquiéter, et qu'il y eut même, dans le nord, des mouvements que la force des armes put seule contenir ; mais dès que l'ordre fut quelque peu rétabli, le roi nomma une nouvelle commission d'enquête, pour connaître l'état des maisons religieuses que n'avait pas encore atteintes la rapacité de la cour. Les uns après les autres, tous les moines durent répondre sur l'accusation qui leur était faite d'avoir résisté aux ordres du roi ; et comme il était bien avéré qu'ils avaient effectivement montré beaucoup d'activité dans leur opposition, il ne fut pas trop difficile de justifier les mesures de rigueur qu'un pouvoir arbitraire leur destinait. On se doute bien que les abbés des monastères n'eurent pas grande hâte à livrer les trésors de leurs communautés ; mais soit par promesses, soit par menaces, en y employant la prison et même le dernier supplice, les commissaires royaux vinrent à bout de leur rude entreprise, et ils purent enfin déposer aux pieds du monarque les fruits de leurs habiles manœuvres.

Les vrais amis de la Réforme envisageaient les monastères comme un grand obstacle aux progrès de la

religion et des bonnes mœurs. Par ces considérations, ils s'étaient montrés favorables à leur anéantissement ; mais ils ne virent pas sans douleur l'abus qu'on allait faire des propriétés ecclésiastiques confisquées par la couronne. Un acte du Parlement de 1539 destina, il est vrai, une partie de ces biens à l'érection de nouveaux évêchés ; mais on en consacra la portion la plus considérable au soulagement de l'Etat, et plus encore peut-être à la satisfaction des besoins dispendieux du monarque et à l'enrichissement de ses favoris.

Il s'agissait, après cela, d'ordonner l'uniformité de croyance, tâche ardue devant laquelle l'orgueil de Henri VIII ne recula point. Il crut qu'un simple acte du Parlement en viendrait à bout. Une commission composée de deux archevêques et de plusieurs évêques, présidée par Cromwell, fut chargée d'instrumenter quelques articles qui servissent de base à la foi nationale. La commission ne tarda pas à déclarer l'impossibilité où elle était de remplir son mandat ; sur quoi le roi lui-même dressa six questions, qu'il soumit à la discussion du Parlement. De là sortit le formulaire connu sous le nom des « Six Articles, » formulaire où la foi des Protestants ne pouvait pas être plus directement contredite. Il maintenait la doctrine de la présence réelle, le célibat des prêtres, le vœu de chasteté, la messe, la confession auriculaire. Cranmer s'opposa de toutes ses forces à ce qu'on l'adoptât ; mais son opposition n'aboutit qu'à prouver combien le roi et son Parlement étaient encore engagés dans la ligue de l'Antechrist contre l'éternelle vérité de Dieu. Durant tout le règne de Henri les Articles demeurèrent en pleine vigueur ; si bien qu'on ne concevrait pas comment un Protestant éclairé pourrait voir en lui

un réformateur, ni dans le clergé qui se soumit généralement à de telles lois, un clergé vraiment protestant. Vers la fin de ce triste règne, des bigots intolérants, tels que Gardiner et Bonner, acquirent une grande influence à la cour. Conduits par le duc de Norfolk, ils provoquèrent la ruine de lord Cromwell, l'ami des mesures libérales, et travaillèrent à la restauration du Papisme, moins le pape, lequel d'ailleurs n'était pas trop mal remplacé par le souverain de l'Angleterre.

Pour rendre justice à Cranmer et à ceux qui pensaient comme lui, nous devons reconnaître qu'il déplora vivement la marche que prirent les affaires depuis la chute des couvents et l'adoption des Six Articles. Latimer, évêque de Worchester, et Shaxton, évêque de Salisbury, sans s'inquiéter des conséquences, déclarèrent leur adhésion pure et simple à la Parole de Dieu. Il est vrai qu'ils furent, pour ce fait, jetés en prison et dépouillés de leurs dignités. Si Cranmer eût montré le même courage, et qu'il eût été moins docile aux ordres arbitraires du monarque, ses nombreuses et rares vertus eussent brillé d'un éclat plus pur. Hélas ! sous le règne de Henri, la Grande-Bretagne n'eut guère de Réformateurs qu'on puisse mettre en parallèle avec ce Luther, dont l'énergie puisait une nouvelle force au sein de la lutte et en présence du danger. Ce fut par la puissance de la vérité, et non par la force des lois, qu'il jeta les fondements de la Réforme en Allemagne ; et il eût certainement mieux valu pour l'Angleterre que l'esprit impur et altier de Henri VIII ne dirigeât pas les premières attaques contre le pouvoir de Rome ; car, après tout, il faut être sincèrement protestant soi-même, quand on veut édifier la foi des Protestants.

Pour en revenir à Cranmer, tout homme impartial ne peut que reconnaître sa sincérité et sa piété. Son âme était affranchie de bien des préjugés qui déshonorèrent maints théologiens protestants, à des époques mêmes de plus grande lumière. La joie qu'il exprima lorsque parut la Bible de Coverdale et la peine qu'il se donna pour la répandre, montrent combien il croyait à la puissance de la Parole écrite, et à quelle distance il était du système romain.

Quand on suit les premiers pas de la Réformation en Angleterre, on acquiert une conviction toujours plus intime qu'elle dut ses succès à la force de la vérité et à la bénédiction de Dieu, bien plus qu'à la faveur royale et à la sagesse des ecclésiastiques qui passent pour en avoir épousé les intérêts. La Parole de Dieu faisait silencieusement son chemin dans les âmes, en dépit des hommes puissants qui eussent voulu les égarer. Ce travail des esprits n'échappait point à un petit nombre d'individus éclairés, qui en auguraient l'approche de temps meilleurs. Puis il y avait bon nombre de prédicateurs dont la voix annonçait fidèlement tout le conseil de Dieu, malgré les entraves qu'on eût voulu mettre à leurs travaux. De ce nombre était Tyndale. Par son ministère, par sa traduction du Nouveau-Testament, par ses écrits pleins de piété évangélique, il contribua puissamment à entretenir l'amour de la vérité, et à dissiper les pernicieuses erreurs de son siècle. Dans l'excellent traité qui a pour titre : *Introduction aux Saintes-Écritures* (*Pathway into the Holy Scriptures*), il s'exprime en ces termes remarquables : « Par grâce, c'est-à-dire par faveur, nous sommes détachés d'Adam, le principe de tout mal, pour être entés en Christ, la racine de tout bien. C'est en

Christ que Dieu nous a aimés, nous ses élus, avant que le monde fût fait, et qu'il nous a gardés pour nous amener à la connaissance de son Fils et de son Saint-Evangile. Puis, quand cet Evangile nous est prêché, c'est toujours en Christ que Dieu nous ouvre le cœur, qu'il nous accorde la grâce de croire et qu'il met en nous l'Esprit de Christ. Alors nous le connaissons comme Père et comme un Père plein de miséricorde ; nous donnons notre assentiment à la loi ; nous aimons cette loi du fond de notre cœur ; nous désirons de l'accomplir et notre affliction est de ne pouvoir le faire. C'est déjà quelque chose que ce désir et cette douleur, vu notre grande faiblesse et en attendant que plus de force nous soit donnée. Au reste le sang de Christ a fait plèine satisfaction. Le sang de Christ nous a obtenu toutes choses de Dieu. Christ est notre satisfaction, notre Rédempteur, notre Libérateur, celui qui nous sauve de la vengeance et de la colère. Voyez dans les épîtres de Paul, de Pierre et de Jean, aussi bien que dans l'Evangile, ce que Christ est pour nous. Nous sommes sauvés par la foi, c'est-à-dire en croyant aux promesses. Et, bien que la foi soit inséparable de l'amour et des bonnes œuvres, notre salut néanmoins n'est jamais attribué ni à notre amour, ni à nos bonnes œuvres, mais à la foi seulement. La raison en est que l'amour et les œuvres sont du ressort de la loi ; et, par cela même que la loi requiert la perfection dans le cœur, elle maudit naturellement tout ce qui est imparfait. Mais la foi est du ressort de la promesse, et bien loin que la promesse puisse maudire, c'est par elle qu'est le pardon, la grâce, la miséricorde, la faveur ; en un mot, tout ce qui peut se promettre. »

On voit avec quelle clarté et quelle force Tyndale ex-

posait les vérités opposées aux erreurs de Rome. C'est bien certainement dans la prédication de ces doctrines qu'il faut chercher la vraie cause de la Réformation de l'Angleterre. Il n'attaqua pas avec moins de résolution l'idée orgueilleuse et fantastique que le clergé se faisait alors de l'Eglise.

« L'Eglise de Christ, » dit-il, « est la multitude de ceux qui croient en Christ pour obtenir la rémission de leurs péchés ; qui, par reconnaissance pour cette miséricorde, aiment la loi de Dieu, pure et sans gloses restrictives ; qui, enfin, par haine pour le péché, soupirent après la vie à venir. Telle est l'Eglise qui ne saurait errer sur les points essentiels au salut, ni pendant bien longtemps, ni en tous ceux qui la composent. Quand il s'élève une question nouvelle, Dieu, qui est fidèle en ses promesses, suscite l'un ou l'autre de ses serviteurs pour qu'il enseigne à ses frères, selon les Ecritures, les choses nécessaires au salut ; puis il illumine le cœur des vrais membres de l'Eglise afin qu'ils voient tous de même et qu'ils tombent d'accord sur la vérité. Et si, d'une part, ceux dont le cœur fut lavé par le baptême intérieur de l'Esprit, sont membres de l'Eglise ; s'ils ont les clefs de l'Ecriture ; bien plus, le pouvoir de lier et de délier, en sorte qu'ils ne peuvent errer ; ceux qui, d'une autre part, pèchent de propos délibéré, ne souffrent pas qu'on les reprenne, veulent pouvoir faire le mal librement et s'en arrogent une sorte de privilége ; ceux qui énervent la loi de Dieu par leurs commentaires, qui conservent des cérémonies, des traditions et des coutumes destructives de la foi ; ceux-ci, dis-je, sont membres de Satan et leur doctrine n'est que poison, erreur et ténèbres. Et cela est vrai, qu'ils s'appellent papes, évêques, abbés, curés ou

docteurs en théologie. Quand ils sauraient par cœur toute l'Ecriture, qu'ils la pourraient lire en grec, en hébreu et en latin, et qu'ils prêcheraient Christ et sa passion de manière à faire pleurer et hurler les pauvres femmes qui les écoutent, je n'en persisterais pas moins dans mon dire. Car, lorsqu'ils en viennent à appliquer la passion de Jésus-Christ au salut de nos âmes, ils y jettent tout leur poison ; et au lieu de nous faire sentir, par la loi, le besoin que nous avons du salut, ils énervent la loi par leurs commentaires. C'est ainsi qu'ils nous éloignent de Christ, et qu'ils nous enseignent à nous confier dans nos œuvres pour obtenir l'expiation de nos péchés. Hypocrites qui, avec leurs jongleries, ont l'audace de vendre leurs propres mérites, en les substituant au sang et à la passion de Jésus-Christ. »

Ce fut de ce ton courageux et décidé que Tyndale prêcha jusqu'à la fin les vérités salutaires de la Parole du Seigneur.

Et Frith aussi, qui fut si cruellement martyrisé pour avoir nié la doctrine de la présence réelle, ne cessa de travailler au progrès de la Réforme par la simple prédication de l'Evangile, sans chercher son appui dans l'action du gouvernement. Le témoignage qu'il rendit à la vérité, et pendant sa vie et à l'article de la mort, produisit un effet durable sur les habitants de l'ingrate patrie qu'il arrosa de son sang.

Le docteur Barnes de Cambridge fut encore un de ces hommes qui soutinrent les premiers la doctrine évangélique. S'il y eut une coupable timidité dans ses premiers pas, il eut la démarche hardie du lion, quand il en vint à prêcher enfin la justification par la foi en la justice de Christ, dogme qui met la hache à la racine de

tout le système romain. Il se défendit noblement contre les accusations de ses ennemis, et ses instructions portèrent des fruits bien longtemps après qu'il fut tombé victime de l'intolérance de son siècle.

A la honte éternelle de la nation anglaise, ces courageux Réformateurs souffrirent le martyre dans un temps où plusieurs des hautes charges de l'Etat étaient occupées par des hommes qui faisaient profession de protéger la Réforme. Cela n'empêche pas que ce petit nombre de vrais chrétiens ne soient les vrais pères de l'église protestante d'Angleterre; car ils firent pour saper la tyrannie de Rome et pour détruire ses fatales erreurs, plus que n'avait fait Henri VIII avec tous ses édits, ses proscriptions et ses envahissements arbitraires sur les droits de la conscience.

Quant au caractère personnel de ce monarque, il ne peut y avoir qu'une opinion. C'était un méchant homme, ce que montre assez le traitement qu'il fit subir à ses deux premières femmes. La mort cruelle d'Anne Boleyn fut une grande perte pour les Protestants, dont elle avait épousé la cause aussi ouvertement qu'elle le put. Cranmer vivait encore et continuait d'exercer une grande influence sur le prince. S'il favorisa son deuxième divorce, ce fut, disent quelques-uns, en faisant le sacrifice de son opinion personnelle. Quoi qu'il en soit, l'on ne saurait douter que ce n'ait été par là qu'il se maintint en faveur ; car, au fond de l'âme, Henri éprouvait plus de sympathie pour les vues de Gardiner, l'implacable ennemi de Cranmer. Il n'est pas d'homme, hélas ! même parmi les meilleurs, qui ne se puisse tromper. C'est pourquoi nous aimons à voir dans Cranmer une conscience droite, bien que mal éclairée ; et, quoi qu'il

en soit, on ne saurait douter que son crédit à la cour n'ait prévenu l'adoption de bien des mesures qui eussent été décidément fatales à la Réforme. Lorsque Henri fut sur son lit de mort, il donna une nouvelle preuve du respect qu'il portait à l'archevêque, en lui assignant une place dans le conseil de régence de son fils Edouard. C'était le 28 janvier 1547. Pleuré d'un petit nombre de ses sujets, Henri n'obtint réellement l'affection de personne.

Edouard VI au contraire fut un prince de grandes espérances, et il est permis de croire que, s'il eût vécu, son règne eût été fort glorieux pour l'Angleterre. Il y a toute apparence que la grâce de Dieu avait pénétré son cœur. C'est à l'âge de neuf ans qu'il monta sur le trône. Le duc de Somerset, régent du royaume pendant la minorité d'Edouard, se déclara franchement pour la foi protestante et, avec Cranmer au conseil, il prit des mesures pour qu'elle devînt promptement la religion du pays. A cet effet, l'on ne manqua pas de recourir aux conseils de Calvin. En conséquence, les articles de foi qu'on adopta pour l'Angleterre reproduisirent fidèlement ses doctrines. Puis on fit venir du continent, pour l'établir professeur de théologie à Oxford, un savant docteur, ami particulier du Réformateur français : c'était Pierre Martyr.

Le Papisme dut sérieusement battre en retraite. La confession auriculaire fut abolie avec éclat, et la cène du Seigneur administrée selon le rite protestant. Rien n'égalerait en beauté le règne d'Edouard, si on ne l'eût souillé par quelques actes d'intolérance. Mais tel était l'esprit du siècle, que les mains de Cranmer lui-même trempèrent dans le sang. Ce fut lui qui contraignit en

quelque sorte le jeune prince à signer l'arrêt de mort de Jean Boucher et de Van Paris, montrant bien ainsi qu'il n'avait nul repentir de ce qu'il avait fait à Lambert et à Anne Askew, sous le règne de Henri VIII. Sa conduite et celle de ses collègues envers le vénérable Hooper ne dit pas avec moins de force combien il comprenait peu la liberté religieuse. Hooper, nommé à l'évêché de Glocester, déclara qu'il refuserait cet honneur si l'on exigeait de lui qu'il revêtît les insignes papistiques de l'épiscopat. Cranmer et les autres, pour le contraindre à accepter sans condition, le firent jeter au fond d'une prison. De tels actes, sans doute, ont leur excuse dans les ténèbres qui régnaient encore à cette époque, mais ils prouvent précisément combien peu les hommes, même les plus excellents, avaient saisi l'esprit miséricordieux de l'Evangile.

CHAPITRE X.

L'ANGLETERRE.

MARIE ET ÉLISABETH.

Que Cranmer ait eu à cœur d'apporter dans la religion de profondes et de solides réformes, c'est ce qu'on ne peut mettre en doute après la lettre que Bullinger écrivait aux fidèles exilés à Francfort : « Cranmer, » dit-il, « avait rédigé précédemment une liturgie cent fois meilleure que l'ancienne ; mais le bon archevêque ne put obtenir qu'elle fût mise en usage, parce qu'il avait à conduire un clergé dépravé, où il ne comptait que des adversaires. » Cranmer approuva de plus un projet de réforme ecclésiastique qu'avait dressé le célèbre Bucer, alors professeur de théologie à Cambridge. Ce projet venait de recevoir la sanction d'Edouard, et il eût été certainement converti en loi, sans la maladie subite du jeune monarque, qui reçut la couronne céleste en 1553, à l'âge de seize ans. Ses dernières paroles, après avoir demandé à Dieu de défendre son royaume contre le Pa-

pismé, furent : « Je sens que je m'en vais. Seigneur, ayez pitié de moi, et recevez mon esprit. »

A cet aimable et pieux jeune prince succéda la sanguinaire Marie, dont le règne s'ouvrit par la déposition et l'exécution publique de lady Jeanne Grey. Celle-ci fut, avec son infortuné mari, lord Guilfort, victime de l'ambition du duc de Northumberland, son beau-père, bien plus que de son propre désir d'occuper le trône d'Angleterre. Fille de lord Suffolk, elle avait beaucoup fréquenté la cour, et par ses talents, par les charmes de son esprit comme par son ferme attachement au Protestantisme, elle comptait de chauds partisans parmi ceux qui désiraient les progrès de la Réforme. On avait obtenu d'Edouard mourant qu'il disposât de la couronne en faveur de lady Jeanne sa cousine, et en conséquence elle fut proclamée avec grande pompe, aussitôt après la mort du monarque. Mais son élévation ne fut pas de longue durée ; car, au bout de neuf jours de mortelles angoisses, elle se vit précipitée d'un trône qu'elle n'avait point ambitionné. Le peuple et la noblesse, irrités des prétentions orgueilleuses du duc de Northumberland, se prononcèrent en faveur de Marie, fille de Henri VIII ; le duc fut décapité, lady Jeanne et son mari furent mis en jugement, condamnés pour crime de haute trahison et envoyés à la Tour. Après y avoir passé quelque temps, le conseil de la reine décida de les faire mourir. Lord Guilfort fut exécuté le premier ; puis Jeanne Grey, pleine de confiance en Dieu son Sauveur, monta sur le même échafaud, en déclarant persister dans la foi protestante. C'était le 12 février 1554.

Avec le règne de Marie commence une suite d'actes tyranniques et de persécutions sanglantes, qui n'ont pas

leurs pareils dans toute l'histoire d'Angleterre. L'année même où lady Jeanne fut exécutée, la bigote Marie épousa Philippe d'Espagne, papiste non moins bigot qu'elle, événement qui fut également funeste à la nation et à la reine elle-même. Celle-ci fit revivre les lois de sang qui frappaient les hérétiques, et il s'ensuivit des scènes de violence dont le seul récit fait frémir d'horreur. Elle avait promis de respecter la législation existante; mais il n'y avait chez cette malheureuse femme, ni vérité, ni honneur, ni compassion. Le clergé, prêt à se vendre au premier venu, après avoir fait semblant d'embrasser la foi protestante pour conserver ses bénéfices, retourna volontiers au Romanisme, persécutant à outrance tous ceux qu'on accusait de retenir les doctrines de la Réformation. Bonner et Gardiner en particulier, deux misérables qu'il n'est guère possible de surpasser en barbarie, furent les principaux agents dont la reine se servit pour livrer aux tortures, à l'ignominie et au supplice, les hommes les plus illustres de ce temps. Heureusement que le règne de Marie ne fut pas long; mais durant les cinq années qu'elle tint les rênes du gouvernement, elle restaura le Papisme et ses lois intolérantes. Dans une seule année, c'est-à-dire en 1555, elle fit brûler les trois évêques protestants, Hooper, Ridley et Latimer.

Le premier souffrit le martyre à raison du refus qu'il fit de céder au bon plaisir de la reine, en rétablissant le Papisme. Déclaré hérétique obstiné et incorrigible, il donna courageusement sa vie à Glocester même, où il avait exercé avec tant de zèle et de fidélité ses fonctions épiscopales.

Ridley et Latimer durent mourir sur le même bûcher,

à Oxford, le 16 octobre 1555. Celui-ci avait, il est vrai, résigné l'épiscopat lors de l'adoption des Six Articles de Henri VIII, et l'on n'avait jamais pu l'engager à le reprendre; mais, prédicateur aimé du peuple, sa seule présence était un embarras pour le parti papiste. Marie n'eut pas plus tôt ramené le règne de la terreur, que les ennemis de Latimer montrèrent la soif qu'ils avaient de son sang. Passant un jour à Smitfield, lieu ordinaire des exécutions, il dit : « Cette place me réclame depuis longtemps. » Quant à Ridley, ce fut le cardinal Pole, légat du pape, qui, l'ayant traduit à sa barre, le condamna pour cause d'hérésie et le livra au bras séculier.

Tandis que ces vénérables serviteurs de Christ étaient entre les mains des bourreaux et qu'on préparait les fagots qui devaient réduire leurs corps en cendres, Latimer tourna sur son ami un regard plein de courage et de sérénité : « Aie bon courage, maître Ridley, » lui dit-il, « montre que tu es un homme. Nous allumons aujourd'hui en Angleterre un flambeau qui, je l'espère en Dieu, ne cessera plus de briller. » Puis ces deux hommes, qui avaient été jugés dignes de partager les tribulations et la patience de Jésus-Christ, recommandèrent leur âme à Celui qui les avait rachetés, et ils expirèrent dans un saint triomphe au milieu des flammes du martyre.

Mais ces splendides holocaustes offerts à la rage de la papauté, ne satisfirent pas encore les vœux insatiables de Marie et de son conseil. L'année suivante, Cranmer dut rendre un dernier témoignage aux grands principes de la Réforme. Il avait de bonne heure attiré sur lui les regards vindicatifs de la reine. Avec Ridley et plusieurs autres, il s'était exprimé devant Edouard de manière à

le déterminer en faveur de Jeanne Grey, et dès que Marie fut sur le trône, elle fit intenter à Cranmer un procès, sous la quadruple accusation de blasphème, de parjure, d'incontinence et d'hérésie. Comme on doit aisément le comprendre, il ne manqua pas d'être condamné. On le dépouilla de son office ; et, par une indigne tromperie, on lui fit entrevoir son pardon s'il rétractait ses principes et s'il exprimait quelque douleur de les avoir embrassés. Malheureusement pour cet homme de bien, il eut la faiblesse de céder à la tentation. L'on convint donc qu'il lirait lui-même sa rétractation dans l'église de Sainte-Marie, à Oxford. Les ennemis de la Réforme étaient ravis du triomphe qu'ils venaient enfin de remporter sur cet illustre champion du Protestantisme, et tous attendaient avec impatience l'aveu public qu'il allait faire de ses erreurs. Mais la conscience avait repris ses droits, et au moment où les regards inquiets de la multitude se portaient sur Cranmer, on le vit supplier ardemment le Très-Haut de lui pardonner son horrible apostasie. Puis, se tournant vers ses auditeurs, il les supplia de se garder des erreurs du Romanisme, les assurant que rien ne pouvait le tranquilliser, sinon l'espoir de réparer quelque peu son crime en subissant l'affreux supplice qu'on lui destinait. Ce discours chaleureux excita chez ses persécuteurs une véritable frénésie. Il n'y eut sorte d'insultes et d'outrages qu'ils ne firent pleuvoir sur lui. Puis, criant à l'apostat et à l'hérétique, ils le traînèrent de la façon la plus brutale devant le collége de Baliol, sur le bûcher qu'on avait érigé pour lui. Ce fut avec une grande fermeté et d'un air plein de joie que le noble martyr approcha de l'échafaud. Ses souffrances furent extrêmes, mais la force qu'il reçut du Seigneur

ne fut pas moins grande. Quand les flammes commencèrent à le dévorer, on le vit élever sa main droite en criant devant tout le peuple : « Misérable main ! misérable main ! » Elle avait signé sa promesse de rétractation..... C'était le 21 mars 1556. Ainsi mourut un homme qui, malgré ses complaisances pour Henri VIII et l'hésitation qu'il mit souvent à suivre la voix de sa conscience, n'en fut pas moins, et par sa vie et par sa mort, un de ceux qui contribuèrent le plus à déjouer les prétentions de Rome, et à jeter en Angleterre les fondements de la Réformation.

Mais, avant ces prélats de l'église anglicane, d'autres avaient déjà succombé sous le glaive de la cruelle Marie. John Rogers, l'ami de Tyndale et de Coverdale, chanoine de Saint-Paul, avait été pendant douze mois enfermé dans un cachot de Newgate, confondu avec de vils criminels; puis il fut jeté sur un bûcher, où il mourut avec joie le 4 février 1555. Il protesta fortement devant ses juges contre les souillures de l'église romaine et contre la messe en particulier.

Le docteur Rowland Taylor, recteur de Hadley, avait été chapelain de Cranmer. Doué d'une âme noble et d'un caractère affable, ce fidèle serviteur de Christ s'était entièrement consacré à la cause de la Réformation. Il avait acquis une grande influence dans le comté de Suffolk, en poursuivant la belle œuvre que Bilney y avait commencée. Sa paroisse était une terre de Goscen, où « la Parole du Seigneur avait un libre cours et où elle était glorifiée. » Rowland Taylor portait d'ailleurs un vif intérêt au bien-être temporel, comme au bien spirituel de ses paroissiens. Avec tant de vertus et tant de zèle pour la Réforme, il ne pouvait échapper longtemps

à la vigilance et à la haine d'un Bonner et d'un Gardiner. Sommé de comparaître devant ces hommes impitoyables, il fut mis en prison, dégradé de son office et finalement livré aux flammes, cinq jours après Rogers. C'est une des pages de l'histoire les plus honorables pour l'humanité que celle qui nous raconte son courage, son calme, sa joie et sa douceur, malgré les provocations de ses ennemis et les souffrances qu'il eut à endurer. Au plus fort de son agonie, on l'entendait encore s'écrier : « Bon peuple! je ne t'ai pas enseigné autre chose que la sainte Parole du Seigneur, et je t'ai fidèlement transmis les leçons que j'avais reçues moi-même de la Sainte-Bible, qui est le le livre de Dieu. C'est ce que je suis venu sceller aujourd'hui de mon sang. »

Du 4 février 1555, jour où John Rogers souffrit le martyre, jusqu'au 10 novembre 1558, que cinq Protestants furent brûlés à Cantorbury, l'on ne compta pas moins de deux cent quatre-vingts amis de la Réforme envoyés au supplice par Marie et ses indignes conseillers. « Combien d'autres victimes la persécution aurait-elle faites; si Marie eût vécu longtemps encore, c'est ce qu'il n'est pas possible de conjecturer, » dit un écrivain moderne; « mais heureusement que ces jours de calamités publiques furent abrégés. Le 17 novembre mit fin à un règne qui ne fut qu'une suite non interrompue d'infortunes nationales. Calais, qui avait appartenu à l'Angleterre depuis la bataille de Crécy, et qu'on envisageait comme le plus beau fleuron de la couronne, fut perdu, et perdu, selon toute apparence, parce que le gouvernement n'osa pas convoquer les communes, tant était grande son impopularité ; l'on avait contracté d'énormes dettes, moins pour faire face aux dépenses publiques, que pour con-

tenter les Espagnols; un trésor épuisé, les savants mis en fuite, les chaires des universités envahies par des sujets du roi Philippe, la corruption s'étendant de nouveau sur le royaume, grâce au séjour de ces étrangers et à la restauration du célibat, les condamnations capitales tellement multipliées qu'en une seule session cinquante-deux personnes furent exécutées à Oxford; une affreuse peste qui dépeuplait le pays au point de le priver de ses défenseurs contre l'invasion dont la France le menaçait; telle était la situation de l'Angleterre à la mort de Marie » (1).

Cette situation, presque en entier le résultat du retour au Papisme, était affreuse en effet. L'on avait banni du royaume les savants étrangers qui professaient la doctrine réformée, et avec eux bon nombre de nationaux qui durent chercher un refuge en Suisse et en Allemagne. L'ordre social était profondément ébranlé. Toute confiance avait disparu. Personne ne pouvait plus compter sur sa vie ni sur ses propriétés. C'était une crise qui rendait la ruine imminente. Mais Dieu étendit son bras en faveur d'une nation qui contenait une multitude de personnes dont le genou n'avait point fléchi devant les autels de Rome. Après avoir comblé la mesure de ses iniquités, Marie mourut comme elle avait vécu, trompée par ses prêtres et victime d'une misérable superstition.

Les horreurs excessives d'un tel règne, et l'état où la fortune publique se trouvait réduite, pour ne rien dire des gémissements que le joug insupportable de Rome faisait pousser à des milliers de citoyens, furent extrê-

(1) BLUNT. *Sketch of the Reformation in England*, p. 298.

mement favorables aux prétentions d'Elisabeth, sœur de Marie. On la savait disposée à favoriser une révolution dans les affaires religieuses, et l'on ne doutait pas que son courage et son énergie ne fussent à la hauteur des circonstances. « Les hommes modérés se révoltaient à l'idée d'une religion qui, se donnant pour une doctrine de paix, avait répandu le sang comme l'eau; et tous les partis étaient las d'un régime de terreur, sous lequel personne ne se sentait en sûreté » (1).

Elisabeth fut donc proclamée reine avec les démonstrations d'une vive joie, nonobstant les efforts de ceux qui eussent préféré qu'on brisât, en faveur de Marie Stuart, l'ordre régulier de la succession. Par la vigueur de ses desseins, Elisabeth arrêta le torrent du Romanisme, rétablit la confiance publique, et rendit au royaume sa prospérité. Il est permis de n'avoir que peu d'admiration pour le caractère d'Elisabeth, d'élever des doutes légitimes sur la pureté de sa foi, de condamner les traitements sévères qu'elle fit essuyer aux Puritains; mais on ne saurait nier qu'elle n'ait répandu sur ses Etats une gloire à laquelle l'Angleterre n'avait jamais atteint. Si elle eût mieux compris et reçu les doctrines de la Réformation, on ne l'aurait pas vue participer à la messe le jour de son couronnement; et si elle s'était formé une juste idée de la liberté de conscience, elle n'eût pas interdit la prédication à une foule d'hommes pieux, par la seule raison qu'ils se faisaient scrupule d'exercer leur ministère dans l'église nationale telle qu'elle l'avait organisée. Sous la direction de Cecil, sa politique eut une telle versatilité, que, si elle n'avait pas expressément ré-

(1) BLUNT, *Sketch*, etc., p. 299.

voqué quelques-uns des édits les plus persécuteurs de la reine Marie, on eût pu ignorer ce qu'était au fond sa religion. C'est ainsi qu'à son couronnement elle reçoit l'hostie de la messe, et qu'un mois après elle refuse d'assister à ce service; elle condamne Rome, mais en défendant aux Réformés de supprimer les symboles de la vieille superstition; elle reconnaît aux ecclésiastiques protestants le droit de se marier, mais elle le fait avec une répugnance qui équivaut presque à un refus; en montant sur le trône, elle se déclare l'amie de la Réforme, et pourtant elle conserve dans sa chapelle particulière des restes de Romanisme que tout Réformé sincère en eût certainement exclus. Il se peut que, par ces mesures circonspectes, elle voulût adoucir alternativement l'exaspération des deux partis; mais sa conduite n'en fut pas moins d'une souveraine inconséquence. Dans son administration civile, on la vit à la fois hardie, prudente et heureuse en ce qu'elle entreprit, bien qu'on puisse lui reprocher d'avoir fréquemment oublié la douceur qui convient à une femme; mais dans le maniement des affaires religieuses, elle ne sut pas respecter les droits de la conscience, et elle n'eut que trop de penchant à remplacer la tyrannie papale par la sienne propre.

A la première session du Parlement, deux grandes lois établirent, sous ce rapport, le droit public de l'Angleterre : la loi de Suprématie, et la loi d'Uniformité. Par l'une, Elisabeth fut déclarée chef de l'Eglise aussi bien que de l'Etat; et par l'autre, il fut ordonné aux ministres, sous peine d'emprisonnement et de destitution, de suivre textuellement la liturgie qui fixait le rituel anglican. L'on décréta aussi des peines sévères contre ceux qui

critiqueraient, dans leurs enseignements ou dans leur prédication, les formes du culte officiel, et contre tout individu qui refuserait d'assister au service religieux de la paroisse. Pour rendre ce service moins odieux aux Romanistes, parti dont la puissance politique était grande encore, on fit à la liturgie du roi Edouard des modifications considérables, dans le sens de l'ancien rituel. Cela n'empêcha pas que le nouvel ordre de choses ne chassât de leurs postes une multitude d'ecclésiastiques romains. Il n'est pas facile d'en évaluer le nombre précis. A en croire Strype, tous les ministres de paroisses, à l'exception de quatre-vingts, finirent par prêter le serment de suprématie et de conformité. Il en fut autrement des évêques : ils refusèrent tous, sauf un seul, de conserver leur charge. Grand nombre de doyens, de chanoines, de directeurs des colléges, en firent autant, et leurs places furent principalement occupées par les théologiens qui avaient dû fuir, sur le continent, les mesures persécutrices de la reine Marie.

De ces diverses circonstances naquit en Angleterre un état de choses qui, tout en marquant de son cachet le règne d'Elisabeth, fut dès lors un des traits distinctifs du Protestantisme britannique. Je veux parler de la lutte puritaine. Ce ne fut pas, comme plusieurs l'ont dit mal à propos, un misérable débat sur quelques épingles à arracher du tabernacle ; c'était au contraire une lutte sérieuse entre l'Evangile et les prétentions du Papisme, jaloux de reconquérir la prépondérance. Les hommes énergiques qu'on avait rappelés du continent et qui avaient savouré toutes les amertumes de l'intolérance romaine, ne se sentaient guère disposés à seconder la domination ecclésiastique dont Elisabeth et quelques-

uns de ses conseillers menaçaient l'Angleterre. Durant leur exil, ils avaient étudié le Protestantisme à la lumière de l'Evangile, et ils voyaient essentiellement dans la Réforme une proclamation de la liberté par laquelle Christ nous a rendus libres. En suite de leur rentrée au sein de l'Eglise, celle-ci comptait trois partis distincts : le parti papiste, qui se composait d'une masse d'ecclésiastiques qui avaient prêté serment à la reine pour conserver des pensions, bien que leurs convictions ne se fussent guère modifiées (1) ; puis, le parti de la cour qui, sans vouloir restaurer le Papisme, aspirait à façonner la religion de telle sorte qu'elle déplût le moins possible aux catholiques ; enfin, le parti puritain, qui voulait demeurer en guerre ouverte avec Rome, et détruire tout ce qui était de nature à entretenir quelque sympathie pour ses doctrines et pour ses cérémonies. Un auteur auprès duquel les Puritains ne sont pas en grande faveur, mais qui, par l'étude attentive de l'histoire, a pu se faire une idée des services éminents qu'ils rendirent à la cause de la Réforme, le révérent Blunt, est contraint de leur accorder des éloges d'autant plus significatifs que d'ailleurs il ne dissimule point le fond de sa pensée. « L'opposition puritaine, toute violente et toute radicale qu'elle fut, racheta ce qu'elle eut d'extrême, en ce qu'elle purgea le royaume, et pour toujours, du Papisme qui circulait dans ses veines, et qui, sans l'emploi de ce puissant antidote, eût pu infecter de nouveau les sources mêmes de la vie. »

Parmi ceux qui, rentrés de leur exil, furent réintégrés dans leurs fonctions sous le règne d'Elisabeth, il

(1) C'est là surtout que se trouvait le bas clergé.

faut mentionner surtout Jewel, Pilkington, Grindal, Parkhurst, Cartwright et Sampson, qui prirent tous une grande part aux affaires en ces temps de vive agitation.

Jewel, nommé évêque de Salisbury, était un homme profondément savant, auquel sa longue résidence à Strasbourg avait été fort profitable; il possédait d'ailleurs un caractère calme, modéré et généreux. Pilkington fut promu à l'évêché de Durham, Grindal à celui de Londres, et Parkhurst à celui de Norwich. Ni les uns ni les autres ne se souciaient de seconder l'archevêque Parker dans sa haine contre les Puritains. De leur côté, Cartwright, Margaret, professeur à Cambridge, et Sampson, doyen de l'église dite Christ-Church, firent une opposition encore plus tranchée au parti de la cour. Ils ne visaient à rien de moins qu'à faire modifier la loi d'uniformité, de telle sorte que, tout en excluant les Papistes des charges ecclésiastiques, elle laissât une grande latitude en faveur de ceux qui adhéraient à la Réforme, quelles que fussent leurs opinions particulières sur certains points.

La malheureuse controverse qui s'éleva là-dessus, couvre d'un sombre voile toute l'histoire de la Réformation en Angleterre, pendant le règne d'Elisabeth et les trois règnes suivants. La chambre étoilée et la haute-commission furent chargées, l'une et l'autre, de surveiller étroitement le clergé puritain et de s'opposer à toute espèce d'innovations; et il y eut beaucoup de théologiens appartenant à ce parti, qui se virent privés de leur traitement, de leur liberté et même de leur vie. Parker et Whitgift sous Elisabeth, Bancroft au temps de Jacques Ier, Laud enfin pendant le règne de Charles, se montrèrent les hardis champions du despotisme dans

l'Etat et dans l'Eglise; tandis que Jewel, Pilkington, Grindal, Williams et quelques autres, s'efforçaient de faire prévaloir des principes mitigés qui, plus en harmonie avec l'Evangile, eussent mieux servi les intérêts de la Réforme.

Hume blâme les Puritains de ne s'être pas formés en congrégations séparées ; mais il oublie la loi qui infligeait une amende de vingt livres sterling par mois, à quiconque ne fréquentait pas le culte de la paroisse. Il oublie également que les Puritains se rattachaient de cœur à la religion établie, et qu'ils souhaitaient non de la renverser, mais de la réformer.

Il a été dit aussi que, dans ses mesures les plus sévères, Elisabeth songea plutôt à défendre sa couronne contre des agitateurs politiques, qu'à violenter les consciences (1). Mais quand nous voyons cent ecclésiastiques, dans une seule année, chassés de leurs paroisses par arrêt souverain ; un ministre de Christ mourant en prison pour avoir omis certains articles de la liturgie du mariage; onze Anabaptistes hollandais condamnés aux flammes, et deux d'entre eux expirer effectivement sur le bûcher ; cinquante-six Puritains jetés à la fois dans une prison où ils meurent de faim, de froid et d'infection ; trois ministres puritains, Barrow, Greenwood et Penry, exécutés à Tyburn avec des circonstances d'une barbarie incroyable ; quand nous voyons enfin des hommes respectables fuyant par milliers en terre étrangère, nous ne saurions partager une opinion si flatteuse pour la mémoire d'Elisabeth. Nul ne contestera qu'elle n'ait été un grand monarque. Son règne fut, entre les mains

(1) BLUNT, *Sketch*, etc., p. 308.

de Dieu, l'instrument de bienfaits éclatants en faveur de l'Angleterre. Mais qu'elle ait fréquemment foulé aux pieds les droits de la conscience; qu'elle ait sévi contre des hommes dont tout le crime était de ne pouvoir se conformer à sa religion, c'est un fait qu'il n'y a pas moyen de dissimuler.

En repassant dans notre esprit le règne d'Elisabeth, et en étudiant avec impartialité le caractère et les opinions des hommes influents de son époque, il nous est permis de nous demander ce que seraient devenues la Réformation et les libertés publiques en Angleterre sans l'opposition persévérante des Puritains. Qu'ils aient été durs peut-être, pointilleux, trop préoccupés d'objets secondaires, cela est possible; mais ils détestèrent cordialement tout ce qui tenait au Papisme. Ce furent en général des hommes d'une profonde dévotion, d'une vie exemplaire et d'un zèle apostolique. Ils occupèrent, dans l'œuvre de la Réforme, une place qui, si elle fût demeurée vide, eût probablement laissé libre carrière au retour des erreurs du Romanisme.

Grâces à Dieu! malgré les difficultés les plus formidables, la Réformation de l'Angleterre, partie de commencements très-faibles, fit lentement la conquête des esprits, jusqu'à ce qu'enfin l'on vit tomber dans la poussière les fausses doctrines du Papisme, ses rites superstitieux et sa coupable intolérance. C'est une grande et vive lumière que celle qui brille maintenant sur le sol britannique; mais que l'Angleterre n'oublie jamais à quel prix immense elle a conquis les priviléges de la foi protestante. Qu'elle demeure fidèle aux vérités qui firent palpiter le sein de ses premiers Réformateurs, et qui,

s'emparant du peuple anglais, en ont fait une des nations les plus libres, les plus heureuses et les plus illustres du monde entier !



CHAPITRE XI.

L'ÉCOSSE.

JUSQU'A LA MORT DU CARDINAL BEATOUN, EN 1546.

D'un caractère noble et intrépide, le peuple écossais, après avoir lutté vainement contre l'invasion du Romanisme, avait dû, comme les autres nations de l'Europe, en subir le joug humiliant. A l'époque de la Réformation, les richesses d'un clergé surabondant avaient corrompu la religion dans sa source ; et d'un autre côté, la faiblesse du pouvoir et l'ignorance des campagnards étaient telles, que le pays offrait le spectacle des crimes les plus odieux. Cependant il y eut, au milieu de la corruption générale, quelques hommes qui illustrèrent cette période, d'ailleurs si sombre, de l'histoire d'Ecosse, et qui, en se débattant contre une église déchue et persécutrice, méritèrent la palme glorieuse du martyre.

Au premier rang des Réformateurs de l'Ecosse, il faut placer Patrick Hamilton. Né du sang royal et doué des qualités les plus nobles, il s'est acquis à la mémoire de la postérité des droits plus réels que s'il fût monté

sur le trône. Nommé jeune encore à la riche abbaye de Ferns, il alla faire ses études à Rome. L'Eglise lui offrait tout ce qu'il y avait de plus propre à satisfaire son orgueil et à enflammer son ambition. Dans le cours ordinaire des choses, rien au monde ne semblait moins probable que de le voir souffrir un jour la mort pour son opposition aux doctrines romaines. Mais, après avoir observé Rome, il avait étudié à Marbourg, et il y avait pris connaissance des opinions de Luther. Par un examen approfondi, il se convainquit de leur accord avec la Parole de Dieu, et du devoir où l'on est, quand une fois on a découvert la vérité, d'en faire part à ceux qui marchent dans les ténèbres. C'est là qu'il vit le salut du monde, comme Luther l'y avait vu avant lui. Il était homme de prière, et Dieu lui donna de comprendre que l'église romaine avait empoisonné les sources mêmes de la vie spirituelle, en supprimant la doctrine de la justification par la foi seule, et en y substituant une théorie mi-partie de mérites divins et de mérites humains.

Le nouveau Réformateur ne fut pas plus tôt entré dans les fonctions de sa charge, qu'il se mit à proclamer avec une ardeur infatigable l'impuissance et la corruption du cœur de l'homme, la justification gratuite et complète par la foi aux mérites du Rédempteur, doctrines directement opposées aux erreurs romaines. La multitude, émue par les doctrines du jeune abbé, se pressait autour de sa chaire, et il y eut bien des âmes qui vinrent à la connaissance du salut. C'était un message tout nouveau pour ces pauvres gens; et d'ailleurs, quelle différence entre l'accent animé de celui qui le leur apportait, et la froideur du formalisme ecclésiastique auquel ils étaient accoutumés!

Une attaque pareille contre les erreurs régnantes ne put se faire sans éclat. Hamilton ne tarda pas à être accusé de Luthéranisme, et le clergé se mit en mouvement pour conjurer un tel fléau. Il fallait cependant user de politique. Aussi l'abbé de Ferns fut-il simplement invité à conférer, au sujet des doctrines luthériennes, avec un casuiste nommé Alexandre Campbell, qui l'attendait à Saint-André. Sans éprouver aucune crainte, sans même se douter de ce qu'on lui destinait, Hamilton se rend à la convocation. Mais quelle n'est pas sa surprise de se voir au milieu d'une assemblée de prélats, qui, d'un air sombre, se préparaient bien moins à discuter les mérites de la doctrine luthérienne, qu'à prononcer une sentence de condamnation contre ses enseignements. D'entrée on le déclare hérétique; on l'exhorte vivement à rétracter ses erreurs; de la persuasion l'on passe aux menaces, et, sans désemparer, ce tribunal clandestin condamne le jeune abbé à périr dans les flammes. Rien n'égala la trahison de Campbell que sa profonde hypocrisie. Dans un entretien qu'il avait eu préalablement avec Hamilton, il avait reconnu la vérité des doctrines de la Réformation, et nul toutefois ne l'accusa devant les juges avec plus de véhémence. Aussi, lorsque Hamilton fut sur le bûcher, il se tourna vers le traître, et lui cria du ton de l'inspiration divine : « O le plus inique des mortels, toi qui condamnes des doctrines que tu reconnais pour vraies et que tu confessais il y a peu de jours, je te somme à comparaître devant le tribunal de Dieu. » Ces paroles fulminantes du martyr de Jésus-Christ pénètrent jusqu'au fond de l'âme du coupable; sa raison s'altère, et peu après il meurt dans un accès de folie.

La constance de Hamilton, constance que les flammes du bûcher ne surent émouvoir, la confession courageuse qu'il y fit des doctrines réformées, et la fin terrible du malheureux qui avait été le principal artisan de sa mort, tout cela produisit une profonde impression sur le peuple écossais. Quelques-uns de ceux qui hésitaient à reconnaître la vérité des opinions du martyr, les embrassèrent de tout leur cœur; et, parmi eux, Alexandre Seaton, chapelain du roi, qui, bientôt, fut contraint de fuir en Angleterre pour se mettre à l'abri des vengeances de l'Eglise. De ce moment, le clergé romain se procura chaque jour la féroce joie de brûler les hérétiques; et tel fut le zèle des persécuteurs, que, afin de vaincre les répugnances du roi, ils n'hésitèrent pas à lui abandonner une portion des biens de l'Eglise, moyen admirable en effet pour calmer ses scrupules. Henri Forest, moine bénédictin, et beaucoup d'autres individus qui se rattachaient comme lui aux doctrines de la Réformation, sont envoyés au bûcher, après avoir subi d'horribles tortures. Dans l'espace d'un petit nombre de mois, deux moines dominicains, un capucin et un jeune homme âgé de dix-huit ans, rendent, au milieu des flammes, un courageux témoignage à la vérité de l'Evangile. Pendant les années 1538 et 1539, la persécution devint telle, que le Protestantisme semblait menacé d'une complète ruine.

Ce fut alors que l'Ecosse se vit atteinte de la plus grande calamité qui l'ait jamais désolée. Je veux parler de l'élévation du cardinal Beatoun au siége archiépiscopal de Saint-André. Beatoun fut un homme qui, par sa froide cruauté, par son mépris de la justice, par sa suprême indifférence pour la religion et pour les droits

de la conscience, était bien propre à devenir la terreur de l'humanité, l'instrument habile de l'œuvre ténébreuse de Rome et le type, en quelque sorte, des malices infernales. Rome avait besoin d'un agent de cette espèce pour dompter l'esprit fier et entreprenant des Réformateurs écossais. Elle revêtit Beatoun des plus hautes fonctions épiscopales du royaume, et lui conféra des pouvoirs vraiment illimités. Pour commencer, il fit au roi et à la cour de sévères remontrances sur ce qu'on traitait trop doucement les hérétiques, et il demanda que l'autorité recourût à des mesures de contrainte en rapport avec les difficultés de la crise où l'on se trouvait. Si le roi avait écouté les clameurs de l'intolérance, un déluge de sang eût inondé l'Ecosse, et Jacques V eût transmis à la postérité un nom aussi odieux que la sanguinaire Marie, fille de Henri VIII. Mais la cour était moins altérée de sang que le représentant du Saint-Siége; et malgré l'autorité colossale dont il était revêtu, il dut se contenter, pour ses victimes, de la prison au lieu de l'échafaud. Il usa largement de ce moyen de répression. Un grand nombre d'hommes honorables remplirent les cachots, et entre autres le célèbre historien George Buchanan, qui n'aurait pas manqué de payer de sa tête les crimes qu'on lui imputait, s'il n'eût échappé à la vigilance de ses geôliers.

On peut dire que l'Inquisition fut alors en plein exercice dans toute l'Ecosse. Sur le moindre soupçon d'attachement aux doctrines réformées, on se voyait saisi et jeté en prison, sans autre forme de procès. Partout, une multitude d'innocents gémissaient au fond des cachots, ignorant le sort qui les attendait. Que ces victimes de la haine insatiable de Beatoun fussent destinées

à passer de la prison à l'échafaud, c'est ce qui n'est que trop évident ; mais ils durent probablement leur existence aux représentations que Henri VIII fit faire à son neveu Jacques V. C'était le moment où le monarque anglais avait son différend avec Rome, et il tremblait pour l'honneur et la sûreté du roi d'Ecosse, dominé comme il l'était par l'orgueilleux primat de Saint-André. Non-seulement Henri supplia Jacques de favoriser la cause de la Réformation et de retirer le secours qu'il accordait à Beatoun, mais encore il lui fit sentir de quel profit serait pour le trésor public l'humiliation du haut clergé. La Grange, premier ministre de Jacques, et bon nombre de ses nobles, étaient très-disposés à écouter les conseils du monarque anglais. Le roi lui-même, s'il ne portait qu'un médiocre intérêt à la réforme religieuse, ne voyait pas d'un œil indifférent la cupidité et l'insolence des évêques, ni l'avantage qu'il y aurait à réduire leurs revenus.

Cependant les négociations qui se traitaient entre les deux princes n'échappèrent point à la jalouse vigilance de Beatoun. Avec une politique d'une admirable dextérité, il parvint à dissuader le faible monarque d'écouter les conseils de son oncle, en s'engageant à prendre, de concert avec les autres évêques, les mesures nécessaires pour remplir le trésor royal. Jacques, cédant à la voix séduisante du cardinal, s'embarrassa dans une guerre désastreuse, et mourut de douleur. « En recevant la triste nouvelle de la déroute de son armée, le roi, » dit un historien, « entra dans une profonde mélancolie. Se faisant de son palais de Falkland une sombre retraite, et fuyant toute société, il se laissa vaincre par le désespoir que lui causaient les malheurs de son royaume et le dé-

clin des affections de sa noblesse. Sans être positivement malade, ses forces déchurent rapidement. Quand on lui apprit la naissance de sa fille Marie, il ne put que se lamenter sur le sort qui l'attendait, et c'est ainsi qu'il mourut dans la trentième année de son âge » (1).

Le malheureux monarque eut à peine fermé les yeux, que de violentes disputes s'élevèrent au sujet de la régence. Si l'on en croit Buchanan, Beatoun suborna un prêtre nommé Henri Balfour, qui fabriqua un écrit qu'on fit passer pour le testament du roi défunt. Il donnait au cardinal, conjointement avec les comtes de Huntley, d'Argyle et de Murray, le gouvernement absolu de l'Ecosse durant la minorité de la reine (2). Par ordre de Beatoun, lecture publique en fut faite à Edimbourg le lundi après la mort du roi. S'il avait réussi dans son indigne dessein, les amis de la Réformation auraient couru bien d'autres dangers que les précédents; car il eût fait servir à leur destruction la puissance combinée de l'Etat et de l'Eglise. Mais son ambition était si bien connue, que l'opinion publique se souleva généralement contre lui. Le peuple frémit à la pensée qu'un homme si dépravé et si cruel tînt les rênes du gouvernement, et les nobles, peu désireux de favoriser l'élévation d'un tel personnage, résolurent d'appeler à la régence un membre de la famille royale. Ils jetèrent donc les yeux sur Jacques Hamilton, comte d'Arran, le plus proche héritier de la couronne, homme de qualités aimables, mais qui manquait de la résolution de caractère qu'eussent réclamée ces temps d'agitation politique et religieuse.

(1) *History of the Reformation in Scotland*, etc., par George COOK, D. D. vol. I, p. 216.
(2) BUCHANAN, liv. XV, sect. 1.

Henri, qui d'abord peut-être avait eu la pensée de conquérir l'Ecosse, change alors de politique. Faisant tout son possible pour apaiser les esprits des vaincus, il leur propose de fiancer Marie avec son fils Edouard, d'envoyer la jeune reine en Angleterre pour y être élevée, et de le charger lui-même provisoirement de l'administration de l'Ecosse. Contre toute attente, la noblesse et le régent ne se montrent point hostiles à ces ouvertures. Mais c'était rompre l'alliance française, et le cardinal, comprenant quel échec ce coup porterait au Romanisme, forme, avec la reine douairière et bon nombre de seigneurs, une ligue contre le parti anglais. Afin de paralyser son influence, le régent se décide à jeter Beatoun en prison, sous prétexte qu'il avait invité le duc de Guise à envahir l'Ecosse, et il convoque un Parlement où toute l'affaire devait être décidée.

Il ne serait d'aucun intérêt pour cette histoire de raconter les intrigues auxquelles tout ceci donna lieu. Il peut nous suffire de rappeler que le traité de mariage fut conclu ; mais qu'il le fut sous la réserve expresse que Marie recevrait son éducation en Ecosse, et que ce royaume continuerait d'avoir une existence indépendante.

Durant le cours des négociations, les Protestants jouirent d'une assez grande tranquillité. Il faut même dire que les premiers actes administratifs de la régence semblèrent leur présager de meilleurs temps. Arran ne s'aveuglait pas sur les erreurs du Romanisme, et il connaissait quelque peu les doctrines réformées. Ses chapelains se montraient opposés à la suprématie du pape. Ils prêchaient avec véhémence contre les désordres de l'Eglise. Les gentilshommes que Henri VIII avait faits pri-

sonniers à la bataille de Solway, notamment le comte de Cassills, s'étant rencontrés avec Cranmer et avec les autres Réformateurs anglais, avaient rapporté dans leur pays natal des idées plus saines en fait de religion. Par de fréquents entretiens avec le régent, ils encouragèrent son affection pour la cause protestante. Lord Maxwell, un des seigneurs revenus de l'exil, avait fait de si grands progrès dans la connaissance de la vérité, que, lorsque le Parlement délibéra sur les propositions de Henri VIII, il demanda la suppression des entraves qu'on mettait à la lecture de la Parole de Dieu. Le régent y ayant consenti, la motion de lord Maxwell devint la loi du pays, et dès ce moment il fut entièrement permis au peuple écossais de posséder la Bible en langue vulgaire. On se figure la stupéfaction du clergé. Il protesta contre cette loi hérétique ; mais ce fut en vain. Deux jours après que le Parlement se fut séparé, il y eut une proclamation du régent qui annonçait à l'Ecosse la faveur signalée dont elle allait jouir. Et pour que le peuple en sentît plus vite tout le prix, il fit venir d'Angleterre des Bibles que chacun put acheter et lire. Ce fut un pas immense.

Le peuple triomphait du nouveau privilége qu'il venait d'acquérir ; et d'après ce que nous dit le docteur Mc Crie dans sa vie de Knox, cela se conçoit aisément. Jusque-là, il avait fallu que plusieurs familles s'entendissent pour posséder en commun un exemplaire de la Bible.

« Pendant les sombres heures de la nuit, quand tout le monde dormait, les copropriétaires se réunissaient chez l'un d'entre eux ; on retirait de sa cachette le volume sacré, et tous écoutaient dans un profond silence la lecture qui en était faite. De cette manière, la connaissance des Ecritures se répandit en Ecosse, avant même

que la vérité y fût prêchée publiquement. » Aussi quelle ne dut pas être la joie générale lorsqu'on apprit que désormais chacun pourrait puiser librement à la source des eaux vives, jaillissantes en vie éternelle !

Tout en se montrant plein de bienveillance pour les intérêts de la Réforme, le régent, soit par principe, soit par crainte de compromettre la tranquillité du royaume, ne se laissa point entraîner à prendre des mesures violentes contre le clergé, ou à s'emparer des biens de l'Eglise, comme le lui conseillait Sadler, le chargé d'affaires de Henri VIII. Cela n'empêcha pas que le clergé ne se montrât fort mécontent de la marche libérale qu'on avait adoptée. Beatoun en particulier cherchait par tous les moyens possibles à regagner l'autorité qu'il avait perdue. Grâce à la protection de la reine douairière, sœur du duc de Guise, il obtint son élargissement ; et dès qu'il fut hors de prison, il n'eut rien de plus pressé que d'exploiter la jalousie nationale contre le traité de mariage fait avec l'Angleterre. A l'entendre, l'amitié de Henri VIII était plus dangereuse que ne l'eussent été ses armées ; l'Ecosse, réduite à n'être plus qu'une province anglaise, tomberait dans le plus grand avilissement et l'alliance française était de beaucoup préférable à celle du monarque anglais. Des matelots écossais ayant dû relâcher sur les côtes de l'Angleterre, Henri VIII eut le tort grave de confisquer leur cargaison. Ce fait vint donner une grande force aux menées de Beatoun. Ce qui ne le servit pas moins, ce furent les écrits que le roi théologien publia contre quelques principes de la Réforme ; en sorte que les Protestants écossais commencèrent, non sans cause, à se défier extrêmement de son appui.

Encouragé par ces événements, Beatoun rappelle de

France le comte de Lenox en lui faisant espérer la main de la reine douairière, et par ce moyen, la succession éventuelle à la couronne, outre la régence qu'il se disait sûr de lui procurer. Puis il persuade au clergé de remettre entre ses mains une portion des revenus ecclésiastiques, dont il voulait se servir pour gagner les nobles que Henri VIII avait achetés par ses largesses. Profitant enfin d'une occasion favorable, il prend de vive force le palais de Linlithgow, où, de concert avec Huntley et Lenox, il s'empare de la jeune Marie, et l'emmène au château de Stirling, qui appartenait à la reine mère.

Toujours timide et irrésolu, le régent ne pouvait, au milieu de tout cela, que faire fausse route. Il voyait sa popularité s'affaiblir, tandis que celle de Lenox grandissait; et comme il n'avait jamais été pleinement dévoué à la cause des Protestants, il ne lui fut pas trop difficile de s'unir à leurs ennemis pour sauver sa propre fortune. Il avait d'ailleurs un frère, abbé de Paisley, qui exerçait une grande influence sur ses opinions. Revenu de France avec Lenox, il soutenait de toutes ses forces, contre l'Angleterre, le parti français et catholique. Arran, cédant aux circonstances plus qu'à ses convictions, congédia ses chapelains et fit à l'infâme Beatoun des offres de rapprochement. Il y eut encore de sa part, depuis ces ouvertures, quelques démarches en sens inverse, démarches qui pouvaient faire douter de ses vrais sentiments, lorsqu'enfin, l'an 1543, nous le voyons abjurer la foi protestante dans l'église des Franciscains, et recevoir l'absolution des mains de ce même homme que, peu de jours auparavant, il déclarait traître à la patrie. C'est à ce prix, hélas! qu'il acheta la conservation du titre de régent; mais il ne fut plus que l'instrument des volontés du

cardinal et du conseil papiste que celui-ci avait institué. Quant à Lenox, lorsque Beatoun en eut fait ce qu'il avait voulu, il ne songea plus qu'à s'en débarrasser; et le malheureux comte, indignement joué par les intrigues de cet ambitieux, se jeta dans les bras du roi d'Angleterre, qui l'accueillit avec le plus grand empressement.

Bien que Beatoun ne fût point le chef du gouvernement, il en eut tout le pouvoir. Le Parlement se réunit au mois de décembre, et sur la proposition d'Arran, il rompit le traité qu'on avait conclu avec l'Angleterre, et prit des mesures pour l'extirpation de l'hérésie. On peut juger par ces mesures mêmes des progrès que la Réforme avait faits en Ecosse. L'édit se plaint du nombre croissant des Protestants; il les dépeint comme des gens qui professent des opinions damnables; il invite enfin les évêques à faire une soigneuse recherche des suspects, pour les punir selon les lois de l'Eglise, en promettant d'ailleurs que le régent leur infligerait les peines dont ils seraient jugés dignes. Pour seconder les effets de cet édit de persécution, et pour empêcher le mariage projeté entre la reine d'Ecosse et le prince de Galles, il vint de Rome un légat qui rendit d'éminents services au parti papiste, et reçut en retour de grands honneurs de la part du primat et de ses collègues.

Une scène également triste et burlesque, qui eut lieu à cette occasion, montre sous ses vraies couleurs ce qu'était le clergé papiste et les prétendus successeurs des apôtres. Beatoun ayant accompagné le légat dans la visite qu'il fit à la ville de Glascow, il prétendit qu'en sa qualité de primat d'Ecosse, il avait le pas sur l'archevêque, même dans sa propre cathédrale. Celui-ci résista positivement à cette prétention; et il s'ensuivit une lutte vio-

lente dans laquelle la croix qu'on portait devant le primat fut jetée par terre. Il fallut toute l'autorité du régent pour rétablir la paix entre les rivaux.

Cependant, soit par prudence politique et pour laisser endormir l'attention, soit parce que Lenox s'avançait avec une armée afin de venger les affronts qu'on lui avait faits, la persécution ne commença pas tout de suite. Mais les armes de l'Ecosse ayant eu le dessus, le cardinal ne retarda pas plus longtemps la boucherie qu'il avait si habilement préparée. Accompagné du gouverneur, il fit la tournée de son diocèse, avec l'intention de répandre la terreur parmi les Protestants et de les contraindre d'abjurer. A Perth, on condamna quatre hommes à la mort, l'un, pour avoir interrompu un moine qui prêchait l'impossibilité d'être sauvé sans invoquer les saints; les trois autres, pour s'être moqués de certaines reliques et avoir mangé de la viande en temps défendu. Arran confirma cette horrible sentence. Il donna pareillemement sa sanction au martyre d'un individu dont tout le crime était d'avoir dit qu'il partageait les sentiments des quatre autres. Bien plus, la femme de l'un d'entre eux fut noyée, parce que, dans le travail de l'enfantement, elle avait refusé d'invoquer la Vierge Marie. Et ce qui aggrava son crime, au gré de ses bourreaux, ce fut le désir qu'elle exprima de mourir avec un mari qu'elle aimait tendrement. Ni la vue de son enfant nouveau-né et de ses innocentes caresses, ni la protestation qu'elle fit de sa foi en Jésus-Christ, ne purent fléchir l'esprit altier et cruel de Beatoun.

Chaque jour amena des scènes aussi tragiques. A Angus et à Mearns, beaucoup de gens furent expulsés de leur pays pour avoir lu la Bible; et si Arran n'eût été

retenu par la honte d'envoyer au supplice des hommes qui se réclamaient de la loi même qu'il avait proclamée, nul doute qu'ils n'eussent payé de leur vie ce crime, énorme aux yeux de l'Eglise. Une de ces victimes, John Roger, prédicateur actif des doctrines réformées, après avoir été jeté dans les prisons de Saint-André, fut en quelque sorte assassiné au fond de son cachot.

Mais il n'y eut personne dont le sang excitât plus vivement la soif horrible de Beatoun et des autres prélats, que George Wishart, homme dont l'histoire touchante est étroitement unie à celle des premières luttes de la Réforme en Ecosse. Issu d'une ancienne et honorable famille du comté de Mearns, il avait, dès sa jeunesse, contracté un vif attachement au Protestantisme. Après avoir quelque temps voyagé sur le continent, il fit des études à l'Université de Cambridge, où il devint répétiteur dans un collége, et se mit en relation avec les savants qui avaient épousé les principes de la Réforme. De retour dans son pays natal, il se déclara l'antagoniste de l'église dominante, et l'on peut dire qu'il remporta contre elle des succès éclatants. Le rang qu'occupait sa famille, l'étendue de ses connaissances, l'agrément de sa personne, le pouvoir de son éloquence, sa piété fervente, et par-dessus tout l'habileté avec laquelle il plaidait en faveur des doctrines de l'Evangile, lui donnèrent, dans l'estime du public, une place que n'avait encore occupée aucun des prédicateurs de la Réforme. Il exerça d'abord son ministère dans les villes de Montrose et de Dundee, où des milliers de personnes, altérées des eaux vives, s'attachèrent à lui. Quelque part qu'il se présentât, on voyait le peuple abandonner ses anciennes superstitions. Les fruits de ses prédications, si fidèles et si pressantes,

rappelaient vivement ceux de la première Pentecôte.

Beatoun, avec son œil d'aigle, ne le perdait pas de vue ; mais il n'osait mettre les mains sur lui, sans plus de façon qu'il n'en avait fait en cas pareil. Il imagina donc d'invoquer, dès l'entrée, l'intervention du pouvoir civil. A son instigation, les magistrats de Dundee se rendent au lieu où Wishart prêchait, et ils lui défendent, de la part du régent et de la reine, de continuer son ministère dans cette ville. Le prédicateur reçut l'interdiction avec la dignité et le calme convenables à un ministre du ciel ; et bien que le comte Marischal et d'autres seigneurs le sollicitassent de demeurer à son poste, il crut devoir plutôt suivre l'ordre de Jésus-Christ : « Quand on vous persécutera dans un lieu, fuyez dans un autre. » De Dundee il alla donc du côté de l'Ouest, et son ministère y produisit les mêmes effets. Mais la jalousie des Catholiques ne l'y laissa point tranquille, et l'archevêque de Glascow résolut de le retenir prisonnier. A ce moment critique, le comte de Glencairn, prenant vigoureusement le parti de Wishart, lui offrit de le placer dans la chaire même d'où l'archevêque se disposait à dénoncer son hérésie ; mais l'esprit paisible du Réformateur répugnait aux mesures violentes : plutôt que de se mettre en opposition avec les lois, il se transporta sur la place du marché, où il fit entendre à la multitude les doctrines du salut. La douceur et l'amabilité de son caractère, en le rendant cher à ses amis, exaspéraient ses ennemis. Ces derniers se fussent estimés heureux d'avoir, dans sa conduite, quelque prétexte pour le livrer aux mains de la justice. Mais telle était sa charité, et tel aussi son courage quand il s'agissait de remplir un devoir, que, sur la nouvelle d'une maladie contagieuse qui ravageait la

ville de Dundee, il y accourut de son propre mouvement; et, pour consoler les malades et les mourants, il affronta les plus grands dangers. Par cet acte d'abnégation de lui-même, il se concilia toujours mieux la population d'une ville à laquelle il avait rompu le pain de vie, et où son ministère remporta ses premiers triomphes.

Qu'un homme si aimable, si doux et si inoffensif, qu'un homme dont la vie se consumait à faire du bien, ait été l'objet d'une surveillance inquiète et malveillante; qu'il se soit vu traiter en ennemi par des ministres de Jésus-Christ et des successeurs des apôtres (au moins à les en croire); c'est un des phénomènes les plus remarquables de turpitude morale que nous présente l'histoire de l'humanité. George Wishart fut chassé de lieu en lieu, comme une perdrix qu'on poursuit sur les montagnes. L'animosité qui s'acharnait contre lui devait aller jusqu'à l'assassinat, et l'assassin fut un prêtre. Un jour que l'homme de Dieu descendait de la tribune où, sans rien dire qui ne respirât la plus parfaite bienveillance pour tous les hommes, il avait supplié ses auditeurs de se réconcilier avec Dieu, son doux regard rencontre, au pied de la chaire, les yeux ardents d'un individu qui paraissait agiter les plus sinistres desseins. C'était un ministre des autels qui cachait sous sa robe le fer qu'il se préparait à plonger dans le cœur de Wishart. Mais à l'instant même où le malheureux fait briller son arme, le paisible messager de la Bonne Nouvelle lui arrête le bras et l'empêche de porter le coup fatal. La froide intrépidité d'un homme dont la douceur était proverbiale, confond d'étonnement le lâche qui voulait l'assassiner. Il tombe à ses pieds, confesse son crime et demande miséricorde. Le peuple, exaspéré au plus haut point

d'une telle perfidie, menaçait d'en tirer vengeance sur l'heure, lorsque Wishart, toujours plein de l'esprit de Jésus-Christ, entoure de son corps le misérable, suppliant qu'on ne lui fasse aucun mal et remerciant Dieu qui levait tous ses doutes sur ce qu'il avait à attendre de Rome.

Ce ne fut pas, en effet, la seule occasion où l'on complota contre sa vie et où le Seigneur intervint pour le protéger. Dans une visite qu'il fit à Montrose, théâtre de ses premiers travaux, il reçut, d'un ami éloigné et malade à la mort, l'invitation pressante de l'aller voir. Wishart se met aussitôt en route avec quelques amis; mais bientôt il s'arrête et dit à ses compagnons de voyage : « Dieu me défend de continuer. S'il en est parmi vous qui veuillent aller jusqu'au bout, ils verront, j'en suis sûr, qu'il y a un complot contre ma vie. » Là-dessus, il retourne à Montrose, et les autres, poursuivant leur chemin, trouvent en embuscade, à l'endroit même que Wishart leur avait marqué, soixante cavaliers qui étaient là pour attendre leur proie.

Au lieu de reconnaître dans ce fait une intervention directe du Seigneur, il n'est pas impossible, j'en conviens, de n'y voir que le résultat de causes toutes naturelles. Les temps étaient difficiles; Wishart savait qu'on en voulait à sa vie; le primat redoutait son influence plus que celle d'aucun homme; la forêt dont il était proche lorsqu'il se résolut à rebrousser, offrait toutes sortes de facilités pour un coup de main; en de telles circonstances, il se peut que Wishart se soit persuadé, par l'effet même d'une imagination frappée, que Dieu lui défendait d'aller plus avant. Mais serait-il absolument incroyable que, dans une rencontre aussi critique, le Seigneur eût

parlé à l'âme de son serviteur? Y a-t-il une limite bien tranchée entre ce que nous appelons les causes naturelles et les voies surnaturelles? Et s'il faut éviter d'être crédule, ne devons-nous pas éviter tout autant de mettre des bornes à la puissance et à l'activité du Saint d'Israël!

En voyant l'inimitié profonde qui animait Beatoun contre les partisans de la Réforme et contre lui en particulier, Wishart comprenait bien qu'un miracle seul pouvait garantir sa vie sans cesse menacée. D'un autre côté, la douceur même de son esprit lui inspirait comme une horreur instinctive contre un homme qui ne semblait altéré que du sang protestant. Aussi, malgré son extrême bienveillance, ne savait-il voir en Beatoun qu'un démon incarné, qui joignait aux vices les plus honteux la ruse et la malignité du prince des ténèbres. Mais au plus fort de ses craintes personnelles, il ne cessait d'envisager le triomphe définitif de la Réformation dans sa patrie, comme une chose parfaitement assurée. Rome, pensait-il, se prépare, par sa tyrannie même, une ruine inévitable et prochaine. Il savait d'ailleurs avec quelle profusion la semence des vérités divines s'était répandue de son temps. Aussi, quand son esprit s'arrêtait sur ce sujet, il avait coutume de dire à ses amis: « Après moi, ce royaume jouira de la lumière de l'Evangile, autant qu'aucune autre contrée, depuis le jour des apôtres. »

Le moment vint enfin où les tristes prévisions de Wishart devaient se réaliser. Il avait prêché à Haddington avec beaucoup de larmes, larmes qui lui étaient arrachées par l'opposition que l'Evangile y rencontrait dans les cœurs. L'immortel Jean Knox l'accompagnait; mais Wishart, apercevant la tempête qui se préparait, supplia son compagnon de voyage de retourner auprès

de leurs amis ; car, lui dit-il, de ce ton affectueux qui lui était propre : « il suffit d'une victime. » Après s'être séparé de Knox, il se rendit au château d'Ormiston, dans la société du maître de la maison et de quelques amis. La soirée se passa de manière à laisser de profonds souvenirs. Avec une ardeur angélique, il supplia ses hôtes de demeurer fermes dans la cause de Jésus-Christ ; il leur parla du bonheur des trépassés, comme quelqu'un qui va le goûter bientôt ; et il finit par les recommander au Seigneur dans une prière où l'on vit son âme lutter, comme Jacob, avec l'ange de l'alliance. Il s'était à peine retiré pour prendre quelque repos, lorsqu'une bande de soldats, conduits par le comte de Bothwell, s'approche d'Ormiston, cerne le château et demande que Wishart lui soit délivré. C'est à quoi le propriétaire du manoir fit d'abord un refus positif ; mais Bothwell, shériff du comté, lui représenta l'inutilité de toute résistance, puisque le régent et Beatoun, bien déterminés à ne pas laisser échapper Wishart, étaient, de leur personne, dans le voisinage. Après donc que Bothwell eut solennellement promis de protéger son prisonnier contre toute espèce de violence, Ormiston le remit entre ses mains. Pour ce qui est de Wishart, à la première nouvelle de ce qui se passait, il prononça cette seule parole : « Que la volonté de Dieu soit faite. » Mais lorsque Bothwell entra dans sa chambre pour le saisir, il lui dit avec une grande dignité : « Milord, je bénis Dieu qu'un aussi galant homme me reçoive aujourd'hui des mains de ces seigneurs ; car je suis assuré que, dans l'intérêt de votre propre réputation, vous ne souffrirez pas qu'il me soit rien fait de contraire aux lois. Ceux qui en veulent à ma vie ne parlent de la loi que pour la tordre et pour en couvrir

leurs vengeances contre les saints du Seigneur. Je ne l'ignore pas ; mais je crains moins de mourir sur l'échafaud que d'être assassiné clandestinement. » A ces touchantes paroles, Bothwell répliqua : « Non-seulement je préserverai votre corps de toute violence, mais encore je vous promets, en présence de ces gentilshommes et sur mon honneur, que ni le gouverneur ni le cardinal ne vous feront la moindre insulte. Je vous garderai en mon pouvoir, jusqu'à ce qu'il me soit permis de vous rendre à la liberté, ou de vous ramener à l'endroit même où l'on me confie votre sort. »

Hélas ! Bothwell promettait plus qu'il ne pouvait tenir ; mais n'eût-il pas dû exposer sa vie, plutôt que de violer de tels engagements. Lorsqu'il fut en présence de Beatoun, il perdit toute conscience et tout courage. Il se laissa séduire par les discours trompeurs de la reine-mère ; et deux jours après avoir, dans les termes les plus forts, engagé sa foi auprès de Wishart, il parut devant le conseil papiste et consentit à livrer son prisonnier au gouverneur ou à toute autre personne qu'il désignerait. Ce fut ainsi que Wishart, tombant entre les mains de ses ennemis, fut conduit au château de Saint-André, où le cruel Beatoun put se repaître à son aise du spectacle de la victime qu'il avait si longtemps convoitée. Sans perdre de temps, il convoqua une assemblée d'évêques, et sa passion contre Wishart lui faisant oublier d'autres ressentiments, il y appela aussi l'archevêque de Glascow. Mais ce prélat comprit à quelle haine nationale s'exposerait un clergé qui enverrait à la mort un homme tel que Wishart, et il proposa de remettre cette odieuse tâche à une commission de laïques. Le cardinal n'y consentit qu'à regret, parce qu'il était

persuadé que si les évêques se déclaraient contre l'hérétique, le régent n'hésiterait pas à prendre sur lui la responsabilité de son supplice. Des laïques furent donc investis de cette affaire; mais ils la déclinèrent avec indignation, et même ils obtinrent du régent la promesse qu'on ne s'écarterait point des formes régulières de la justice. « Je ne consentirai à la mort de Wishart, » dit Arran, « qu'après un procès régulier; et si la chose se passe autrement, je saurai redemander à qui il conviendra le sang du prisonnier. »

On peut se figurer la rage de Beatoun en entendant cet arrêt. Le délai seul pouvait être funeste. Wishart avait une multitude d'amis, dont plusieurs appartenaient aux meilleures familles du royaume; et si l'on ne se hâtait d'en finir, la populace pouvait songer à le délivrer par la force. Le cardinal donc, aussi hardi que méchant, résolut de braver l'autorité civile et de procéder à la condamnation de Wishart par la seule puissance ecclésiastique. Le dernier jour de février 1546, on lui fit un simulacre de procès dans l'église de l'Abbaye. Comme on pouvait s'y attendre, les évêques admirent l'accusation sur tous les points; et un homme dont l'Ecosse aura toujours lieu de se glorifier, fut condamné publiquement à être brûlé comme hérétique. Pendant l'interrogatoire, on le traita avec une excessive dureté, et lorsqu'il voulut exposer les doctrines qu'il avait enseignées à ses concitoyens, on l'interrompit brusquement. Voyant qu'il lui était impossible de procéder à sa défense, il en appela du tribunal inique des hommes à la justice impartiale du Maître de l'univers, et il fut reconduit au château de l'Abbaye, pour y attendre les souffrances et la joie du martyre.

Il passa les derniers jours de sa vie dans la communion non interrompue de son Dieu. La parfaite sérénité de son âme, et sa conversation édifiante, produisirent la plus heureuse impression sur le gouverneur du château, qui, avec sa famille, reçut, le matin même de l'exécution, la cène du Seigneur, des mains de son prisonnier. Le sous-prieur, homme bien disposé, et qui était convaincu de l'innocence de Wishart, lui avait offert la communion telle que Rome l'administre, mais sa conscience ne lui permit pas d'accepter.

Deux moines vinrent lui annoncer le moment de l'exécution, en l'exhortant à se confesser. Il reçut avec joie cette nouvelle et supporta, plein de patience, toutes leurs insultes; mais il refusa d'entrer en conférence avec eux. A l'heure fatale, le doux et aimable Wishart fut conduit par les bourreaux au lieu du supplice. C'était la cour du château qu'on avait choisie pour cette horrible exécution. Craignant l'indignation du peuple, Beatoun avait fait pointer les canons de la forteresse sur l'échafaud, afin d'écraser ceux qui oseraient tenter d'en arracher le martyr. Celui-ci était revêtu d'une chemise blanche, à laquelle on avait suspendu de petits sacs de poudre, dont l'explosion devait hâter la mort du patient et prévenir d'autant mieux toute pensée d'enlèvement. Les préparatifs étant achevés, Beatoun et les autres prélats se placèrent en un lieu élevé pour mieux jouir du spectacle que leur cruauté s'était ménagé. Quant à Wishart, arrivé sur l'échafaud, où il monta d'un pas ferme, il commença par se recommander au Dieu de son salut et par implorer la grâce d'En-Haut pour en recevoir la force dont il avait besoin. Puis il se tourna vers la multitude, l'exhortant à ne pas aban-

donner les vérités qu'il lui avait enseignées et à ne pas se laisser intimider par les souffrances qu'il allait endurer; car, ainsi que lui, chacun pouvait être puissamment soutenu à l'heure de l'épreuve. Après quoi il se remit en prières; et l'instant ensuite, le bourreau mit le feu aux matières combustibles qui l'entouraient. L'explosion de la poudre ne se fit pas attendre; et toutefois le patient continua pendant quelque temps encore à donner des signes de vie. Au milieu de souffrances qui devaient être atroces, on n'entendit pas cette douce victime de l'impiété proférer un seul murmure, et son courage ne se démentit pas un instant.

Ainsi mourut Wishart, homme d'un zèle et d'une pureté vraiment apostoliques, qui, dans ces temps si mauvais, contribua puissamment, par sa prédication et par son caractère, à jeter les bases de la Réformation en Ecosse. Malgré la rare sainteté de sa vie, ses ennemis, ennemis aussi de Dieu, se sont efforcés de ternir sa réputation par deux endroits à la fois. Ils lui reprochent d'abord avec amertume d'avoir administré le sacrement de la Cène, le matin de son exécution, bien qu'il n'eût pas été consacré selon les rites de l'église; et c'est à leurs yeux une grande impiété. Mais qui ne voit que, célébrée en de telles circonstances et par un tel homme, cette sainte cérémonie dut être plus agréable au Seigneur, que si elle eût été solennisée, avec les pompes de la superstition, par un prêtre sanguinaire?

Le second crime dont on accuse Wishart est d'une nature plus grave; mais heureusement qu'on n'a jamais pu le démontrer. Buchanan, et d'autres avec lui, rapportent que, du haut de l'échafaud, et regardant vers la tour où Beatoun s'était placé, Wishart s'écria d'un accent

prophétique : « Celui qui, plein d'orgueil, nous contemple de là-haut, subira, dans peu de jours et en ce même lieu, une ignominie égale à sa vanité. » Or, on a conclu de ces paroles du martyr, qu'il était au fait de la conspiration qui se tramait contre la vie du cardinal, et qu'il avait trempé dans cette œuvre atroce que rien ne saurait justifier. Mais comme Knox, l'ami intime de Wishart et celui qui raconte avec le plus de détail son supplice, ne dit absolument rien de cette prophétie, il est permis de douter qu'elle ait été réellement prononcée. Voici, d'après Knox, le discours que Wishart adressa au peuple de dessus l'échafaud, et l'on comprend qu'après l'événement on ait pu l'entendre comme on l'a fait. « Je vous en supplie, mes frères et mes sœurs, exhortez vos prélats à étudier la Parole de Dieu, afin du moins qu'ils sachent rougir du mal et faire ce qui est bon. S'ils se refusent à revenir de leurs coupables erreurs, bientôt ils tomberont sous le poids de la colère de Dieu, et ils ne pourront y échapper. » Le seul fait d'où il y ait moyen d'inférer que Wishart connaissait la conspiration, c'est une lettre du comte de Harcourt à Henri VIII. Mais d'abord ce document ne se trouva point là où les ennemis de Wishart dirent qu'il était déposé ; et ensuite, d'après leurs propres indications, il serait de deux années antérieur à la mort du cardinal. En sorte que, si cette lettre exista jamais, elle aurait été écrite avant que Beatoun eût manifesté la moindre haine contre Wishart et qu'il fût entré dans l'esprit de qui que ce soit d'attenter aux jours du cardinal.

Au surplus, le caractère bien connu de Wishart nous garantit qu'il fut incapable de conspirer contre Beatoun. On se rappelle de quelle douceur il fit preuve envers l'in-

digne prêtre qui tenta de l'assassiner. D'ailleurs il est incontestable que, bien différent des hommes de son temps, il ne se mêla point de politique, heureux de prêcher la Parole de Dieu et d'y consacrer tous ses instants.

Le supplice de cet éminent Réformateur et les événements qui le suivirent, attestent, comme tant d'autres faits de même nature, tout ce qu'il y a de folie à croire qu'on puisse, dans tous les cas, arrêter de vive force les progrès de la vérité. Beatoun s'était vainement promis que la mort de Wishart intimiderait les Protestants et qu'elle ruinerait leur cause. Au lieu de cela, elle ne fit que ranimer leur courage et redoubler contre lui la haine d'une portion de la noblesse, depuis longtemps fatiguée de son intolérable despotisme. Il venait de fournir à ses ennemis plus qu'un prétexte pour mettre enfin des bornes à son ambition. C'était bien, hélas! une loi du pays qu'on fît mourir les hérétiques; mais Beatoun prit sur lui d'en faire l'application, malgré la défense formelle du régent. Il était donc réellement coupable de meurtre sur la personne d'un des hommes les plus distingués de l'époque, et l'on eût pu, en suivant les formes régulières de la justice, le convaincre du crime de haute trahison.

Mais il y avait dans le gouvernement trop de faiblesse et dans beaucoup d'esprits trop d'impatience, pour qu'on se confiât à l'action lente de la loi. En ces temps malheureux, on ne s'était que trop accoutumé à toutes sortes de violences. Le 29 mai 1546, une bande de conjurés, sous les ordres de John Leslie, frère du comte de Rothes, envahissent le château de Saint-André, résidence du cardinal, pénètrent dans sa chambre à coucher, et l'y massacrent impitoyablement, malgré les promesses qu'ils lui avaient faites de lui accorder vie sauve s'il les laissait

entrer. Une scène de cette nature ne saurait être d'aucune manière justifiée aux yeux du chrétien. Qu'il y ait eu là un jugement de Dieu sur un méchant homme, sur un ennemi acharné des saints du Souverain, c'est ce qu'on ne saurait nier; toujours est-il que les instruments de la vengeance divine commirent un meurtre horrible, également réprouvé par la loi des hommes et par celle de Dieu. Melville et d'autres purent se persuader qu'ils accomplissaient une œuvre de patriotisme et de religion tout à la fois; mais ils se trompèrent étrangement, et sur la nature de leur acte et sur ses fruits, car il ne pouvait qu'entretenir les mauvaises passions de ce siècle et empêcher les progrès de la Réformation.

Pour remplacer Beatoun dans sa haute charge de primat d'Ecosse, le régent désigna son frère naturel, John Hamilton, qui, par le consentement des chanoines et du pape, fut revêtu de cet office. Cela fait, le souverain pontife demanda avec instance une réparation éclatante de l'attentat dont Beatoun avait été la victime. Quelques hommes puissants, tels que le comte d'Angus et sir George Douglas, entrèrent volontiers dans les vues du pape. Le nouvel archevêque y déploya beaucoup de zèle; et, à son instigation, le régent mit le siége devant le château de Saint-André où les conspirateurs s'étaient enfermés. Grâces aux secours qu'ils demandèrent à Henri VIII et qui leur furent accordés, ils tinrent ferme pendant plus de trois mois. Au bout de ce temps le conseil d'état consentit à ce que le régent entrât en pourparlers avec les rebelles. Des deux parts fut signé un traité en suite duquel les hostilités prirent fin; mais en se retirant du château, les amis de la Réforme se livrèrent à des excès déplorables que leurs plus chauds

avocats ne sauraient songer à pallier. Ils se conduisirent comme le fait un parti victorieux, et ils oublièrent, dans le triomphe, ce qu'ils devaient à la cause dont ils se disaient les défenseurs.



CHAPITRE XII.

L'ÉCOSSE.

JUSQU'AU TRAITÉ DE 1560.

L'espèce de trève qui succéda fut très-favorable à la cause protestante, par la raison surtout qu'elle permit aux prédicateurs d'annoncer les glorieuses vérités de l'Evangile ; c'est-à-dire que les amis de la Réforme purent, plus librement, user de leurs meilleures armes. Un de ceux qui, à cette époque, le firent avec des succès signalés, fut John Rough, qui prêchait à Saint-André et dans le voisinage. Il put s'assurer que le nombre des disciples de Wishart était fort considérable ; et il allait croissant tous les jours.

L'heure était venue où il fallait qu'un homme, personnifiant en quelque sorte la Réforme, en fût le héraut attitré. Sa commission devait lui venir d'En-Haut et se légitimer par des qualités extraordinaires ; il le fallait également résolu, prudent et actif. Cet homme, que la Providence destinait à jouer un rôle si important dans l'achèvement de la Réformation en Ecosse, et qui fut

le libérateur à la fois religieux et politique de son pays, c'est Jean Knox (Nox). Il naquit près de Haddington, et il fit ses études à Saint-André. Ami intime de Wishart, il avait résolu de fuir en Allemagne la colère de Beatoun. Mais les événements ayant pris la tournure que nous avons vue, dès qu'on eut levé le siége du château de Saint-André, il se rendit en cette ville, espérant y trouver des protecteurs et de pouvoir y servir utilement les intérêts du Protestantisme. Il entra aussitôt en pleine activité par la publication d'un catéchisme sur les doctrines caractéristiques de la Réforme; il y ajouta un enseignement régulier où il expliquait les Evangiles; et le reste de sa vie, il l'employait à instruire ceux qui réclamaient ses directions. Il n'était point encore consacré au saint ministère. On l'invitait de toutes parts à revêtir cette charge; mais il se sentait arrêté par divers scrupules. Cependant les besoins croissants de la Réforme et le zèle toujours plus ardent des ennemis de la vérité lui firent prendre le parti de se donner tout entier à la prédication de la Parole.

Peut-être la consécration de Knox ne se fit-elle pas dans toutes les formes que plusieurs, de nos jours encore, estiment essentielles; mais si quelqu'un doutait, par cela, de sa vocation au ministère évangélique, je ne me sentirais pas le courage de disputer avec lui, et je ne pourrais qu'avoir pitié de vues si rétrécies. Les premières prédications de Knox font époque dans l'histoire religieuse de l'Ecosse. Jamais on n'y avait entendu d'orateur chrétien pareil à lui. Ses sermons étaient remarquables par une sainte hardiesse et par une grande éloquence. Il y appelait les choses par leur nom, sans aucun de ces ménagements qui sont aussi contraires à

la charité qu'à la vérité. Dès son premier discours, le pape, dans sa bouche, ne fut pas autre chose qu'un Antechrist. Analysant les erreurs fondamentales de la papauté, il opposa les doctrines de Christ et des Apôtres aux doctrines de Rome, et il invita solennellement ses concitoyens à sortir de Babylone, s'ils ne voulaient pas partager ses châtiments. C'est ainsi que s'attaquant aux arcs-boutants mêmes de l'Eglise, il frappa d'un coup fatal les fondements de l'édifice; et, dans un seul discours, il en dit contre Rome plus que ne l'avaient fait tous ses prédécesseurs réunis.

Là-dessus, Knox et Rough sont cités devant l'archevêque et devant le conseil, pour rendre compte de leur audace; mais, invoquant le droit qu'ils avaient de prêcher selon la Parole de Dieu, Knox défendit avec une telle force sa cause et celle de ses amis, qu'ils furent congédiés après avoir simplement reçu une admonition dans une forme assez amicale. Le clergé, toutefois, effrayé des progrès que faisaient les opinions du Réformateur, se mit à prêcher contre lui, en empruntant son langage populaire; et, pour l'empêcher de leur répondre, ce fut sa chaire même qu'ils envahirent et qu'ils occupèrent du matin au soir. Encore passe s'ils se fussent contentés de cela; mais ils ne cessaient d'insister sur le devoir où étaient le régent et son conseil d'extirper l'hérésie naissante.

Cependant le zèle de Knox n'en fut point altéré. Privé de sa chaire, il allait de maison en maison, tenant des réunions d'édification et de prière. Mais ce n'était pas assez d'avoir remis en honneur la prédication de la Parole, et en tel honneur que Rome même se voyait contrainte d'y revenir; il fallait encore restituer à la Cène

du Seigneur sa simplicité primitive, et c'est ce que faisait Knox en rompant le pain à ceux qui avaient formellement renoncé à la communion romaine. « Ce fut alors pour la première fois, depuis la destruction des Culdées (1), que la sainte Cène se célébra en Ecosse dans les formes établies par le Seigneur (2). »

Sur ces entrefaites, on reçut de Rome le pardon que le pape accordait aux meurtriers de Beatoun ; mais il le faisait en des termes qui, par leur ambiguité, excitèrent les susceptibilités et les craintes de ceux qui en étaient les objets. Henri VIII venait de mourir, et les conseillers d'Edouard, poursuivant la politique du monarque défunt, prêtèrent leur assistance au parti qui s'était emparé du château de Saint-André. D'un autre côté, le roi de France, Henri II, offrait du secours à ceux des Ecossais qui s'opposaient à l'alliance anglaise. On conçoit tout ce qu'il y avait là de propre à exaspérer les partis. Le régent commença les hostilités avec l'Angleterre, et aussitôt les Réformés et leurs amis reprirent possession du château de Saint-André. Bien que Knox ne s'aveuglât pas sur leurs torts, il se joignit à eux parce qu'il connaissait leur zèle pour la cause de l'Evangile ; mais il ne laissait pas de censurer vertement leurs désordres et de les menacer des justes jugements du Seigneur.

Cependant les forces de la France s'étant montrées dans la baie de Saint-André, le régent se hâta de les joindre avec ses troupes ; et avant que les secours promis par l'Angleterre fussent arrivés, les partisans de la Réforme durent se rendre, et la garnison tout entière

(1) Vers l'an 1124. (*Traducteur.*)

(2) *Wodrow's life of Knox*, p. 10.

fut faite prisonnière. Le général français, auquel seul ils consentirent à remettre le château, s'empara du trésor qu'il emporta en France. Il y conduisit également la garnison, et Knox avec elle. Bien plus, malgré le texte précis de la capitulation, le Réformateur écossais passa tout l'hiver suivant aux galères. Après quoi l'on rasa le château de Saint-André, soit parce qu'il avait été le théâtre du meurtre de Beatoun, soit afin qu'il ne tombât pas entre les mains des Anglais.

Le Papisme triomphait de nouveau, et la persécution n'eût pas manqué de reprendre son cours si les événements s'y fussent montrés favorables. Mais, irritée des empêchements que la France mettait à l'union du prince Edouard et de la jeune reine Marie, l'Angleterre déclara la guerre à l'Ecosse et fit marcher vers le nord une armée formidable, sous les ordres du protecteur, Somerset. A cette nouvelle, la nation tout entière se soulève pour s'opposer à l'invasion d'un ennemi auquel on supposait des plans de conquête, et quinze mille Ecossais laissent leur vie sur le champ de bataille de Pinky. Somerset abusa cruellement de la victoire. Il mit au pillage toute la portion du pays qu'il parcourut, et ses excès augmentèrent l'exaspération générale. « Que l'Angleterre nous épouse, » dit le comte de Huntley, prisonnier à la bataille de Pinky, « mais qu'elle nous fasse la cour d'une manière moins rude. »

Cependant, toutes douloureuses que furent les circonstances, on ne saurait douter que Dieu ne leur eût donné ce cours dans l'intérêt même de la Réformation. Les Protestants opprimés se virent soutenus par un monarque puissant, bien résolu à ne pas laisser étouffer leurs libertés; et le parti de Rome comprit qu'il devait

user de ménagements, en présence d'un adversaire qui venait de se montrer si redoutable. Il y eut donc un moment de calme dont les Réformateurs surent profiter.

La reine-mère affectait de leur être favorable; mais c'est qu'elle convoitait la régence du royaume et qu'elle voyait combien Arran s'était fait de tort auprès des Protestants par ses continuelles tergiversations. Sa politique, toutefois, était de demeurer en bons termes avec lui et de l'exciter à presser toujours plus l'alliance de l'Ecosse et de la France. Enfin, six mille soldats français débarquent au nord de la Tweed sous la conduite de d'Essé, et, malgré les représentations de la sagesse, on fait partir Marie pour la cour de Henri II.

La jeune reine d'Ecosse se trouva de la sorte sous la tutelle politique et religieuse de la maison de Guise. C'était la mettre à l'école du fanatisme; et les Protestants sentirent tout ce qu'ils avaient à redouter d'une telle démarche. Aussi en exprimèrent-ils vivement leur indignation. Pour justifier les craintes que leur inspirait l'alliance française, ils citaient les excès que les troupes de cette nation commettaient en Ecosse. Sans doute qu'elles lui avaient rendu de grands services contre les Anglais; mais par leurs débauches et par leurs habitudes de pillage, elles outrageaient les mœurs et l'opinion publique. Aussi, l'ambassadeur français et la reine-mère, voyant les dangers auxquels on s'exposait par un plus long séjour de l'armée, en demandèrent eux-mêmes le rappel, et Henri II le leur accorda sur-le-champ. Cependant les Ecossais ne perdirent pas le souvenir de ce qu'ils avaient vu et souffert; aussi la cause protestante en tira-t-elle plus tard un très-grand parti. Quoi qu'il en soit, la paix

fut signée entre la France et l'Angleterre. Par le même traité, on régla les intérêts de l'Ecosse, et il ne fut plus question du mariage d'Edouard et de Marie.

Mais le bruit des armes eut à peine cessé, que, facilement persuadée par le nouveau primat, Rome reprit son ancien système de persécution contre les hérétiques. Elle choisit pour première victime un homme d'un rang peu élevé, mais d'une piété sincère et plein de zèle, nommé Adam Wallace. Accusé d'avoir prêché l'Evangile, combattu les Papistes et baptisé lui-même un de ses enfants, il eut pour juges les comtes de Huntley, d'Angus, de Glencairn, d'Argyll et quelques autres seigneurs également marquants. Malgré l'habileté de sa défense et la pureté de sa vie, il fut condamné à mourir sur le bûcher. La manière dont il subit le martyre jeta un nouveau lustre sur la cause de la Réformation, tandis que, par leur cruauté, ses persécuteurs couvrirent leur nom d'un opprobre ineffaçable. Au milieu de ses tourments, ils l'abreuvèrent d'insultes, l'empêchant d'adresser quelques paroles aux amis qui entouraient l'échafaud ; mais rien ne put ébranler sa constance.

On ne s'en tint pas à quelques actes isolés ; il fut défendu de publier aucun livre sans la permission du régent, et l'on donna force de loi aux décrets du concile de Trente, sous peine de châtiments sévères. Ce fut ainsi que le nouveau primat, trop fidèle imitateur de son devancier, et le régent, docile instrument de ses passions et de son intolérance, s'attirèrent de plus en plus le mépris et la haine de la meilleure portion du peuple. Rien n'était plus capable de plaire à la reine-mère, qui, pour hâter l'accomplissement de ses desseins ambitieux, se rendit en France, d'où elle fit jouer toutes ses machines.

Enfin, elle réussit, au mois d'avril 1554, à supplanter le comte d'Arran, auquel, par manière de dédommagement, le roi de France conféra de grands honneurs, et entre autres le titre de duc de Chatellerault.

L'élévation de Marie de Guise avait, à beaucoup d'égards, de quoi alarmer les Protestants. Sa prédilection bien connue pour le Papisme, ses relations de famille avec la France, ne présageaient rien que de funeste. Pnis, le jeune roi d'Angleterre étant mort quelques mois auparavant, la persécution commençait à ravager l'Angleterre. De là il lui était aisé de pénétrer en Écosse, et la presse, devenue esclave, n'offrait plus ses puissantes garanties. L'avenir, on le conçoit, se présentait aux amis de l'Evangile sous l'aspect le plus sombre.

Les événements toutefois leur furent plus favorables qu'ils n'eussent osé l'espérer. La Réforme reçut une impulsion considérable par l'arrivée en Ecosse de quelques docteurs anglais, que l'intolérance de Marie chassa de leur pays, et surtout par le retour de Knox. Délivré des chaînes où l'avait retenu la France, il était passé en Angleterre. Il y avait séjourné jusqu'à la mort d'Edouard VI, en s'employant activement à la grande œuvre qui faisait l'occupation de sa vie. On lui offrit une cure et même un évêché, tant on le considérait; mais il les refusa par scrupule de conscience. Lorsque Marie monta sur le trône, il partit pour Genève, où il se lia d'intimité avec l'illustre Calvin; et dès ce moment, il se prononça toujours davantage en faveur de la forme ecclésiastique du Presbytérianisme. Après avoir mis à profit les leçons de l'éminent théologien de Genève, il devint pasteur d'une église de réfugiés anglais qui résidaient à Francfort. Ses travaux eurent d'abord de grands succès;

mais quelques personnes étant parvenues à semer de la division dans le troupeau, il crut devoir quitter cette localité, et retourna sur les bords du Léman. Lorsqu'il y eut séjourné quelque temps, il résolut de regagner son pays natal, et il revit Edimbourg en octobre 1555.

Mûri dans la connaissance des choses divines et doué de talents qui s'étaient singulièrement développés, Knox reprit avec ardeur son projet de réformer la religion de sa patrie. Bien des gens de distinction l'accueillirent avec enthousiasme, et il mit toute son activité à séparer formellement de la communion romaine ceux qui en étaient séparés de cœur. Il eut prodigieusement à lutter pour atteindre ce but; mais au bout de quelques mois, le Seigneur lui accorda la douceur de voir à Edimbourg une foule de personnes renoncer au culte établi, s'abstenir de la messe, et tomber d'accord sur la marche à suivre pour le maintien de la vérité et des ordonnances de Jésus-Christ. Bientôt l'influence de Knox se fit généralement sentir dans le royaume, et l'exemple des Protestants de la capitale fut suivi de toutes parts. Grand nombre de seigneurs et de gentilshommes, avec une multitude de gens du peuple, s'unirent dans une protestation commune contre la corruption et l'apostasie de l'Eglise.

Tels furent les succès de Knox, que le clergé, vivement alarmé de la tournure que prenaient les affaires, fit parvenir à la régente, par le moyen des évêques, un mémoire où il se plaignait du mépris dans lequel l'Eglise tombait en tout lieu. La régente, refusant de faire intervenir l'autorité civile, exhorta les évêques à user contre les hérétiques des pouvoirs spirituels qui leur appartenaient. En conséquence Knox fut cité à paraître devant ses accusateurs dans l'église de Blackfriars à Edimbourg;

mais quand ils virent que le Réformateur aurait pour avocats les hommes les plus éminents de la contrée, ils refusèrent d'ouvrir les débats, sous prétexte qu'il y avait eu certains vices de forme dans la convocation.

L'on comprend que cet acte de timidité de la part de Rome accrut le courage des Réformateurs. Le nombre des congrégations dirigées par Knox allait en croissant, et plusieurs de ceux qui avaient, jusque-là, suivi une route douteuse, se jetèrent décidément du côté des Protestants. Ceux-ci invoquèrent à leur tour l'autorité royale, afin qu'elle secondât l'œuvre de la Réforme, et qu'elle mît un terme aux actes d'intolérance dont le clergé se rendait coupable, sans égard pour la prospérité du pays et pour la paix publique. Ecrite avec une franchise un peu rude, cette pétition alarma les préjugés papistes de la régente. Aussi, loin de l'accueillir avec faveur, elle affecta de n'y voir, comme elle le disait, qu'une *pasquinade*, et la renvoya à l'archevêque de Glascow. Cette conduite réveilla les soupçons et les craintes des Réformés. Ils comprirent qu'ils devaient faire plus de fond sur leur propre énergie, que sur l'appui du gouvernement.

Quant à Knox, il se retira pour quelque temps à Genève, pensant apparemment qu'il était bon de laisser s'assoupir la haine populaire que les suppôts de Rome ralliaient autour de son nom. Mais à peine est-il sur le continent que le clergé commence à s'agiter contre lui. Quoique absent, on le cite à comparaître; on le condamne comme hérétique, et l'on ordonne qu'il soit brûlé en effigie au pied de la croix, à Edimbourg. Knox, informé de ces faits, en appelle au peuple d'Ecosse, et dans un écrit plein de force, où il se défendait contre la lâcheté

de ses adversaires, il invite la noblesse et la nation tout entière à délivrer l'Eglise de la tyrannie qui l'opprimait. Cet appel rencontra de l'écho dans tous les rangs de la société. Les principes du Protestantisme avaient fait tellement de progrès, surtout à Edimbourg, que, lors de la fête de Saint-Giles, l'image du saint ne se trouva plus dans sa niche ; et quand on s'en fut procuré une autre et que la procession se fut mise en marche, la populace prit l'idole, la jeta sur le pavé, et la mit en pièces. Violence condamnable, je le veux ; mais, après cela du moins, on ne saurait douter que l'opinion publique ne commençât à faire justice des superstitions du clergé.

De ce moment les circonstances devinrent de jour en jour plus favorables à la Réforme. Un grand nombre de prêtres, convertis à la foi protestante, se mirent à défendre avec zèle les doctrines que jadis ils voulaient étouffer ; et parmi eux, il faut conserver les noms respectables d'un John Douglas et d'un Paul Methven. De son côté, l'église dominante, voyant que les armes spirituelles dont elle disposait n'avaient plus aucune puissance contre les prétendus hérétiques, revint à son ancienne pensée de comprimer, par la force, l'esprit de libre examen qui se réveillait dans le pays. Elle sollicita encore une fois la régente d'arrêter toutes ces innovations et de mettre un terme aux tendances révolutionnaires. Par malheur, elle prêta l'oreille aux conseils des Papistes qui l'entouraient, et cita plusieurs des chefs de la Réforme à comparaître devant elle dans la capitale, afin d'y rendre compte de leur conduite. Pour éviter qu'il n'y eût quelque émotion parmi le peuple, elle fit publier une proclamation où l'on ordonnait à tous ceux qui s'étaient

rendus à Edimbourg sans y être cités, de se retirer dans la quinzaine sur les frontières du royaume.

Cet ordre de la régente offensa vivement les Ecossais et surtout quelques citoyens de l'ouest qui venaient précisément de l'armée des frontières. Un certain nombre d'entre eux, conduits par Chalmers de Cartgirth, se rendent au palais, demandent une audience et protestent avec vivacité contre le contenu de la proclamation. La régente, au contraire, avec un grand calme, leur représente que la tranquillité publique exigeait l'exécution ponctuelle de cet ordre. Mais peu satisfaits de cette réponse, les Protestants s'écrient par l'organe de Chalmers : « Nous n'ignorons pas, Madame, que c'est un artifice des évêques ici présents ; mais nous attestons Dieu qu'il n'en ira pas ainsi. Ce sont gens qui s'engraissent à nos dépens et aux dépens de nos pauvres tenanciers. Ils inquiètent nos prédicateurs, et ils voudraient les perdre et nous avec eux. C'est ce que nous ne saurions souffrir davantage. » Ainsi parlèrent les mécontents. On dit même qu'ils terminèrent ce discours peu courtois, en mettant la main sur la garde de leur épée, ce qui ne disait que trop comment ils entendaient résister à l'oppression. La régente, effrayée de ce qu'elle venait de voir et d'ouïr, supplia qu'on se gardât de toute violence et promit d'arranger l'affaire avec les évêques. Pour achever de calmer les esprits de ces hardis Réformateurs, elle déclara qu'on annulerait la procédure commencée et qu'on rapporterait incessamment la proclamation, objet de leurs griefs. Tels furent les résultats d'une démarche contre laquelle il y a sûrement beaucoup à dire, mais qui ne laissa pas de donner une grande impulsion à la liberté civile et religieuse en Ecosse.

Cependant l'heure approchait où le mariage de la jeune reine d'Ecosse avec le dauphin de France devait s'accomplir. A mesure que les idées de Réformation religieuse gagnaient du terrain en Ecosse, l'alliance française y devenait moins populaire ; car la France était alors le principal boulevard du Romanisme. Ce ne fut donc pas sans quelque peine que le Parlement se décida à envoyer des commissaires pour assister à la cérémonie et pour stipuler les clauses du contrat. On leur promit tout ce qu'ils voulurent. Le mariage se célébra en grande pompe, le 24 avril 1558 ; mais il se trouva que la reine d'Ecosse avait signé un acte par lequel elle donnait son royaume à la France dans le cas où elle mourrait sans enfants. Indignés d'une telle tromperie, les commissaires repartirent pour l'Ecosse, la douleur dans l'âme, et quatre d'entre eux moururent durant la traversée. Le bruit courut que le poison n'était pas étranger à leur mort ; le duc de Guise fut soupçonné. De tout cela résulta de la part des Ecossais une aversion toujours plus prononcée pour l'alliance française, et la crise religieuse qui se préparait dès longtemps devenait de plus en plus imminente.

Sur ces entrefaites, les Protestants jugèrent que le moment était venu de rappeler Knox dans le pays, objet de ses plus chères affections. Ils lui écrivirent à Genève une lettre qui témoignait de leur attachement à la cause de la vérité. « Nous vous désirons ardemment au nom du Seigneur, » lui disaient-ils; « revenez en des contrées où vous trouverez les fidèles que vous y avez laissés, heureux non-seulement d'entendre vos enseignements, mais prêts encore à exposer leurs biens et leur vie pour la gloire de Dieu, s'il leur en donne l'occasion. » Ce do-

cument était signé par le comte de Glencairn, par Erskine de Dun, par lord San, plus tard comte d'Argyll, et par Jacques Stuart, prieur de Saint-André, celui qui se rendit célèbre dans la suite sous le nom de comte de Murray.

Knox se rendit à l'invitation ; mais quelle ne fut pas sa douleur lorsque, en arrivant à Dieppe, il trouva une lettre où ses amis lui exprimaient leur changement de vue sur la convenance de son retour. Cependant, il n'était pas homme à se laisser décourager par la timidité des siens. C'est pourquoi il leur écrivit sur-le-champ un mémoire dont voici quelques fragments : « Le Seigneur ne parle-t-il pas à votre conscience? Ne sentez-vous pas que votre devoir est de risquer votre vie contre les rois et les empereurs, pour obtenir la délivrance de vos frères? Si l'on vous nomme les princes du peuple, et si vous recevez de lui honneur, tribut et hommage, ce n'est pas en vertu de votre naissance, comme plusieurs le pensent mal à propos, mais c'est à raison de votre devoir et office, qui est de défendre vos sujets et vos frères contre toute violence et toute oppression. Consultez-vous, je vous en prie, et prenez un parti décisif sur tous les points contenus dans ma lettre à la noblesse du royaume, et que chacun s'en fasse à lui-même l'application, car un jour, soyez-en sûrs, vos consciences vous diront clairement que la réforme de la religion et des désordres publics n'appartient pas au clergé seul, ni aux chefs suprêmes qui portent le titre de monarques. »

Ces remontrances produisirent un effet aussi prompt que la commotion électrique. Les Protestants comprirent le péché qu'ils avaient commis en cédant à la crainte. Stimulés par le repentir, et plus unis que jamais, ils rédigèrent d'un commun accord l'écrit suivant,

qu'on peut regarder comme la base première de l'église réformée d'Ecosse.

« Nous, soussignés, vu les efforts que, dans leur rage, Satan et ses membres, les Antechrists de l'époque, font pour renverser et détruire l'Evangile de Christ et sa congrégation, nous regardons comme notre devoir le plus strict de combattre pour notre Maître jusqu'à la mort, certains que nous sommes de triompher en lui. Et après avoir bien considéré que telle est notre obligation, nous promettons devant la majesté de Dieu et devant sa congrégation, que, moyennant sa grâce et avec toute la diligence dont nous sommes capables, nous consacrerons notre pouvoir tout entier, notre fortune et notre vie à maintenir, à pousser en avant, à consolider la bonne Parole de Dieu et sa congrégation, et que nous ferons tout notre possible pour avoir des ministres fidèles, qui distribuent purement et simplement au peuple de Dieu l'Evangile et les sacrements de Jésus-Christ. Nous les soutiendrons, les nourrirons et les défendrons, ainsi que la congrégation de Christ tout entière et chacun de ses membres, selon le pouvoir qui nous en sera donné. Et s'il faut, au péril de notre vie, faire la guerre à Satan et à toute puissance malfaisante, pour délivrer de leur tyrannie la susdite congrégation, nous promettons encore de le faire. Nous adhérons, pour notre propre compte, à la sainte Parole de Dieu et à sa sainte congrégation. Nous renonçons à la congrégation de Satan, avec ses superstitions abominables et son idolâtrie ; et pour preuve manifeste de la haine que nous lui vouons, nous signons ces promesses solennelles en présence de Dieu et de sa congrégation. »

Ce document remarquable, ratifié et souscrit à Edim-

bourg par la noblesse protestante et par tous ceux qui en partageaient les principes, porte la date du 3 décembre 1557.

L'adoption de cette mesure décisive était une déclaration de guerre à l'église dominante, et il s'ensuivit une lutte sanglante, lutte qui était nécessaire peut-être pour délivrer l'Ecosse de la tyrannie papale, mais qui ne tendit guère à développer l'esprit doux et paisible de l'Evangile. C'est depuis ce moment que le corps des Protestants fut connu sous le titre de « Congrégation, » et leurs nobles chefs sous celui de « Lords de la Congrégation. » Pour commencer l'œuvre de la Réforme, ils transmirent à toutes les paroisses des résolutions qui n'étaient que le développement de leur acte constitutif. Ils les invitèrent à user de la liturgie anglicane, à lire les leçons de l'Ancien et du Nouveau-Testament, et à prêcher dans les maisons particulières, en attendant qu'il fût permis à de vrais et fidèles ministres de le faire d'une manière ostensible.

Le clergé papiste surveillait tous ces mouvements dans une vive alarme et une colère non moins profonde. Il sollicita l'intervention de la régente, afin d'arrêter l'action illégale de la congrégation; mais la régente, craignant d'allumer contre elle l'indignation des Réformés, refusa d'accéder à cette demande. Obligé de renoncer à la contrainte, le primat s'efforça de diviser les Protestants. Il écrivit au comte d'Argyll une lettre qui respirait la plus grande bienveillance, le suppliant de rompre une association qui ne pouvait que le compromettre, et lui donnant à entendre que, s'il n'écoutait pas ce conseil amical, il s'exposerait aux censures de l'Eglise. Ferme dans ses principes, Argyll exhorta de son

côté l'archevêque à se garder de toute mesure persécutrice, quoiqu'il l'assurât d'ailleurs que rien ne pourrait le détourner de rendre à son Dieu ce qu'il lui devait. Peu de temps après, le noble comte fut appelé dans son repos, léguant à son fils le devoir honorable de favoriser la prédication du pur Evangile de Christ, et de déraciner les superstitions et l'idolâtrie de l'église romaine.

Le primat, cependant, contentait sa tyrannie en faisant couler le sang innocent; et ce fut un nommé Walter Mill qui, le premier, ressentit les effets de sa colère. Autrefois bénéficier de Leman, dans le comté d'Angus, il avait été destitué par Beatoun; et maintenant qu'il était âgé de quatre-vingts ans passés, on le tira de sa retraite pour le convaincre d'hérésie et le livrer aux flammes. Son martyre, supporté avec l'héroïsme le plus chrétien, excita une horreur universelle. Les Protestants se sentirent toujours plus pressés d'en finir avec l'église dominante, et la régente elle-même exprima ses regrets d'un événement qu'il n'avait pas été en son pouvoir d'empêcher. Les fidèles de la congrégation se plaignirent à elle de la tyrannie de l'Eglise, et réclamèrent sa protection contre les persécuteurs. Ils terminèrent leur mémoire, en demandant : 1° Qu'il leur fût permis d'avoir des réunions publiques et de prier en langue vulgaire; 2° que, dans leurs assemblées, il leur fût loisible de se faire expliquer les Ecritures par tout homme à qui l'on en reconnaîtrait la capacité; 3° que le baptême s'administrât dans leur langue maternelle; 4° qu'il en fût de même de la sainte Cène, et de plus qu'on la distribuât sous les deux espèces, selon l'ordre de Jésus-Christ; 5° qu'on réformât les mœurs corrompues du clergé, et que la religion tout entière subît une réforme pareille, suivant

les préceptes du Nouveau-Testament, les écrits des pères et les pieuses lois de l'empereur Justinien.

La régente reçut avec une apparente bienveillance les demandes et les protestations des Réformateurs; mais bientôt l'influence des Papistes et les intrigues de la France lui firent jeter le masque. Pour le malheur du royaume, elle prit décidément le parti des persécuteurs. En la voyant ainsi fouler aux pieds ses promesses, les Protestants comprirent que le moment approchait où ils seraient contraints de défendre à main armée leurs personnes et leurs libertés. Quand le comte de Glencairn et sir Hugh Campbell, commissaires de la congrégation, se présentèrent devant elle pour la supplier de ne pas maltraiter leurs ministres: « En dépit de tout ce que vous ferez, » leur dit-elle avec impatience, « vos ministres seront bannis d'Ecosse, prêchassent-ils comme saint Paul. » A quoi les commissaires repartirent, d'un ton ferme et vif: « Si vous êtes bien résolue de ne pas garder à vos sujets la foi promise, nous nous estimerons déliés aussi à votre égard, et nous vous laissons le soin de réfléchir aux calamités que vous allez appeler sur le pays. »

Ce fut à Perth que la congrégation fit le premier essai de sa force. Nonobstant l'interdit lancé par la régente, les Réformés y posèrent les fondements de l'église protestante d'Ecosse. En apprenant ce qui se passait, la régente fit intimer à lord Ruthven, prévôt de la ville, l'ordre de dissiper par la force leur assemblée. Et comme Ruthven lui faisait des représentations sur ce qu'il y avait de peu raisonnable à vouloir contraindre les consciences: « Vous aussi, » lui dit-elle, « vous aurez lieu, tout à l'heure, de vous repentir de votre conduite. » Dans sa colère contre les Réformateurs, elle ordonne aussitôt de

saisir Methven, un de leurs ministres qui avait sa résidence à Dundee. Mais il reçut avis de ce qu'on lui préparait, et il put échapper aux persécuteurs. Les fidèles de Dundee, se trouvant privés de leur pasteur, la régente jugea le moment favorable, et leur fit adresser l'invitation de reprendre la messe; mais la Réforme était déjà trop profondément enracinée pour céder à une ordonnance royale. Alors l'irritation du gouvernement ne connut plus de bornes. Les principaux chefs de la congrégation furent cités à comparaître devant la régente, au château de Stirling. Craignant les suites de cet appel, les Réformés du voisinage s'assemblèrent pour défendre leurs pasteurs. Ce fut à Perth qu'ils se réunirent. Mais, trompés encore une fois par de belles promesses, ils ne tardèrent pas à se séparer. On avait solennellement juré à Erskine de Dun, que, s'ils se dispersaient tranquillement, il ne serait fait aucune poursuite contre leurs ministres. Cependant, ils ne furent pas plus tôt rentrés dans leurs demeures, que la régente déclara en pleine révolte les pasteurs protestants qui ne s'étaient pas rendus à Stirling au jour marqué, et défense fut faite, sous les peines les plus sévères, de leur donner nulle part l'hospitalité.

Ce fut au milieu de cette crise redoutable que Knox arriva du continent. Il rejoignit à Dundee les membres de la congrégation, au moment où ils marchaient sur Perth, dans le but de protéger leurs ministres voués à la proscription. Le lendemain du jour où ils furent déclarés rebelles, le 11 mai 1559, Knox prononça, contre les erreurs du Papisme, le plus éloquent et le plus saisissant de ses discours. Il exhorta le peuple à demeurer ferme dans la profession de sa foi, pour laquelle peut-être ils

devraient bientôt répandre leur sang. L'enthousiasme qu'excita la prédication du Réformateur dépassa tout ce qu'il en attendait sans doute. L'on ne sait même où l'excitation du moment eût pu conduire ses auditeurs, s'ils n'avaient eu sur-le-champ une occasion de donner cours à l'énergie de leurs convictions. L'on avait remarqué dans l'assemblée un prêtre qui écoutait Knox avec tous les signes du plus profond dédain. Ce prêtre, bravant l'irritation populaire, se met à célébrer la messe en présence même de la congrégation, et déploie solennellement aux yeux de la multitude une de ces reliques papistes que les Réformés détestaient à juste titre. Un jeune homme ayant protesté à haute voix contre cette pratique idolâtre, le prêtre lui assène un coup violent, pour le punir de sa témérité. Alors, le jeune homme prend une pierre, la jette contre une des images et la met en pièces. A cet instant, l'assemblée, enflammée par l'exemple du trop zélé réformateur, assiége l'autel même où le prêtre officiait, et s'occupe à le renverser. Bientôt la ville entière arrive sur les lieux. En moins de rien, la foule démolit les couvents des moines noirs et gris, et la magnifique résidence des Chartreux, ou, si elle les laisse debout, ce n'est qu'après les avoir dépouillés de leurs ornements. Les prédicateurs n'avaient nullement encouragé ces excès; mais il existait parmi le peuple une telle indignation contre la tyrannie romaine, qu'il ne fallait qu'une étincelle pour allumer l'incendie. Quant à Knox lui-même, peut-être ne fut-il pas très-affligé du cours qu'avaient pris les événements, car son opinion bien connue était que l'on ne parviendrait pas à abolir le Papisme, tant qu'on laisserait subsister ses autels et ses reliques.

D'autres localités suivirent l'exemple de Perth. A Cupar, un prêtre, désespéré du dégât qu'avait fait la congrégation, dans le temple où il officiait, s'arracha, dit-on, la vie.

Il est à remarquer toutefois que, nonobstant leur zèle contre les reliques de la papauté, et malgré la fureur avec laquelle ils les détruisaient, les Protestants de la congrégation demeurèrent nets de toute effusion de sang ; circonstance mémorable dont les plus chauds défenseurs de l'église romaine ont dû reconnaître la vérité. « Au plus fort de leur puissance, ils ne bannirent que très-peu d'individus pour cause de religion; le nombre de ceux qu'ils mirent en prison fut moins considérable encore, et ils n'en firent mourir *aucun.* » (1) Ainsi parle Leslie, évêque de Ross. Ennemi de Knox, il avait plutôt intérêt à flétrir l'œuvre de la Réforme, et son témoignage est d'un très-grand poids.

Cependant la guerre civile allait décidément éclater. Les scènes violentes de Perth et de Cupar exaltant le ressentiment de la régente, elle résolut de venger d'une manière signalée les insultes que la congrégation faisait à son gouvernement. En conséquence, elle rassemble dans ses domaines la portion des troupes de la noblesse qui lui étaient dévouées ; elle leur adjoint l'armée française ; et, mettant à leur tête l'ancien régent, le duc de Hamilton, elle marche contre la ville de Perth, décidée à la détruire de fond en comble. Dès que la congrégation eut appris les préparatifs que faisait la régente, elle compta ses forces et s'assura qu'elle était parfaitement en état de se mesurer avec celles du gouvernement. Les

(1) Leslie. *de rebus Gentis Scotorum*, lib. X, p. 527.

Réformés se décidèrent néanmoins à demeurer sur la défensive ; et dans le but d'éviter les horreurs de la guerre, ils protestèrent de leur fidélité à la régente, lui rappelèrent les services qu'ils lui avaient rendus jadis, déclarant en même temps que rien au monde ne les ferait renoncer à leur religion et à leur liberté. Ils écrivirent au général français, pour le détourner de prêter main forte aux prêtres contre le peuple, et ils lui représentèrent combien il compromettait les intérêts de son roi, en prenant parti dans cette querelle. Ils n'oublièrent pas non plus de réclamer de la noblesse l'appui qu'elle devait au bon droit. Quant au clergé, ils ne ménagèrent ni ses funestes doctrines, ni la dépravation de ses mœurs, ni son intolérance.

Ces énergiques remontrances ne furent pas sans effet. Elles donnèrent à penser à la noblesse ; le général français hésita ; le clergé prit l'alarme ; la régente seule demeura ferme en son dessein. Elle envoya donc un message aux lords de la congrégation réunis à Perth, pour savoir d'eux dans quel but ils y avaient assemblé une armée. A quoi ils répondirent qu'ils y étaient venus défendre leurs amis et protéger la ville ; que si la régente, cessant de poursuivre les Protestants, laissait à la Réformation son libre cours, ils étaient prêts à reconnaître son autorité royale.

Les messagers de la régente, touchés des dispositions que manifestaient les Protestants, promirent de plaider leur cause ; mais tout ce qu'ils purent dire fut inutile. La reine inexorable fit sommer tous les étrangers de quitter la ville immédiatement, s'ils ne voulaient pas subir le sort des révoltés ; mais, à ce même instant, le comte de Glencairn, qui avait dû faire un long circuit

pour éviter les troupes du gouvernement, entra dans la place avec douze cents chevaux et treize cents fantassins. nouvelle, la régente changea de ton. Ce fut elle qui se mit, à presser les négociations ; mais il n'était plus temps. tenant affaire à une armée de sept mille hommes, vivement exaltés par les maux qu'ils avaient soufferts, comme par les menaces et le caractère déloyal de leur souveraine. Rien ne semblait devoir arrêter plus longtemps une lutte désespérée, lorsque le prieur de Saint-André et le comte d'Argyll, deux des messagers que la régente avait envoyés auprès de la congrégation, obtinrent des chefs protestants un traité qui, signé le 29 mai, stipulait que les deux armées seraient licenciées et la ville ouverte aux troupes du gouvernement; que ses habitants ne seraient point inquiétés au sujet de leur changement de religion; que nul Français n'entrerait dans la ville et ne pourrait s'en approcher à plus de trois milles; qu'en se retirant de Perth, la reine n'y laisserait aucune garnison française; enfin, que toute controverse serait suspendue jusqu'au prochain Parlement.

La tranquillité fut ainsi rétablie; mais c'était un calme trompeur. Le 30 mai, la régente fit son entrée à Perth avec le duc de Hamilton, le général français et une garde composée de soldats étrangers. Ces derniers célébrèrent l'entrée de la reine par une décharge de mousqueterie; et, dirigeant leurs armes sur la maison de Patrick Murray, un des Réformateurs les plus actifs, ils tuèrent son fils aîné. Cet acte, aussi lâche que cruel, répandit la terreur dans toute la ville; les malheureux parents du jeune homme étaient inconsolables. Quand on présenta son cadavre à la régente, elle dit, avec le plus

grand flegme, qu'il y avait lieu de déplorer que cet accident fût arrivé au fils et non pas au père. Du reste, tout ce qu'elle fit, pendant son séjour à P[illegible] marque pas le moindre souci au même coin [illegible] été qu'elle avait juré solennellement. Quelques-uns même de ses courtisans se permirent de le lui représenter ; mais elle répondit froidement qu'elle ne se croyait point tenue de garder la foi aux hérétiques. On conçoit qu'une conduite si odieuse dut lui faire perdre entièrement la confiance du peuple, et la vouer pour toujours au mépris des Protestants.

Le prieur de Saint-André et le comte d'Argyll se retirèrent avec dégoût de ses conseils, et se consacrèrent dès ce moment à la cause de la Réforme. Elle eut beau leur ordonner de revenir à la cour; rien ne put les ébranler. Pour justifier leur démarche, ils lui reprochèrent en termes mesurés le manque de foi dont elle s'était rendue coupable. Après avoir ainsi déchargé leur conscience devant la régente, et avoir montré qu'ils étaient prêts à braver sa colère, ils convoquent à Saint-André les chefs de la Réforme, pour conférer avec eux sur ce qu'il y avait à résoudre dans une crise si sérieuse.

Ils les informaient, en même temps, que la régente était à Falkland avec ses troupes françaises, qu'elle méditait la destruction de Saint-André et de Cupar, et que si l'on ne prenait de promptes mesures, les églises du comté de Fife étaient, sans exception, menacées de leur ruïne. Il y avait d'ailleurs tout lieu de croire que la régente méditait de livrer le pays à la France, à cette France dont les conseils étaient depuis si longtemps une malédiction pour l'Ecosse.

Ce fut alors que Knox se montra dans toute la gran-

deur de son noble caractère. Les derniers actes du gouvernement, par leur indignité même, lui parurent comme le gage d'une délivrance prochaine. Il salua de tout son cœur l'accession de Stewart et d'Argyll dans les rangs de la Réforme. Il déploya toute son éloquence à plaider auprès de ses concitoyens la cause de la liberté civile et religieuse. Il leur conseilla hardiment de ne plus mettre aucune confiance dans les promesses de la reine, et de ne pas demeurer en repos tant qu'on ne se serait pas débarrassé des troupes et des intrigues de la France.

Les appels de cet homme énergique firent un effet prodigieux. A Crail, à Anstruther et à Saint-André, les édifices appartenant à l'Eglise ne formèrent bientôt que des monceaux de ruines. Les hostilités recommencèrent des deux parts, et à plusieurs reprises. Chaque fois, les armées du gouvernement rouvraient les négociations, signaient des traités de paix et les violaient peu après. A la longue, hélas! les Réformés apprirent aussi à se jouer de leurs engagements.

Enfin, par un acte en due forme, ils prononcèrent la déposition de la régente; et dès ce moment, elle cessa, pour eux, de gouverner, bien qu'elle conservât son titre jusqu'à l'heure de sa mort (10 juin 1560). Les fautes de son administration, fautes qui entraînèrent l'Ecosse dans une foule de calamités, eurent pour cause l'influence française, plus que la perversité de son caractère. Ses derniers moments ne furent pas sans édification pour les âmes pieuses. Ayant fait venir les chefs du parti protestant, elle leur témoigna la vive douleur que lui inspiraient les maux du pays; elle les conjura de faire tous leurs efforts pour rétablir la paix publique; leur conseilla de renvoyer les troupes françaises et anglaises; demanda

pardon à ceux qu'elle avait offensés, les embrassa l'un après l'autre et, fondant en larmes, elle leur dit adieu. Ce qui vaut mieux encore, elle fit venir Willocks, un des prédicateurs protestants, et lui exprima jusqu'à son dernier soupir la confiance qu'elle mettait dans les mérites de son Rédempteur.

Avant la maladie de la reine régente, les lords de la congrégation étaient entrés en pourparlers avec Elisabeth d'Angleterre, et avaient reçu d'elle des subsides en hommes et en argent. Peu après la mort de la régente, il se conclut entre l'Ecosse, l'Angleterre et la France un traité qu'on peut envisager comme la base politique de l'église protestante d'Ecosse.

« Tout office important fut interdit aux étrangers. La régence en particulier ne pouvait dans aucun cas écheoir à des personnes que leur position rendait plus ou moins dépendantes de la France. Et, si les armées anglaises, aussi bien que les autres, durent évacuer le territoire écossais, il était évident que l'influence anglaise y demeurait prépondérante. (1) » Aussi, quoique le traité ne fît guère mention des droits des Protestants, ceux-ci virent aisément les avantages qu'il leur procurait. D'ailleurs, il leur était bien permis d'envisager comme gagnée, une cause qui avait généralement triomphé dans les cœurs.

Ainsi se termina une guerre civile qui se fût peut-être prolongée bien plus longtemps, sans les secours qu'accorda la reine Elisabeth aux lords de la congrégation.

(1) Dr Cook's *History of the Reformation in Scotland*, etc., vol. II, p. 312.

CHAPITRE XIII.

L'ÉCOSSE.

JUSQU'A LA MORT DE KNOX, EN 1572.

Dans le Parlement qui se réunit le 10 juillet 1560, pour ratifier le traité avec l'Angleterre, l'assemblée accueillit, à une grande majorité, la première confession de foi qu'aient faite les Protestants d'Ecosse. Ni l'archevêque, ni aucun des prélats n'osèrent parler contre, tant ils avaient perdu l'espoir de ramener à eux l'opinion publique. Le même Parlement abolit la juridiction du pape dans le territoire écossais, rapporta toutes les lois favorables à Rome, et défendit de célébrer la messe, avec menace de confiscation pour la première faute, de bannissement en cas de récidive, et enfin sous peine de mort contre ceux qui persisteraient dans cette idolâtrie. C'était, comme on le voit, l'esprit du Papisme qui se mêlait de protéger le culte protestant. Aux termes du traité, le Parlement termina ses séances par la nomination de vingt-quatre membres, dont la moitié devait administrer le royaume en l'absence de la reine.

Lord Saint-Jean fut choisi pour représenter l'Ecosse auprès de la cour de France. Il dut porter à la jeune reine les résolutions du Parlement, et faire tout son possible pour l'apaiser envers ses sujets écossais. A sa grande douleur, il vit que l'influence des Guise était seule écoutée, et il trouva la reine et François II, son royal époux, dans les dispositions les plus hostiles. Ils refusaient de ratifier le traité que leurs représentants avaient conclu selon la teneur de leur mandat, et ils parlaient de châtier comme des rebelles les lords de la congrégation. Fort maltraité par le cardinal de Lorraine, lord Saint-Jean fut renvoyé avec une réponse officielle qui remettait tout en question. L'on pouvait donc se croire à la veille de nouveaux troubles, lorsque Marie, privée de son époux, après une courte maladie, dut retourner en Ecosse et se confier à l'affection de son peuple.

Cependant Knox et ses collègues avaient été chargés par le conseil de rédiger un plan d'organisation pour l'église d'Ecosse, et leurs savants travaux produisirent ce qu'on appelle le premier livre de discipline. Avant d'achever cette œuvre de piété et de sagesse, il y avait eu, entre les chefs des deux partis, plusieurs discussions publiques, au sortir desquelles chacun s'était attribué la victoire. Ce qui demeure historiquement vrai, à travers ces prétentions opposées, c'est que les disputes dont il s'agit accrurent d'une manière notable le nombre des Protestants.

La confession de foi que le dernier Parlement avait acceptée, doit être envisagée comme l'expression dogmatique de la Réformation en Ecosse; elle était rédigée de manière à faire contraster les doctrines protestantes, avec celles du Romanisme. Le premier livre de discipline,

à son tour, présentait un exposé du système de gouvernement ecclésiastique auquel ses respectables auteurs se rattachèrent, et qui était destiné à régir l'église réformée d'Ecosse. On y avait pris pour point de départ les principes de droit ecclésiastique retrouvés par Calvin, principes qui sortent tous de ce fait fondamental, que l'office d'ancien et d'évêque, ou de surveillant, n'est, selon le Nouveau-Testament, qu'un seul et même office. Les Réformateurs anglais les plus illustres partageaient cette opinion, bien qu'ils aient fini par fonder un épiscopat mitigé. Du reste, le premier livre de la discipline est conçu dans un esprit plein de largeur; car il ne se montre point hostile aux églises constituées sur d'autres bases, pourvu qu'elles ne soient pas intolérantes, et qu'elles retiennent expressément la doctrine réformée.

Ce fut le 20 décembre 1561 qu'eut lieu la première assemblée générale de l'église d'Ecosse. On s'y occupa des mesures à prendre pour procurer aux paroisses un nombre suffisant de ministres vraiment dignes de leur office. Au mois de janvier suivant, le Réformateur écossais présenta lui-même au Parlement son code de discipline ecclésiastique. Il fut l'objet de vives discussions, et, au grand chagrin de Knox, on en renvoya l'adoption à un autre temps. Ce qui donna, paraît-il, beaucoup de force à l'opposition, c'est l'usage auquel on proposait de destiner les biens de l'Eglise. Cependant, Knox ne se laissa point décourager par cette défaite. Il obtint d'un grand nombre de ceux mêmes qui avaient refusé de sanctionner la discipline, qu'ils y adhérassent par leur signature; en sorte que, sans avoir pris rang parmi les lois de l'Etat, elle fit règle pour les ministres nouvellement élus,

Le triomphe des Protestants n'était donc pas complet. Soit par l'échec qu'avait essuyé le livre de la discipline, soit à cause des richesses que conservait l'église romaine, celle-ci semblait vouloir se relever du coup qu'elle avait reçu. Les prêtres s'en vantaient partout. Au point où en étaient les choses, l'activité des Réformateurs dut prendre un nouvel élan. Il est seulement à regretter qu'ils se soient cru permis de demander à l'autorité des mesures persécutrices envers l'église dont ils s'étaient séparés. Ils alléguaient pour excuse que Rome, constamment prête à user de tous les moyens, s'était liguée contre les libertés religieuses et civiles du pays, et que la force seule pouvait l'arrêter dans ses funestes desseins.

La convention, écoutant les pétitions des prédicateurs protestants, rendit quelques lois contre les Catholiques, et prêta main forte à ceux qui désiraient les progrès de la foi évangélique. Il faut reconnaître malheureusement que les Réformateurs outrepassèrent quelquefois leurs pouvoirs, et que le règne de l'Evangile fut loin d'en recueillir un avantage réel.

Vers le milieu du mois d'août 1561, la reine d'Ecosse, accompagnée de quelques-uns des gentilshommes les plus marquants de la cour de France, arriva dans ses domaines. Elle débarqua heureusement à Leith, mais non sans avoir couru de sérieux dangers. Comme elle s'était laissé persuader par les Papistes de France qu'elle avait à la couronne d'Angleterre plus de droits que sa cousine Elisabeth, elle s'était arrogé le titre et les armes de reine d'Angleterre. Justement offensée, Elisabeth envoya sur les traces de Marie une flottille qui devait se saisir de sa personne, et l'on dit que ce fut à la faveur

d'un brouillard épais qu'elle esquiva l'embuscade. Marie reçut de ses sujets l'accueil le plus affectueux. Sa jeunesse, sa beauté, la tâche difficile qu'elle avait à remplir, les malheurs de son enfance, tout se réunissait pour imposer silence à l'esprit de parti. Aussi rien n'égale l'enthousiasme avec lequel, sans distinction de rangs ou de croyances religieuses, on salua son arrivée. La noblesse du pays s'empressa de lui rendre hommage, et tous ceux qui l'approchaient ne pouvaient assez admirer les charmes de sa personne et l'élégance de ses manières.

La première fois qu'elle parut sur le trône et qu'elle s'y fit entendre de ses sujets, elle exprima l'intention où elle était de gouverner dans l'intérêt de tous; mais loin de dissimuler son attachement à la religion de ses ancêtres, elle déclara que sa conscience lui faisait un devoir de la professer ouvertement. C'était franc et honorable; on ne saurait disconvenir toutefois que ce langage ne fût propre à diminuer singulièrement le royalisme des chefs de la Réforme. Le dimanche après son débarquement, la reine et sa suite célébrèrent la messe en grande pompe, ce qui arracha de quelques Réformateurs cette douloureuse exclamation : « Est-ce donc que nous verrons l'idolâtrie se rétablir dans le royaume? » Il y en eut même, dit-on, qui allèrent jusqu'à demander qu'on punît de mort le prêtre qui avait fait l'office. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fallut toute la popularité dont jouissait le frère de Marie, pour empêcher qu'on ne se livrât à quelque violence. En attendant, les catholiques triomphaient des excès de leurs adversaires; car rien n'était plus propre à leur faire regagner quelque peu de terrain.

Pour éviter le retour de scènes pareilles, le conseil rendit un décret par lequel, tout en maintenant jusqu'au prochain Parlement les réformes précédentes, il invitait à laisser la reine et ses Français célébrer leur culte en toute liberté. Cette résolution excita dans le cœur de Knox un profond déplaisir. Le comte d'Arran protesta formellement contre une mesure qu'il estimait illégale. La messe avait été solennellement abolie, et sous aucun prétexte, ni en faveur de qui que ce fût, on ne devait la restaurer. D'autres, au contraire, parmi les Protestants, trouvaient qu'on pouvait bien laisser à la reine sa religion, si d'ailleurs elle garantissait aux autres le libre exercice de la leur. Plusieurs même se flattaient de la voir se convertir à la foi protestante, et ils déploraient une intolérance qui pouvait avoir pour effet de l'en détourner.

Cependant, à mesure que les chefs du parti protestant entraient en relations plus intimes avec la cour, leur âpreté envers la reine s'adoucissait, et le peuple de son côté la chérissait chaque jour davantage. Bientôt on abandonna toute idée de violence contre son culte, ce dont on ne saurait s'affliger; mais aussi le zèle pour la vérité commença de s'affaiblir sensiblement. Les attraits d'une cour brillante, comme l'était celle de Marie Stuart, réveillaient l'esprit de mondanité et faisaient faire au mouvement religieux des pas rétrogrades. Knox le vit, et il en frémit dans son âme. La Réforme, si heureusement ébauchée, lui parut courir de sérieux dangers, et il comprit qu'il s'agissait de recommencer le combat contre la puissance de l'Antechrist. Le dimanche après celui où la reine avait célébré la messe, il monte en chaire, et avec un zèle et un courage plus grands

jamais, il attaque la doctrine et les cérémonies de Rome, dénonce la messe comme une abominable idolâtrie, et rappelle à ses auditeurs le jugement de Dieu contre ceux qui favorisent la superstition.

La reine, avec sa franchise ordinaire, exprima le désir de voir le hardi Réformateur. Celui-ci, obéissant à l'invitation, parut devant Marie, et bien que la position fût difficile, il ne démentit pas un instant les principes qu'il soutenait. La reine l'accusa tout à la fois d'avoir détourné d'elle le cœur de ses sujets, publié un livre contre les femmes que leur naissance appelle au trône, et fomenté la sédition pendant son séjour en Angleterre. Après avoir écouté jusqu'au bout, avec le plus grand respect, le discours accusateur de sa jeune souveraine, Knox demanda qu'il lui fût permis de prononcer quelques paroles pour sa défense. Il dit donc à la reine que si c'était fomenter la révolte que d'enseigner au peuple les vérités divines et de l'inviter à servir Dieu selon sa Parole, il devait s'avouer coupable de ce crime; car il ne pouvait nier que le Seigneur ne se fût servi de lui pour faire connaître au royaume tout entier la fausseté du Papisme. « Cependant, » ajouta-t-il, « je suis persuadé que votre Grâce reçoit de ses sujets convertis une obéissance aussi sincère que son père ou le plus illustre de ses ancêtres en a reçu des évêques. » Quant au livre auquel la reine avait fait allusion, Knox déclara l'avoir écrit contre Marie d'Angleterre. Il y avait soutenu, dit-il, une opinion de morale, dont il ne prétendait point lui faire l'application. Jamais il ne lui était échappé d'en invoquer les principes contre son gouvernement, ni quand elle était en France, ni encore moins depuis son retour en Ecosse.

La reine, poursuivant ses accusations, lui reprocha

d'avoir entraîné le peuple dans une religion différente de celle de ses pères, ce qui était contraire à la Parole de Dieu et à l'obéissance qu'elle exige de la part des sujets envers leurs princes. Sur quoi le Réformateur entreprit d'exposer, avec beaucoup de patience et de respect, le genre de soumission que l'Ecriture impose aux peuples. La religion venant de Dieu même, il montra qu'une nation ne saurait modeler sa foi sur celle de son prince, sans risquer de tomber en de graves erreurs; et lorsqu'un gouvernement s'écarte de la vérité, c'est le devoir des sujets d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. A l'appui de son argumentation, il cita plusieurs exemples dont la force était frappante. Cependant Marie lui fit remarquer, avec une grande présence d'esprit, que, dans aucun de ces exemples, on ne voyait les sujets prendre les armes contre le souverain dont ils ne partageaient pas la foi. « Madame, » lui dit-il, « c'est que Dieu ne leur en donna ni la puissance, ni les moyens. » « Quoi donc », s'écria la reine avec émotion, « vous pensez que si les sujets en ont le pouvoir, ils doivent résister. » Knox n'était pas homme à reculer devant un principe qu'il estimait vrai. « Si les princes, » dit-il, « sont infidèles au mandat que Dieu leur a confié et pour l'exécution duquel l'obéissance leur est due, il n'est pas douteux qu'on ne puisse leur résister de vive force. Nous ne devons pas aux rois et aux princes un plus grand honneur ni une plus grande soumission qu'à nos pères et à nos mères. Or, Madame, si des enfants, menacés par leur père, se soulèvent et se liguent contre lui, l'entourent et le saisissent, lui arrachent les armes dont il voulait les frapper, le garottent et le retiennent prisonnier jusqu'à ce que sa fureur soit passée, estimez-vous que Dieu les châtiera pour avoir mis

leur père dans l'impossibilité de faire le mal? Eh bien, il en est de même des princes qui méditent le meurtre des enfants de Dieu, leurs sujets. Ce sont des furieux auxquels il faut enlever l'épée que porte leur main. Les enfermer dans une prison jusqu'à ce qu'ils reviennent à de meilleurs sentiments, ce n'est pas leur désobéir; c'est bien plutôt l'obéissance qui leur est due, puisqu'elle est en harmonie avec la volonté de Dieu. »

La reine demeura comme pétrifiée de ce discours. Elle gardait le silence, mais dans une agitation intérieure qui se trahissait aisément sur son visage. Et lorsque son frère, présent à l'entrevue, lui eut demandé ce qui l'affectait si péniblement, elle tourna sur Knox un regard sévère et lui dit d'un ton ferme : « C'est donc à vous que mes sujets doivent obéir et non point à moi; et si je vous ai bien compris, ce ne sont pas eux qui sont mes sujets, mais c'est moi qui leur suis soumise! » — « Non, » répondit Knox avec douceur, « ce n'est point là ma pensée. Tout mon désir est que les princes et les peuples obéissent à Dieu ; » puis il insista sur le devoir où étaient les gouvernements de protéger l'Eglise. Avec sa vivacité accoutumée, la reine répliqua qu'elle admettait parfaitement ce principe; mais qu'elle ne pouvait pas en conscience protéger une église qu'elle ne regardait pas comme la véritable. « L'église de Rome, » dit-elle d'un ton résolu, « l'église de Rome, à mon avis, est la vraie église; c'est elle aussi que je défendrai de tout mon pouvoir. » Knox, avec non moins de chaleur, soutint la vérité de la doctrine protestante, la montra conforme à la Parole de Dieu et fit voir à la reine, sans aucun ménagement, les nombreuses erreurs de la foi romaine.

Là-dessus, Marie demanda qu'il lui fût permis d'écouter

sa conscience dans une affaire d'où son salut même dépendait. « Sans doute, » dit le Réformateur ; « mais avant de prendre sa conscience pour guide, il la faut éclairer par la Parole de Dieu. » Ainsi finit un des entretiens les plus remarquables qui aient jamais eu lieu entre un monarque et l'un de ses sujets.

L'un et l'autre furent extrêmement frappés de ce qu'ils avaient vu et entendu. La reine demeura convaincue qu'il ne fallait pas songer à gagner un homme tel que Knox ; et celui-ci, qu'il n'y avait rien à attendre de cette femme de dix-neuf ans, en qui les superstitions papistes avaient déjà pris de si fortes racines. Il ne vit que périls pour sa patrie dans le zèle religieux de sa souveraine, dans ses relations de famille, et dans son habileté, pour le moins aussi grande que les charmes de sa personne et de son esprit.

Cependant, malgré son dévouement au pape, Marie prit la sage résolution de ne point éloigner de son conseil la noblesse protestante, et d'éviter tout ce qui pouvait amener une rupture avec Elisabeth. Celle-ci insistant pour obtenir la ratification du traité de Leith, Marie se déclara prête à abandonner le titre et les armes de reine d'Angleterre, aussi longtemps qu'Elisabeth, ou quelqu'un de ses enfants, serait en vie ; mais elle refusa positivement de souscrire aucun acte tendant à affaiblir ses titres éventuels au trône britannique. Elle le fit toutefois dans les termes les moins propres à irriter sa cousine.

Mais, d'un autre côté, les principaux et les meilleurs de ses sujets ne pouvaient se réconcilier avec les pratiques religieuses pour lesquelles on lui voyait tant d'attachement ; et en revanche, le zèle qu'ils déployaient

pour l'Evangile, lui paraissait une attaque contre sa propre personne. Par exemple, elle s'offensa vivement d'une proclamation que, conformément aux lois, la commune d'Edimbourg publia la veille du jour où l'on devait élire de nouveaux magistrats. Cette proclamation portait que « les adultères, les libertins, les ivrognes et les diseurs de messe, avaient à sortir immédiatement de la ville. » La reine y vit un outrage à sa foi, non moins qu'un empiètement sur la prérogative royale. Elle exigea de son conseil la déposition du prévôt et des magistrats de la commune. Le conseil obéit; mais ce coup d'état ne rendit pas la reine plus chère aux Protestants.

Pour dire la vérité, Marie se fit chaque jour moins de scrupule d'offenser par sa conduite les amis de la Réforme. Elle célébrait avec une ostentation croissante les rites catholiques, même les plus choquants pour des chrétiens éclairés. Par cette manière d'agir, elle gagnait les applaudissements du clergé romain, mais elle éloignait d'elle ceux qui se souvenaient des luttes précédentes et de tout ce qu'elles avaient coûté. Knox, entre autres, voyait avec une vive douleur la tournure que prenaient les affaires, et il ne dissimulait pas ses sombres prévisions. L'ambassadeur anglais, Randolph, raconte que, dans une assemblée publique, le hardi Réformateur demanda vivement à Dieu « de convertir la reine, dont le cœur s'obstinait contre la vérité; et que s'il lui refusait cette grâce, il fortifiât les cœurs et les mains de ses élus, afin qu'ils résistassent courageusement à la tyrannie. » Non contents de cela, les ministres pénètrent, le jour de la Toussaint, dans la chapelle de la reine; et, protestant contre les rites idolâtres de

cette fête papiste, ils invitent la noblesse à sévir contre une telle infraction des lois divines.

Quand on songe que la reine ne demandait pas autre chose que la liberté de culte pour elle-même, et que d'ailleurs elle n'usait en aucune manière de son pouvoir contre les Protestants, on ne peut que s'affliger des excès auxquels se porta leur opposition. Cependant on comprend que les Réformateurs, bien résolus à conserver leurs avantages, ne devaient pas être fort rassurés par le retour de la reine. Il y avait d'ailleurs pour les ministres protestants une circonstance propre à les préoccuper; c'était l'exiguité et l'incertitude de leurs salaires. Les rentes ecclésiastiques se trouvaient encore entre les mains du clergé papiste, ou des nobles protestants. Des hommes qui avaient été les principaux auteurs de la Réforme et qui jouissaient de la confiance générale, vivaient dans la plus profonde misère. Ils ne pouvaient se dissimuler que bien des Protestants appartenant à la noblesse, avaient pensé à s'enrichir plus qu'à pourvoir aux besoins de la religion qu'ils avaient embrassée. Cette question d'argent mit souvent de la division entre les chefs de la Réforme, et l'on ne saurait trop s'en affliger.

Ce fut dans cette disposition des esprits que se réunit l'assemblée générale de 1561. Au grand chagrin des ministres et de la masse du peuple qui les suivait, on ne tarda pas à voir que les Protestants du parti de la cour avaient beaucoup perdu de leur zèle, et qu'ils étaient peu disposés à entrer en délibération. Plusieurs même de ceux dont on aurait attendu de meilleures choses, subissaient les tristes influences de la faveur royale. Ils doutaient de la légitimité d'une assemblée que la reine n'a-

vait pas convoquée, et ce ne fut pas sans quelque peine que ces scrupules d'un nouveau genre cédèrent devant le vœu de la majorité. Il s'agissait de recevoir comme loi de l'Eglise le code de discipline dont on avait renvoyé l'adoption à un autre temps; mais il fut encore une fois rejeté. Cependant on résolut unanimement d'adresser au conseil une pétition tendant à obtenir pour le clergé protestant des moyens d'existence plus convenables. Il fut en conséquence décrété que les deux tiers des biens ecclésiastiques demeureraient à leurs possesseurs actuels, et que l'autre tiers reviendrait à la reine et au clergé évangélique. La somme totale qui fut de la sorte assignée à ces derniers n'excéda pas vingt mille livres, et les salaires que le conseil alloua aux pasteurs variaient de cinq à quinze livres par an. L'on avait donc conquis un principe, celui du droit qu'a l'Etat de diriger l'emploi des fondations pieuses; mais, dans l'application actuelle du principe, on n'avait, par le fait, rien ou presque rien obtenu. Le clergé romain ne laissa pas de pousser les hauts cris de la diminution que souffraient ses revenus, et toutefois les ministres protestants ne se voyaient point tirés de leur extrême indigence. En même temps, les nobles retenaient les biens d'Eglise dont ils s'étaient emparés, et les détournaient décidément de leur destination primitive.

Au milieu de l'automne de 1562, et en vertu d'une résolution de l'assemblée générale, Knox fit, dans l'ouest de l'Ecosse, une tournée d'évangélisation devenue d'autant plus nécessaire que certains personnages influents, entre autres le comte de Huntley, cherchaient à y rétablir le Papisme. Par la force de sa prédication, non-seulement Knox raffermit les esprits ébranlés, mais encore

il amena bon nombre de personnes à la foi protestante. Il ne contribua pas faiblement non plus à comprimer l'esprit d'insurrection qui se manifestait en ces contrées.

La reine, de son côté, parut vouloir adopter une ligne de conduite propre à ramener la confiance chez ses sujets protestants. Toujours ferme dans sa foi, elle comprit cependant qu'il était politique de ne pas irriter le peuple par l'aspect de cérémonies qu'il détestait. Au mépris de ses proclamations, les Papistes avaient, en plusieurs lieux, célébré leurs processions et adoré publiquement l'hostie. L'archevêque de Saint-André, le prieur de Withorn et plusieurs autres, furent cités devant les tribunaux comme ayant, par ces pratiques, excité chez le peuple des scènes de tumulte et d'insurrection. Pour l'honneur de Marie, il faut dire qu'elle permit aux lois d'avoir leur libre cours; en conséquence, les prévenus furent condamnés à la prison. Aussi, lorsque la reine ouvrit le Parlement de 1563, elle fut reçue avec enthousiasme, et on la vit profondément émue des témoignages d'affection et de confiance que lui donnèrent alors ses sujets protestants. Knox aurait voulu qu'on profitât de l'occasion pour exiger d'elle la sanction explicite de la foi évangélique. Pendant la durée du Parlement, il prononça un discours véhément contre l'indécision des uns et contre la mondanité des autres, c'est-à-dire qu'il attaqua sans ménagement les vices de la cour et la tiédeur qui devenait générale. Ce sermon irrita tous les partis, la reine surtout, qui cita Knox devant elle et lui fit de vifs reproches sur son âpreté et sur son ingratitude. Il se défendit avec vigueur, et la reine le congédia sans le punir plus sévèrement.

Le mois d'août de la même année fut témoin d'une

scène fort triste qui eut le palais d'Holyrood pour théâtre. Tandis que la reine était en partie de chasse, un certain nombre de Protestants se rendirent à la chapelle pour voir les cérémonies qui s'y pratiquaient et connaître au juste ceux qui y prenaient part. Comme on leur refusait l'entrée, ils enfoncent les portes, se précipitent au milieu de l'assemblée et menacent de faire prompte justice du prêtre officiant. On conçoit la colère de la reine en apprenant ce qui s'était passé. Elle ordonne aussitôt d'arrêter deux des principaux agitateurs et les fait mettre en jugement pour cause de sédition. C'étaient Cranston et Armstrong. Knox avait une telle haine contre les superstitions du Papisme, il était si fort convaincu du devoir de renverser l'idolâtrie, qu'il n'hésita pas à épouser la cause de ces deux hommes. Aussitôt il adresse en leur faveur une circulaire à tous les pasteurs protestants ; il les représente comme des gens qui souffrent par motif de conscience ; ce sont, à l'entendre, d'innocentes victimes que d'autres suivront bientôt au supplice ; et il conclut en disant que tous les prédicateurs de l'Evangile devaient se prononcer nettement et assister en personne à ce procès. Ni raisonnements, ni menaces ne purent lui faire changer d'opinion sur ce point, et il se déclara tout prêt à défendre sa conduite devant le conseil.

La reine présidait elle-même lorsque Knox parut. Il plaida sa cause avec tant de chaleur que, malgré les sollicitations de Marie, tous furent convaincus de son innocence, et qu'il reçut un entier acquittement. Après tout, Knox n'avait fait autre chose que d'obéir au mandat qui lui avait été confié par l'assemblée générale, mandat en vertu duquel il devait convoquer tous les minis-

tres lorsqu'un frère courrait quelque danger. Aussi l'assemblée générale sanctionna-t-elle tout ce qu'il avait fait. Cela n'empêcha pas que cet événement ne produisît en bien des cœurs une impression qui eût pu devenir funeste à la Réforme, si des événements d'une autre nature n'étaient venus réunir les Protestants contre l'ennemi commun, tout en réalisant, hélas ! les plus sinistres prévisions de Knox.

Je veux parler de l'union que Marie contracta, malgré le vœu de ses sujets, avec lord Darnley, catholique bigot, homme de plaisir, incapable de gouverner et toutefois plein d'arrogance; puis, des relations de la reine avec le musicien Rizzio ou Ricci, qu'une bande de conjurés assassinèrent sous les yeux de leur souveraine; de la faveur dont jouit ensuite auprès d'elle l'indigne Bothwell, et de l'autorité que, par ses conseils, elle rendit avec tant d'imprudence à l'archevêque de Saint-André; enfin, de l'horrible trahison sous laquelle succomba Darnley, et du mariage odieux de Marie avec ce Bothwell qu'on soupçonnait justement d'avoir commis le crime, du consentement de la reine.

Le scandale fut tel, que la France elle-même refusa de reconnaître cet horrible mariage; et quant à l'Ecosse, une partie de la noblesse se coalisa franchement contre Bothwell. Il était impossible d'avoir la moindre confiance dans un tel homme, et la reine, de son côté, avait fait tout ce qu'il fallait pour s'attirer le mépris. Elle essaya de regagner l'affection de ses sujets, en publiant de belles proclamations en faveur de la religion protestante; mais tout fut inutile. D'ailleurs, on soupçonnait Bothwell d'entretenir des vues perfides contre le jeune prince que Marie avait eu de Darnley, et il s'agissait à tout prix de

l'enlever de ses mains. Un conflit sanglant ne tarda pas à avoir lieu ; et dans cette lutte inégale, Bothwell, abandonné des siens, dut prendre honteusement la fuite, tandis que Marie se voyait jetée dans une prison, où elle fut traitée avec assez peu d'égards.

Il y eut, parmi les membres de la noblesse écossaise, plusieurs individus qui furent loin d'approuver cette révolte ; mais les autres estimaient avoir le droit de venger la mort du roi, de rompre le nouveau mariage de la reine, et de garantir contre des tentatives d'assassinat la personne du prince. Les ministres, à leur tour, espérant voir enfin leur pays délivré du joug romain, et pleins d'horreur pour les crimes de la cour, justifiaient sans hésiter tout ce qui s'était fait. Glencairn entra dans la chapelle d'Holyrood, démolit l'autel, mit en pièces les tableaux et les statues, et dépouilla de tous ses ornements ce superbe édifice. Plusieurs individus, soupçonnés d'avoir trempé dans la mort du roi, furent jugés et condamnés. Mais le plus coupable de tous, Bothwell, parvint à s'échapper. Après avoir demeuré quelque temps dans les îles Orkney, il passa en Danemarck, où il fut dix ans prisonnier. Devenu fou, il mourut dans l'état le plus misérable.

Cependant, les lords coalisés, voyant qu'ils ne pouvaient amener à leur parti quelques-uns des nobles les plus influents, en appelèrent à l'Assemblée générale, fixée au 25 juin 1567. Buchanan, principal du collége de Saint-Léonard, défendit avec vigueur la marche qu'on avait suivie, et l'Assemblée décida d'envoyer des commissaires auprès des lords demeurés neutres, afin de s'entendre avec eux sur tout ce qui tenait à la sûreté du royaume et au maintien de l'Eglise. Les commissaires

ne réussirent pas dans leur ambassade ; mais ils en revinrent plus décidés que jamais à soutenir l'Assemblée générale, et ils adoptèrent sans hésiter toutes les propositions que leur firent les ministres pour l'affermissement du culte évangélique.

Après quoi les lords dressèrent l'acte par lequel Marie-Stuart était privée de la couronne, et le comte Murray nommé régent durant la minorité du roi Jacques. Le lord Lindsay, homme de mœurs rudes, fut chargé de présenter cet acte à la reine; et celle-ci, après un moment de violente colère et d'hésitation bien naturelle, signa son abdication en versant des torrents de larmes. Le 6 juillet, la chose fut rendue publique, et le 29 du même mois eut lieu le couronnement du jeune roi. Murray, qui s'était retiré en France, accepta la régence, et prêta le serment qu'on avait exigé de lui. Il se montra l'ami fidèle de l'église protestante, et conduisit les affaires du royaume avec une politique pleine de sagesse.

Ce fut ainsi qu'après maintes luttes et de nombreux hasards, la Réformation prit enfin de profondes racines en Ecosse. Qu'il y ait eu chez ses promoteurs des motifs de nature fort diverse, c'est ce qu'on ne saurait nier; mais au milieu d'eux nous voyons dominer la figure d'un homme, rude il est vrai, mais dont on ne mit jamais en doute ni l'intégrité ni la foi. Jean Knox fut le père de l'église d'Ecosse, le libérateur de son pays, le champion du Protestantisme. Il est facile à de petits esprits de relever les défauts de ce grand caractère; mais il demeurera vrai jusqu'à la postérité la plus reculée, que, par ses enseignements énergiques et par la rectitude parfaite de ses vues, non moins que par sa persévérance au sein des difficultés et par son cœur tout écossais, il brisa les

chaînes du Papisme, et avec elles la pire des tyrannies que son pays ait eu à supporter. Rappeler et admirer ses vertus, ce n'est pas prendre la défense de toutes les idées qu'il a émises, ni de tout ce qu'il a fait pour les soutenir. Il y eut là sans doute de l'alliage, comme chez ses collaborateurs; mais après avoir retranché de l'éloge tout ce qu'exigent la droiture et la vérité, Knox n'en demeure pas moins un des plus éclairés et des plus purs entre les hommes illustres qui, pendant le cours du XVIe siècle, soit en Angleterre, soit sur le continent, travaillèrent avec tant de succès à délivrer l'Eglise du Seigneur de l'esclavage où la puissance de l'Antechrist la voulait retenir. Il mourut le 24 novembre 1572. La ville d'Edimbourg reçut sa dépouille mortelle, et plusieurs nobles assistèrent à ses funérailles. Comme on le déposait dans la tombe, le comte de Morton dit à haute voix : « Ci-gît celui qui ne craignit jamais un visage d'homme. »

Quant à l'infortunée reine qui avait dû soutenir une lutte inégale contre ce redoutable champion de la vérité, l'on sait comment, après bien des vicissitudes, elle périt sur l'échafaud, en 1587, par ordre d'Elisabeth, dans les Etats de laquelle elle s'était réfugiée, et qui la tint en prison pendant dix-huit longues années.



CHAPITRE XIV.

L'IRLANDE.

Les rares documents dont l'antiquité nous a faits dépositaires, permettent de conclure que l'Irlande reçut de très-bonne heure quelques rayons de la lumière évangélique. Au second siècle de l'ère chrétienne, sous le règne du roi Conne, nous la voyons déjà envoyer des missionnaires pour annoncer les doctrines du salut en d'autres contrées. Parmi eux, Cathalagus occupe une place distinguée. Il porta ses pas jusqu'en Italie, où il devint évêque de Tarente et plus tard le saint patron de cette ville. Dans les écrits d'Irénée, évêque de Lyon, l'an 200 de Notre Seigneur, il est fait mention d'églises fondées au sein des peuples celtiques ; et Tertullien, *Adversùs Judæos*, nous dit que Jésus-Christ avait établi son empire dans la portion même des Iles-Britanniques dont les Romains n'avaient point encore approché. Quoi qu'il en soit, rien n'atteste que l'Evangile ait été porté en Irlande par des agents de Rome; mais, au contraire, tout montre que, durant plusieurs siècles, le peuple irlandais sut résister aux em-

piètements du siége pontifical, et qu'il nourrissait une haine prononcée pour tout ce qui venait de cette source.

Longtemps avant l'arrivée de saint Patrick, l'Irlande chrétienne suivait, dans son culte, les formes des églises d'Orient; et quand ce prêtre, au nom duquel se rattachent maintenant tant de superstitions, voulut exercer une certaine autorité sur l'église irlandaise, Iber, le fondateur du collége de Leinster, lui dit ouvertement que jamais le peuple irlandais n'avait reconnu la suprématie d'un étranger.

Le premier missionnaire venu de Rome en Irlande fut Palladius, dont la chronique de Prosper parle en ces termes : « Palladius, premier évêque, est envoyé par le pape Célestin aux Ecossais (ou Irlandais) qui croyaient en Christ, *mais non pas de la bonne manière.* » Sa mission échoua totalement, c'est-à-dire que le peuple refusa de recevoir les dogmes romains. Hume lui-même reconnaît que « les Irlandais demeurèrent longtemps attachés à la doctrine de leurs premiers instituteurs, déclinant absolument l'autorité du siége de Rome. » Cette période de l'histoire du christianisme en Irlande s'étend du second au douzième siècle.

On peut voir, dans les antiquités monastiques de Grose, combien il est probable que l'Irlande reçut l'Evangile des Grecs et non des Romains. « Je soupçonne fortement, » dit le docteur O'Halloran, catholique-romain très-versé dans les antiquités ecclésiastiques, « que nos ancêtres furent instruits par des missionnaires d'Asie ou d'Afrique, tout au moins par des Espagnols, leurs disciples. Ce qui me le fait croire, c'est qu'ils suivaient strictement les coutumes orientales, pour ce qui tient, par exemple, à la tonsure et au temps de la Pâque. Quoi qu'il en soit,

on ne saurait douter que Patrick n'ait trouvé en Irlande une hiérarchie toute établie. »

Bien plus, il y a maintenant, parmi les érudits, des doutes fort sérieux sur la véritable origine de la mission de Patrick en Irlande. Rome se vante de la lui avoir conférée, et toutefois rien n'est moins prouvé. En contestant, à plus d'une reprise, la validité de l'épiscopat irlandais, Rome a dit elle-même que l'ancienne église de ce pays ne se rangeait pas sous sa juridiction. Jusqu'au XII[e] siècle, les évêques et les anciens d'Irlande vivaient dans le mariage; la liturgie dont ils usaient ne renfermait pas le service de la communion adopté par Rome; ils n'avaient ni la confession auriculaire, ni l'absolution du prêtre; on ne savait pas, en Irlande, ce que c'était que de payer la dîme au saint-siége, d'invoquer les morts ou de prier pour eux; il n'y avait pas même de service mortuaire régulier; on n'imaginait pas la doctrine de la transsubstantiation; on rejetait l'adoration des images; la Cène du Seigneur, enfin, s'administrait sous les deux espèces, et on l'appelait, comme dans les temps primitifs, la communion du corps et du sang de notre Seigneur et Sauveur. L'archevêque Usher a démontré tous ces faits d'une manière irréfragable.

L'histoire établit aussi, avec une assez grande évidence, que l'Irlande eut pour premiers bienfaiteurs un ordre respectable de ministres ou de chrétiens, connus sous le nom de Culdîes, qui n'avaient aucune relation avec Rome. Un de leurs hommes les plus distingués fut ce Columba, ou saint Columb-Kill, qui travailla puissamment à répandre l'Evangile dans son pays et sur les côtes voisines de l'Ecosse et de l'Angleterre. « De brillantes qualités, accompagnées d'un zèle infatigable et d'une haute

éloquence, firent à Columba la réputation d'un apôtre. Des talents si distingués étaient un peu à l'étroit dans l'intérieur d'un cloître; aussi fut-il appelé à l'administration des affaires publiques. Il eût été vraiment miraculeux que, dans une position si périlleuse, il n'eût commis aucune faute, et c'est ce que ses biographes ne prétendent pas (1). Il mourut à Iona, l'an 597, à l'âge de 75 ans. Bède dit que les disciples de Columba ne suivaient pas de règles bien fixes quant à l'observation de la grande fête, par la raison que, séparés comme ils l'étaient du monde entier, personne ne leur avait communiqué les décrets des conciles sur la Pâque; en sorte qu'ils se bornaient à pratiquer les œuvres de charité et de piété, selon les écrits des prophètes, des évangélistes et des apôtres. C'est-à-dire, qu'au témoignage de Bède, l'Irlande ne renfermait, au VI[e] siècle, que de simples chrétiens de la Bible.

« Pendant environ 700 ans, » dès cette époque, « l'église irlandaise sut défendre son indépendance. Elle n'avait aucune relation avec celle d'Angleterre, et, sur des points importants, elle se distinguait également de Rome. Mais la première chose que fit Henri II, fut de réduire l'église d'Irlande sous la domination du pape. Il réunit à Cashel, en 1172, un synode irlandais, et il obtint, à force d'intrigues, ce qu'il désirait. Ainsi finit l'ancienne église d'Irlande et commença la tyrannie romaine. Terrible apostasie, qui eut pour effet une suite de calamités sans égales dans l'histoire. Depuis les jours de Patrick jusqu'au synode de Cashel, un brillant soleil avait éclairé

(1) *Outlines of the History of the Catholic Church in Ireland, by D[r] Murray, Dean of Ardah,* 1842.

l'Irlande; mais à dater de ce malheureux synode jusqu'à maintenant, quelles ténèbres et quelle longue tempête (1)! » Grâce à l'argent et aux armes des Anglais, le souverain pontife parvint à établir son autorité dans une île, qui est devenue un de ses plus forts boulevards.

Si du moins on avait pris les mêmes peines, tout en employant d'autres moyens, pour amener l'Irlande à la foi protestante. Pendant trois siècles, les missionnaires de Rome et les soldats de l'Angleterre n'avaient cessé d'y étendre et affermir le Papisme, lorsque Henri VIII réclama l'entière souveraineté de ce pays, et que, du consentement de la noblesse irlandaise, il fut proclamé « roi d'Irlande et chef suprême de l'Eglise. » De 1540 à 1542, beaucoup de chefs de clans, les Desmonds, les O'Connors, les O'Dunnes, les O'Donnels, les Mac-Mahons, les O'Neils, les O'Briens, les O'Mores, les O'Rourkes, les Mac-Donnels, et les Mac-Williams, par acte public signé de leurs mains, répudièrent la primatie et l'autorité de l'évêque de Rome, s'engageant à repousser toute tentative qu'il ferait, lui ou ses agents, pour se maintenir. Ces chefs furent suivis par d'autres d'un moindre rang; en sorte que, du nord au sud, et de l'est à l'ouest, le pays tout entier parut s'être rangé de cœur au gouvernement et à la religion de Henri. Quelques-uns cependant lui refusaient le titre de roi d'Irlande, d'autres celui de chef suprême de l'église; mais, par sa fermeté et par sa politique, le monarque anglais sut enfin s'attacher et les seigneurs et le peuple; heureux les uns et les autres d'échapper, sous son égide, à l'orgueil et à l'usurpation d'une cléricature ambitieuse. Ce fut par le même motif

(2) *O'Driscoll's Views of Ireland*, vol. II, p. 85.

que l'Irlande prit son parti de la suppression des monastères, sans compter la part que beaucoup de gens eurent à leurs riches dépouilles.

En attendant, la Réformation, au vrai sens de ce mot, ne fit alors que de bien faibles progrès. « Lorsque Henri VIII, » dit Mosheim, « eut aboli le pouvoir pontifical et se fut constitué le chef suprême de l'église anglicane, George Brown, moine anglais, que le roi avait, en 1535, créé archevêque de Dublin, se mit à purger les églises de leurs images, de leurs reliques et de leurs rites superstitieux. Il se donna tant de mouvement, que l'Irlande reconnut la suprématie du roi. Aussi, bientôt après, celui-ci chassa-t-il les moines et détruisit-il leurs maisons. » A en juger par le sort que Brown subit plus tard, on ne saurait douter que son zèle contre le Papisme n'ait été aussi vrai que fervent. Mais, hélas! que fut, après tout, la Réformation de l'Irlande sous Henri VIII? Rien de mieux qu'en Angleterre : l'autorité royale tranchant les questions religieuses; la suppression des monastères; après quoi les doctrines de Rome, ou à peu près, et nul changement essentiel dans la foi de la multitude.

Sous le règne d'Edouard VI, la Réformation fit cependant quelques progrès en Irlande. L'an 1551, sir Anthony St-Leger, lord-lieutenant, fut chargé par le roi de remplacer le rituel de la messe par la liturgie anglicane. Ayant à cet effet convoqué l'assemblée des évêques et du clergé, ses ordres rencontrèrent une vive opposition. Dowdall, primat d'Irlande, se montra le plus furieux de tous; mais le gouverneur tint ferme, et le jour de Pâques on commença le service anglican dans la cathédrale de Dublin. L'archevêque Brown officiait, et en récompense du

secours qu'il avait prêté aux vues du monarque, la primatie fut enlevée au siége d'Armagh et transférée à celui de Dublin.

Là-dessus, Dowdall se retira sur le continent, et Goodacre, protestant décidé, obtint l'archevêché devenu vacant. Un homme de même trempe, Bale, fut promu au siége d'Ossory, où il rendit d'éminents services, en proclamant les doctrines de la Réformation et en flétrissant les abus et les désordres de l'église de Rome. Il eût obtenu certainement de grands résultats en Irlande, s'il lui avait été donné d'y prolonger ses travaux. Mais la mort à jamais déplorable du roi Edouard vint renverser les espérances qu'avaient fait concevoir ses plans de réforme religieuse, et Bale, en particulier, se vit forcé de fuir en pays étranger.

Sous le sceptre tout catholique de Marie, la sœur d'Edouard, il fallut peu d'efforts pour réintégrer l'Irlande en son état précédent. Le premier acte du gouvernement fut d'accorder aux Irlandais le libre exercice de la messe, mais sans contraindre à la célébrer ceux qui n'approuvaient pas les cérémonies romaines. Puis, la reine rappela Dowdall de son exil volontaire; elle le rétablit dans le siége d'Armagh et lui conféra la primatie sur tous les évêques d'Irlande. En 1554, elle dirigea un procès contre le bon archevêque Brown, de Dublin, par la raison qu'il s'était marié, et le procès eut pour issue l'expulsion de ce digne prélat. Quatre autres évêques protestants, coupables du même crime, subirent un pareil sort. Quant à Bale, je viens de dire qu'il n'attendit pas qu'on lui fît rendre compte de ses hérésies devant la commission instituée à cet effet.

Ces mesures spéciales ne tardèrent pas à en amener

d'une autre nature. Déjà au mois de juin 1556, un Parlement déclara criminelle la profession du Protestantisme; et si l'Irlande ne vit pas, dès ce moment, les scènes de sang qui souillèrent le sol britannique, c'est qu'on avait trop à faire ailleurs, et plus près de soi. Voici toutefois un récit qu'on trouva dans les papiers de Richard, comte de Cork, et qui prouve que l'Irlande n'était pas oubliée. On y voit aussi par quelle singulière circonstance elle fut préservée des maux qui la menaçaient.

« Sur la fin de son règne, la redoutable Marie conféra au docteur Cole, enragé bigot, les pouvoirs nécessaires pour faire exécuter en Irlande les ordonnances papistes, comme on l'avait fait en Angleterre. Arrivé à Chester, il reçut la visite du maire, qui s'empressa de rendre ses devoirs au commissaire de Sa Majesté. Pendant l'entretien, le docteur tira de sa valise une bourse de peau qui contenait ses pouvoirs, et en la montrant au maire : « Voici, » dit-il, de quoi fustiger les hérétiques d'Irlande. » La femme de l'auberge, bonne âme qui avait du penchant pour le Protestantisme, et dont un frère, nommé John Edwards, était protestant et habitait Dublin, fut vivement effrayée des paroles du docteur. Epiant une occasion favorable, elle profite du moment où le haut commissaire reconduisait son hôte jusqu'à la porte de la rue, pour enlever de leur étui les lettres-patentes, et elle les remplace lestement par un jeu de cartes avec son enveloppe. Le jour suivant, notre docteur continue sa route, et, favorisé par le plus beau temps, il arrive à Dublin le 7 octobre 1558. Bientôt on le voit paraître au château; et après avoir exposé au lord Fitzwalter, gouverneur de l'Irlande, le but de sa mission, il lui remet pompeusement son petit coffre. On l'ouvre, et, au grand étonnement de tout

le monde, on n'y trouve qu'un jeu de cartes, avec le valet de trèfle en évidence. Jugez quelle rumeur, et la peine inutile que prit le commissaire royal pour s'expliquer à lui-même cette étrange métamorphose. « C'est » bien, lui dit le gouverneur, procurez-vous une autre » commission, et nous battrons les cartes. » Cole repartit pour l'Angleterre, obtint de nouveaux pouvoirs; mais comme il attendait sur les côtes un vent favorable, il apprit la mort de la reine. Ce fut ainsi que Dieu protégea les Protestants d'Irlande. » Lord Fitzwalter raconta, dit-on, cette histoire à Elisabeth; et la reine en fut si enchantée, qu'elle fit appeler la femme de Chester, nommée Elisabeth Matterschad, et qu'elle lui assigna une pension de quarante livres sterling.

Dès le commencement du nouveau règne, on rapporta la plupart des règlements ecclésiastiques de Marie. Mais ce ne fut guère avant le mois de mai 1559, qu'on prit des mesures directes pour favoriser la Réforme en Irlande. On ordonna d'effacer toutes les peintures qui couvraient les murs des deux cathédrales de Dublin, et on les remplaça par des passages de la Sainte-Ecriture. On en fit autant des ornements divers qui rappelaient le Romanisme. Vers la fin du mois d'août, le rituel de la messe fut remplacé par la liturgie anglicane.

En Irlande comme ailleurs, cette opération fournit des preuves manifestes de l'imposture romaine. Mosheim raconte l'histoire d'une image de Jésus-Christ qui suait le sang en certaines occasions, et l'on découvrit que c'était au moyen d'une éponge qu'on y avait adroitement insinuée. L'archevêque prêcha sur ce texte de l'Ecriture: « Dieu leur enverra efficace d'erreur, afin qu'ils croient » au mensonge. » Mais l'Irlande était trop en arrière dans

la civilisation pour retirer de ce fait toute l'instruction désirable. Il n'en fut pas de même en Angleterre. La question des images s'y débattait alors. Elisabeth, sans y mettre un très-haut intérêt, penchait plutôt pour qu'on laissât subsister ces objets de la vénération publique. Mais quand Parker lui eut montré la lettre où l'archevêque de Dublin racontait toute cette affaire, elle comprit qu'il fallait en finir avec une telle superstition, non-seulement à cause de l'idolâtrie qu'elle recélait, mais encore à raison des facilités qu'elle offrait aux supercheries du clergé.

Durant les premières années du règne d'Elisabeth, le peuple irlandais parut adhérer unanimement au Protestantisme. Le clergé papiste rompit tous ses liens avec Rome comme par magie, et il se conforma, presque sans opposition, au rituel anglican. La grande masse de la population suivait tranquillement le culte réformé. Elle faisait une profession tacite de conversion à la foi évangélique. Si bien qu'on eût pu croire que le Papisme et le Protestantisme étaient une seule et même chose; car il ne paraissait importer à personne d'être catholique ou réformé.

Ce calme trompeur ne dura toutefois qu'une dixaine d'années. Rome, se réveillant de son sommeil, finit par envoyer en Irlande des jésuites d'une adresse consommée, entre autres Saunders et Allan. Leur tâche n'était pas d'ailleurs fort difficile, c'était la politique seule qui avait agi sur les Irlandais. L'édifice religieux du Protestantisme, simple échafaudage, ne reposait pas sur le fondement d'une instruction approfondie, et il n'était pas, comme en d'autres lieux, soutenu par les bras nerveux d'un Luther, ou d'un Knox. L'action des lois n'avait pas

eu la puissance de déraciner des erreurs et des superstitions trois fois séculaires. Rome, d'un autre côté, se montra peu scrupuleuse dans le choix des moyens qu'elle employa pour regagner ses enfants. Une révolution si rapide, opérée moitié par la crainte, moitié par l'intérêt, ne put résister à une épreuve pour laquelle on l'avait si mal préparée. La réformation de l'Irlande n'était que nominale; le Papisme, au contraire, y était réel. Lorsque le pouvoir d'Elisabeth se vit menacé par l'Espagne; lorsque les jésuites eurent proclamé hautement son excommunication et sa déposition par le pape, qu'ils eurent déclaré nuls et sans effets tous les actes de son gouvernement, soit au civil, soit au religieux, à raison de son hérésie, la grande majorité du peuple Irlandais, conduite par des chefs puissants et résolus, retourna de grand cœur dans un bercail d'où il n'était sorti qu'à regret et pour la forme.

Il est plus qu'étrange de voir des gens sensés s'étonner de la marche que prirent alors les événements. On n'avait rien fait pour développer l'esprit public dans le sens du Protestantisme; la masse du clergé éprouvait peu de sympathie en faveur des principes de la Réformation; il n'en fallait pas tant pour ramener toutes choses à leur premier état. Il suffisait d'une certaine mesure de zèle de la part de Rome, des punitions qu'on infligeait à ceux qui refusaient de suivre le culte réformé, enfin d'événements politiques propres à favoriser la haine des Irlandais contre l'Angleterre, et celle des ecclésiastiques contre les doctrines et les auteurs de la Réforme. Toutes ces circonstances exercèrent à la fois leur influence, et c'est ainsi que la Réformation de l'Irlande se vit étouffée dans son berceau. Pendant trois siècles, l'Angleterre

usa de son pouvoir pour river les fers que la tyrannie romaine voulait imposer à cette malheureuse Irlande. Le gouvernement britannique avait réussi, au-delà même de ce que le prince du mensonge pouvait désirer. Ce fut en vain que, plus tard, on se flatta de supplanter la puissance papale par des édits royaux ; en vain qu'on espéra de voir un peuple ignorant et superstitieux se contenter, à jour nommé, des formes simples et spirituelles du culte évangélique. S'il y eut d'abord quelque soumission, soumission provoquée par des moyens factices, un temps devait infailliblement arriver où l'on verrait que tout cet échafaudage péchait par la base et qu'il ne pouvait que s'écrouler. Ce temps fut celui où l'Irlande mit en question les droits de l'Angleterre, où les intrigues de la cour romaine reprirent de l'activité, et où, par une conséquence immédiate, le renversement de l'église établie fut aussi soudain qu'en avait été le triomphe apparent.

Le fait est que le vrai Protestantisme doit reposer sur des principes solides et sur la connaissance des Ecritures. Il ne faut rien de moins pour qu'il résiste aux artifices et aux anathèmes de Rome. Le Protestantisme de Henri VIII et d'Elisabeth en Irlande, conception politique plus encore que religieuse, n'était pas né viable; aussi figure-t-il dans l'histoire de ce pays comme une page qu'on y aurait intercalée, et qui n'appartient pas au livre même.

Si l'église nationale protestante d'Irlande eût fait tout son devoir ; si elle se fût appuyée beaucoup moins sur le bras de l'homme et beaucoup plus sur les armes spirituelles de l'Evangile, il est permis de croire que les résultats eussent été quelque peu différents. Ce qui de-

meure vrai, c'est qu'après avoir pu travailler, pendant trois siècles, à délivrer cette contrée du joug romain, l'église établie la possède au même état où la trouvèrent Henri et Elisabeth, lorsqu'ils se déclarèrent les chefs suprêmes de l'église d'Irlande (1).

Il est fort loin de ma pensée, assurément, de parler en termes désavantageux du clergé protestant de cette église. Il a eu, parmi ses docteurs, des hommes dont toutes les églises se seraient honorées, et jamais peut-être il ne fut mieux composé que de nos jours. Cela n'empêche pas que la Réformation n'ait misérablement échoué en Irlande, et si ce malheureux pays doit un jour secouer la tyrannie romaine, ce ne pourra être, sous la bénédiction de Dieu, qu'au moyen d'instruments nouveaux, ou du moins par l'adoption d'un nouveau plan d'opérations. Des individus du plus beau caractère s'y trouvent actuellement engagés dans la lutte avec le Romanisme; mais, contrariés par des forces d'une nature différente, au lieu de porter la guerre dans le camp ennemi, c'est tout ce qu'ils peuvent faire que de garder les postes qu'ils occupent.

Tout ami du genre humain ne peut que former les vœux les plus ardents pour le succès des hommes courageux qui ont à cœur l'entier affranchissement de l'Irlande. C'est un pays magnifique, mais désolé. La puissance d'une funeste superstition paralyse ses meilleures tendances. Aussi longtemps qu'on le verra l'esclave d'une cléricature vénale, il ne saurait se réchauffer aux

(1) Cette assertion paraît exagérée au premier abord; mais il faut pour en reconnaître la triste vérité, se souvenir que les Protestants d'Irlande sont tous, ou peu s'en faut, d'origine anglaise ou écossaise. (*Traducteur.*)

rayons du soleil de la justice, ni jouir d'une véritable indépendance. Que le Seigneur daigne bénir tout ce qui, dans le véritable esprit de l'Evangile et en dehors de toute influence politique, s'entreprendra pour y répandre les purs principes de la Réformation ! Que l'esprit de sa foi primitive vienne réveiller l'énergie du peuple irlandais, et lui apprendre à rejeter un joug qui n'est pas moins humiliant parce qu'il est volontaire ! Puisse un autre Knox être donné à l'Irlande, et que sa parole, irrésistible et puissante comme les flots de la mer, couvre et balaie toutes les impuretés qui souillent cette contrée !



CONCLUSION.

CHAPITRE I.

EFFETS RELIGIEUX, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES DE LA RÉFORMATION.

« Vous les connaîtrez à leurs fruits. » Telle est la pierre de touche par laquelle le divin Auteur du christianisme veut que ses disciples jugent des mérites de tout système religieux. Je ne fais, pour ma part, aucune difficulté d'appliquer cette règle à la grande Réformation du XVI[e] siècle.

Sans vouloir défendre tous ceux qui eurent à y jouer un rôle, ni toutes les mesures qu'ils jugèrent convenable d'adopter, on ne doit pas craindre d'affirmer que, après le christianisme lui-même, la Réforme a été la plus grande bénédiction que Dieu ait accordée au genre humain.

Par l'influence religieuse, politique et littéraire qu'elle a exercée sur les destinées de l'Europe, elle s'est acquis une gloire qui ne s'effacera jamais.

A dater du IIIe siècle, et par un progrès insensible mais constant, ce qui se nommait l'Eglise avait mis en oubli la doctrine et la discipline des temps apostoliques, jusqu'à ce que, d'erreurs en erreurs, ses traditions eussent anéanti « la foi qui avait été confiée aux saints; » et « la Vierge, fille de Sion, » devint, selon les prophéties, « la mère des prostitutions et des abominations de toute la terre. » Elle prétendait être la seule dépositaire de la foi primitive, et, sur le tronc vivant du christianisme, elle avait enté une foule de doctrines aussi absurdes que superstitieuses, et enlevé à la religion son caractère sublime de vérité et de moralité.

Chaque siècle la voyait, fière de sa prétendue antiquité, entasser les innovations; si bien que le culte ordonné d'en Haut, dépouillé de sa simplicité première, n'offrait plus qu'un amas d'erreurs, de superstitions et d'idolâtrie.

Ce serait un travail plein d'intérêt et d'exécution facile, que de suivre les progrès de l'apostasie romaine, depuis l'instant où ses nombreuses hérésies commencèrent en quelque sorte à bourgeonner, jusqu'à leur entier épanouissement au XVIe siècle. Ce fut alors que le Gouverneur suprême des nations versa l'une des fioles de sa colère sur une communauté qui avait indignement asservi l'esprit humain et perverti la vérité de Dieu.

Les églises apostoliques et les Pères des cent quatre-vingts premières années de l'ère chrétienne ne connurent pas d'autre règle de foi que les paroles du Saint-Esprit, telles qu'elles sortirent des lèvres ou de la plume des hommes divinement inspirés. Mais, dès le IIIe et le IVe siècle, il se manifesta une certaine tendance à mettre en doute la légitimité du jugement individuel dans l'étude

de la Parole de Dieu. L'Eglise eut la fatale idée de se poser comme l'interprète légitime de la pensée divine et de requérir pour ses commentaires une soumission explicite. A la règle suprême de la foi, l'on ajouta certaines traditions dites apostoliques, dont les Pères des deux premiers siècles n'avaient jamais fait mention. Dès lors, papes et conciles prirent sur eux la redoutable responsabilité de dicter au monde chrétien ce qu'on devait croire et professer comme venant du ciel.

Puis vint au IV[e] siècle un usage que sanctionna, quatre cents ans plus tard, le second concile de Nicée, je veux dire l'usage des reliques et des images, avec les superstitions qui se rattachent au signe de la croix. Telle fut l'origine de l'idolâtrie révoltante qui règne dans les pays papistes, de cette idolâtrie qu'on retrouve chez tout romaniste sincère et qu'on justifie par les arguments mêmes dont se servaient les païens pour défendre les statues qu'ils érigeaient à leurs divinités.

Vers la fin de ce siècle, après que plusieurs Pères eurent préconisé les mérites infinis du célibat, le pape Cyricius en fit une loi pour le clergé, loi que la bulle de Grégoire VII confirma puissamment au XI[e] siècle. Cette doctrine pernicieuse, qui souilla l'Europe de tant de crimes et rendit les prêtres la terreur des familles honnêtes, ne fut, après tout, qu'un rejeton de l'ascétisme des gnostiques. D'abord, on avait vanté le célibat comme un état de sainteté particulière. Bientôt une foule d'enthousiastes voulurent se couronner d'une auréole si belle et si pure. Mais comment ne pas revêtir le clergé d'un honneur que tant de simples particuliers s'étaient procuré. Ainsi naquit la loi par laquelle l'église romaine défend aux prêtres de se marier, et qui est un

des traits auxquels on peut reconnaître la grande apostasie décrite avec tant de détails dans la première épître à Timothée (1).

Le VIIe siècle est plein des inventions et des nouveautés du Romanisme. Ce fut alors que l'évêque de Rome, après avoir longtemps et vainement aspiré à la prééminence, obtint le titre orgueilleux d'évêque universel, et, par suite, le monstrueux privilége de l'infaillibilité. L'infaillibilité! prétention inouïe de la part d'une église qui a manifestement erré sur presque tous les points de la doctrine et de la discipline, formulées par le saint livre de Dieu. Ce fut aussi dans ce siècle que l'on contracta la coutume de célébrer le culte public en langue étrangère, usage qu'a maintenu dès lors l'église romaine, en dépit des prohibitions les plus formelles de l'autorité apostolique.

A ce siècle ténébreux se rattache encore l'invention lucrative du purgatoire et des prières pour les morts; invention qui reçut, l'an 1140, la sanction positive du pontife romain, et devint un article formel de la foi catholique par décret du concile de Trente, au XVIe siècle. Si l'on pouvait faire le compte des sommes que cette imposture a fait couler dans les trésors de l'église, il n'est pas d'homme sensé qui ne détestât l'avarice du clergé romain. Il dispose, à l'en croire, du monde invisible, et il refuse de faire le moindre acte religieux pour retirer un frère des flammes du purgatoire, si, au préalable, on ne lui paie, selon le tarif, le prix de ses services!

L'an 787, le second concile de Nicée définit et sanc-

(1) Chap. IV.

tionna une doctrine que deux siècles d'enseignements erronés n'avaient que trop bien préparée : c'est la doctrine de la présence réelle dans l'eucharistie. En 1215, le concile de Latran érigea cette doctrine en article de foi.

Au XI[e] siècle, déjà, l'on avait fait un pas considérable dans cette mauvaise route. Les laïques s'étaient vus privés de la coupe, par le prétendu motif qu'on recevait le Seigneur tout entier, au moyen du pain ou de l'hostie. Malgré de longues et de vives oppositions de la part des fidèles, cette manière de voir et de procéder fut confirmée par le concile de Constance, au XV[e] siècle.

Vers la fin du XII[e] siècle, l'Eglise, abusant de l'ignorance et de la crédulité de ces temps, fit accepter le dogme des œuvres surérogatoires, celui de l'absolution par le prêtre et les sept sacrements. La première de ces doctrines engendra les indulgences; la seconde mit le prêtre à la place de Jésus-Christ; la troisième, enveloppant d'un sombre mystère les actes les plus simples du culte chrétien, les ensevelit comme sous un voile funèbre. Mais la tyrannie du clergé romain y trouva son compte, car rien n'était plus propre que ces inventions à lui concilier l'aveugle vénération des peuples.

Au XIII[e] siècle, les conciles de Florence et celui de Latran mirent en quelque sorte la dernière main au dogme de la transsubstantiation, en instituant le sacrifice de la messe, et l'adoration de l'hostie, ou de l'oublie consacrée. Ils sanctionnèrent en même temps le culte de la Vierge, l'invocation des saints et la confession auriculaire.

Il semblait qu'il n'y avait plus rien à ajouter au mystère d'iniquité, lorsque le concile de Trente vint le consolider,

en rassemblant dans un seul code tant de lois anti-évangéliques et en frappant d'anathème ceux qui se refusaient à « adorer l'image de la bête et à prendre son signe en leur front. » Bien plus, dépassant tout ce qui avait été fait jusque-là, il déclara que les apocryphes, la tradition et la Vulgate latine étaient d'une autorité égale à celle des Saintes-Ecritures, oracles vivants du Seigneur.

L'église de Rome se vante sans cesse de son antiquité; mais les faits justifient-ils cette prétention? Nous le nions hardiment. Elle n'a eu son formulaire complet qu'après le concile de Trente. Telle qu'elle est donc, elle ne compte que trois siècles d'existence, et le Protestantisme est, sans contredit, son aîné. Le symbole du pape Pie VI, auquel tout catholique romain est actuellement tenu d'adhérer, est de quarante-quatre ans plus jeune que la confession d'Augsbourg, confession qui renferme les points essentiels de la foi protestante.

Si l'église de Rome demande fièrement aux Protestants où était leur religion avant Luther, ils peuvent, en réponse, lui demander où était la religion romaine avant le concile de Trente, concile qui ajouta douze nouveaux articles à la foi exprimée par le symbole de Nicée. Ou plutôt, prenant la chose de plus haut, nous répondrons aux Romanistes : Notre religion était où ne fut jamais la vôtre; dans la Parole de Dieu, « laquelle vit et demeure à toujours. »

La gloire même de la Réforme consiste à s'être franchement rattachée à l'ancienne vérité apostolique, par opposition aux nouveautés et aux corruptions de onze cents années de révolte manifeste et persévérante contre la vraie foi en Christ. Le Protestantisme ne fut pas une innovation, mais plutôt une réaction vigoureuse contre

des innovations aussi nombreuses que hardies. Il ne vint pas proclamer une nouvelle doctrine, mais « combattre pour la foi confiée une fois aux saints. » En quoi montra-t-il qu'il voulait du nouveau? Est-ce en attaquant les indulgences, pratique dont on n'avait pas entendu parler avant le XIe siècle? Est-ce en niant au pape une suprématie qu'il n'osa lui-même réclamer que six cents ans après les apôtres? Est-ce en réclamant pour le peuple le droit et le devoir de sonder les Ecritures, ce que les Pères des trois premiers siècles de l'Eglise, pour ne rien dire de Jésus-Christ et des apôtres, ne cessèrent de faire? Est-ce en rejetant la tradition, comme règle de foi, tandis qu'il ne fut pas question de lui attribuer cette autorité, dans le temps même où il eût été possible d'en constater la teneur? Est-ce en dévoilant ce qu'a de monstrueux la prétention de Rome à l'infaillibilité, doctrine qui ne put être mise en circulation qu'après que le pape se fût proclamé évêque de l'univers, au VIIe siècle? Est-ce lorsque les Protestants dévoilèrent les turpitudes du célibat des prêtres, qu'ils se montrèrent avides de nouveautés? Mais celui que l'on donne comme le chef de l'épiscopat romain, l'apôtre Pierre, était marié; mais Paul déclare expressément que « le mariage est honorable entre tous; » mais un des signes de l'apostasie romaine prédite par la Bible, c'est « qu'on défendra de se marier; » mais enfin, pendant trois cents ans, ce dogme impur fut ignoré de l'église chrétienne. Est-ce pour avoir nié les feux du purgatoire, qu'on nous taxe de novateurs, quand nulle trace de cette doctrine ne se trouve réellement ni dans la Parole de Dieu, ni dans les écrits des docteurs chrétiens durant les six premiers siècles? Est-ce pour avoir rejeté la messe et l'adoration de l'hos-

tie, institutions du concile de Florence au XIII[e] siècle; ou le culte des images, l'invocation des saints et de la vierge Marie, les prières pour les morts, corruptions ignorées jusqu'au IV[e] siècle et dont quelques-unes datent seulement du XIII[e]? Serait-ce peut-être parce que les Réformateurs ne firent aucun quartier à l'absolution donnée par le prêtre et à la confession auriculaire, ces institutions immorales dont on n'eut connaissance qu'au XII[e] et au XIII[e] siècle? Serait-ce parce qu'ils réclamaient des liturgies et un service en langue vulgaire, lorsqu'on sait que le rituel latin ne devint obligatoire partout qu'au VII[e] siècle? Ou parce qu'ils reprochèrent au pape le crime qu'il commettait, depuis cinq siècles, en dérobant la coupe aux laïques? Enfin, peut-on les accuser d'avoir voulu des nouveautés, quand ils réclamaient contre les cinq sacrements ajoutés depuis peu aux deux cérémonies instituées par Jésus-Christ; et la Réforme se rend-elle coupable d'innovation, lorsqu'elle retranche de la Bible ces livres apocryphes qui n'y furent introduits que par le concile de Trente, au mépris de la pure révélation du Seigneur?

On peut donc l'affirmer sans crainte d'être démenti, tout ce que Rome a conservé de l'antiquité, en fait de choses essentielles, les églises réformées le retiennent de concert avec elle. Les points principaux de doctrine et de discipline contre lesquels nos Réformateurs protestèrent, étaient de pures innovations dont l'histoire a conservé fidèlement la date. Les Réformateurs ne proposèrent aucune doctrine de leur invention. Ils se bornèrent à demander le redressement d'abus plus ou moins modernes. Au lieu de s'arrêter à moitié chemin, sur le terrain douteux d'une antiquité intermédiaire, ils

se portèrent de plein saut dans le siècle même de l'inspiration, dans ce siècle où la vérité coulait pure et abondante de sa source divine.

Ce mouvement religieux de la Réformation fut donc un grand pas que Dieu fit faire aux consciences vers la vérité primitive, trop longtemps égarée. Dans chacune des contrées de l'Europe, il rappela des milliers d'individus à la seule vraie règle de la foi. Il instruisit les hommes à douter de l'infaillibilité du pape et des conciles pour ne recourir qu'à la Parole écrite. Ce fut comme le souffle d'une vie nouvelle dans le cœur d'une multitude qui, durant des siècles, avait substitué à la foi véritable et à l'obéissance spirituelle, une masse confuse de misérables cérémonies. Par là se rompit le prestige qui environnait la personne du prêtre; les hommes apprirent à penser chacun pour soi, et à déployer leur activité individuelle; la conscience reconquit la liberté dont elle doit jouir dans les choses de Dieu; enfin, et par-dessus tout, la doctrine des mérites du Sauveur, ou autrement la doctrine de la justification pleine et gratuite par la foi au sang de Christ et en sa justice, répandit son antique lumière et fit disparaître, comme d'impurs brouillards de la nuit, tout ce cérémonial si humain, si compliqué, si onéreux, par lequel le Romanisme avait obscurci ou plutôt étouffé la gloire de la croix.

Après quoi, l'on ne saurait étudier l'histoire avec impartialité, sans reconnaître l'influence salutaire de la Réforme sur les destinées politiques des pays qui l'embrassèrent. Elle fut pour eux une vraie rénovation. En brisant les chaînes de la tyrannie ecclésiastique, elle

rendit l'éminent service d'ébranler les prétentions du despotisme civil.

Quand Luther commença son attaque contre la suprématie spirituelle du pape, celui-ci était en possession de fouler à ses pieds toutes les têtes couronnées de l'Europe. A diverses occasions, excitant les sujets à se révolter contre les princes qui refusaient d'être les serviles instruments de son ambition, il avait traité avec la dernière indignité les plus grands potentats de l'Europe. Pour preuve, qu'on se souvienne de Jean d'Angleterre, de Henri IV d'Allemagne, de Frédéric Barberousse et de Louis II de France.

Presque sans aucune exception, le Papisme se montra toujours l'ennemi des gouvernements libres et le fidèle allié des tyrans. Il ne faut pas juger de ses tendances politiques par son état actuel, car la lumière et les institutions du Protestantisme ont pénétré la société moderne tout entière, et Rome elle-même n'a pu qu'en subir l'influence. Pour savoir à quoi nous en tenir sur ce point, il faudrait remonter aux beaux jours de la papauté, quand elle avait à ses pieds tout le monde civilisé, quand les nations européennes professaient unanimement le Romanisme, et que les plus fiers monarques se prosternaient devant le pontife. Dans quelle abjection n'était pas alors la société politique! Comme le pouvoir absolu régnait sans contestation! La liberté n'était qu'un vain mot, et le monde chrétien se flétrissait sous le double opprobre de la tyrannie de l'Eglise et du despotisme des princes.

Cependant la Réformation vint enseigner aux hommes à réfléchir sur leurs droits, si longtemps et si cruellement usurpés. En leur révélant la tyrannie sous une de

ses formes, elle leur apprit à la dévoiler sous beaucoup d'autres. A mesure qu'elle posa les pieds dans les Etats de l'Europe, elle améliora par degré la science de l'administration, et, grâce encore à quelques circonstances favorables, elle jeta les fondements de la liberté civile et religieuse qui honore maintenant une grande portion de l'ancien monde. Ce qui empêche que cette liberté ne prenne tout son élan, c'est, il faut le dire, l'influence que l'esprit papiste n'a discontinué d'exercer en Espagne, en Italie, en Autriche, et en d'autres lieux du continent européen.

Si, dans l'antagonisme des principes, Rome elle-même s'est quelque peu modifiée, il n'y a pas lieu de s'en étonner. La politique seule et la force des circonstances devaient produire cet effet; mais il n'en est pas moins vrai que, partout où le Romanisme prévaut, la liberté civile ne jouit que d'une existence précaire.

Un système qui forgea les chaînes de l'Inquisition et en creusa les cachots; un système qui instruit ses adeptes à envisager comme voués à la perdition tous ceux qui ne sont pas dans le giron de l'Eglise, quelles que soient leurs relations intimes avec Christ; un tel système ne saurait engendrer la liberté, dans le sens vrai de ce mot. S'il est un fait qu'on ne doive jamais perdre de vue, c'est que les plus grands défenseurs de la liberté de conscience, furent tous des hommes aussi qui arrachèrent leur pays à l'esclavage politique. Voyez les Réformateurs de l'Allemagne, de la Hollande, de Genève, de l'Angleterre et de l'Ecosse.

Il est vrai que les premiers Réformateurs ne comprirent qu'à moitié la liberté de conscience, objet de leurs luttes, et que par conséquent ils laissèrent, sous ce rap-

port, leur œuvre inachevée; mais, prenant les choses au point où ils les avaient laissées, leurs successeurs entendirent mieux les vrais principes; et c'est à eux, sans contredit, que nous devons la liberté dont nous avons le bonheur de jouir maintenant.

Dans ce résumé des effets généraux de la Réformation, nous ne saurions oublier l'impulsion puissante qu'elle sut imprimer à l'esprit humain. Ce fut le siècle des grands travaux littéraires et des âmes fortement trempées. La tempête que suscita la lutte à laquelle on dut se livrer pour reconquérir la vérité, fut comme le berceau où le génie, le savoir et les hautes pensées sucèrent un lait vigoureux. Les beaux-arts, il est vrai, la peinture et la sculpture surtout, essuyèrent quelque perte; car c'étaient les superstitions romaines qui avaient été leurs soutiens; mais la littérature et la science, dans toutes leurs branches, puis les arts usuels virent se lever pour eux un nouveau jour.

On peut, sans faire tort à la Réforme, accorder qu'elle ne fut pas seule à produire ces résultats. Si l'on n'eût pas découvert l'imprimerie, les Réformateurs n'auraient pas eu la même facilité pour répandre au loin leurs doctrines. Il faut ajouter la fabrication du papier, invention récente qui permit de vendre les livres à un prix incroyablement peu élevé. La boussole, en facilitant le commerce des peuples; la prise de Constantinople, en disséminant sur toute l'Europe les savants de la Grèce, vinrent l'une et l'autre faciliter les progrès des sciences et des lettres. Mais, après tout, il fallait, pour utiliser ces heureuses circonstances, quelque mobile puissant qui ramenât l'esprit humain entraîné et abruti par le

despotisme politique et la tyrannie spirituelle. La Réformation protestante fut ce mobile. Les controverses qu'elle engendra servirent d'une manière merveilleuse à aiguiser les esprits. Ce fut un débat remarquable par sa publicité ; et, tandis que les savants docteurs de ce siècle y jouaient le principal rôle, le peuple prenait part à la discussion, tout au moins comme auditeur, et l'on y apprenait à penser et à manifester ses convictions. L'université de Wittemberg, et plus tard l'académie de Genève, devinrent des foyers de lumière pour toute l'Europe. C'est dans ces salles réformées que le jargon de l'école reçut le coup de mort, et toute une génération de jeunes gens, avides de liberté et de connaissances, fut bientôt en état de répandre une instruction digne de l'époque.

Voilà comment les ténèbres qui couvraient la face de l'Europe, lorsque Luther entra dans la carrière, commencèrent à se disperser. Car Rome avait, autant que possible, fait la nuit tout autour d'elle. Elle possédait quelques savants dont elle pouvait se glorifier ; mais elle ne permettait pas que leur science sortît des murs du Vatican, ou des cellules d'un cloître. Son clergé, comme Bellarmin lui-même est obligé de le reconnaître, avait subi la double dégradation de l'ignorance et du vice. Or, l'adage dit : « Tels prêtres, tel peuple, » et la vérité de cet adage se montrait d'une manière effrayante dans les pays qui subissaient le joug de la papauté.

Cependant, les fruits que porta l'arbre de la Réforme n'atteignirent pas tout d'un coup à la maturité. La lutte fut d'abord trop vive. La pensée humaine ne sortit pas de sa prison sans que les passions s'en émussent. Mais quand l'orage eut déchargé ses tonnerres, un jour d'une

brillante clarté se leva sur l'Europe. Avant le XVI[e] siècle, la littérature était arrivée au dernier degré de décadence dans le sein de la chrétienté. Partout où l'on permit aux doctrines réformées de pénétrer, il y eut un retour à la vie littéraire.

Soit donc que nous envisagions la Réformation comme l'ère d'une nouvelle existence religieuse pour les peuples, ou comme le point de départ d'une grande époque de liberté et de science, nous devons voir en elle la source des plus riches bienfaits qu'une miséricordieuse Providence ait daigné verser sur les enfants des hommes, dans ces derniers temps de l'Eglise. Ne pensons jamais à cet événement admirable, sans nous sentir pénétrés d'une vive reconnaissance envers le donateur de tout don parfait et de toute grâce excellente. Dans son amour infini et dans sa commisération pour un monde aveugle et opprimé, il fit briller sur lui une nouvelle aurore ; et, par des voies inattendues, il opéra dans l'état de la société une révolution intellectuelle et morale dont l'action se fait encore sentir sur les âmes. Et cette action se continuera jusqu'à ce qu'on ait vu disparaître la dernière trace de l'homme de péché, et que les nations qui maintenant languissent et périssent sous son sceptre de fer, rentrent triomphantes dans la lumière et dans la liberté qui se trouvent en Jésus-Christ.

Nous nous devons à nous-mêmes, et nous devons aux générations futures de nourrir l'esprit de la Réforme et de le maintenir vivant. Il s'agit de poursuivre notre lutte contre la puissance de l'Antechrist, jusqu'à ce qu'il n'existe plus aucun symbole de la papauté, et qu'une foi pure et vivifiante ait répandu la santé et le salut sur les

pays qui sont encore ensorcelés par les enchantements de la Babylone mystique. La victoire, il est vrai, ne semble pas prochaine; les difficultés s'entassent sur notre chemin comme des montagnes; mais nous avons la prophétie pour nous; nous avons pour nous la Providence; nous avons l'heureuse expérience des temps passés et la liberté politique de notre époque. Le zèle même du Romanisme qui se réveille vient à notre aide; et enfin nous avons pour nous toute la Bible, et l'Esprit de Dieu est avec nous. Déployons donc une énergie toute nouvelle dans l'intérêt de la vérité. Efforçons-nous, par tous les moyens qu'avouent la morale et l'Ecriture, de briser les chaînes qui unissent les membres de l'église papale à un clergé infatigable, dont le sceptre prend sa force dans les terreurs de l'ignorance, et dont la domination cessera dès que la lumière des vérités divines aura percé les ténèbres qui recouvrent tout cœur catholique.

Mais dans cette guerre contre des géants, il ne faut pas se reposer sur le bras de la chair. C'est l'épée à deux tranchants des vérités célestes qu'il s'agit de sortir du fourreau. Rejetons toute autre arme, afin de pouvoir d'autant mieux manier celle-là. Si Luther ne désespéra pas du succès, lorsqu'il avait le monde entier contre lui, certes les Protestants de nos jours ne doivent pas céder au découragement. Avec la Bible, la presse et la chaire à leur disposition, qu'ils marchent en avant dans l'intérêt du Protestantisme; et disons-nous bien qu'il n'y a rien de fait encore, tant que des millions d'êtres humains sont sous la domination fatale « de l'homme du péché. » Ne mettons pas beaucoup de confiance dans le cours des événements politiques, mais attendons tout de la puissance de l'Evangile. Ce qui assura le premier triomphe

de la Réforme, est assez fort, par la grâce de Dieu, pour renverser les forteresses de l'Antechrist dans le monde entier. L'esprit du Papisme, ductile de sa nature, sait parfaitement se plier aux circonstances diverses de l'ordre social. Il est difficile de le suivre dans sa marche, tortueuse comme celle du serpent; plus difficile encore d'attaquer ses batteries si bien masquées, et de deviner sa tactique si variable. Mais la vérité toute simple de Jésus-Christ et de Jésus-Christ crucifié, la doctrine de la justification par la foi aux mérites du Rédempteur, cette doctrine à laquelle tout se rattache et de laquelle tout dépend; voilà ce qui est suffisant pour démanteler les erreurs romaines, et dérouter les stratagèmes de l'ennemi. Il y a là de quoi mettre en poudre tout ce système si compliqué d'inventions charnelles et de mérites humains.

Que les vrais Protestants soient sur leurs gardes contre la nouvelle méthode qu'on emploie de nos jours pour défendre le Romanisme; méthode qui a pour principe de taire ce qu'il offre de plus révoltant, ou de l'interpréter de manière à lui donner quelque ressemblance avec un certain Protestantisme. Enlevez le léger voile dont la philosophie de quelques écrivains (1) a voulu recouvrir le Romanisme du moyen-âge, et vous retrouverez là-dessous toutes les abominations de l'Antechrist. Qu'importe à un Protestant éclairé que, grâce à votre talent de casuiste, vous parveniez à dissimuler pour le vulgaire les traits réels du Papisme, si en définitive vous laissez

(1) L'auteur cite le Dr Wiseman. A ce nom l'on pourrait ajouter quelques noms illustres dans le monde littéraire de la France.

(*Traducteur.*)

subsister, jusqu'à la dernière, les erreurs de ce système destructeur! Vu sous son aspect le plus favorable, le Romanisme ne laisse pas d'être l'ennemi déclaré du salut, tel que Dieu l'a établi. Il rejette la doctrine de la justification par la foi, sans les œuvres de la loi. Il construit à la place un salut qui consiste en partie dans l'œuvre du Rédempteur et en partie dans les mérites humains; avec cette différence caractéristique qu'il importe de ne pas oublier, savoir que la foi exigée par le Romanisme est quelque chose de vague et d'indéterminé, tandis qu'il définit et gradue avec une grande précision les œuvres qui concourent à racheter une âme.

Le Romanisme est, dans ses traits essentiels, d'invention purement humaine ; il donne la paix aux consciences sans les purifier. Sous une forme subtile et perfide, il combine tous les phénomènes que l'illusion peut produire, et toutes les erreurs que recèle le cœur corrompu de l'homme. Les symboles par lesquels il figure les réalités du monde spirituel et invisible, que sont-ils en effet, sinon l'idolâtrie même pour laquelle le genre humain montra, dans tous les siècles, une si funeste inclination et contre laquelle le Ciel fit constamment entendre ses menaces? Que sont les cérémonies dont il charge le culte, sinon un moyen de satisfaire le désir qu'a l'homme de se présenter devant Dieu avec une justice qu'il doive à lui seul? Que sont les prétentions du clergé romain, depuis le souverain pontife dans ses hautes fonctions, jusqu'au moine le plus chétif dans son humble ministère, si ce n'est une lamentable imposture dont l'effet est de mettre à la place de Christ un faillible mortel, et d'enseigner à se reposer sur les offices de l'Eglise, plus que sur les mérites du grand souverain Sacrificateur de no-

tre profession? Que sont enfin les messes, les prières pour les morts, l'invocation des saints et le culte de la Vierge, sinon la répudiation flagrante de l'unique offrande de Jésus-Christ? Fait-on autre chose par là que de substituer à l'efficace divine et immédiate de son sacrifice, une médiation qui partage, entre le prêtre officiant sur la terre et les saints qui règnent dans le Ciel, la gloire de sauver le monde?

Que les Protestants travaillent donc au renversement du Papisme, non pas seulement parce qu'il contient beaucoup d'erreurs, mais parce qu'il vicie le système chrétien tout entier, et qu'il est incompatible avec le salut des âmes. Le Papisme, dans ce qui le caractérise, ne peut sauver personne. Quelques-uns de ceux qui le professent valent mieux que leur foi, je n'en fais nul doute; toujours est-il que, envisagé comme système, il se place entre le pécheur et Jésus-Christ, et lui dit de mettre sa confiance en des mérites qu'il faut ajouter à ceux de l'Agneau sans défaut et sans tache, comme s'il n'avait pas fait toute l'expiation des péchés.

« Notre Protestantisme, » observe un écrivain plein de force et justement célèbre, « notre Protestantisme ne fut pas le passage d'erreurs logiques à des erreurs irrationnelles, du despotisme à l'anarchie, de la terreur au relâchement, de l'habileté à la folie, d'une politique hypocrite à une absurde jonglerie, ou d'un fanatisme sans chaleur à un fanatisme dépourvu de sincérité. Pour nous, le Protestantisme signifie tout autre chose que cela. Nous ne saurions désigner sous ce nom que le passage de la religion inventée par l'homme, à la religion révélée de Dieu. Et si l'on veut retrouver cette dernière religion, il ne faut pas remonter au VIe siècle, ni au Ve, ni au

IVe, ni au IIIe, ni au IIe; non, pas même au temps des Polycarpe et des Ignace, ou, le dirai-je, au *temps* de l'apôtre saint Jean; mais il faut aller à la source même, au dépôt de la religion révélée, je veux dire au Livre de Dieu...

... Non-seulement le Protestantisme ne renversera pas l'église romaine, s'il se borne à l'attaquer sur le terrain de l'argumentation, mais encore il ne conservera pas son propre terrain s'il s'obstine à s'appuyer d'un pied sur la sainte Écriture, et d'un autre sur le christianisme de Nicée. Bien plus, se maintenir dans cette position, c'est manifestement perdre le poste avancé que les Réformateurs occupèrent. A moins qu'il n'y ait promptement une réaction prononcée contre certaines tendances (1), la Réformation se verra compromise par ses enfants, puis délaissée, puis enfin condamnée; et nos fils s'estimeront très-modérés, en disant que Luther, Cranmer et Jewel furent des hommes honnêtes mais imprudents, dont il faut peut-être excuser le zèle indiscret et la conduite schismatique, en considération des abus accidentels qui s'étaient attachés à l'ÉGLISE durant le moyen-âge (2)! »

Il y a beaucoup d'énergie et de vérité dans ces observations. En effet, ce n'est pas du Protestantisme de nos jours, Protestantisme relâché et en transactions continuelles avec l'erreur; ce n'est pas de lui qu'on peut attendre le renversement des forteresses du Papisme

(1) L'auteur fait allusion aux doctrines d'Oxford, dites *puséites*. Plût à Dieu que ses réflexions, si justes, fussent sans application dans les églises réformées du continent! (*Traducteur.*)

(2) *Introductory Essay to Pfizer's Life of Luther, by the author of natural History of Enth., etc*, PP. XXX, XXXI.

qui sont encore debout. Il faut que l'esprit de Luther soit rendu à l'Eglise. Alors seulement les inventions et l'autorité de l'homme en matière de foi, feront place à l'autorité de Dieu et aux seuls mérites du Sauveur, ou en d'autres termes, au christianisme primitif.



CHAPITRE II.

SITUATION ACTUELLE ET AVENIR DES ÉGLISES RÉFORMÉES.

Il eût été naturel de penser que les églises qui reconquirent leur indépendance spirituelle, à l'époque glorieuse de la Réformation, auraient, à l'envi les unes des autres, retenu fortement les doctrines sur lesquelles se fonda leur séparation d'avec le siége de Rome? Mais, sans compter le grand nombre de cas où la lumière qui s'était répandue dans les ténèbres fut aussitôt éteinte qu'allumée, il lui arriva bien souvent aussi d'être trop faible et trop vacillante pour ouvrir les yeux d'une multitude assoupie. En Italie et en Espagne, nous avons vu la Réformation naître au milieu de rudes combats, pour expirer en quelque sorte au moment de sa naissance. Ailleurs, elle s'écarta bientôt des doctrines évangéliques d'où elle tirait son origine; et, quoique fortement implantée dans le sol, elle ne produisit pas la riche moisson qu'elle semblait promettre. Tout en continuant de protester contre le despotisme ecclésiastique de la papauté, la Réforme, dépouillée de l'esprit vivifiant des Luther, des Zwingle et

des Calvin, ne sut plus renouveler les peuples ; et c'est ainsi que demeura presque stérile l'arbre que les Réformateurs arrosèrent de leurs larmes et de leur sang.

Quand l'Allemagne eut, par sa longue lutte, assuré l'indépendance de l'église protestante, on vit une froide orthodoxie succéder au zèle fervent des premiers jours. Le plus déplorable formalisme fraya la voie aux écarts de doctrine qui firent du pays de Luther le centre du néologisme et du scepticisme transcendental. Si les fondateurs de la Réformation allemande se fussent moins appuyés sur le pouvoir de l'homme et sur celui des symboles humains, il est permis de penser que les grandes doctrines soutenues par Luther auraient eu plus de puissance réelle, et que le Protestantisme ne se serait pas souillé en acceptant quelques-unes des plus graves erreurs qui aient infesté l'église chrétienne.

Chacun sait avec quelle facilité nous passons d'un extrême à l'autre. Délivrée du vasselage humiliant où la retenait une église qui interdit la liberté de penser, l'Allemagne eut à peine retrouvé cette liberté, qu'elle en fit l'abus le plus criant. Adoptant un système relâché d'interprétation des Ecritures, elle se laissa envahir par le socinianisme, et se lança dans cette critique latitudinaire qui dépouille la Bible de son autorité et en métamorphose les doctrines au gré d'un orgueilleux et profane rationalisme. « Se disant sages, » ses théologiens « sont devenus fous. » Ils oublièrent la doctrine de Christ crucifié, et « Dieu leur envoya efficace d'erreur, » en sorte qu'ils s'égarèrent dans leurs propres pensées. Tout hérissés de science, ils employèrent les efforts de la critique et de l'exégèse sacrée à offusquer ou à détruire la vérité de Dieu ; jusqu'à ce que l'Allemagne, jadis le glo-

rieux foyer de la lumière évangélique, menaça de devenir le fléau de la chrétienté.

Sauf quelques exemples d'une honorable fidélité au milieu de la défection générale, tel fut l'état de l'Allemagne protestante jusqu'à ces dernières années. Le néologisme, hélas! n'en a pas disparu. La science allemande, aussi profonde que variée, ne s'est pas encore généralement consacrée au service de la croix. Mais on est heureux de savoir qu'une grande révolution s'opère dans la littérature biblique de l'Allemagne, et que plusieurs de ses hommes les plus érudits s'efforcent, non sans de beaux succès, à redresser ses habitudes de scepticisme, à purifier l'enseignement de ses écoles, à réformer la prédication de ses chaires et à restaurer les doctrines vivantes de ses premiers Réformateurs. Oh! si l'Allemagne, avec les hommes de génie dont elle est si fière, se mettait à l'œuvre pour effectuer une seconde Réformation, comme de précieux symptômes semblent l'annoncer, quelle impulsion n'en recevrait pas la cause de l'Evangile, et sur le continent de l'Europe et parmi les peuples encore païens! Quelques-uns de ses esprits les plus éminents se sont donnés de tout leur cœur aux missions évangéliques, et déjà leurs propres ames, aussi bien que celles des membres de leurs églises, en ont recueilli de riches bénédictions. Le temps n'est pas éloigné, je m'assure, où beaucoup de leurs frères suivront ce bel exemple, et c'est alors que l'Allemagne se montrera digne d'avoir été le berceau de Luther. En attendant, nous n'oublierons pas que, à cette heure même, elle peut se glorifier de posséder des hommes qui, par leur piété comme par leur savoir, font l'ornement du Protestantisme; et c'est de tout notre cœur que nous implorons

la grâce de Dieu sur les travaux auxquels ils se livrent, pour imprégner d'un nouvel esprit la théologie de leur pays.

Si de l'Allemagne nous passons à la ville de Calvin, à cette cité qui exerça, par lui, tant d'influence sur la Réforme, nous nous voyons obligés de céder à de sombres pensées. Genève, autrefois le flambeau des églises réformées, s'est hélas ! écartée sensiblement de la foi. Les pasteurs de cette antique église se sont laissé séduire par l'esprit d'erreur. Là où Bèze et Calvin passèrent les meilleurs jours de leur vie, où ils présidèrent une académie orthodoxe, et instituèrent des congrégations évangéliques, on sent partout le froid brouillard de l'hérésie socinienne, du système mortel qui, arrachant au christianisme ses parties vitales, offre aux coupables le salut sans le Sauveur, et le pardon sans la grâce. Avec les doctrines caractéristiques de l'Evangile, a disparu d'un même coup l'esprit vraiment évangélique ; en sorte que, sous la conduite d'un clergé qui se nomme protestant, Genève se distingue à peine des parties du continent où l'irréligion frappe le plus péniblement les yeux du voyageur chrétien.

En France pareillement, l'esprit de la Réforme s'est éteint au sein de l'église protestante. Fils dégénérés des martyrs huguenots, les Réformés français ont fait naufrage quant à la foi. Il est des hommes au milieu d'eux qui soutiennent l'erreur fatale par laquelle on « renie le Seigneur qui nous a rachetés. » D'autres ont « conservé la forme de la piété, mais ils en ont renié la force. » Sans doute qu'il y a eu, de tout temps, des exceptions ; mais un historien véridique est obligé de dire que l'église protestante de France a « abandonné sa première charité, »

et qu'il lui faut se repentir et faire ses premières œuvres, si elle ne veut pas que le chandelier lui soit enlevé.

« A présent, » dit un écrivain bien informé, en parlant des lieux où la Réformation s'était le plus acclimatée ; « à présent, il existe à peine cinq mille Protestants *de nom*, dans cette contrée (le Béarn). Affranchis également de la persécution et du patronage (1), et privés de toute excitation du dehors, ils sont tombés dans une déplorable tiédeur. Çà et là, un ministre plein de zèle prophétise aux os secs, et l'on ne peut nier qu'il ne s'y fasse un mouvement. Mais le caractère français ne se plie pas volontiers à la position humble d'une secte, au milieu d'une église de la majorité. Il lui faut le brouhaha de la foule, ou, à défaut de cela, certaines distinctions extérieures. Je ne dis pas que s'il se faisait quelque part en France, et avec un certain éclat, ce qu'on pourrait appeler *un coup de religion*, cet événement ne retentît au loin. Tout comme, si l'on pouvait y élever de magnifiques *temples* protestants, semblables à leur prototype de Charenton, je pense que bientôt ils se rempliraient d'auditeurs. Mais ces considérations mêmes doivent faire sentir la nécessité de redoubler d'efforts dans l'œuvre missionnaire qui, grâce à Dieu, se commence actuellement sur plusieurs points du royaume. Ces dernières années, il s'est formé des églises protestantes à Avignon, à Reims, à Tours et en d'autres lieux ; congrégations faibles encore, mais qui ne laissent pas d'être les anneaux de la chaîne où peut se propager un jour l'étincelle électrique, de manière à éclairer toute la France...

(1) L'auteur oublie le patronage de l'Etat. (*Traducteur.*)

» Au sud-ouest, dans l'ancien Béarn, en particulier, le caractère de la population et divers souvenirs historiques semblent appeler d'une façon spéciale les travaux des amis de l'Evangile. Le soleil, en se couchant, a laissé un sol encore chaud. Puisse-t-il se lever de nouveau et demeurer sur l'horizon, non pas seulement comme dans un été polaire, ainsi que cela eut lieu jadis, mais jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de temps (1). »

Quand nous pensons combien de de sang les martyrs ont arrosé le sol français, nous ne pouvons qu'y présager de beaux triomphes à l'Evangile. « Dans aucun pays peut-être, » dit M. Hartley, « on ne fit de plus grands efforts pour détruire la religion du Sauveur. C'est là que le Papisme a porté ses plus terribles coups. Il a immolé un million d'Albigeois, détruit les Vaudois, milliers après milliers, massacré cinquante mille individus à la Saint-Barthélemy, chassé par la révocation de l'Edit de Nantes six cent mille Protestants sur toutes les routes de l'Europe, et le plus célèbre de ses défenseurs félicita son souverain de ce qu'il avait heureusement extirpé l'hérésie. C'est aussi là que l'incrédulité s'est le plus agitée. Elle avait adopté pour son mot d'ordre : « écrasez l'infâme. » Tout ce que la France eut de plus illustre parmi ses littérateurs, s'était formé en confédération impie pour détruire le christianisme ; et lorsque, sous leurs inspirations, un déluge de sang inondait la république, on nia officiellement l'existence de Dieu, et l'on proclama que la mort est un sommeil éternel ! Mais quels ont été les effets de tout ce travail de la terre

(1) *Notices of the Reformation in the south-west provinces of France, by* Robert Francis Jameson, p, 205.

et de l'enfer contre le Christ et sa Parole ? Non-seulement il existe en France près de deux millions de protestants, dont cent vingt mille se trouvent dans un seul département ; non-seulement on compte plus de six cents pasteurs nommés et salariés par le gouvernement, mais encore l'Evangile est prêché avec succès dans toutes les directions. L'église protestante se réveille, à n'en pouvoir douter. La parole de Christ, si longtemps l'objet d'attaques furieuses et de persécutions acharnées, se répand abondamment sur tous les points de la France. Partout on y rencontre des évangélistes ; et, bien que j'aie vu la vie chrétienne se manifester de nos jours en plusieurs pays, je ne sache pas qu'il y ait nulle part plus d'amour pour Jésus-Christ, plus de fidélité dans la prédication, ni des résultats plus magnifiques. Loin donc que le christianisme soit écrasé en France, c'est là surtout que s'accomplit cette prophétie du Seigneur : « Les cieux et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point (1)... »

» La France est entièrement ouverte à l'Evangile, Ce l'on s'étonne que l'Angleterre ait si peu pris garde à ce fait important. S'il fut un temps de trop longues ténèbres pendant lequel, par ordonnance royale, il n'était pas permis au « soleil de justice » de briller sur cette belle contrée, toutes les barrières sont maintenant abolies. Vous pouvez aller librement de Paris à Lyon, à Marseille, aux frontières de la Belgique, au pied des Pyrénées, et partout proclamer les « insondables richesses de hrist. » Oui, au sein de ce pays où le démon de la per-

(1) *Continental Sermons; or nine Discourses, adressed to Congregations on the continent, by* J. HARTLEY. etc. p. 198-200.

sécution s'imaginait avoir étouffé la voix de la vérité dans le sang de ses disciples, cette voix se fait entendre de nouveau. Elle parle haut et ferme dans l'enceinte de ce même Louvre où tomba Coligny, et dans cette même église où le grand persécuteur, Louis XIV, rendait son culte idolâtre. Déjà la France a eu ses Nœff, ses Pyt et d'autres ministres du Nouveau-Testament, qui n'ont cessé d'inviter au salut leurs concitoyens, avec un zèle et un talent qui ne furent peut-être jamais surpassés.

» Ce n'est pas en France seulement que le réveil des églises protestantes sollicite notre coopération. En Prusse et en d'autres endroits de l'Allemagne, bien des ministres de Dieu se montrent fidèles à prêcher la grande doctrine de la croix, et, dans les universités mêmes, plusieurs chaires de théologie sont occupées par de pieux et savants serviteurs de Jésus-Christ. A Genève, où nous avons passé trois années, une minorité courageuse fait une noble résistance contre l'hérésie; et, en dépit de l'esprit socinien qui règne généralement, il s'y déploie, pour la cause du Christ, un zèle aussi grand que nulle part ailleurs. Dans le canton de Vaud, où l'on trouvait à peine, il y a quelques années, un ecclésiastique d'un zèle quelque peu prononcé, il n'est presque pas d'église maintenant qui ne retentisse des vérités de l'Evangile et qui ne voie quelques âmes se réveiller. Zurich aussi, ce canton si grand à l'époque de la Réforme, et qui semblait comme perdu pour l'Evangile, vient de montrer dans sa population tout entière un zèle admirable pour le maintien de la pure Parole de Dieu... »(1)

(1) *Continental Sermons, etc., by* J. Hartley.

Tel est le témoignage qu'un témoin oculaire rend de l'état actuel des églises réformées du continent. Il est manifeste qu'elles se réveillent de leur long sommeil. Si l'aurore de cette Pentecôte offre un tel spectacle, il est permis d'espérer que « l'homme de péché » n'est pas loin de recevoir une blessure mortelle, dans les contrées mêmes où il a si longtemps maintenu son sceptre de fer. D'Allemagne, de Suisse et de France, les doctrines glorieuses de la Réformation pénétreront en Espagne et en Italie, et Babylone tombera pour ne plus se relever » (1).

Cependant, on comprend que l'auteur doive vouer un intérêt particulier à l'état présent et à l'avenir des églises réformées de sa patrie. C'est une grande grâce de Dieu que la lumière de l'Evangile se soit propagée avec tant d'abondance dans le pays des Wickliffe et des Knox. Après Dieu, l'Angleterre doit au Protestantisme sa vraie grandeur; c'est ce qu'on ne peut mettre en doute un seul instant. A dater du XVIe siècle, la Parole du Seigneur a eu son libre cours parmi notre peuple; et cette précieuse semence, jetée dans le sol britannique, a poussé de magnifiques jets, et produit une riche moisson. De tous les pays où la Réforme a pénétré, il n'en est pas qui ait retenu avec plus de force les vrais principes. Ici, l'œuvre

(1) Si le traducteur n'accompagne d'aucune note cette portion du livre, comme il y avait d'abord songé, c'est qu'après tout il ne lui a pas paru que cela fût nécessaire. Nos lecteurs connaissent assez l'état religieux du continent pour compléter ou redresser eux-mêmes le tableau qu'on en fait ici, et qui, dans ses grands traits, ne manque pas de vérité.

a progressé, bien loin de rétrograder. Notre Protestantisme est plus vigoureux qu'il ne l'était au temps d'Elisabeth. Mais il ne faut pas oublier que la Réformation en Angleterre a eu pour principe conservateur l'esprit de la religion évangélique. Toutes les fois que cet esprit s'est affaibli, l'on a vu le Protestantisme décliner ; triomphait-il, la tendance papistique disparaissait. Il n'y a rien là qui doive étonner ceux qui sont au fait du vrai caractère de la Réformation protestante. Elle ne fut pas une simple répudiation du Papisme, avec ses fausses doctrines et ses coutumes superstitieuses ; elle résulta de ce qu'on avait retrouvé la vérité et qu'on en était revenu à Christ et à ses apôtres. Ce fut l'esprit évangélique de Luther, de Zwingle, de Calvin, de Latimer et de Knox, qui détrôna la formidable tyrannie du XVI[e] siècle. En l'absence de cet esprit évangélique, il pouvait se faire une Réformation, mais cette Réformation aurait contenu tous les éléments du Papisme. Un accident eût suffi pour lui faire perdre le terrain et la replonger dans le sein de la grande apostasie.

Le réveil de la religion évangélique dont l'Angleterre a été le théâtre dans ces cinquante dernières années, offre contre les empiétements du Papisme un meilleur boulevard que l'appui des lois. Celles-ci seraient bientôt annulées, si l'esprit évangélique venait à s'éteindre; mais tant que cet esprit dominera, le Papisme aura beau se donner du mouvement, il ne saura trop en quel lieu poser le pied. Il fut une époque de notre histoire où « l'esprit d'engourdissement » était tombé sur nos églises. Les grandes doctrines qui renversèrent jadis le pouvoir papal n'allaient plus à des oreilles devenues chatouilleuses. On ne voulait que de beaux discours de morale, ou

des paidoyers en faveur des hautès prétentions du clergé. La Réformation courut alors des dangers très-réels, et mille causes imprévues eussent pu la détruire. Grâce à Dieu, ce triste temps est passé. Une foule de prédicateurs fidèles annoncent la croix de Jésus-Christ. L'œuvre des missions occupe toujours davantage l'activité des chrétiens évangéliques de l'Angleterre. La réaction religieuse de ce siècle est le meilleur préservatif contre le retour du Romanisme, par quelque porte qu'il veuille entrer.

Que la foi protestante ait de quoi concevoir maintenant quelques alarmes, c'est ce qu'on ne saurait contester. Mais si les amis de l'Evangile se montrent comme ils le doivent, toutes ces apparences fâcheuses tourneront au profit de la Réforme.

Parmi les signes fâcheux, il faut mettre en première ligne l'activité toute nouvelle que l'église romaine déploie sur le sol britannique. Où que nous allions, nous voyons des chapelles et des cathédrales papistes s'élever comme par enchantement. Si nous entrons dans ces temples, nous y trouvons de nombreuses assemblées. La statistique actuelle du Romanisme, comparée avec celle de 1800, présente un accroissement hors de proportion avec les temps antérieurs. Après quoi, l'on ne saurait se dissimuler les vastes plans que forment nos adversaires, ni la hardiesse qu'ils portent dans l'exécution. Ce n'est pas sans succès qu'ils ont recours à la voie de la presse. Ils distribuent gratuitement parmi le peuple une masse d'écrits de diverse nature, et il n'est pas douteux qu'ils n'aient fait beaucoup de prosélytes d'entre les Protestants de nom. Mais ce zèle même du clergé romain a provoqué une nouvelle lutte en faveur des

grands principes de la Réforme, et nous n'avons pas à en redouter l'issue.

Chaque fois que Rome a bien voulu sortir de l'ombre mystérieuse dont elle s'enveloppe, il est rare que, à tout prendre, le Protestantisme n'en ait pas profité. Il faut, semble-t-il, l'activité des Romanistes pour nous faire apprécier à leur juste valeur les principes de notre foi. Si nous ne savions que par l'histoire ce que sont leurs doctrines, nous serions tentés de croire que c'est une vieille question sans intérêt personnel, ni pour nous, ni pour nos enfants. Mais quand nous voyons ce constant ennemi de l'Eglise chercher partout à regagner la domination ; quand nous le rencontrons à notre porte, jaloux de nous enlever nos lumières et notre liberté, pour nous ramener aux ténèbres et aux désordres du moyen-âge, il y a là de quoi nous faire souvenir de notre devoir envers les grandes vérités pour lesquelles tant de martyrs versèrent leur sang, et que nous ont léguées ces hommes intrépides qui, pour les défendre, exposèrent tout ce qu'ils avaient de plus cher au monde. C'est ainsi que les efforts même de Rome tourneront contre elle, en aguérissant les chrétiens évangéliques et en les amenant sur le champ de bataille. Rien ne serait plus déplorable que des doutes sur la stabilité de la foi protestante. Le Protestantisme ne saurait s'écrouler que par la nonchalance et l'indifférence criminelles de ses amis. Si la Réformation valait la peine d'être faite, elle vaut la peine d'être conservée et défendue; et puisqu'elle repose sur les grandes vérités de la Parole éternelle, aucune arme forgée contre elle ne saurait la détruire.

Mais si l'arche sainte de la Réforme est au-dessus des attaques de l'Église romaine, il se manifeste quelquefois,

au sein du Protestantisme, des tendances papistiques mille fois plus redoutables que le Romanisme lui-même. Un ennemi qui se cache fut toujours dangereux. Si malheureusement le parti de Laud avait triomphé jadis, il y a longtemps que le Papisme eût reconquis son empire au milieu de nous; et toutefois Laud était un évêque protestant. Rien n'est à redouter comme un Protestantisme papiste; un je ne sais quoi, qui s'appelle l'église réformée et dont toutes les tendances aboutissent aux principes fondamentaux de la papauté. N'y a-t-il pas, de nos jours, beaucoup d'hommes qui portent l'habit Protestant, qui officient dans les temples protestants, qui président des universités protestantes, qui vivent aux dépens des fonds protestants, et qui répudient évidemment les principes les plus chers aux illustres défenseurs de la Réforme?

Je ne crains pas d'appliquer aux théologiens d'Oxford cette observation, et il est manifeste que, s'ils venaient à exercer dans notre pays une prépondérance qui ne pourrait être que funeste, les vrais Protestants se verraient obligés de se lever en masse pour demander une seconde Réformation. Que ces hommes, d'ailleurs si respectables et si savants, symbolisent avec Rome, bien qu'assis dans la chaire des Réformateurs, c'est ce qui ne peut faire le moindre doute dans l'esprit de ceux qui ont suivi leurs efforts insidieux pour façonner l'église anglicane sur le modèle équivoque de l'église chrétienne du concile de Nicée. Ils renient, il est vrai, toute relation avec Rome; mais quand on voit ce qu'ils entendent par une église réformée, il est clair qu'il n'y a guère de rapports entre eux et les Réformateurs du continent ou de la Grande-Bretagne. S'ils rejettent les énormités du Pa-

pisme, ils inclinent vers ce qui en fait l'essence, et ils voudraient que leur église s'en pénétrât. A la place de l'infaillibilité romaine, ils nous donnent leur subtile théorie de l'indéfectibilité de l'Église; au lieu de la règle de foi papiste, ils ont la Bible, mais la Bible expliquée par l'antiquité et prenant sa force dans l'autorité de la prélature anglo-catholique. En échange de la messe, ils ont l'efficace des sacrements, destinés, pensent-ils, à régénérer et à justifier quiconque les reçoit par des ministres régulièrement établis. Ils ne voient rien au-dessus du concile de Nicée, et c'est à nous ramener vers cette époque qu'aboutissent leurs plus beaux rêves. Ils recommandent le célibat des prêtres, s'ils n'en font pas encore une obligation. Les reliques, à leurs yeux, peuvent n'être pas inutiles comme aides à la dévotion. C'est avec beaucoup d'hésitation qu'ils osent se prononcer contre les prières pour les morts. Quant à la doctrine de la justification par la foi, doctrine que professent toutes les églises de la Réforme et qui fut comme un coup de massue pour le Romanisme, ils l'abandonnent complètement. A les entendre, il ne faut pas trop parler au peuple de l'expiation; l'on ne peut jamais être sûr du pardon des péchés commis après le baptême; et tous ceux qui vivent hors du giron de l'église anglo-catholique, sauf pourtant les Papistes, n'ont aucune garantie quelconque de leur salut.

Il est impossible d'envisager les fauteurs de cette nouvelle théologie comme de sincères Protestants. Au fait, ils se plaignent amèrement des Réformateurs, et ils condamnent la Réformation elle-même, non pour n'avoir pas assez fait, mais pour avoir été beaucoup trop loin. Il est sûr que, s'ils réussissaient selon leur gré, l'Angle-

terre se reverrait bientôt dans les fers de Rome. Mais parviendront-ils à réaliser cette audacieuse entreprise ? Les Protestants anglais apprécieront-ils assez peu les bienfaits de la Réforme, pour se laisser ramener au moyen-âge, par des hommes que rien ne distingue de leur génération, si ce n'est le zèle qu'ils déploient à dépouiller leur pays d'un héritage conquis par le sang des martyrs ? Ils en appellent à l'opinion publique, mais d'autres qu'eux éclaireront l'Angleterre, et l'antidote y circulera, j'espère, mieux que le poison. Les misérables efforts qu'ils font pour inoculer à une université protestante l'esprit du Romanisme, réveilleront le génie de la Réforme et rendront attentif au choix de leurs successeurs. On commence à ouvrir les yeux sur la gravité et la nature malfaisante de leurs erreurs; et quand le public verra le fond de cette affaire, on demandera, d'un ton significatif, que le Papisme ne s'introduise pas au sein de la nation sous le manteau d'une académie protestante.

Déjà la controverse à laquelle ont donné lieu les publications d'Oxford, a ramené des milliers de personnes aux premiers principes, et les a conduites à peser sérieusement les signes du temps. Il en est sans doute qui sont tombées dans le piége ; mais le plus grand nombre « s'est informé des anciens chemins, pour y marcher et y trouver le repos de leur âme. » Un fait surtout a singulièrement éclairé les esprits : c'est que les armes dont on est obligé de se servir pour combattre la nouvelle hérésie, sont précisément celles qu'il faut employer contre Rome. Sans en conclure que les deux systèmes soient absolument identiques, il en résulte tout au moins qu'on ne saurait attaquer l'un sans attaquer l'autre, et c'est un

grand encouragement pour ceux qui prennent une part active à cette controverse.

Nous sommes donc fort loin de nous laisser abattre, quand nous regardons à l'avenir. Les principes de la Réforme ont une force vitale qui leur garantit tôt ou tard la victoire. Toujours est-il qu'il importe d'inviter les Protestants évangéliques à se liguer contre l'ennemi commun. Il faut que ceux qui voient dans l'Ecriture une règle de foi parfaitement suffisante, qui rejettent la tradition, qui veulent le maintien du libre examen, qui retiennent pour chef Jésus-Christ, qui reçoivent la doctrine de la justification gratuite par la foi en la justice de Christ, qui enfin détestent les erreurs et les abominations d'où sortit la grande lutte du XVI[e] siècle, oubliant les points secondaires, se réunissent en un seul corps et marchent vers le même but.

Les divisions des Protestants sont l'opprobre de la foi réformée, et rien ne sert mieux les intérêts de l'ennemi. Si nous étions unis, nous pourrions défier Rome avec toute sa puissance et nous prémunir sans peine contre les embûches d'un faux Protestantisme. Pourquoi notre commun attachement aux grandes doctrines de la Réformation ne nous unirait-il pas pour ne faire qu'un cœur et qu'une âme? Pourquoi ne rallierions-nous pas nos forces, afin de propager les principes que tous estiment vrais? Les prétentions exclusives de certains Protestants ne sont pas moins à déplorer que le bigotisme et l'intolérance de l'église papale. Soutenir qu'on est, soi seul, dans l'ordre ecclésiastique voulu par le Seigneur, c'est garder un levain de cette infaillibilité qu'on attaque avec tant de force, quand elle parle du haut du Vatican. Parmi les principaux Réformateurs de l'Angleterre, de l'Ecosse,

de l'Allemagne, de la Suisse, de Genève, et de la France, il n'y en eut pas un, nous l'affirmons sans crainte, non, pas un qui ait prétendu que les ordres conférés par une certaine église étaient seuls valides, à l'exclusion de tous les autres. On a beau lancer, avec le zèle d'un Réformateur, ses anathèmes contre la suprématie du Pape, si l'on est soi-même conduit par l'esprit de secte qu'on reproche au Romanisme, l'anathème s'émousse et demeure sans force. Il faut ôter le papisme du milieu de nous, si nous voulons pouvoir corriger l'église romaine de son papisme.

Pour que notre foi soit la lumière du monde, qu'elle soit donc elle-même lumière et vie. Ce n'est pas un Protestantisme froid, mort, formaliste, sectaire et gouvernemental, qui sera capable d'achever la Réformation. Il faut, je le répète, que les églises réformées se rattachent fortement au principe de leur existence, et qu'elles soutiennent la foi protestante en laissant de côté les divergences d'opinion qui ne sont qu'accessoires. Attaquons Rome avec les armes auxquelles jamais elle ne sut résister. Tout en exposant ses erreurs, tout en humiliant l'orgueil de ses prétentions, traitons avec respect et avec bienveillance les personnes, et faisons en sorte que les Romanistes n'aient plus à souffrir aucune injustice politique. La vérité repoussa toujours l'assistance de moyens étrangers à sa nature céleste. Plus nous voyons, d'ailleurs, le danger que les âmes courent dans la communion de l'église romaine, plus nous devons avoir compassion de ces victimes de l'erreur. Que le Protestantisme montre qu'il est le Christianisme, la religion de la charité; et s'il ne peut tolérer des doctrines qui sont la subversion de la Parole de Dieu et la ruine des hommes,

qu'il déploie son énergie dans l'esprit de Celui qui pleura sur la ville où il allait se voir crucifier.

Nous ne savons pas quel est le sort que, dans la grande crise où « l'œuvre de chacun sera manifestée, » la souveraine administration du Seigneur réserve aux diverses formes du Protestantisme; mais une chose est certaine, c'est que le Romanisme doit tomber, car la bouche de l'Eternel a parlé. Qu'il lui soit réservé de relever momentanément la tête, afin de châtier et de purifier le Protestantisme sans cœur qui ne prévaut que trop généralement, c'est un point qu'il n'est pas donné à un aveugle mortel de prédire; mais que Dieu veuille enfin jeter dans la poussière la puissance de l'Antechrist, qu'il se propose de « le détruire par l'Esprit de sa bouche et de le rendre impuissant par l'apparition de son arrivée, » c'est ce qu'il nous est permis d'attendre avec une parfaite confiance. Rome « a fait la guerre contre l'Agneau, et l'Agneau la vaincra, parce qu'il est le Seigneur des seigneurs, et le » Roi des rois. »

« J'entendis comme une grande voix d'une foule nombreuse dans le ciel, disant : Alleluia ! Le salut, et la » gloire, et l'honneur, et la puissance sont au Seigneur » notre Dieu; parce que ses jugements sont véritables et » justes; parce qu'il a jugé la grande prostituée, qui corrompait la terre par sa fornication; et qu'il a vengé le » sang de ses esclaves le redemandant de sa main. Et » ils dirent une seconde fois : Alleluia! et sa fumée » monte aux siècles des siècles (1). »

« Faire avec détails l'histoire des temps à venir, en

(1) Apoc. XIX, 1-3.

s'appuyant sur les prophéties non accomplies, serait une entreprise bien présomptueuse, » dit un auteur au nom duquel se rattache un vif intérêt. « Mais il est un certain nombre de prédictions fondamentales qu'il y aurait un crime à rejeter. L'espérance que nous entretenons de voir un jour le monde se convertir, ne saurait être une illusion. Le règne de Jésus doit devenir un règne universel. Le prophète qui a décrit les quatre grandes monarchies, Babylone, la Perse, la Grèce et Rome, déclare en termes exprès que l'empire du Christ leur succédera. En étudiant le septième chapitre de Daniel, nous trouvons ce fait annoncé de cinq manières différentes. Les obstacles qui s'opposent maintenant aux progrès de l'Evangile seront écartés. Babylone tombera. L'incrédulité descendra de son trône. Les vérités du salut franchiront toutes les distances. Ni les hauteurs des montagnes, ni la profondeur de l'Océan ne les pourront arrêter dans leurs conquêtes. Elles se mêleront aux masses compactes des populations de la Chine; elles entraîneront aux portes du ciel les nombreux millions qui habitent l'Inde. Alors aussi l'Europe chrétienne deviendra vraiment chrétienne. La France sera le séjour de la foi et des mœurs. L'Espagne et le Portugal, l'Italie elle-même, après s'être si longtemps conjurées contre l'introduction dans leurs frontières de la pure Parole de Dieu; oui, la fière Rome, durant des siècles la ruine du monde et le fléau de l'Eglise, sera comptée, avec l'Espagne et le Portugal, au nombre des heureuses provinces du royaume de Jésus-Christ. Un jour, le monde sera chrétien. « Les ennemis de Jésus doivent » lui servir de marchepied. » « Le règne et la do» mination, et la grandeur des royaumes qui sont

» sous tous les cieux, seront donnés au peuple des » saints du Souverain. Son royaume est un royaume » éternel et tous les empires lui seront assujettis et lui » obéiront (1). »

(1) Hartley's *Continental Sermons*, 204.

FIN.

